20¢

MONTREAL, AVRIL 1951

LA REVUE Populaire

PER
R-334
CON

NOTRE ROMAN COMPLET:

Le Suprême Amour

Par JACQUES GRANDCHAMP

La première robe de bal...

1851 Quel miracle s'était donc opéré ce jour-là! Une "petite Suzette" qu'une première robe de bal transforme soudain en une ravissante jeune fille! Mais plus étrange encore était l'histoire de la robe que l'on avait confectionnée à l'aide d'une *machine* toute nouvelle!

C'était une des premières machines à coudre SINGER*. Un peu "bizarre" peut-être vous aurait-elle parue, avec son ancien pédalier de bois, ses drôles de petites bobines et ce cabinet démodé qui servait à la remiser.

Mais déjà, à ce moment-là, cette merveilleuse machine toute nouvelle ouvrait à la femme de nouveaux horizons en lui facilitant sa couture et en lui procurant ainsi plus de loisir.

1951 Aujourd'hui, c'est toujours aussi captivant de créer cette première robe de bal, ou toute autre toilette, grâce à la *moderne* et merveilleuse machine à coudre SINGER. Elle coud si facilement et si uniformément. Et quel splendide meuble! À voir l'ancien et le nouveau, on ne dirait jamais la même "marque" de machine.

Cependant, depuis 1851 jusqu'à nos jours . . . à travers un siècle de progrès et de service . . . les machines à coudre SINGER sont toutes parvenues au but fixé: bien coudre toujours pour épargner temps et argent.

THE SINGER SEWING MACHINE COMPANY, à l'occasion du centième anniversaire de la machine à coudre SINGER, a le plaisir d'offrir à tous ses amis ses voeux les meilleurs et les plus sincères.

CERCLES DE COUTURE SINGER

*Marque déposée de THE SINGER MANUFACTURING COMPANY Copyright E.-U. d'A., 1951 par THE SINGER MANUFACTURING COMPANY. Tous droits réservés pour tous les pays.

LA REVUE Populaire

44e année No 4 Montréal, avril 1951

SOMMAIRE

La Cité Universitaire de Québec se construit 7
Ce dont on parle, *par Lucette Robert* ..... 8 - 9
Brise d'avril 10
Miss Mabel, nouvelle, *par André Roger* 11
Les tulipes et leur compagnie, *par M. Lepage-Thibaudeau* 12
Côte d'Azur, Paradis des écrivains et des peintres, *par Pierre Meunier* 13
La femme doit sa liberté à la machine à écrire 14
La valse, un vrai scandale, disait-on en 1820, *par Geoffrey Williams* 15

NOTRE ROMAN D'AMOUR :

LE SUPREME AMOUR

par Jacques Grandchamp 16 - 17

Célibataire ? pourquoi pas ? *par Simonne Daigneault* 18
Mes recettes de cuisine, *par Mme Rose Lacroix* 20 - 21 - 43
L'éducation par le jeu 55
La broderie, *par Mme L. De Bellefeuille* .. 64
Les mots croisés 66
Modes Simplicity ..... 71 - 72

NOTRE COUVERTURE : Kodachrome F.P.G.

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Editeurs de Magazines du Canada

Le Samedi-LA REVUE POPULAIRE-Le Film

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q.
Tél. : PL. 9637

FRED & GEORGES POIRIER
Propriétaires
JEAN CHAUVIN
Directeur
CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Sec. de la rédaction ..... GERALD DANIS
Chef du tirage ..... ODILON RIENDEAU
Directeur artistique ..... HECTOR BRAULT
Pages féminines : Mme JULES FOURNIER, Mme LUCETTE ROBERT, Mlle SIMONNE DAIGNEAULT.
Cuisine ..... Mme ROSE LACROIX
Sciences naturelles : Mme L. THIBAUDEAU
Cinéma ..... Mme L. GILBERT-SAUVAGE
Broderie ..... Mme L. DE BELLEFEUILLE

ABONNEMENTS

Canada		Etats-Unis	
1 an	$1.50	1 an	$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

AU NUMERO : 20 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Voici la gaine Gothic. Choisissez-là à votre taille: petite, moyenne ou grande. Blanche, noire, bleu glace, maïs ou rose-thé.

*marque déposée

Vous trouverez un confort permanent tissé à même la

NOUVELLE GOTHIC

extensible en tout sens!

Rien d'étonnant à ce que les autres gaines de tricot semblent démodées.

La nouvelle Gothic, extensible en tout sens, parait toute petite; cependant elle s'étire au point de vous mouler parfaitement! Jamais elle ne se démaille, est faite d'élastique, de nylon et de rayonne indémaillables (Locknit*).

Bande Liptex à la taille. Garnie de pointes d'entre-deux en Cordtex*. Elle maintient mieux. Elle ne roule pas.

Et surtout, *quel bienfait*, la nouvelle Gothic est munie des merveilleuses jarretelles Fabrilast* qui ne s'arrachent jamais!

Demandez la Gothic avec Cordtex —*sans contredit la meilleure!*

En vente partout.

GOTHIC
AVEC
Cordtex

Une autre création Dominion Corset

Vigilance plus grande . . .
CANCER moins dangereux

Bien que le cancer occupe le deuxième rang parmi les causes de décès, au pays, la lutte contre cette maladie va de l'avant. Au fait, la science médicale fait tellement de progrès qu'il y a quatre chances sur cinq de guérir certains genres de cancer, pourvu qu'ils soient diagnostiqués à bonne heure et qu'ils soient traités convenablement, dès le début.

Une des raisons pour lesquelles s'accroît l'espoir de maîtriser le cancer, c'est qu'un nombre sans cesse croissant de gens affrontent bravement cette maladie. Ils apprennent quels sont ses "signes précurseurs" et ils vont consulter le médecin dès qu'ils constatent l'apparition d'un de ces signes.

Ces "signes précurseurs" ne sont pas nécessairement un indice de cancer. De fait, dans la plupart des cas, ils sont dus à d'autres causes. Par contre, ils indiquent une irrégularité quelconque et qu'un examen médical est à recommander tout de suite.

Si le médecin découvre un cancer, ou des éléments prédisposants, il vous conseillera un traitement immédiat, ordinairement l'ablation chirurgicale, la destruction au moyen de rayons-x ou de radium ou l'une et l'autre ensemble.

Les moyens chirurgicaux sont constamment améliorés de sorte que les opérations contre le cancer peuvent être pratiquées avec le minimum de danger. Des appareils qui émettent des rayons-x d'une puissance de pénétration plus grande, rendent ce genre de traitement des plus efficaces.

La médecine continue ses recherches en vue de découvrir d'autres moyens d'attaquer le cancer. Par exemple, l'hormonothérapie donne des résultats heureux avec certains genres de cancer, même lorsque la maladie est avancée. En outre, on s'efforce de trouver des composés chimiques capables de détruire les cellules cancéreuses sans nuire aux cellules normales. On continue également des expertises pour le dépistage précoce du cancer.

Bien que les chances de conquérir le cancer dans l'avenir s'améliorent d'année en année, la vigilance de la part de chaque particulier est encore nécessaire pour aider à maîtriser le cancer. Aussi, les médecins recommandent-ils des soins médicaux rapides, dès les premiers signes de trouble, car le cancer peut-être guéri dans la plupart des cas, lorsqu'il est dépisté et traité à bonne heure.

Voici les "signes précurseurs" du cancer

1. Une induration ou un épaississement, spécialement au sein, à la lèvre, ou à la langue.
2. Tout saignement ou écoulement irrégulier.
3. Un "bobo" qui refuse de guérir, surtout à la langue, à la bouche, ou aux lèvres.
4. Un changement perceptible dans la couleur ou la grosseur d'une verrue, ou d'un naevus.
5. Perte d'appétit ou indigestions répétées.
6. Tout enrouement, tout mal de gorge, ou toute difficulté à avaler.
7. Tout changement persistant dans le régime normal des selles.

La douleur n'est pas habituellement un symptôme précoce du cancer.

COPYRIGHT CANADA, 1951 — METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada: Ottawa

Veuillez m'envoyer un exemplaire, gratuit de la plaquette 41-Z intitulée "Les devoirs qui s'imposent à vous vis-à-vis du cancer"

Nom.....

Numéro et rue.....

Localité.....Prov.....

"Jalousie", est une ravissante robe de cocktail en tulle noir. Son corsage est en dentelle Chantilly, posé sur un taffetas rose. Les deux pans de la très large ceinture de taffetas rose sont travaillés en Chantilly noir.

"Mistake" : robe de cocktail en tulle blanc plissé, qui évoque les gracieux envols d'une soirée de ballets à l'Opéra... Un amusant effet d'éventail plissé donne au corsage, bordé de satin blanc, une note de fantaisie allurée.

LA MODE À PARIS

par Michele Provence

"Infante" : robe somptueuse, rappelant l'éclat et la dignité des cours. Ici la chaleur du velours noir se marie avec la grâce d'une dentelle de Valencienne, posé sur fond de tulle. Cette toilette se porte avec de longs gants de dentelles.

Elan, grâce et jeunesse de cette toilette de rêve, baptisée par Maggie Rouff "Noël". Multiplicité de petits volants qui courent autour de la robe en gracieuses arabesques et jouent avec le tulle très finement pailleté.

Rosalind croyait son visage propre

...jusqu'à *l'épreuve du papier-mouchoir !*

Croyez-vous que toutes les crèmes nettoyantes se ressemblent ? Rosalind Russell fut de cet avis jusqu'à ce que l'épreuve du papier-mouchoir lui eût démontré qu'il existe *vraiment une différence* entre les crèmes nettoyantes !

Nous sommes allés dans la loge de Rosalind alors qu'elle filmait "Embrace The Night" pour Independant Artists. Nous lui avons demandé de nettoyer son visage avec sa crème habituelle. Puis, nous lui avons offert d'essayer le *Cold Cream Woodbury* sur son visage qu'elle croyait "immaculé".

On lui donna un papier-mouchoir pour l'essayer.

Ce papier fut une révélation. Même après un nettoyage minutieux avec sa crème habituelle, Woodbury réussit à déloger de la saleté !

Pourquoi Woodbury est-il si différent ? C'est à cause de Penaten, ce nouvel ingrédient qui pénètre plus profondément dans les pores. Penaten permet aux merveilleuses huiles Woodbury de pénétrer plus profondément que les autres crèmes pour déloger toute trace de saleté et maquillage.

Grâce aux propriétés magiques de Penaten, le Cold Cream Woodbury adoucit mieux votre épiderme. Ses riches huiles pénètrent plus profondément dans l'épiderme, l'adoucissent quand il est sec et rêche. Les rides imperceptibles, les rugosités, disparaissent ! Touchez votre visage — il est doux comme un satin !

Croyez-vous que votre visage est parfaitement propre? Faites l'épreuve du papier-mouchoir! Achetez un pot aujourd'hui — $1.00, 70¢, 40¢, et 20¢.

(Fabrication canadienne)

Le Cold Cream Woodbury *déloge la saleté cachée...*

pénètre plus profondément à cause de ***Penaten***

QUALITÉ
QUALITÉ
QUALITÉ
QUALITÉ
QUALITÉ
HARVEY Woods

Votre charme sera mis en valeur par la lingerie si féminine de Harvey-Woods. Patrons de haute couture, taillés pour votre confort et votre beauté, dans ce tricot de nylon si facile à entretenir. La marque Harvey-Woods est une garantie d'excellente qualité.

Robes de nuit
Jupons
Bas de nylon
Chemines "T"
Pyjamas

YORK KNITTING MILLS LIMITED

Air Photo, Rimouski.

LA GRANDE LEÇON DU DESASTRE DE RIMOUSKI

IL Y A UN AN, DEJÀ...

Comme le temps passe! L'un des pires désastres de l'histoire de la province de Québec est encore présent à toutes les mémoires. Et pourtant, l'incendie de Rimouski date déjà de tout près d'un an !

C'est en effet dans la soirée du samedi 6 mai 1950 que le feu se déclarait dans une cour à bois de la Price Brothers, de l'autre côté de la rivière, à l'extrémité ouest de Rimouski. Une grande quantité de bois fut détruite. Et un vent de 60 à 80 milles à l'heure, qui soufflait en direction du centre de la ville, empêcha de circonscrire le sinistre. Des brandons furent emportés par delà la rivière.

Toute la nuit, toute la matinée, le vent et les flammes firent rage. Dans l'après-midi du dimanche, de nombreuses habitations et des immeubles publics et commerciaux étaient rasés sur une superficie d'un mille carré. Plus de 2,500 personnes se trouvaient tout à coup sans foyer.

Mais, comme toujours, on pouvait compter sur la Croix-Rouge pour atténuer l'épreuve, soulager la misère. Dès le dimanche matin, le major Georges Balcer, alors directeur de section de la Croix-Rouge, volait de Montréal à Rimouski à bord d'un avion du C.A.R.C. Tout de suite, avec la collaboration des autorités civiles et de la Croix-Rouge de Rimouski, il établissait un centre de secours d'urgence à l'Hôtel St-Louis, qui est à l'épreuve du feu. Quelques heures plus tard se joignaient à lui le colonel Alex. Gagnon, directeur du comité de prévoyance et de secours aux sinistrés de la Croix-Rouge à Québec, ainsi que le colonel J.B.S. McElhiney, de la même ville.

Ces hommes trouvèrent immédiatement des collaborateurs empressés, au dévouement ingénieux et constant. En quelques heures, on avait formé onze sous-comités pour venir en aide, de façon ordonnée et équitable, à tous les sinistrés : enregistrement, nourriture, cantine et cuisines, logement, premiers soins, vêtement, transport, entreposage, placement, publicité, finances.

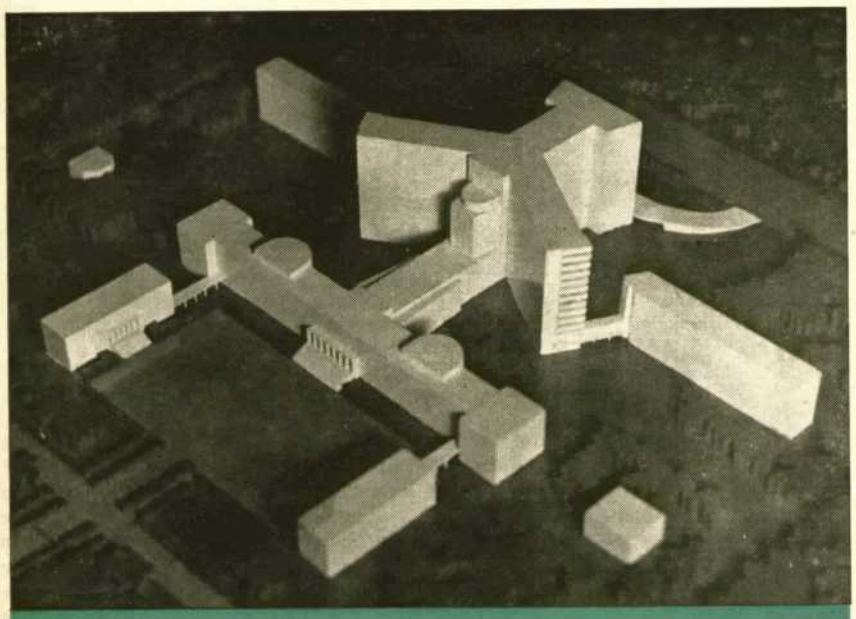
L'une des tâches les plus urgentes, c'était de maintenir les communications avec l'extérieur. Le seul pont de la Voirie sur la rivière Rimouski était endommagé par les flammes. Par bonheur, le pont du Réseau national de chemins de fer était intact. Avant l'aube, le lundi 8 mai, des camions et des automobiles pouvaient faire la navette sur des wagons plats. C'est en grande partie grâce à cette « route » que le travail de la Croix-Rouge fut si efficace. Son comité général et ses sous-comités fonctionnèrent pendant deux semaines.

L'enregistrement des sinistrés permit de distribuer les secours avec discernement. La plupart des 2,750 personnes directement affectées par le sinistre reçurent des cartes à l'effigie de la Croix-Rouge. De multiples dons permirent dès le lundi à la Croix-Rouge d'accumuler un stock considérable de provisions au Colisée, mais le comité central provincial de la Société dut néanmoins en acheter dans la région, au coût de $6,677. Du 8 au 20 mai, les rations distribuées chaque jour ont varié entre 950 et 1,687, représentant un total d'à peu près 15,000 pour familles de 5 personnes en moyenne, sans compter 16,000 repas servis à la cantine.

Pour sa part, le comité du logement a distribué des chaufferettes électriques, des couvertures, des lits, des « couchettes » en fer avec matelas ; il a accepté 107 offres de chambres à louer ou à prêter et 33 offres de chalets et de logements. Grâce à des citoyens généreux, il a pu aussi héberger 11 orphelins, un bébé naissant, une future maman et deux vieillards de l'Hospice.

Il serait fastidieux de citer d'autres chiffres, mais il importe de rappeler que la Croix-Rouge a distribué pour plus de $41,000 de vêtements achetés dans les magasins locaux, dirigé l'évacuation d'un très grand nombre de malades, religieux, étudiants, vieillards, etc., administré des premiers soins, bref, secouru de cent façons les victimes du désastre.

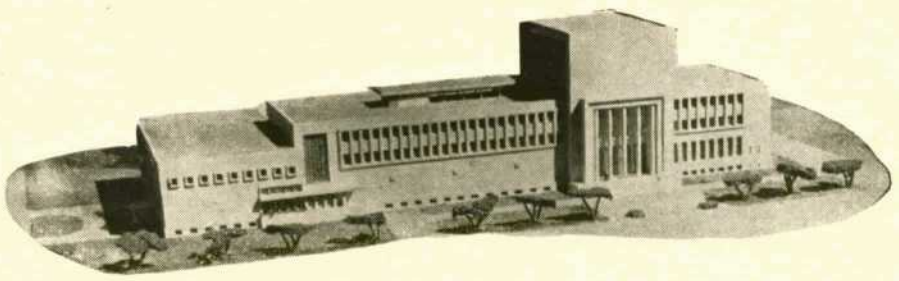
L'objectif provincial de la Croix-Rouge est fixé cette année à $1,250,000 ; dans la région de Montréal, la campagne a lieu un peu plus tard que d'habitude, soit du premier au quinze avril, afin de ne pas nuire à la campagne de la Fédération des oeuvres de charité canadiennes-françaises.



Maquette du Centre médical. Les trois premiers pavillons construits seront vraisemblablement : l'Ecole de Médecine, l'Ecole de Commerce et le groupe des Facultés Ecclésiastiques.

L'Ecole d'arpentage et de génie forestier, déjà construite comme l'on voit. Elle s'élève tout à côté du Centre médical.

Plan d'ensemble de la Cité Universitaire de Québec, établi par M. Edouard Fiset. Il se divise en deux parties principales, elles-mêmes subdivisées en zones scolaires, sociales et récréatives. *Photos Office Provincial de Publicité.*



Maquette de l'Ecole de Commerce de l'Université Laval

LA CITÉ UNIVERSITAIRE DE QUÉBEC SE CONSTRUIT

L'UNIVERSITE LAVAL DE QUEBEC poursuit, depuis un an et demi, des travaux considérables sur l'emplacement de sa future Cité Universitaire. Ces travaux de grande envergure ont été entrepris immédiatement après la clôture de la campagne de souscription. Il est impossible de ne pas penser à l'Université de Montréal, en écrivant ceci, où les millions souscrits par la province, la ville de Montréal, les municipalités, les maisons d'affaires et des bienfaiteurs aussi bien anglais que français, n'ont encore servi à rien. A Québec, il en est tout autrement. Les travaux vont bon train. Le plan en a été tracé par M. Edouard Fiset, architecte et collaborateur de M. Jacques Gréber. Avec ses grandes avenues, ses bosquets, ses vastes pelouses et ses alignements d'arbres, il s'apparente d'assez près aux majestueux ensembles de Versailles et des Champs-Elysées, tout en restant canadien par son adaptation au cadre géographique. La réduction des frais est principalement obtenue par la centralisation des services administratifs, la coordination des enseignements et des laboratoires, ainsi que par l'utilisation du chauffage au moyen d'une seule centrale. Le Campus universitaire de Laval occupe le centre du haut plateau de Sainte-Foy et de Sillery, dans le voisinage immédiat de la ville de Québec. Le total de la souscription a été de $10,620,320. On voit ci-dessous, de gauche à droite, les collaborateurs de la Cité Universitaire : Son Exc. Mgr Charles-Omer Garant, Evêque Auxiliaire ; M. le chanoine Ernest Lemieux, supérieur du Grand Séminaire et surintendant général des travaux de la Cité ; MM. Richard St-Hilaire et Charles Demers, ingénieurs de la Komo Construction ; M. Edouard Fiset, architecte du plan d'ensemble ; Son Exc. Mgr Maurice Roy, Archevêque de Québec et Grand Chevalier de l'Université, M. Maurice Royer, ingénieur du plan d'ensemble de la Cité et M. Ernest Cormier, architecte.

Ce dont on parle

par Lucette Robert

PARIS a 2000 ans, et le monde entier se réjouit qu'elle soit encore le berceau de toute culture et de toute beauté ; fête avec elle tout ce qu'elle lui a prodigué depuis. La visite du président de la République française, au Canada, et de Mme Vincent Auriol nous permettra de manifester notre profond attachement au pays de nos pères. Que le tricolore côtoie notre drapeau fleurdelisé, et que nos coeurs battent à l'unisson de ceux de tous les Français • • • Pour ce voyage en Amérique, Mme Auriol s'est commandé des robes chez cinq grands couturiers de Paris, et Mme Georges Vanier s'est adressée à Worth, (dont la maison a compté le plus de souverains comme clients) pour une robe de soir • • • Ces détails ne sont pas inutiles dans un numéro consacré à la femme et aux déguisements frivoles qui masquent ses activités sociales et artistiques • • • Dans le monde diplomatique, rien n'égale l'allure royale de Mme Vanier, ni le chic de Mme Jean Désy • • • Comment pourrait-on croire, en voyant la beauté et l'élégance de Mme Pierre Gabard, femme du consul de France, qu'elle ait enduré toutes les souffrances de son évasion de Pologne, racontée dans « Flight from Freedom » ? Le critique du N.Y. Times, Orville Prescott, disait de cette oeuvre de Barbara Padowicz (Mme P. Gabard) : « her story is poignant and exciting ». Un peintre polonais, Raymond Kanelba, vient d'ajouter son portrait à ceux qu'il fit de Lady Jersey, Elizabeth Bergner, Ilka Chase, Pamela Mountbatten, les enfants Astor, et Madeleine Gohier, de Montréal. (Mr. Kanelba a exposé au Royal Academy de Londres et au Musée des Beaux-Arts, de Montréal). Mme Gabard s'habille comme à Paris et à New-York. Très féminine, elle adore les chapeaux « un peu fous » et toutes les audaces de la mode • • • Comme la Française, la femme canadienne sait le secret de transformer une robe-base par la magie de différents chapeaux. Mme Robert Choquette en changea tous les soirs pendant sa présidence au Festival dramatique, et nous donnons la palme à un modèle français tout en aigrettes blondes • • • Mme Alfred Paradis, fils, présentait chaque conférencier de la Société d'étude et de conférences, l'an dernier, avec une création de Franck Vincent, jeune modiste montréalais • • • (Le conférencier du thé-causerie du 8 avril à la Société d'étude et de conférences sera probablement Pierre Emmanuel, qui parlera de « Poésie et connaissance de soi ») • • • Mme Roger Viau fait, *seule*, tout le recrutement et la propagande du Musée des Beaux-Arts de Montréal pour lequel elle vient de signer et d'adresser 630 lettres de demandes d'abonnement aux familles canadiennes-françaises. (La deuxième ville française du monde ne compte que le dixième des abonnés de langue anglaise à un Musée bilingue qui fait l'orgueil de notre ville). Le sourire à fossettes de Mme Viau sait cacher beaucoup de détermination et j'espère que celle-ci viendra à bout de notre inertie. Pianiste de talent, qui eut pour maîtres Léo-Pol Morin et Alfred Laliberté, Mme Viau est membre du Ladies Morning Musical Club et fait partie du Comité féminin des Concerts symphoniques de Montréal. Ses oeuvres de charité comptent l'hôpital Ste-Justine et la Croix-Rouge. Grande voyageuse, elle visita, avec son mari, presque tous les pays d'Europe, et, avec ses deux enfants, traversa les Etats-Unis et le Canada, l'été dernier. Monsieur Viau est un peintre et écrivain de talent • • • A lire : « Portraits de Femmes » (d'Héloise à Katherine Mansfield) par Emile Henriot • • • M. Maurice Dumoncel, licencié ès-lettres, diplômé de l'Ecole des sciences politiques, directeur des éditions Tallandier (80 ans d'existence) et administrateur des Ecoles d'art américaines en France est délégué, par le gouvernement français, pour faire un appel en faveur de l'Ecole du Palais de Fontainebleau. Recommandé par M. l'abbé Llewellyn et Marcel Dupré, deux grands amis du Canada, nous espérons que son voyage au Canada sera couronné de succès • • • Cette petite fille, au regard droit et à la bouche sérieuse, réunit déjà, dans sa pose, les attitudes de notre plus ardente féministe. Le pied sur un tabouret (en attendant la tribune), elle porte sa robe de valenciennes avec une grâce qui ne s'est pas démentie depuis. Au

A gauche, de haut en bas : Mme MICHELE TISSEYRE, artiste, chroniqueuse et journaliste. (Photo Zarov) — Mlle FRANCE DAVIES, diplômée des écoles de haute-couture Guère-Lavigne et Dupèré. (Photo Zarov) — Mme MADELEINE ALARIE, directrice d'une école de mannequins. Ci-dessous : Mme PIERRE GABARD, épouse du Consul de France à Montréal, a posé pour le peintre polonais Raymond Kanelba dans une robe de Balmain. — Elle est devenue la plus féminine des féministes... Mme THERESE F. CASGRAIN.

cours de l'année, elle défendit brillamment ses idées aux programmes de Radio-Canada : « Les idées en marche » et « Le choc des idées », cependant qu'elle était invitée au Club des Journalistes à titre de Vice-présidente nationale du C.C.F. Pourquoi a-t-elle choisi ce parti politique plutôt qu'un autre ? « Pour la sincérité de ses doctrines humanitaires », me dit-elle, en ajoutant : « Après m'être occupée toute ma vie d'oeuvres sociales, j'en connais le fonctionnement. Le C.C.F. répond à mes aspirations parce qu'il fait passer le bien de l'humanité avant les profits ». Son rôle d'épouse, de femme et de mère n'est jamais venu en conflit avec celui de la zélée lutteuse pour les droits civils de la femme. Guerrière en dentelle qui n'avez jamais transigé avec votre idéal, quel est votre nom ? • • • Mme Bernard Nantel semble avoir écouté les dix commandements de « L'Ecole des Femmes » et n'en avoir suivi que les meilleurs. Marthe et Marie à la fois, elle est l'épouse sereine et parfaite qui est toujours souriante, s'habille à ravir et partage les goûts de son mari. L'Icare de Matisse, qui est dans le fond de sa photographie, est le complément du salon très moderne où voisinent des tableaux de Cosgrove, Marguerite Fainmel, Daudelin et Luchensko. Me Bernard Nantel cultive sa gastronomie au Club des « 55 » et discipline celle-ci au M.A.A.A. Lui et sa femme sont du public des « premières », théâtrales et autres • • • Mme Jean Verhaegen habite Montréal depuis trois ans où son mari, le Colonel Jean Verhaegen, représente la Belgique au centre mondial de l'ICAO. Elle a passé les dernières vacances dans son pays d'où elle a rapporté de ravissants modèles de la mode bruxelloise. Son activité artistique comprend une exposition de ses toiles au Arts Club et une conférence sur La vie artistique et littéraire de la Belgique (prononcée devant le Cercle Ste-Marie de la Société d'étude et de conférences, et reproduite en partie dans *La Revue Populaire*). Pour les grandes occasions, elle remplace son bijou préféré (un médaillon ancien qui présente une aïeule peinte sur émail) par la Croix civique de 1e classe : émail blanc et ruban noir, jaune et rouge, aux couleurs de la Belgique, avec l'inscription : « courage, abnégation et patriotisme ». Son rôle, pendant la dernière guerre, fut à la hauteur de celui de son mari, grand as de l'aviation belge • • • Mme Maurice Forget, dont la taille mince fait l'envie de toutes les femmes, s'habille au Canada mais commande ses chapeaux chez « Magg », à Paris, aussi bien que chez « Alice », à Montréal. Elle vient de mettre son art de porter la toilette au profit de la charité, en étant un des mannequins bénévoles de l'Exposition de Haute-Couture tenue pour Jeunesse-Ville. Parmi les oeuvres dont elle s'occupe, signalons le Foyer-Dieppe (fondé par M. Georges Savoy, de St-Jean, à la mémoire de son fils, Paul, et des Canadiens tombés à Dieppe). Mais, elle s'occupe, d'abord et avant tout, de la Croix-Rouge dont son mari, le Colonel Maurice Forget, est président de division pour la province de Québec. Ceux qui ont vu celui-ci à l'oeuvre, alors qu'il était Attaché militaire du Canada en France, dès les premiers mois d'après-guerre, connaissent son dévouement et ses dons d'administrateur. Sa ré-élection est un gage de succès pour la campagne actuelle de la Croix-Rouge, à laquelle chacun de nous doit souscrire sans tarder • • • Le monde du théâtre et de la radio subit, pendant quelque temps, l'influence négligée de Saint-Germain-des-Prés : cheveux droits, mouchoirs de tête, chandails et pantoufles indiennes (loafers). La taille courte de nos petites Canadiennes supportait mal ce négligé. Une vague de coquetterie a remplacé, fort heureusement, cette rage. Marjolaine Hébert, Miss Radio de l'année, arborait une ravissante parure au « bal de têtes » de la Ligue de la Jeunesse Féminine, et Gisèle Schmidt (qui porte les chapeaux de son homonyme, « Yvonne Schmidt de Paris ») est reconnue pour sa tenue soignée et élégante • • • Ces mêmes qualités, doublées d'une originalité bien personnelle, sont le «trade-mark » de Michèle Tisseyre, artiste, chroniqueuse et journaliste. Mme Tisseyre peut porter, sans en paraître écrasée, de larges manteaux *pyramides* qu'elle choisit de couleur vive ou à carreaux. Sobre le jour, elle choisit, pour le soir, des robes féminines et élaborées, dont un modèle de [*Lire la suite page* 86]

A droite, de haut en bas : Mme ROGER VIAU, membre du comité féminin des Concerts symphoniques et du Musée des Beaux-Arts de Montréal (Photo Zarov) — Mme MAURICE FORGET, dont les oeuvres principales sont la Croix-Rouge et le Foyer Dieppe (Photographie La Rose). — Mme JEAN VERHAEGEN, épouse de représentant de la Belgique au centre mondial de l'I.C.A.O. (Photo Studio L. Alain) Ci-dessous, Mme BERNARD NANTEL. A l'arrière-plan, fragment d'un Icare de Matisse, du bleu vif Matisse. (Photo Zarov)

BRISE D'AVRIL

Ce costume de flanelle grise se complète d'une blouse à manches courtes en shantung de soie à rayures beiges et grises s'harmonisant à la doublure du boléro. N.Y.D.I.

Ce charmant costume en pied-de-poule brun et blanc à jaquette sans col, est réchauffé d'une étole de même tissu qui se drape gracieusement autour des épaules. N.Y.D.I

Pratique et coquet à la fois, tel est ce court paletot de molleton violet à devants arrondis et dont le col drapé descend en larges revers ondulants. N.Y.D.I

Ravissant ensemble printanier à jupe droite, large manteau pyramide de tweed chiné garni de velours noir. Une blouse de toile noire sans col complète le tout. N.Y.D.I.

Sur cette robe de soie imprimée à panneau plissé, on a posé un court boléro de lainage rouge doublé de même soie à motifs blancs et noirs. N.Y.D.I.

L'atelier, plus vaste que luxueux, la combla de joie. Elle planta au beau milieu un imposant chevalet de peintre destiné à lui donner sa raison d'être. Ainsi l'ambiance était définitivement créée.

Illustration de TED.

MISS MABEL

par André Roger

VERS la fin mai 1945, — exactement trois semaines après la victoire en Europe — Miss Mabel d'Atlanta, (Georgie) rangea pensivement au fond de sa malle son uniforme de lieutenant de la Croix-Rouge Américaine.

Or, tout en disposant de son mieux les plis de son uniforme, l'air pensif de Miss Mabel contrastait singulièrement avec ses gestes, qui, eux, conservaient quelque chose de précis et de décisif, pouvant fort bien découler de la nature de ses réflexions.

La guerre était terminée et l'univers entier s'en réjouissait à bon droit, comme elle-même d'ailleurs, mais cela ne devait pas nécessairement signifier qu'elle eût à rentrer aux Etats-Unis et dans sa famille ainsi que celle-ci l'y conviait depuis l'heure de la victoire, à raison de trois câbles par semaine, sans parler de ceux non moins nombreux qu'elle recevait de son fiancé, fort occupé à se faire démobiliser à Washington, D. C., et que Miss Mabel ne prenait peut-être pas tout à fait au sérieux.

Pour normale que fût cette insistance des siens, rien ne prouvait que Miss Mabel se laissât impressionner.

Il convient d'expliquer que Miss Mabel, d'Atlanta (Georgia), une ravissante et blonde créature de vingt ans, était fille unique de parents adorables et riches — ce qui revient à dire que, depuis l'instant où elle vint au monde en poussant un long cri triomphant, rien ne lui fut jamais refusé — si bien, que l'idée ne l'effleurait même pas qu'il pût jamais en être autrement.

Or, il advint que Miss Mabel, dès qu'elle eut respiré l'air du « old country », n'en voulut plus respirer d'autre — et ce fut bien plus grave lorsqu'elle eut pris contact avec Paris !

Au fond d'elle-même, elle sut alors qu'aucune puissance terrestre ou céleste ne l'en détacherait plus.

Elle se borna à envoyer un câble à son fiancé l'avisant de sa résolution inébranlable et un câble à ses parents pour les assurer de son amour filial en même temps qu'elle leur annonçait ne rentrer aux Etats-Unis que le plus tard possible.

Ils usèrent alors d'un argument qui leur parut irréfutable : ils supprimèrent le chèque mensuel, dispensateur du luxe dont jouissait Miss Mabel — ce qui leur valut un dernier câble empreint de dignité, par lequel leur fille, apparemment résignée à son sort, les informait de son intention formelle de se laisser périr de faim, à l'instar de l'Europe entière.

Ils s'en effrayèrent et s'empressèrent séance tenante, de lui faire parvenir le chèque sauveur.

Du coup les remerciements enthousiastes et délirants de Miss Mabel ne firent qu'un bond au-dessus de l'Océan — mais ses parents la boudèrent.

Elle n'eut garde de s'en frapper — intimement persuadée qu'un tempérament indécis étant la pire des catastrophes, elle épargnait aux siens — par son esprit de décision — mille soucis et surtout, cette accablante impression de responsabilité.

Elle s'occupa donc avec ivresse de son installation à Paris — puissamment secondée par « René Boy » ainsi qu'elle avait surnommé son camarade, de son vrai nom, René Bloy.

Ils s'étaient connus au printemps de 1943, dans une ferme en plein bled, où le hasard avait conduit Miss Mabel, lors d'une panne de son ambulance. Le jeune homme, un gars de la Résistance, s'y était réfugié en attendant un signal convenu, pour repartir en mission.

Miss Mabel avait trouvé sympathique le contraste que présentaient ses yeux rêveurs avec son menton volontaire, son allure décidée.

Pour lui, il s'était épris d'elle dès leur première rencontre, et sa déception fut profonde lorsqu'elle lui eut appris que, fiancée à un lieutenant américain, son camarade d'enfance, elle rentrerait aux Etats-Unis, la guerre terminée, pour se marier.

Dès lors, il dissimula ses sentiments véritables, mais comme de son côté, Miss Mabel le tenait en haute estime, ils n'en devinrent pas moins d'inséparables amis.

C'est que Miss Mabel, sous son aspect insouciant, cachait une façon bien à elle de peser et de juger gens et choses. Ces impressions une fois étiquetées — elle n'en démordait plus.

Par exemple, elle admirait immensément certes, le courage et la vaillance de ses compatriotes, leur magnifique armée, mais au fond d'elle-même elle admirait plus encore, tous ceux qui n'avaient pu se battre ouvertement, face au soleil, tous ceux qui n'avaient pas eu derrière eux pour les soutenir, pour les secourir, la puissance des armes — tous ceux, qui, condamnés à ruser, à se terrer pour arriver à leurs fins, n'avaient pas même été sûrs de mourir en guerriers et qu'avaient guettés mille tortures, mille morts sournoises et sans gloire.

Or, René Boy, elle l'avait su par un de ses camarades, était de ceux-là, et, les hostilités cessantes, ils se retrouvèrent à Paris.

Un de ses amis à l'étranger l'autorisa à disposer de son studio situé dans un immeuble à Montparnasse.

Comme René Boy demeurait chez ses parents dans la proche banlieue il se fit un plaisir de l'offrir à Miss Mabel, qui put ainsi s'installer chez elle.

Le studio plus vaste que luxueux, avec une pièce en galerie et une petite cuisine, la combla de joie.

Elle y fit transporter d'abord un majestueux piano à queue, non pas qu'elle fût elle-même pianiste, mais pour tous ceux de ses amis qui pianotaient un peu, et pour René Boy en particulier que la musique enchantait et qui d'ailleurs jouait fort joliment.

Puis, un beau jour, chargée d'innombrables coussins aux couleurs éclatantes, d'une brassée d'anémones, et d'un « cocktail shaker » de taille, elle prit possession des lieux.

Son premier soin fut de disposer les coussins avec art sur le spacieux divan placé contre la cloison de l'atelier voisin, et de poser sur le piano le « cocktail shaker » rempli d'anémones en attendant qu'il le fût de « gin ».

Elle planta ensuite au beau milieu de la pièce, un imposant chevalet destiné à donner sa raison d'être à l'atelier.

Ainsi il lui sembla que l'ambiance était définitivement créée.

Par la suite on dansa souvent chez Miss Mabel qui vivait largement et n'engendrait pas la mélancolie.

Bientôt le point de mire du quartier, elle fut surnommée cavalièrement, « l'Américaine », ce qui ne manquait pas de logique.

Comme elle venait d'un pays lointain dont on ne savait pas grand'chose, on croyait ne pas se tromper en la jugeant un peu folle — d'autant plus que sa gaieté irrésistible déroutait les bonnes gens, qui en avaient, et pour cause, perdu l'habitude. [*Lire suite page* 73]

Les Tulipes Et Leur Compagnie

par Marcelle Lepage-Thibaudeau

diplômée de l'Institut Botanique de l'Université de Montréal.

LES NEIGES s'effrondent et la terre fume sous les rayons du soleil. L'air s'attiédit doucement, les sources reprennent leurs chansons, des tiges pointent timidement vers la lumière et, bientôt, des corolles s'épanouiront dans de grands jardins, dans des petits jardins aussi . . .

Dans le vôtre ? — Oui, si vous avez eu la prévoyance de la fourmi de la fable. Les fleurs hâtives sont presque toutes, pour ne pas dire toutes, des plantes à bulbes qui ont dû être mises en terre l'automne précédent. Il n'y aurait pas de fleurs dans les jardins, en mai, sans les bulbes : bulbes de tulipes, de crocus, de jacinthes, de narcisses, de scilles . . .

On a dit plus d'une fois que ces bulbes devaient être plantés le plus tôt possible après le premier octobre et comment les planter. Cependant, beaucoup se privent de la flagrance, du parfum des fleurs printanières, parce qu'ils s'imaginent qu'elles demandent de multiples soins et parce qu'ils croient que les bulbes doivent nécessairement être rentrés, quand vient l'hiver. Le manque d'espace à cette fin, serait pour eux l'obstacle au plaisir de cultiver ces fleurs dans leur jardin ou leur parterre. A ceux-là, il faut dire comme les plantes à bulbes sont peu exigeantes et qu'il n'est pas strictement nécessaire d'arracher les bulbes après la floraison.

Comme le fait justement remarquer un horticulteur expérimenté, ce qui n'est pas à faire, dans la culture des plantes à bulbes, est tout aussi important, sinon davantage, que ce qui est à faire.

Il faut d'abord connaître quelques règles générales applicables à toutes ces plantes. Elles s'énoncent comme suit : Ne pas couper les feuillages après la floraison ; quand vous cueillez une fleur, ne prenez qu'une feuille et si c'est indispensable à l'arrangement floral que vous projetez ; coupez avec précaution les fleurs au ras du sol pour être sûr de ne pas détériorer le bulbe en tirant sur la tige.

Les plantes à bulbes refont leurs provisions en vue de la prochaine floraison au moyen de leur feuillage. C'est pourquoi il faut donner à ceux-ci un temps minimum d'exposition à la lumière solaire, soit huit semaines après la floraison, après quoi le feuillage flétri peut être supprimé, s'il nuit aux autres cultures. Si la saison est sèche, de copieux arrosages sont recommandés.

Les bulbes de crocus, justement surnommés perce-neige, ceux des scilles, des muscaris, des chionodoxas peuvent se planter dans les pelouses et fleurir abondamment, tous les ans, sans que les bulbes soient dérangés, si on laisse aux feuillages le temps de récupérer les aliments nécessaires à la prochaine floraison. Il faudra donc attendre cinq ou six semaines avant de passer la tondeuse. Ces mêmes bulbes plantés dans les rocailles, en bordure des sentiers, plantés en profondeur, fleuriront presque indéfiniment. Bien plus, si on laisse monter en graines les fleurs des chionodoxas, celles des muscaris, elles se resèmeront d'elles-mêmes.

Et que dire des tulipes ? Habituellement les bulbes sont arrachés, quelques semaines après la floraison, étendus à l'air pour sécher, et serrés dans une cave froide mais non humide. Cependant l'arrachage est strictement nécessaire, tous les deux ans, quand les bulbes sont plantés à quatre ou six pouces de profondeur, et il est indiqué quand les tulipes sont plantées dans des plates-bandes, des corbeilles qui doivent être regarnies pour le reste de la saison.

Cependant, si les bulbes sont placés dans des endroits où leur présence ne dérangera aucune culture subséquente, en les plantant à dix pouces de profondeur, on supprime la nécessité de l'arrachage saisonnier et ils croîtront au même endroit plusieurs années sans aucun soin.

Les narcisses se naturalisent facilement. On en a vus fleurir abondamment après plus de vingt ans dans des jardins abandonnés.

Les bulbes de jacinthes, plantés en profondeur, se naturalisent aussi facilement que les narcisses. Ils ont une place indiquée en bordure des haies, autour des massifs d'arbustes. Ils y fleuriront indéfiniment. Leurs fleurs seront naturellement plus petites, leurs tiges plus fines que celles des bulbes que l'on arrache et replante à chaque saison. "On n'a rien sans peine", dit le proverbe, cependant puisque l'arrachage est pour quelques-uns un problème quasi insoluble, à cause du manque d'espace pour l'emmagasinement des bulbes, voilà qu'il n'y a plus de raison pour que dans le plus petit jardin attenant à la plus petite maison, il n'y ait pas, chaque printemps, une moisson de fleurs printanières, cousines de celles qui éclosent dans nos bois et que nous ne pouvons pas toujours aller admirer.

CÔTE D'AZUR

Paradis des écrivains et des peintres

par Pierre Meunier

AUTEUR dramatique, cinéaste, académicien, consul du Portugal (à Monaco), Marcel Pagnol est aussi gentleman-farmer. Il a acheté pendant la guerre le domaine le plus magnifique et le plus original qui soit, le Domaine de l'Etoile, vaste plateau de 150 hectares perdu dans les collines qui entourent Cagnes-sur-Mer. Son prédécesseur avait construit une magnifique demeure mi-provençale, mi-mauresque, une piscine olympique dans laquelle se reflètent deux rangées de pins géants, et une ferme modèle à la mode américaine pourvue de mangeoires automatiques, du chauffage central et d'appareils électriques pour la traite des vaches.

Pagnol aime tant son domaine qu'il voudrait ne jamais le quitter. Il n'a de cesse que chaque visiteur se soit bien pénétré de la beauté du lieu : [*Lire la suite page* 78]

PABLO PICASSO, dans son atelier de Vallauris.

CHAGALL, autre peintre de la Côte d'Azur.

HENRI MATISSE habite Nice depuis 1916.

SOMERSET MAUGHAM à sa villa du Cap-Ferrat

Quelques oeuvres de Matisse à l'Exposition des peintres de la côte d'Azur *Photos S. F. T.*

LA FEMME DOIT SA LIBERTÉ *à la machine à écrire*

Les premières machines à écrire furent à l'usage des aveugles.

L'Anglais Henry Mill prit un brevet pour une machine de ce genre en 1714, von Knaus de Stuttgart en inventa une autre vers 1760, le Français Pingeron en fabriqua une en 1780 et l'Italien Turri en offrit une autre à une comtesse aveugle en 1808.

A William Burt de Detroit fut accordé en 1829 le premier brevet américain pour une machine à écrire, mais « elle frappait comme un forgeron son enclume ». Xavier Progin de Marseille fit un progrès en 1833 avec sa « Machine Kryptographique », inaugurant la convergence des touches vers un centre commun et la frappe à travers un ruban encré.

Dans la plupart des pays, des inventeurs continuèrent d'expérimenter.

En 1867, quand John Pratt exposa sa grossière machine à Londres, la presse commença à s'intéresser à l'invention et le public à se rendre compte que point n'était besoin d'être aveugle pour en tirer profit.

La même année, dans le Wisconsin, un imprimeur, Christopher Sholes, commença les expériences qui devaient rendre le nom de Remington célèbre dans le monde entier ; en six ans il mit au point plus de trente modèles d'essai... qui furent « essayés jusqu'à destruction », le problème à l'époque n'étant pas tant de faire fonctionner une machine que de la faire fonctionner assez longtemps.

A la fin de la Guerre de Sécession, la maison Remington cessa de faire des fusils et, songeant à d'autres fabrications possibles, fixa son choix sur une version améliorée du dernier modèle de Sholes.

Moins d'un an après, 25,000 machines à écrire étaient en vente en Amérique au prix de 125 dollars. Des annonces parurent en grand nombre dans la presse à l'intention des « clergymen, hommes de loi et écrivains, et de tous ceux qui veulent se libérer de la tyrannie du porte-plume ».

Elles eurent peu d'effet, la vente fut décevante. Rappelons pourtant, à ce propos, qu'un certain Mr. Clemens (Mark Twain) acheta une de ces machines à Boston et l'utilisa pour taper le manuscrit de sa « Vie sur le Mississipi ».

En 1876, des milliers de visiteurs à l'Exposition de Philadelphie payèrent 25 cents le privilège d'envoyer chez eux un message dactylographié, mais ils ne furent pas autrement impressionnés.

Le grand inconvénient de ces machines était qu'elles n'écrivaient qu'en majuscules. Mais ce problème fut bientôt résolu.

En 1878 parut la première machine pourvue d'une touche de manoeuvre, avec une majuscule et une minuscule sur chaque tête. Il y eut aussi un modèle qui contenait une touche pour chaque caractère, majuscule ou minuscule, mais ses touches étant trop nombreuses pour la dactylographie au toucher, qui parut peu après, il disparut graduellement de la circulation.

Autre inconvénient des premières machines à écrire : les tiges frappaient la face inférieure du cylindre, et l'opérateur devait lever le chariot pour voir ce qu'il avait écrit ! La machine à écrire « Visible » naquit en 1883, mais ce n'est qu'à la fin du siècle que la disposition des tiges devint celle qui nous est familière aujourd'hui.

En 1882, il ne se vendait pas plus de 1500 Remington par an. La plupart des maisons d'affaires s'en tenaient à l'opinion que la machine à écrire « n'aurait jamais l'âme voulue pour exprimer les idées et les courtoisies des affaires ». En Angleterre, où l'hostilité de M. Gladstone à son égard était bien connue, un avocat célèbre se fit une publicité gratuite en refusant une cause parce qu'elle était dactylographiée.

C'est alors que l'Association des Jeunes Femmes Chrétiennes (Y.W.C.A.) lança en Angleterre des cours de dactylographie pour femmes. Les hommes d'affaires assez audacieux pour employer les nouvelles *dames rédactrices*, furent enchantés des résultats.

On dut se rendre à l'évidence que la lettre tapée était non seulement plus facile à lire mais plus digne que la meilleur calligraphie du meilleur clerc masculin. Peu à peu le préjugé défavorable s'affaiblit. En 1888, deux dactylos entrèrent à Londres au ministère des finances, non d'ailleurs sans que des précautions fussent prises pour sauvegarder la respectabilité de cet établissement : les deux jeunes femmes, enfermées dans un petit bureau, recevaient leur copie par un guichet.

Depuis ce temps, il va sans dire, la machine à écrire s'est imposée. Mais quelle que soit son utilité pratique, il est possible que l'historien de l'avenir la considère surtout comme la grande émancipatrice de la femme. Il est certain que, dans les pays occidentaux, c'est la machine à écrire qui la première donna aux femmes la possibilité d'entrer dans la vie active.

ROBERT WOODALL

(Copyright Chamber's Journal, Edimbourg).

Ci-contre, dans le médaillon, une des premières machines à écrire d'usage courant. Les touches en étaient si grosses qu'il fallait y mettre les deux mains. Mark Twain fut probablement le premier grand écrivain à taper une oeuvre littéraire à la machine. Ci-dessous, un modèle actuel de machine à écrire électrique et silencieuse, la IBM. *Photo Canada Wide.*

UN VRAI SCANDALE... disait-on en 1820

par Geoffrey Williams

Lorsque cette danse, de nos jours la plus posée de nos salles de bal, envahit l'Europe entière et la séduisit par son charme gracieux et gai, lord Byron lui-même dénonça publiquement sa " vulgarité ".

Ce qui parut être audacieux et vraiment scandaleux dans la valse, lorsqu'elle fit son apparition dans les salles de bal de l'Europe, fut que pour la première fois des couples dansaient ensemble étroitement enlacés.

Une telle exhibition où les dames montraient leurs chevilles, et même un peu plus, ne pouvait qu'encourager les passions coupables. Les moralistes de l'époque en furent horrifiés.

Une telle exhibition où les dames montraient leurs que et la valse marqua le réveil des premières années du XIXe siècle après les convulsions des guerres napoléoniennes. Tout comme le jazz, elle était l'expression gaie, osée et enjouée, de son temps. Un Allemand, grave et solennel, écrivit un livre intitulé : *Une preuve que la valse est la principale source de la faiblesse de corps et d'esprit de notre génération.* Mais la valse était définitivement entrée dans nos moeurs ; partout en Europe des hommes et des femmes s'enlaçaient et tournaient à son rythme nouveau et irrésistible.

Contrairement à la polka qui, paraît-il, fut inventée par une paysanne tchèque, les origines de la valse sont obscures. Ses ancêtres les plus lointains furent probablement les danses populaires bavaroises, lentes et lourdes, auxquelles vinrent se mêler les éléments d'une danse française ; à la fin du XVIIIe siècle seuls les gens du peuple tournaient en rond sur un rythme de valse, les nobles de la Cour étaient en faveur du menuet.

Avec sa population gaie, éprise de musique, Vienne devint l'habitat naturel de la valse. Des violonistes nomades importèrent dans la capitale des airs populaires du Danube. La mesure s'en accéléra sur les parquets cirés et, des auberges au bord du fleuve, la danse gagna le coeur de la capitale.

Elle parvint bientôt en France au cours des guerres napoléoniennes, et, en 1813, passa la Manche.

« Ce monstre, né en Allemagne, est dépourvu de grâce et de délicatesse ; la valse est inconvenante ! » Tel fut le cri général.

Un fait assez étrange : lord Byron, dont la réputation était loin d'être impeccable, lança contre cette danse une attaque des plus violentes. Dans un poème, *La Valse,* il dépeint les aventures d'une certain Horace Hornen, Esq., gentilhomme campagnard qui, à un bal à Londres, voit sa femme, sa chère épouse, dans les bras d'un énorme hussard qu'il ne connaît pas et tous deux tournent à un rythme tout à la fois endiablé, berceur et ondulant.

Les gravures de l'époque représentent des couples dans exactement la même posture admise de nos jours pour la valse viennoise quelque peu démodée. Mais lord Byron n'y voyait qu'enlacement lascif, ardent et licencieux :

La mode est lancée... par les comtesses et les reines,
Valets et chambrières valsent derrière les scènes ;
Ton cercle ensorcelé qui va s'élargissant
Tourne, si rien d'autre, toutes les têtes.
A ton rythme les bambins les plus lourds sautent [et dansent,
Et le « cockney » s'adonne à ce qu'il ne peut même prononcer...

Mais tout finit par s'arranger. Thomas Wilson, maître de danse, dans son livre *Comment valser correctement* nie que cette danse mette en danger la vertu. Elle est, en Angleterre, dit-il, dépourvue des attitudes et des mouvements qui ont donné prise à la critique et qui, « dans des pays plus chauds et plus frivoles » sont passés dans les moeurs. D'ailleurs, argument irrésistible, la valse est un exercice salubre !

APPROBATION ROYALE

La reine Victoria elle-même dont la correction et la pudibonderie devaient devenir proverbiales, apposa sur la valse le cachet final de l'acquiescement en la déclarant la plus courtoise des danses.

Strauss, le père du plus fameux Johann, faisait une tournée triomphale en Angleterre lorsqu'il fut invité avec son orchestre à Buckingham Palace au premier grand bal officiel depuis l'accession de Victoria. Il n'est pas certain que ce fut en cette occasion que la jeune souveraine scandalisa la Cour en valsant avec son cousin le prince Albert, mais on imagine aisément le sursaut de surprise que provoqua cet incident.

La population de Vienne au XIXe siècle témoignait un intérêt aussi vif à toute nouvelle valse que nous réservons aujourd'hui à une finale de championnat de football. La rivalité entre Lanner et Strauss l'aîné était intense : la ville entière ne pensait qu'à valser.

Strauss, le père, un homme étrange au tempérament exalté, s'opposait vigoureusement à ce que son fils apprît la musique. Un jour que le jeune Johann jouait du violon, il lui arracha l'instrument des mains.

[*Lire la suite page* 86]

Le Suprême Amour

Notre roman d'amour, par Jacques Grandchamp

L'AUTO poussiéreuse, démodée et peu confortable, s'arrêta sur la grand-route, au point où bifurquent les directions de Fouesnant et de Bénodet. Un voyageur descendit lestement et ouvrit la barrière blanche qui fermait une allée sablée coupant de larges pelouses aux corbeilles de géraniums et d'héliotropes. A droite était situé le logis du garde, couvert de chaume, pomponné comme un cottage anglais, avec son abondance de fleurs, ses vitres claires voilées d'étamine à carreaux rouges et blancs, son bungalow le long duquel grimpait une clématite, logis charmant que Pierre Villard-Lebreuil ne revoyait jamais sans dire à sa jeune cousine, maîtresse de céans :

— Mais, Nany, je me contenterais de la maison de ton garde, heureux mortel qui habite ce lieu !

Précisément, une porte s'ouvrait, et, sur le seuil, une avenante fille, qui avait la coiffe et la grande collerette du pays de Saër, s'exclama joyeusement :

— Monsieur Pierre ! C'est ça qui va être une grande surprise ! On ne vous attendait qu'au train de cinq heures, ce soir, et Mlle Nany devait aller vous chercher à Quimper, car Monsieur ne rentre que demain de Paris.

— Mon oncle n'est pas là ? Je monte à Kerlaz, Françoise.

— Sûr, Monsieur Pierre, et que je vous laisse aller seul, puisque vous connaissez le chemin. Donnez-moi votre valise, Corentin la prendra tout à l'heure ; il est au bourg à chercher les provisions.

D'un pas élastique, le voyageur foulait l'allée finement sablée et ratissée qui menait au manoir solidement bâti sur le point culminant du pays, et dont les fenêtres, largement ouvertes, riaient au soleil levant par cette claire matinée d'été. Immédiatement après la terrasse, semée de plates-bandes où le rouge éclatant des géraniums se mêlait encore au violet sombre des héliotropes, d'immenses pelouses descendaient en pente rapide jusqu'à la rivière.

Villard-Lebreuil était maintenant arrivé tout près du manoir. Ce dernier avait été presque entièrement restauré au XVIIIe siècle, il ne subsistait de la première manière que la chapelle, véritable petit bijou de pierre, et la tour du nord, recouverte de lierre, elle aussi.

— Cher Kerlaz ! murmura Pierre, involontairement attendri, je te retrouve toujours plus beau !

Son âme ne connaissait pas la jalousie. Il n'eut point l'idée, un seul instant, de comparer son sort obscur de petit lieutenant de cavalerie sans fortune à celui du propriétaire de ce riant domaine : le comte du Laz d'Avricourt, son tuteur.

Pierre l'appelait « mon oncle », à la mode bretonne, bien que les liens qui les unissaient fussent assez compliqués à définir, M. d'Avricourt, issu d'un second mariage, n'étant en réalité qu'un cousin par alliance de Mme Villard-Lebreuil. Celle-ci, restée veuve toute jeune, était morte à son tour, deux années plus tard, confiant son petit garçon, âgé de six ans, à Charles d'Avricourt qui venait alors de se marier. Il ne restait plus au gentilhomme breton que cette terre et ce manoir de Kerlaz, auxquels il était passionnément attaché, et il eût préféré mourir plutôt que de s'en séparer.

Le hasard lui fit rencontrer, de la façon la plus romanesque, Marguerite Aubert, la fille d'un richissime tanneur, qu'un caprice amenait en ces parages.

C'était sur la plage déserte de l'île Tudy. Accompagnée de son institutrice anglaise, la jeune personne se baignait. Nageuse émérite, elle s'aventura trop loin et, malgré des efforts inespérés, prise d'une fatigue soudaine, ne parvenait plus à regagner la rive. Affolé, son chaperon cherchait du secours, bien problématique, hélas ! lorsque, passant près du lieu du drame, dans son cotre solidement ponté, le comte d'Avricourt fut assez heureux pour repêcher la belle imprudente.

Il n'était pas un vulgaire coureur de dot. Quand le père de Marguerite se rendit à Kerlaz pour lui témoigner sa gratitude, il ne pensa point une seule minute que cette visite qu'il n'avait pas cherché à nouer et qui devait cependant apporter au problème pénible de son existence la solution la plus nettement favorable. Assez entiché de son titre, fier de sa très authentique noblesse, il blâmait volontiers les gentilshommes de son entourage qui redoraient à la hâte leur blason sans se soucier du reste. Marguerite était suffisamment jolie et séduisante pour être épousée pour elle-même. Blonde, frêle et romantique, elle devait infailliblement [*Lire la suite page* 22]

Nany était rose et blonde, par ce soleil matinal. Pierre fut séduit : "Te voilà donc, chérie! je commençais à croire que tu ne te lèverais jamais!" reprocha-t-il, aimable.

CÉLIBATAIRE?... pourquoi pas?

LORSQUE dans une épître, l'apôtre Saint-Paul écrivit : « Mariez-vous, vous faites bien, ne vous mariez pas, vous faites mieux », il déclencha inconsciemment la plus ancienne des guerres froides du monde : celle qui met aux prises les pauvres célibataires de carrière et les gens plus ou moins bien mariés. Ces victimes incomprises, et nous parlons ici plus particulièrement des femmes, subissent des attaques à coup d'épingles, d'allusions ironiques qui s'appuient sur une armée de vieux préjugés. Loin de nous l'idée d'inclure dans cette catégorie les laïques et religieuses dont l'admirable apostolat ne trouve son plein épanouissement que dans le célibat volontaire mais, il ne nous déplaît pas de défendre celles qui restent célibataires de leur plein gré et non pour l'amour de Dieu ou de leur prochain.

Le crime dont on accuse le plus souvent ces gentes demoiselles, en est un de « lèse-amour ». Une célibataire est toujours considérée comme un être incapable d'aimer. Pourtant la plupart d'entre elles sont de fait, de véritables victimes de l'amour. Toute femme, si peu gâtée par la nature soit-elle, rencontre un jour ou l'autre l'amour sur son chemin. Que ce beau sentiment qui fleurit leurs rêves de vingt ans ait été méconnu ou que l'être qui en était l'objet en ait été indigne, elles ont toutes connu ce mystérieux émoi. Les guerres récentes ont fait de nombreuses désillusionnées qui ont attendu en vain le fiancé qui s'est laissé séduire par les beaux yeux des filles d'outre-mer. Il n'est pas toujours facile de ranimer un coeur déçu et certaines femmes, ayant trouvé la première expérience trop pénible, se sont refusées à tout autre roman. Nous ne saurions non plus ignorer la mauvaise presse dont jouissent les hommes et que diffusent adroitement certains types de mères égoïstes. Les années passent ; la nouvelle génération pousse la précédente et c'est ainsi qu'on se réveille, un beau matin, célibataire et que l'on rejoint la foule de ces êtres isolés qu'on appelle irrévérencieusement : les vieilles filles.

Certes, il fut un temps où toute fille refusant le mariage pour une raison ou pour une autre, devenait une charge pour sa famille. A l'époque où elle n'était préparée qu'à la carrière d'épouse et de mère, on conçoit qu'elle devint un être à part, mais notre monde moderne a ouvert toutes grandes les portes de maintes carrières qui remplissent de façon agréable et intéressante la vie d'une femme et lui gardent sa parfaite indépendance. Les patrons pourraient-ils trouver ailleurs les chefs d'ateliers ou les assistantes compétentes qui ont exercé leur métier assez longtemps pour en connaître tous les rouages ? Que leurs services, à compétence et à rendement égaux soient moins bien rémunérés que ceux des hommes, les privant ainsi de toute sécurité relative pour l'avenir, voilà une des anomalies de notre société qu'il ne nous convient pas de commenter. Parfaitement libre de ses loisirs, la célibataire peut s'adonner à tous les arts d'agrément, à tous les « hobbies » connus. Sans elles, que deviendraient nos groupements artistiques ou littéraires, nos sociétés de bienfaisance, nos mouvements sociaux et patriotiques, où leur grand coeur et leur dévouement sont reconnus ? Mais leurs activités dépassent cet ordre mondain et leur milieu familial sait profiter en maintes circonstances de leur générosité. A qui, sinon à une tante ou une cousine, confierait-on la garde des enfants quand monsieur et madame désirent se récréer ? C'est avec le sourire qu'elle veillera sur le sommeil des tout-petits, se donnant pour un soir l'illusion que ce sont ses enfants à elle qui réclament ses soins. Car l'instinct maternel est peut-être le seul qui reste bien vivace au fond du coeur des célibataires et si la maternité leur est refusée, rien ne les empêche de devenir des « mamans spirituelles » en procurant à quelque enfant choisi chez des parents ou des amis, un supplément de culture en défrayant des études trop onéreuses pour la famille. Etre mère, c'est non seulement donner la vie mais bien éduquer l'enfant en lui fournissant toutes les armes nécessaires à la lutte quotidienne. Qui, sinon la célibataire aux doigts de fée, réaliserait ces multiples objets d'art que la femme mariée n'a pas le temps d'exécuter et qui apportent un peu de chaleur dans un foyer ? Qui tricotera les fins lainages dont on emmitouffle les mioches, sinon une tante ou une amie ? Enfin, que de couples mariés doivent une reconnaissance éternelle à la belle-soeur célibataire qui renonce au mariage pour soigner les vieux parents et leur conserver jusqu'à la fin de leurs jours, une douce illusion d'indépendance !

La célibataire de nos jours n'a rien de l'être aigri et acariâtre, aux tics et aux manies désagréables d'autrefois. Elle est plus que la quatorzième convive à table et sa place dans la société moderne est aussi brillante que celle de sa soeur mariée. Le hasard qui fait drôlement les choses, n'a jamais dit son dernier mot et bien des veufs et des célibataires seraient bien désappointés s'ils ne trouvaient un jour dans leur vie, une « bonne vieille fille » pour les épouser.

Simonne DAIGNEAULT

Le pur profil de Marie Déa, une des plus ravissantes et talentueuses vedettes de l'écran français, dont la présence ici est pure coïncidence. Elle illustre très bien cette page, tout simplement. Son prochain rôle: Eurydice dans "Orphée", version cinématographique de Jean Cocteau.

La soupe qu'on sert aux invités...

PARFAITE
lorsque vous recevez

Vos invités se régaleront de ce mélange exquis de champignons de couche et de riche crème à fouetter. On se réjouira de cet arome appétissant, invitant au possible. C'est pourquoi de plus en plus de cuisinières choisissent cette soupe parfaite, pour sa saveur délicieuse et son air de fête. La prochaine fois que vous recevrez, n'oubliez pas de servir cette délicieuse Crème aux Champignons Campbell's. Vous serez ravie d'y avoir songé quand vous verrez le succès qu'elle remportera!

...aussi bien qu'à la famille

DONNE DE L'ATTRAIT
à vos repas en famille

Pourtant, la Crème aux Champignons Campbell's est bien trop bonne pour n'être servie qu'aux grandes occasions. Depuis longtemps déjà, cette délicieuse soupe est une des favorites aussi bien pour le lunch que pour le souper en famille. Elle est si appétissante! De plus, ce mélange de morceaux de champignons, de crème à fouetter épaisse, délicieusement assaisonné est si nourrissant! Assurez-vous que vous en avez une réserve!

LA SOUPE CRÈME DE CHAMPIGNONS

Campbell's

RECHERCHEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC

Un mélange de champignons de couche et de crème à fouetter épaisse

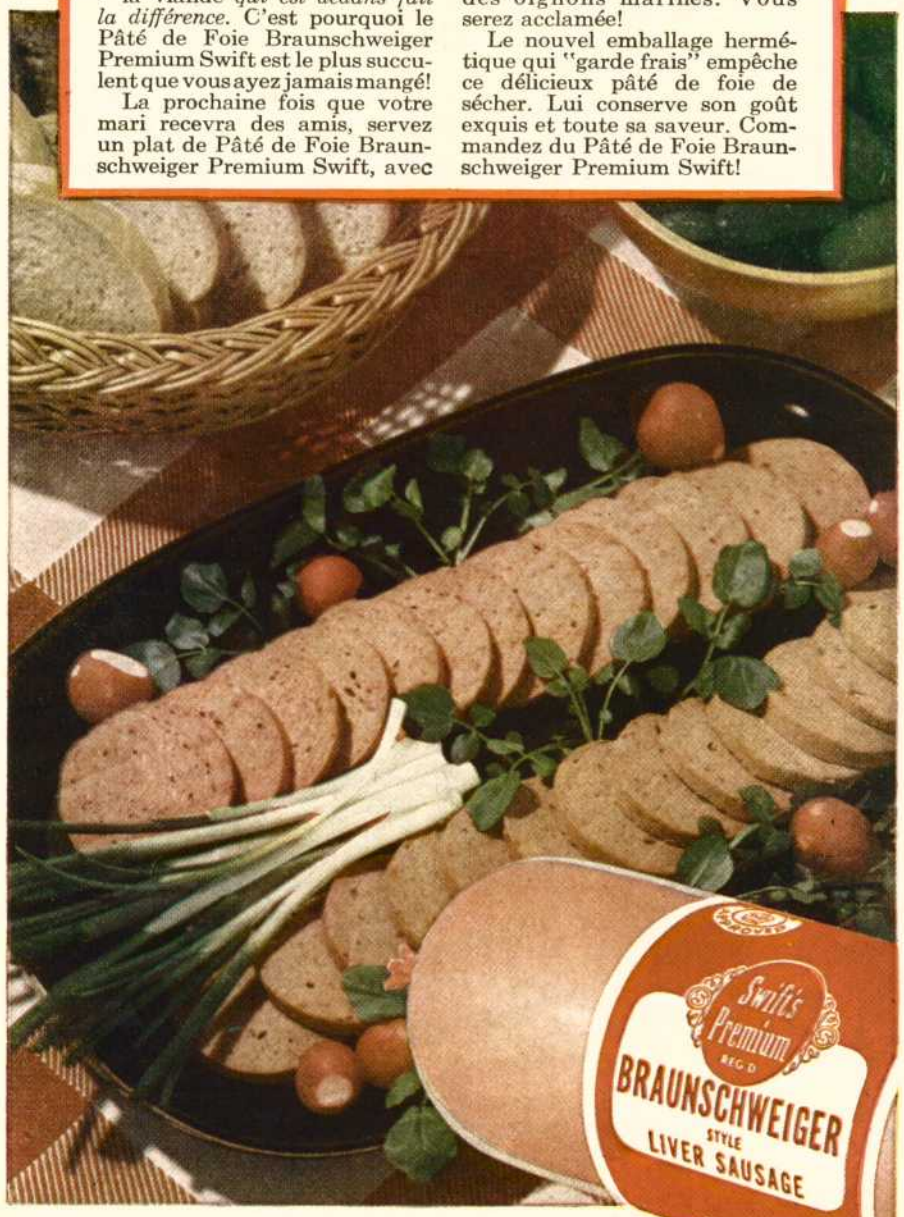
LES SOUPES CAMPBELL'S SONT LES FAVORITES DANS LE QUÉBEC

La viande qui est dedans fait la différence!

En ce qui concerne la saveur—la tendreté—la valeur nutritive—la viande *qui est dedans fait la différence.* C'est pourquoi le Pâté de Foie Braunschweiger Premium Swift est le plus succulent que vous ayez jamais mangé!

La prochaine fois que votre mari recevra des amis, servez un plat de Pâté de Foie Braunschweiger Premium Swift, avec du pain de seigle et des cornichons, des concombres salés ou des oignons marinés. Vous serez acclamée!

Le nouvel emballage hermétique qui "garde frais" empêche ce délicieux pâté de foie de sécher. Lui conserve son goût exquis et toute sa saveur. Commandez du Pâté de Foie Braunschweiger Premium Swift!



RECHERCHEZ CETTE ENSEIGNE...

Dites SWIFT'S *et soyez sûre!*

VIANDES PRÊTES-À-SERVIR PREMIUM SWIFT
UN PRODUIT DE QUALITÉ SWIFT
Marchand Autorisé

● *Recherchez cette enseigne* avec le fameux Sceau de Qualité Swift. Elle identifie les magasins sélectionnés par Swift pour vendre sa gamme renommée de Viandes Prêtes-à Servir. Chaque saucisson fumé et chaque pain de viande a mérité le Sceau de Qualité—chacun est garanti sans réserve être le meilleur dans son genre. Pour une variété de goûts et de couleurs, achetez-en tout de suite deux ou trois. Choisissez parmi cet assortiment de viandes appétissantes—Pain de Viande aux Olives et Piment Rouge, Pain de Viande au Macaroni et Fromage, Salami, Saucisson de Bologne, Jambon Cuit, Pain de Viande pour Lunch, Pâté de Foie Braunschweiger et Saucisses de Francfort Premium Swift. Vous pouvez être sûre de leur qualité saine et de leur saveur appétissante—toujours!

SWIFT CANADIAN CO. LIMITED

Coutellerie Northumbria

MES RECETTES DE CUISINE

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

MENUS DE RÉCEPTION POUR LES DIMANCHES D'AVRIL

Coupe aux fruits frais
Bouillon en tasse
Gigot d'ageau rôti
Garniture Hawaienne
Sauce à la menthe
Pommes de terre rissolées
Epinards Marguerite
Crème espagnole à l'érable
Gâteau au coco

✤

Coupe aux fruits frais

Remplir des coupes de pamplemousses et d'oranges débarrassés de toutes peaux. Saupoudrer de sucre et laisser reposer au froid quelques heures avant de servir. Garnir chaque coupe de quelques feuilles de menthe fraîche.

Gigot d'agneau rôti

Parer un gigot d'agneau de 4½ à 5 livres, c'est-à-dire enlever l'excès de graisse et essuyer soigneusement avec un linge imbibé de vinaigre. Saupoudrer de 1 c. à thé de gingembre moulu. Tailler en tranches minces une gousse d'ail et insérer sous la peau. Assaisonner de sel et poivre et saupoudrer légèrement de farine. Mettre sur un gril dans une rôtissoire non couverte la partie grasse en haut et cuire à four doux 300° F. jusqu'à ce que la viande soit tendre environ 30 à 35 minutes à la livre. 1 heure avant la fin de la cuisson, mettre au fond de la casserole des tranches d'ananas bien égouttées et laisser rôtir avec la viande. Servir avec une sauce à la menthe.

Sauce à la menthe

1 c. à tb. de sucre — 1 tasse d'eau — ½ c. à thé de sel
¼ de tasse de vinaigre de vin — le jus et le zeste d'un citron
½ tasse de feuilles de menthe fraîches hachées

Chauffer le vinaigre avec l'eau jusqu'au point d'ébullition et verser bouillant sur les feuilles de menthe. Laisser macérer ½ heure. Ajouter le reste des ingrédients et servir chaud avec l'agneau.

Pommes de terre rissolées

6 à 8 pommes de terre tranchées très minces — 2 c. à tb. de beurre
1 c. à tb. d'oignon râpé — 2 c. à tb. de shortening

Beurrer un plat en pyrex et y mettre les pommes de terre. Si l'on a un couteau spécial pour peler les pommes de terre, cela fera très bien. Etendre sur les pommes de terre l'oignon râpé et arroser du corps gras fondu. Faire cuire au four en même temps que le gigot d'agneau.

Epinards Marguerite

Faire cuire 3 livres d'épinards bien lavés dans une casserole sans eau 10 à 12 minutes. Egoutter parfaitement, hacher, saupoudrer de 2 c. à tb. de farine et 2 c. à tb. de beurre et ajouter ¼ de tasse de crème. Laisser cuire 10 minutes. Mettre dans un plat à légumes, garnir d'oeufs cuits durs, disposés en forme de marguerite.

Crème espagnole à l'érable

1½ tasse de lait chaud		*1 tasse de sirop d'érable*
1½ c. à tb. de gélatine	*3 oeufs*	*4 c. à tb. de lait froid*
1 c. à thé de vanille		*½ tasse de noix hachées*

Saupoudrer la gélatine sur le lait froid. Laisser reposer 5 minutes et dissoudre avec le lait chaud en le versant sur la gélatine. Séparer les oeufs, battre les jaunes et ajouter au lait. Faire cuire au bain-marie jusqu'à épaississement. Retirer du feu, ajouter le sirop d'érable et verser le tout délicatement sur les blancs d'oeufs battus en mousse ferme, aromatiser avec la vanille. Laisser prendre à consistance de crème, incorporer les noix et verser dans un moule préalablement huilé et passé à l'eau froide. Laisser prendre bien ferme. Démouler sur un beau plat à dessert et garnir de crème fouettée.

Gâteau au coco

½ tasse de shortening	*1 tasse de sucre*
2 tasses de farine à gâteau tamisée	*2 oeufs*
2½ c. à thé de poudre à pâte	*¼ de c. à thé de sel*
⅔ de tasse de lait	*1 c. à thé de vanille*

Défaire en crème le shortening, ajouter graduellement le sucre puis les oeufs bien battus. Battre le mélange jusqu'à ce qu'il soit très léger et mousseux. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre à pâte et le sel. Ajouter au premier mélange alternant avec le lait. Aromatiser avec la vanille. Verser dans un moule carré de 8 pouces préalablement graissé, tapissé au fond d'un papier beurré. Faire cuire au four de 350° F. 45 à 50 minutes Laisser reposer dans le moule au sortir du four, 10 minutes. Démouler, refroidir et garnir de glace mousseuse et de noix de coco. [*Lire la suite page* 43]

Les fruits sont un élément essentiel de tout menu bien balancé. Voici un dessert aussi agréable à l'oeil que délicieux au goûter. Faire chauffer dans une casserole 1 tasse de jus d'oranges, 1 tasse de vin White Port et une tasse de sucre. Ajouter 2 c. à table de jus de citron et 2 c. à table de zeste d'orange râpée. Au point d'ébullition, ajouter une tasse de raisin et 8 moitiés de poires cuites. Cuire dix minutes en arrosant les fruits avec la sauce. Faire refroidir (Photo Sunkist)

PRÉSENTEZ DU BACON *PREMIUM* SWIFT

et voyez les visages de la famille s'épanouir! Le Bacon Premium Swift est l'aliment nourrissant et riche qui fournit l'élément énergétique dont votre famille a besoin pour une journée laborieuse en perspective . . . *plus* ce fameux *petit goût de fumé* appétissant auquel personne ne peut résister. C'est *de loin* le bacon préféré de tous.

Déjeuners plus Gais

. . . . pour donner de l'allant!

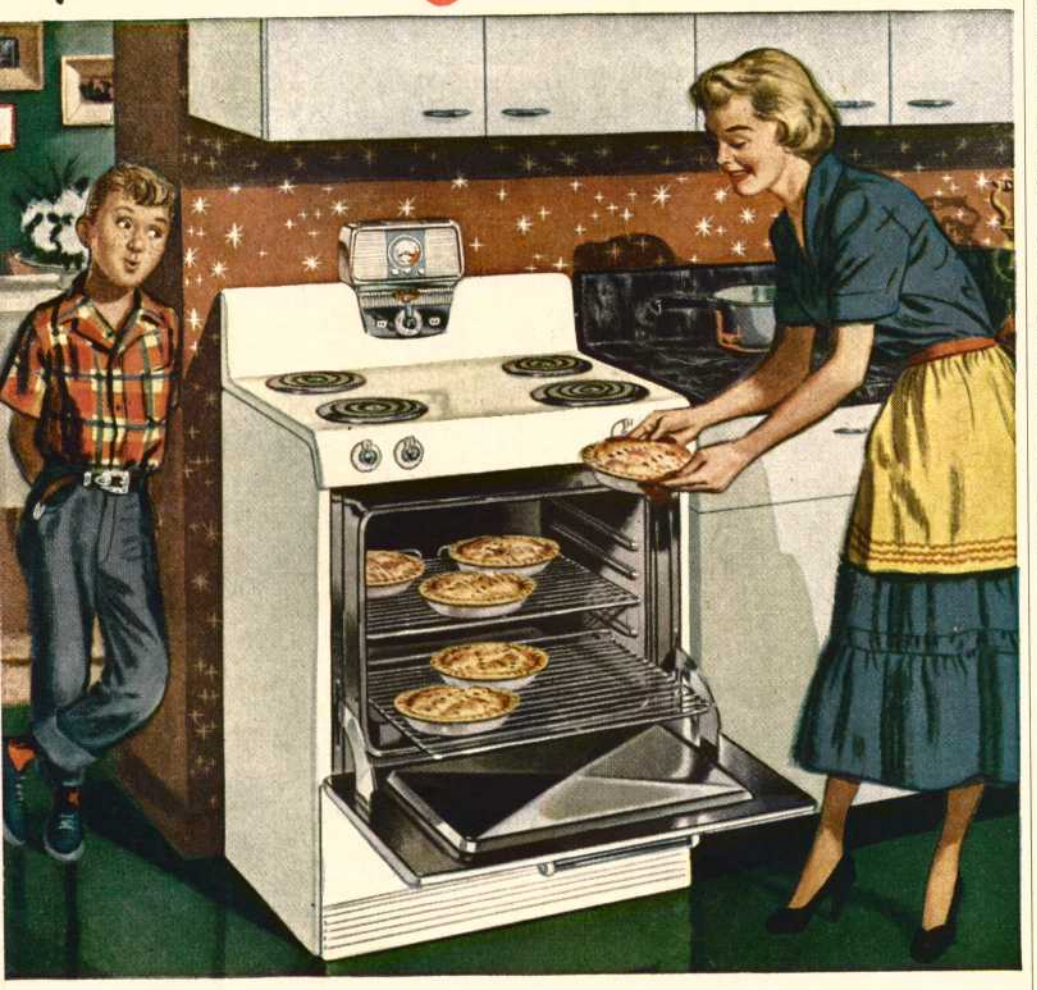
S-U-R-T-O-U-T FAITES-LE CUIRE COMME IL FAUT!

Mettez des tranches de Bacon Premium Swift dans une poêle froide. N'en mettez pas trop. Faites-les cuire *lentement*, en les tournant souvent. Pour avoir du bacon croustillant, enlevez la graisse au fur et à mesure qu'elle s'accumule. Avec le bacon, faites frire des tranches d'ananas. M-m-m!

Premium Swift

Le Bacon au petit goût de fumé!

Une Petite Cuisine? Vous pouvez avoir un Gros Poêle!



Est-ce que vous avez une petite cuisine, un budget modeste, une grosse famille à nourrir? Eh bien! voici le poêle qu'il vous faut—le merveilleux nouveau "Thrifty-30" Frigidaire! Il n'a que 30 pouces de largeur. Cependant, son four géant économique est le plus considérable qu'on trouve dans n'importe quel poêle électrique domestique —il contient 6 tartes de huit pouces ou un repas de fêtes complet! Et il cuit avec une économie étonnante!

Admirez les avantages de ce nouveau petit poêle extraordinaire! Il est muni de 4 éléments Radiantube—les plus rapides et les plus économiques de toute l'histoire Frigidaire. Il offre un intérieur et un extérieur en porcelaine durable, et toutes ses surfaces de porcelaine blanche résistent à l'acide. Il est muni d'un dessus aux lignes fuyantes, en une seule pièce—d'un gril rapide à hauteur convenable—d'un tiroir à ustensiles, pleine largeur—il arbore un style attrayant, oeuvre de Raymond Loewy—et une véritable construction de qualité Frigidaire. Et cela, en plus de nombreux autres avantages importants! Voyez-le aujourd'hui même!

Eléments de Cuisson Radiantube
— *plus rapides, plus économiques!*

Les éléments Radiantube sont vraiment la source d'une cuisson plus rapide, sans excédent d'électricité! La raison: ils sont plus plats et plus larges—ils communiquent donc plus de chaleur aux marmites. De plus, ils vous offrent un choix de 5 degrés précis, réglés—vous obtenez les mêmes résultats épatants, chaque fois!

Renseignez-vous sur les 5 poêles électriques Frigidaire
Il y en a un pour chaque foyer

Modèle RK-4
Poêle Frigidaire, format appartement, seulement 21¼ pouces de large. Muni de 4 éléments Radiantube—four de même grandeur que celui des modèles de 40 pouces.

Modèle RM-35
Offre tous les avantages du modèle "Thrifty 30", *plus* un nouveau cadran à contrôle "Cook-Master" pour le four, avec lampe à même.

Modèle RM-20
Poêle de 40 pouces à prix modique. Muni du Cuiseur Thermizer à triple usage, d'un tiroir à ustensiles, pleine largeur et d'autres grands avantages Frigidaire.

Modèle RM-60
Offre ce qu'il y a de mieux en fait de cuisson automatique. Le cadran à contrôle "Cook-Master" cuit un repas au four pendant votre absence. Caractéristiques de luxe!

Cet emblème sur un Poêle Electrique Frigidaire est votre garantie de la même mesure de commodité remarquable, d'économie, d'efficacité et de beauté qui a fait du Réfrigérateur Frigidaire, le réfrigérateur de premier ordre au Canada.

Poêles Electriques FRIGIDAIRE

Fabriqués Exclusivement par General Motors

VISITEZ VOTRE MARCHAND FRIGIDAIRE POUR UNE DÉMONSTRATION.
Ou écrivez à Frigidaire Products of Canada Limited, Montréal, P.Q. Dépt P.

LE SUPREME AMOUR [Suite de la page 17]

s'éprendre de son sauveur et le fit inviter à venir la voir dans la villa que son père avait louée à Bénodet pour la saison d'été. Tout d'abord, le jeune homme se fit prier. Sa pauvreté orgueilleuse s'effarouchait des millions — ostensiblement affichés — du tanneur. Pourtant, le charme, la douceur de la tendre Marguerite, l'attiraient. Le jour où il s'aperçut qu'il l'aimait, il voulut se retirer.

Ce fut elle alors qui, au cours d'un entretien qu'il croyait devoir être le dernier, lui fit l'aveu de son amour et lui demanda s'il ne consentirait pas à l'épouser. C'étaient les rôles renversés. Mais Charles avait assez appris à connaître la jeune fille pour savoir que ce n'était de sa part ni manège de coquette, ni effronterie ingénue ou voulue, comme on eût pu le supposer en semblable occurence. Il comprit toute la délicatesse de cette démarche émanant d'une femme que le destin avait royalement comblée et qui n'ambitionnait qu'une seule chose : être à l'homme de son choix.

Dès lors, il n'hésita plus. Ses derniers scrupules étaient vaincus. Six semaines après, leur mariage fut béni dans la chapelle de l'évêché de Nantes.

La naissance d'une fille, un an plus tard, coûta la vie à la charmante Mme d'Avricourt que des imprudences avaient menée au tombeau sans que la science des praticiens en vogue, la tendresse de son mari, pussent la rendre à la vie.

Sur la tête blonde de Nany reposait l'énorme héritage de sa pauvre mère et de son grand-père ! Nany ! petit nom gai, que tant de voix aimantes se plaisaient à répéter ! Nany, jeune reine de ce château de contes de fées ! Nany, gâtée par la nature et par son entourage plié au moindre de ses caprices ! Enfant terrible, dont les méfaits eussent rempli un volume. Pierre s'étonnait de ne pas l'avoir encore vue apparaître, lorsque deux petites mains vigoureuses vinrent frapper sur ses épaules deux claques retentissantes.

— Ben, mon vieux, c'est comme ça que tu t'amènes sans crier gare !

— On dirait que tu as encore grandi, Nany, fit-il, aimable.

— Mon pauvre vieux ! c'est un compliment que je ne peux pas te retourner ! rétorqua l'adolescente.

Le lieutenant fut vexé en son for intérieur. C'était presque lui faire injure que de lui rappeler aussi amèrement ce qui blessait tant son amour-propre : cette petite taille qui, si elle ne l'empêchait pas d'être un cavalier hors ligne, ne l'autorisait pas à poser pour le bel « homme » de proportions imposantes que l'on suit du regard avec complaisance. Cela avait été le chagrin de toute sa vie de ne pouvoir s'ajouter quelques centimètres, et il n'entendait pas plaisanter sur ce sujet.

Nany vit tout de suite qu'elle l'avait contrarié. En enfant terrible qu'elle était, habituée à dire tout ce qui lui passait par la tête, elle continua de plus belle :

— Ne te fâche pas, mon cher !... Mais ce n'est pas tout ça : à quelle heure es-tu parti de Nantes ?

— Cette nuit.

— Cette nuit ! Mais tu dois mourir de faim ? Viens vite dans la salle à manger ; j'ai déjà déjeuné, mais je recommencerai avec toi.

— Louis ! Rosette ! — et Nany frappa dans ses mains — apportez deux tasses de chocolat et dites à Mlle Marnier que M. Pierre est arrivé !

Le valet et la femme de chambre, accourus à l'appel qu'ils connaissaient bien, rentraient dans la cuisine lorsque Mlle Marnier apparut en haut du perron.

Mlle Marnier serra cordialement les mains du jeune officier qu'elle avait connu tout enfant, surveilla les préparatifs du lunch qu'on lui improvisait. Nany avait commandé du chocolat, son régal favori ; elle y fit ajouter des oeufs, du jambon, des fruits.

— Mais alors, déclara sa terrible élève, s'il faut qu'il avale tout ça, il en aura pour une heure, et je suis pressée de lui faire voir « Origan », que tu dois monter à Rennes ? Eh bien ! c'est de la déveine noire ! Hier soir je suis restée déjà je ne sais combien de temps auprès d'elle. J'ai téléphoné au vétérinaire qui doit venir avant midi. En attendant, j'ai ordonné qu'on lui fasse des massages, ça a l'air de la tenir dans le membre gauche, elle se défend dès qu'on veut y toucher. J'espère que se ne sera rien tout de même ! Papa en ferait un nez, si la perle de son haras allait claquer comme ça !

Homme de cheval avant tout, le jeune lieutenant de dragons oublia, et l'argot de sa cousine qui le choquait, et les plats succulents que la main de Mlle Marnier déposait auprès de lui, pour entamer avec Nany une discussion serrée au sujet de la malade.

II

DANS son box de pitchpin, « Origan », l'air dolent, reniflait à fendre l'âme. Nany, avec une douceur toute maternelle lui caressait les naseaux, tandis que Pierre, soucieux, examinait scrupuleusement le bel animal. Il constata bientôt avec stupeur que la jument, sur laquelle il avait mis tout son espoir, accusait de la fatigue dans son membre antérieur gauche. Une atteinte assez sérieuse, dont il ne s'expliquait pas la provenance, avait provoqué de l'oedème. La bête paraissait en souffrir, le poids de son corps portait exclusivement sur les trois autres membres. Pierre ordonna au lad de la faire sortir de l'écurie et de la mettre au trot : la jument boitait !

Cette constatation consterna l'officier :

— Diable ! Diable ! Mauvaise affaire ! s'exclama-t-il, préoccupé.

Et, s'adressant à son ordonnance, arrivée de la veille, il donna les ordres les plus méticuleux, les plus précis, au sujet des soins que réclamait l'état de sa jument : douches d'eau froide, bains dans le pédiluve, massages devraient être prodigués.

Au bout de quelques instants, sa physionomie mobile s'éclaira et il dit :

— Je veux croire que ce ne sera pas grave, mais j'ai eu une belle peur ! Heureusement que, pris à temps, le mal peut être enrayé.

— Vrai ? Ah ! mon pauvre vieux ! Tu me tires un fameux poids de dessus l'estomac, car je peux te le dire maintenant, à condition que tu ne le répètes pas à papa quand il arrivera : j'avais une frayeur intense d'avoir esquinté « Origan » hier...

— Comment ? tu as l'audace de monter « Origan » ? Une bête à peine dressée, un vrai vif-argent !... Ma parole, tu veux te casser les reins !

Nany baissa la tête :

— Papa prétendait cela aussi, c'est pourquoi il m'avait défendu de prendre « Origan ».

— Et c'est de cette façon que tu obéis, mes compliments ! Tu es à fouetter, Nany !

Avec une sorte de timidité, elle leva les yeux vers son cousin. Il parlait rudement, et son fin visage de blond, très doux d'habitude, s'assombrissait, devenait sévère.

— Ah ! bien ! si tu te mêles de me

faire des choses désagréables, moi qui ai si grande confiance en toi...

Prête à pleurer, elle faisait une drôle de petite lippe qui accentua tout à coup l'expression enfantine de sa jolie figure, et Pierre ne put s'empêcher de sourire ironiquement.

Vexée, le regard noir, Nany murmura :

— Bien vrai ! ce que tu as tout du frère prêcheur ! Je ne voudrais pas être ta femme !

Le lieutenant de dragons éclata de rire à cette réflexion saugrenue.

— Voyons, Nany, ne nous fâchons pas, dit-il, conciliant, restons bons camarades.

Nany était si amusante en sa fureur que Pierre, encore une fois, s'exclama :

— Ce type-là n'est pas tentant, Nany. Allons, calme-toi. Telle que tu es, tu es très gentille.

— Vrai ?

— Vrai ! Si tu voulais seulement prendre de la civilisation, comme tu dis, ce qu'elle a de bon...

— Pardonne-moi, Pierre, je t'ai dit des méchancetés, mais je n'en pensais pas un mot ; je t'aime bien, je t'assure ! Allons, viens !

Il était trop habitué à ses volte-face d'humeur pour s'étonner beaucoup de celle-ci. Nany l'embrassait avec une ingénuité qui le déroutait toujours quelque peu, bien qu'il fût persuadé que ces effusions ne tiraient pas à conséquence.

— Tu n'est qu'une enfant ! dit-il avec un peu de dédain.

— Tant mieux ! Je resterai jeune plus longtemps ! rétorqua-t-elle aussitôt.

Cette Nany avait vraiment par trop de désinvolture ! On ne pouvait la prendre sans vert, et ses répliques jaillissaient avant que son interlocuteur eût terminé sa phrase. Pierre, qui cherchait volontiers la société des femmes pondérées, considérait sa cousine comme une quantité négligeable. Sa compagne n'entendait pas laisser languir l'entretien :

— A quoi tu penses ?... demanda-t-elle, sans aucune discrétion.

— A toi ! put-il répondre en toute sincérité.

— Eh bien ! vrai ! ça c'est drôle ! Je ne croyais pourtant pas t'occuper le cerveau à ce point-là ! Tu médites encore une semonce, parions-le !

III

"Voilà le train !

Le visage illuminé, les yeux écarquillés, Nany regardait venir vers elle, à toute allure, le monstre de fer luisant sous le soleil. Encore quelques tours de roues, et le cher voyageur serait dans ses bras.

— Papa ! Papa !

Nany saute au cou d'un homme d'apparence encore étonnamment jeune qui descend du wagon et la presse avec effusion sur son coeur.

— Ma chérie !

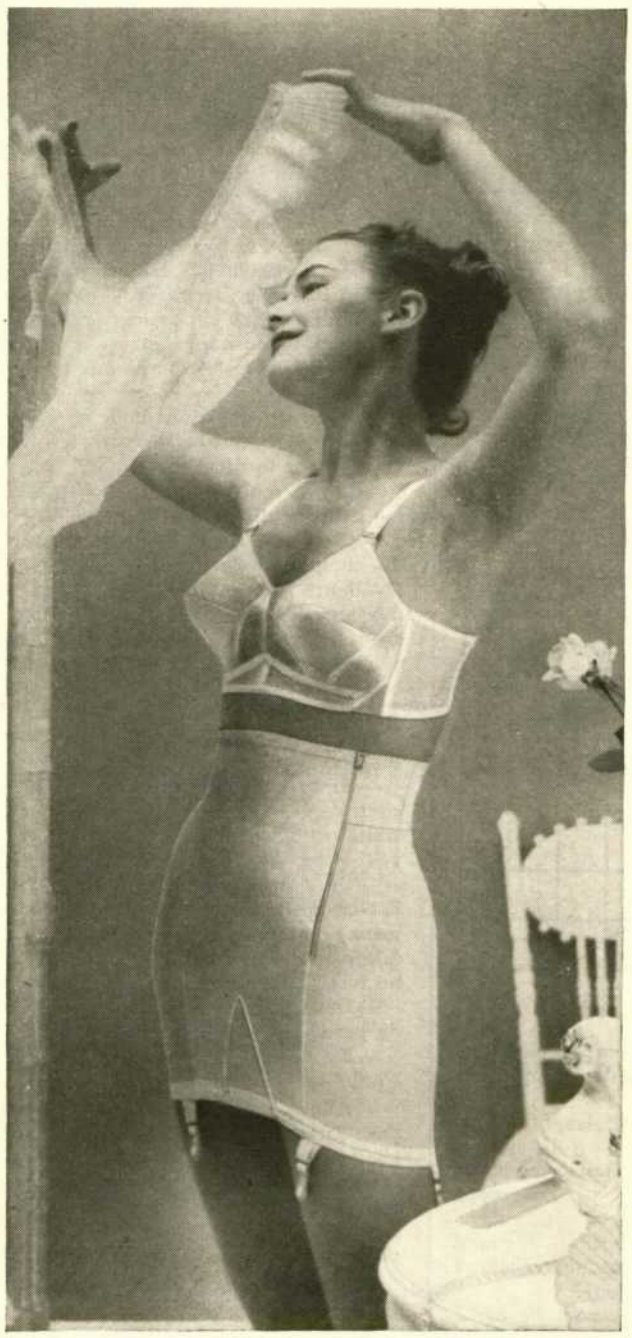
« Et toi aussi, mon vieux Pierre, quelle bonne surprise ! Je pensais venir à ta rencontre demain.

Un chassé-croisé de tendres interrogations, puis le trio se fraye un passage à travers la foule de touristes qui se pressent à la sortie, et se retrouve sain et sauf devant le tonneau que garde paisiblement un commissionnaire.

— Ah ! mes enfants, il va faire bon rentrer chez soi !

Heureux de revoir de temps en temps la capitale, plus satisfait encore de regagner ses pénates, Charles du Laz, comte d'Avricourt, donne à ceux qui le voient pour la première fois l'impression d'un homme que la chance a favorisé du plus séduisant des sourires.

Il a quarante-deux ans et ne les paraît pas. Grand, musclé, bâti à chaux et à sable, il garde dans un visage de Celte, harmonieusement modelé, des yeux bleus, limpides, tour à tour mé-



Sta-Up-Top Le Gant — No Y-933 — rose, blanc ou noir (voir la gravure).
Soutien-gorge No 2295, nylon noir ou blanc.

Soyez calme... Rien ne met les nerfs plus à vif qu'une gaine trop longue ou trop courte . . . si elle est trop courte, les bas se déchirent et, si elle est trop longue, il vous faut sans cesse les remonter. Mais, si c'est une Warner, vous pouvez choisir *exactement* la longueur qu'il vous faut.

Les gaines et soutien-gorge
tri-dimensionnels
WARNER'S
Modèles de renom mondial: LE GANT* STA-UP-TOP* • A'LURE* • FREE-LIFT • REDFERN*
*Marques déposées

PARISIAN CORSET MFG. CO. LTD.
QUÉBEC • MONTRÉAL • TORONTO

Soyez calme... à l'aise...impeccable!

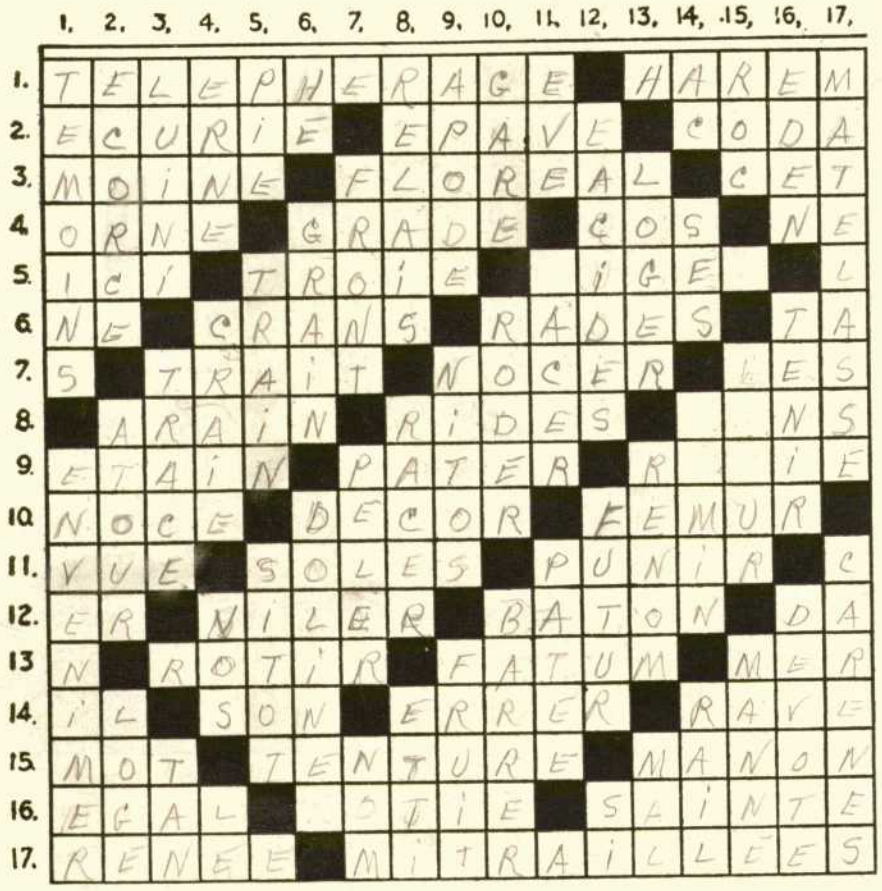
Modèle Y-613 — rose. Soutien-gorge No 2295, nylon noir ou blanc.

soyez à l'aise... Pour être belle, point n'est besoin d'être essoufflée . . . vous serez ravissante et confortable à la fois, grâce au "contrôle au choix" que vous offre Warner — mailles élastiques, légères, lisses, ou tissu élastique plus ferme. Les soutien-gorge Warner sont aussi tri-dimensionnels (goussets, bande, "contrôle").

Modèle Y-575 — rose. Soutien-gorge No 2295, nylon noir ou blanc.

soyez impeccable... Votre gaine doit tout bonnement faire corps avec vous . . . sinon, c'est qu'elle est trop large. Si les cuisses font saillie, c'est qu'elle est trop petite. Mais vous trouverez une Warner qui se prêtera parfaitement à vos hanches (droites, ordinaires, généreuses . . .). Dans toutes les bonnes maisons.

NOS MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT

1—Transport à distance de véhicules par le moyen de câbles aériens. — Appartement des femmes chez les Musulmans.

2—Lieu destiné à loger les mulets. — Chose égarée dont on ignore le propriétaire. — Période musicale vive.

3—Ustensile servant à chauffer un lit. — Huitième mois de l'année républicaine. — Démonstratif.

4—Fleuve de France. — Degré. — Patrie d'Hippocrate. — Négation.

5—Au moment présent. — Ville de l'Asie Mineure. — Congeler.

6—Négation. — Entailles dans un corps dur pour arrêter. — Bassins pour les navires — A toi.

7—Tiré à la filière. — Faire bombance. — Article.

8—Taffetas des Indes. — Plis du front. — Famille romaine issue d'une même souche.

9—Métal blanc. — Gros grain du chapelet. — Nom vulgaire d'une urticacée textile.

10—Mariage. — Décoration d'un théâtre. — Le plus fort de tous les os du corps.

11—Aspect. — Genre de mollusques lamellibranches. — Faire subir à quelqu'un la peine d'un crime.

12—Terminaison. — Donner une solution à. — Marque de certaines dignités. — Particule.

13—Faire cuire à sec. — Fatalité. — Etendue d'eau.

14—Lui. — Bruit. — Se tromper. — Espèce de chou-navet.

15—Parole vide de sens. — Tapisserie. — Opéra-comique de Massenet.

16—Semblable. — Soumise au rôtissage. — Pure.

17—Prénom féminin.—Criblées de balles.

VERTICALEMENT

1—Qui rendent témoignage. — Irriter.

2—Croûte extérieure. — Tout ce qui sert à la parure des femmes. — Petite hutte.

3—Elève de Léonard de Vinci. — Empreinte. — Ecorce réduite en poudre.

4—Fleuve d'Irlande. — Carbonate de chaux. — Possessif — Chemin de halage.

5—Femme bavarde. — Tapage. — Aussi promptement.

6—Interjection. — Semence qui ne présente qu'un petit volume. — Bercer doucement.

7—Partie supérieure du visage. — Oter la peau d'un fruit. — Substantif.

8—Coureurs de remplacement. — Yacht de course. — Enveloppe quelconque.

9—Qui n'a pas de pieds. — Elément gazeux. — Production des végétaux qui succède à la fleur.

10—Interjection pour avertir. — Errer çà et là. — Obstruer.

11—Première femme. — Terme au jeu de la bassette. — Mélange dont on engraisse les volailles.

12—Nom donné aux descendants d'Eaque. — Qui sera dans un temps à venir. — Note.

13—Habiter habituellement. — Réputation. — Funeste.

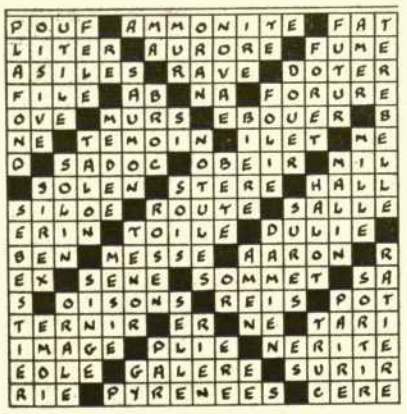
14—Prép. latine. — Possessif. — Petit espiègle. — Bande de fer.

15—Masse de pierre très dure. — Nom scientifique des *makis*. — Grand panier.

16—Paradis. — Avoir sous la main. — Qui a du zèle pour les pratiques religieuses.

17—Garni en forme de grand coussin. — Partie immergée d'un navire. (pl.).

Solution du mois précédent



lancoliques et rieurs, qui à eux seuls sont toute une jeunesse.

Avant de monter en voiture, il embrassa encore une fois sa fille avec effusion, la félicitant sur sa mine resplendissante : elle avait grandi, embelli, elle était fraîche comme une rose !

Quand les voyageurs débarquèrent devant la barrière qui fermait l'entrée du parc de Kerloz, Nany jeta les rênes au petit groom qui sortait de la maison du garde et, se suspendant au bras de son père, l'interrogeait curieusement sur les particularités de son séjour à Paris. Pierre ne paraissait plus tenir grand'place dans sa pensée. Elle avait l'air d'oublier sa présence et ne s'en souvint qu'en s'arrêtant au bas du perron.

— Dites donc, « mes hommes », que faites-vous ? Allez-vous voir les chevaux avant le dîner ?...

— Laisse-moi au moins le temps de me débarbouiller, ma fille !

— C'est vrai ! tu as toute la poussière du chemin de fer, mon pauvre papa ! D'ailleurs, vous n'avez pas besoin de moi aux écuries. Il faut que je change de robe, celle-ci a attrapé, je ne sais comment, une énorme tache de cambouis.

Perplexe, Nany tenait tout un pan de jupe gris clair, maculé, en effet, d'ineschétiques traînées noirâtres.

— Si tu ne t'étais pas assise sur le chariot des bagages, en attendant le train, cet accident ne te serait pas arrivé ! observa Pierre, froidement.

— On s'assied où on peut, mon cher ! Est-ce ma faute si la Compagnie d'Orléans ne met pas suffisamment de bancs à la disposition du public ? La prochaine fois, j'adresserai une réclamation.

— Dans tous les cas, voici deux robes de perdues dans la même journée !

— Est-ce toi qui les paies ? grincha Nany, ombrageuse.

— Allons, allons, ne vous disputez pas ! Tu me parais bien belliqueux, mon cher neveu, et toi, ma fille, passablement acerbe ! Dis à Corentin de monter ma malle. Tu découvriras peut-être parmi les casiers de quoi réparer cette catastrophe survenue dans ta toilette.

— Une surprise ! Je les aime tant ! Oh ! papa ! mon amour de papa chéri !

Avec transport, Nany se jeta sur la poitrine du comte et l'embrassa à l'étouffer. Il se dégagea en riant et grimpa lestement les degrés de pierre qui menaient à son appartement.

Dès qu'il eut fait ses ablutions, il rejoignit le lieutenant de dragons dans le box d'Origan. A sept heures, la grosse cloche du manoir appela les convives à table. Avec une exactitude toute militaire, les deux hommes entrèrent dans la salle à manger, où Mlle Marnier les attendait déjà.

— Nany n'est pas descendue ? demanda M. d'Avricourt.

— Je ne sais pas ce qu'elle complote. Je l'ai entendue aller et venir dans sa chambre avec Rosette. Elle s'était enfermée sous clef et m'a crié à travers la porte : « Deux minutes encore et je suis prête ! »

— Oh ! deux minutes, pour Nany, c'est aussi bien une heure ! Elle n'a pas la notion du temps, remarqua Pierre.

— Décidément, vous ne vous accordez pas, aujourd'hui !

En faisant cette réflexion, M. d'Avricourt essayait de rire, mais son front tout à coup était devenu soucieux. Le potage commençait à refroidir, les convives donnaient des signes visibles d'impatience, lorsque la porte s'ouvrit, et la jeune fille fit une entrée triomphale.

Elle n'avait pas résisté au plaisir de revêtir la délicieuse robe, la « surprise » promise par son père, et apparaissait, jolie comme une petite fée, dans un savant assemblage de crêpe de Chine blanc, de gaze légère et de rubans.

— Suis-je bien ainsi ? demanda-t-elle, avec sa confiante candeur d'enfant habituée à l'adulation de son entourage.

— Charmante ! approuva son père d'un air connaisseur.

— Adorable ! assura Mlle Marnier.

— Pas mal ! se contenta de répondre Pierre.

Si difficile qu'il fût, il ne pouvait s'empêcher de remarquer que sa cousine, dans cette toilette de jeune fille, vraie petite merveille d'art parisien, chef-d'oeuvre d'élégance et de simplicité, ne manquait pas de séduction. Les épaules rondes et blanches de Nany émergeaient du tulle soyeux qui voilait l'échancrure du corsage. Elle s'était recoiffée avec soin, et ses grosses boucles blondes retombaient en un lourd chignon sur sa nuque dorée.

Après le dîner, le café fut servi sur la terrasse. L'oncle et le neveu allumèrent leur pipe, Nany réclama une cigarette et, béatement, tous les trois, suivant les volutes bleutées de la fumée qui s'envolait vers le bleu sombre du ciel, bercés par le va-et-vient de leur rocking-chair, ne disaient plus rien, tant la nuit qui tombait était douce incomparablement et incitait au silence, au recueillement.

Contrairement à son habitude, Nany, rêveuse, se taisait. Chose étrange, au sein de cette divine paix du soir et de la beauté calme du décor qui l'environnait, elle se sentait le coeur étreint par une vague mélancolie.

Avec la souplesse d'un jeune chat, quittant le fauteuil où elle paraissait somnoler, elle se glissa jusqu'à son père et, câlinement, vint s'asseoir sur ses genoux, se blottir près de son épaule. Avec une infinie tendresse, le comte referma ses bras sur ce jeune corps tiède. Sa Nany chérie ! N'était-elle pas tout son bien en ce monde ?

— Papa, mon papa ! murmura l'enfant.

— Tu es contente de me revoir, chère petite ?

— Oh ! si contente ! Vois-tu, papa, si je devais me séparer de toi, je crois que je mourrais !

Pour toute réponse, M. d'Avricourt baisa doucement le cher visage qui s'inclinait tout près du sien.

IV

« SORTIREZ-VOUS ce soir, Sabine ?

— Non, mon cher, j'attends une visite et n'ai pas l'intention de bouger.

— Très bien. Je dînerai sans doute au cercle ; ne vous inquiétez pas de moi si je ne suis pas rentré pour huit heures.

M. de Ponty s'approcha de sa soeur, déposa un baiser calme sur son beau front et, reprenant sur un fauteuil le chapeau et la canne qu'il y avait laissés, s'éloigna de la même allure mesurée, un peu nonchalante.

M. et Mlle de Ponty menaient la vie qui leur convenait. Ils avaient su conserver chacun leurs goûts particuliers. Sabine aimait les chevaux, les chiens, la peinture, le théâtre, les voyages, la mer. Baudouin préférait l'auto, les chats, la musique classique, et adorait rester au coin du feu avec ses livres, son violoncelle, évoquant le souvenir de ses campagnes lointaines qu'il appréciait davantage depuis qu'il leur avait dit adieu !

Ils s'arrangeaient très bien ensemble, vivant sous le même toit sans se gêner le moindrement, sachant goûter du foyer tous les charmes, mais n'hésitant pas à se séparer dès qu'ils en éprouvaient le désir.

Sabine était une maîtresse de maison accomplie, tout en sachant demeurer sans ostentation une intellectuelle.

On venait d'apporter le thé à la jeune femme, et elle commençait à goûter,

[*Lire la suite page* 26]

Ces pièces illustrées du groupe STOCKHOLM sont: table de bout, $29.75; causeuse, $128.00; table d'angle, $44.00; fauteuil de droite, $74.75. Autres pièces assorties: table de bout, $22.00; table à café, $27.50; pouf, $33.75.

Les prix des meubles capitonnés varient suivant le tissu choisi. Prix 10% plus élevés dans l'ouest du Canada.

Vous pouvez maintenant vous entourer du charme attirant du mobilier contemporain, *quelles que soient les possibilités actuelles de votre budget*. C'est pour cela que les dessinateurs d'IMPERIAL ont créé les meubles *IMPERIAL contemporain*, série complète de beaux meubles en harmonie avec la vie moderne, et susceptibles d'être achetés séparément.

Il y en a beaucoup plus qu'on n'en voit sur l'illustration. Chacun d'eux incarne l'utilité, le confort et le charme d'un style rationnel. Groupés de façons diverses, ils offrent des possibilités infinies pour favoriser la conversation, le jeu ou le repos. Les pièces capitonnées sont rembourrées par les nouveaux coussins "Everest" en mousse de caoutchouc. Le bois, harmonieusement proportionné, brille d'un éclat presque inaltérable dû au nouveau fini IMPERIAL Everdur.

Pourquoi ne pas commencer tout de suite à donner à votre foyer l'adaptabilité et le modernisme de ce style élégant. Vous verrez toujours IMPERIAL Contemporain dans toute exposition de beaux meubles.

ce style élégant

peut facilement devenir vôtre

***IMPERIAL contemporary**

Ces pièces illustrées du groupe COPENHAGUE sont: fauteuil, $78.00; flâneuse, $72.50; table basse, $27.50; fauteuil de gauche, $108.50; siège de milieu, $105.25; table triangulaire, $33.50; fauteuil de droite, $108.50.

Les prix des meubles capitonnés varient suivant le tissu choisi. Prix 10% plus élevés dans l'ouest du Canada.

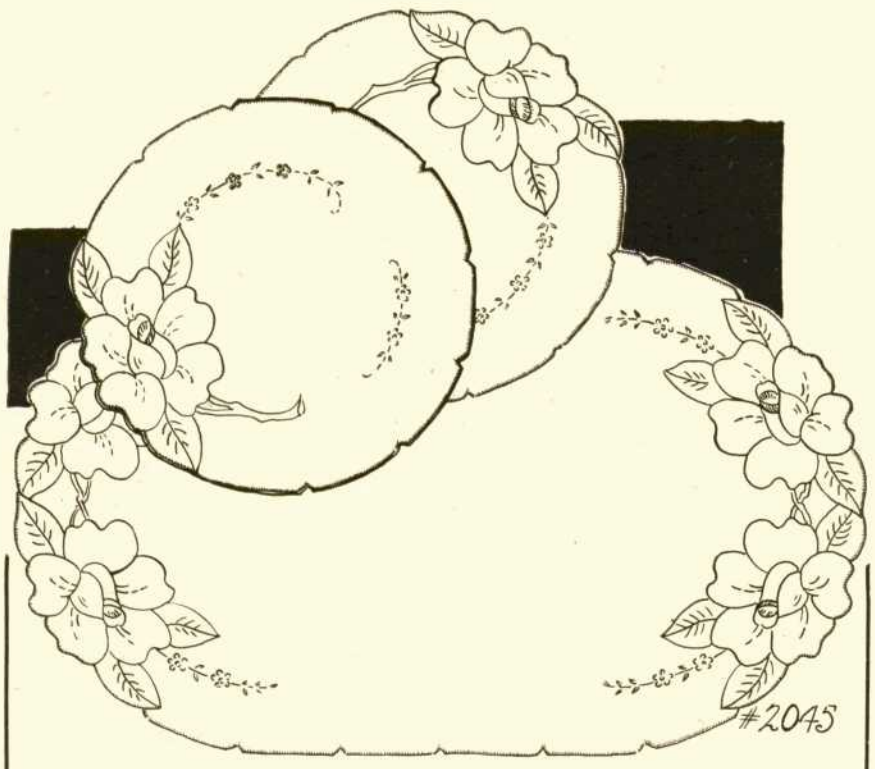
*Marques de commerce enregistrées

IMPERIAL FURNITURE MFG. CO. LIMITED
STRATFORD · · ONTARIO

Fabricants d' ***IMPERIAL** LOYALIST, ***IMPERIAL** Contemporain *et* ***IMPERIAL** *RATTAN*

La Broderie

par Madame L. De Bellefeuille



TOILES POUR L'ÉTÉ

Cette élégante parure en toile donnera à votre chambre d'amis un aspect plus gai et plus accueillant. La gracieux ensemble de délicates roses roses, de bleus myosotis et de feuillage d'un vert clair suscite une impression de fraîcheur et de beauté.

Nous étampons cette parure sur de la pure toile d'Irlande blanche. Le plus grand napperon mesure 9 pouces par 15, et les deux petits ronds ont 7 pouces de diamètre. Du fil aux couleurs ombrées vous sera fourni pour la broderie.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,
61, Bord du Lac, Valois, P. Q.

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

LISTE DES PRIX — Patron No 2045

- ☐ No 2045 — Parure de trois morceaux pour coiffeuse, avec charte des couleurs ..... .85
- ☐ Fil de couleurs pour la broderie ..... .25
- ☐ Patron étampé sur papier ..... .20
- ☐ Papier carbone, bleu ou jaune, pour tracer ..... .10

Prière à mes lectrices d'inclure le prix de la commande, plus la taxe de 5% ou 3%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Adresse .....

Nom .....

Localité ..... *Province* .....

La Revue Populaire — Avril 1951

lorsque la porte du salon se rouvrit devant le comte d'Avricourt.

— Vous êtes heureusement inspiré en venant me tenir compagnie, déclara la jeune femme de son ton posé. Vous allez rester longtemps, j'espère ?

— Cela dépendra de vous.

— Quoi ! déjà l'attaque commençait, de but en blanc, sans préliminaires ! Bien qu'elle l'eût deviné et pressenti, elle ne s'était imaginé l'assaut ni si proche ni si brusque.

Elle en oublia sa tasse sur le plateau de laque et regarda son interlocuteur : il était un peu pâle sous le hâle sain de ses joues habituellement colorées et paraissait très ému.

Sabine eut pitié de son embarras :

— Je ne croyais pas vous quitter pour si peu de temps, l'autre jour, dit-elle ; vous êtes revenu inopinément à Paris ?

— Oui, Mademoiselle. J'ai pris le train cette nuit, me voici ! Sabine, soyez indulgente et bonne ! Vous n'ignorez pas que, depuis deux ans, je vous aime passionnément. A la longue, cette passion s'exacerbe, je ne suis plus moi-même, j'ai besoin d'un encouragement, d'une réponse nette. Vous m'avez dit souvent que j'étais pour vous un ami très cher. Cette amitié ne me suffit plus : je veux devenir votre mari, ou sinon...

— Sinon ?...

— Ne plus vous voir jamais !

— Cela me priverait beaucoup, je vous assure.

— Alors, épousez-moi !

— Cher — et le visage sérieux de Sabine devint plus songeur encore — vous allez trop vite ! Qui nous presse ! Je vous ai répété, lorsque vous m'avez choisie pour confidente, que je n'avais nulle envie de me marier. J'ai peur de n'être pas du tout la femme dont vous rêvez, la femme qu'il vous faudrait. Je ne suis pas du bois dont on fait les grandes amoureuses, et vous, mon ami, vous êtes — ceci dit sans reproche — tellement inflammable !

— Sabine, vous ne m'aimez pas ! Vous cherchez de vains arguments pour me démontrer que ma cause est perdue, et vous n'avez pas le courage de m'avouer franchement le véritable motif de votre refus.

— Non, mon ami. Je vous affirme que j'éprouve pour vous une profonde sympathie. Vous êtes le seul homme au monde dans la main duquel je mettrais volontiers la mienne, car vous êtes le seul qui m'ayez inspiré de l'estime ; mais, jugez-moi très égoïste, j'ai eu jusqu'ici une vie tout unie, toute droite et calme, je ne veux pas l'échanger contre une lutte perpétuelle. Au surplus, ne brisons rien ; nous avons déjà attendu, attendons encore.

— Quoi ? Que Nany meure ?

— Vous poussez les choses au noir ! Ecoutez : à cette situation embrouillée, il y a un seul remède.

— Dites-le.

— Mettez votre fille au couvent jusqu'à sa majorité.

— La pauvre petite ! Sabine, vous n'y pensez pas ! Enfermer dans une cage sévère ce joyeux petit oiseau, ivre d'espace et de liberté ! Non, je ne m'y résignerai pas.

— Alors, mariez-la.

— Elle est trop jeune !

— N'a-t-elle pas dix-sept ans ? Ma mère n'était pas plus âgée lorsqu'elle épousa mon père, et elle ne s'en repentit jamais.

— Sans doute. Mais je ne veux pas que ma Nany soit malheureuse.

— Vous jugez donc les hommes bien impitoyablement !... Ce n'est guère encourageant pour moi que vous brûlez d'épouser !

Mlle de Ponty, en achevant ces mots, ne put s'empêcher de sourire.

— Sabine, vous me rendez fou ! Vous ne pouvez savoir ce que c'est d'avoir adulé uniquement pendant dix-sept années une enfant qui était votre sang, votre chair, votre seule raison de vivre, d'avoir cru que cette tendresse serait assez grande pour remplacer dans un coeur d'homme tout autre amour et d'aimer, un jour venu, une femme, une femme qui mette à prix le bonheur de cette enfant, qui ordonne son éloignement de la maison paternelle ; tenez, Sabine, vous n'avez pas de coeur.

La jeune femme posa sur la manche de M. d'Avricourt son bras frais, dont le contact apaisa soudain le tumulte qui agitait tout son être.

— J'aime votre juste colère. Je vous aurais moins estimé, moins admiré, Charles, si vous aviez aveuglément, sans discussion, acquiescé à mon désir. Je ne déteste pas que l'on me résiste ; il me plaît de sentir en face de moi une force agissante et non une résignation passive. Je méprise les hommes veules qui n'ont pas le courage de leurs opinions et qui, pour satisfaire leur caprice, pour assouvir leur passion, sont prêts aux plus lâches concessions.

— Alors, l'épreuve à laquelle vous me soumettiez n'était qu'un piège ?... s'écria le comte sous l'empire de son ressentiment.

— Non pas ! je pense toujours ce que je dis, si je ne dis pas toujours tout ce que je pense. Je maintiens mon idée, rien n'est changé dans ma façon d'envisager le projet que je vous ai exposé, mais, depuis une heure, je puis bien vous l'avouer, je vous aime davantage !

— Alors, mon amie, c'est « oui » ?

Elle se dégagea, contrariée, de son étreinte :

— Pas encore ; je vous ai dit que je ne céderais pas sur le point qui nous sépare.

— C'est un ultimatum ?

— Libre à vous de le juger ainsi.

— Alors, Mademoiselle, il ne me reste qu'à vous présenter mes devoirs.

Et, s'inclinant pour baiser les doigts que, surprise d'abord, puis interdite, lui tendait Mlle de Ponty, le comte d'Avricourt sortit rapidement du grand salon triste.

Un secret instinct l'avertissait qu'il avait agi sagement en ne demeurant pas plus longtemps auprès de la belle rebelle. Il venait de mettre en pratique l'un des axiomes favoris du grand empereur, habile dans la pénétration du coeur humain comme dans la science du jeu de la guerre : « Qu'en amour la retraite est presque toujours une victoire ».

L'avenir allait se charger de donner raison, une fois de plus, à cette tactique qui l'avait servi mieux que la plaidoirie la plus éloquente.

V

L'HEURE du dîner trouva Mlle de Ponty toute dolente encore et sans le moindre appétit. Elle mangea du bout des lèvres.

Aussi, lorsque Baudouin, rentrant vers dix heures, la vit ainsi, effondrée pitoyablement dans sa bergère, près de la fenêtre, que l'ombre de la nuit envahissait, fut-il tout de suite surpris et inquiet :

— Chère ! à cette heure, sans lumière ! Vous allez prendre froid.

Elle tourna vers lui son blanc visage, plein de trouble et d'angoisse. Le calme du soir, l'émoi du moment, l'incitaient aux confidences. Après tout, ce frère avait été son ami de tous les instants ; elle l'avait toujours trouvé près d'elle aux heures de doute ou de tristesse ; il avait bien le droit de ne rien ignorer de sa souffrance.

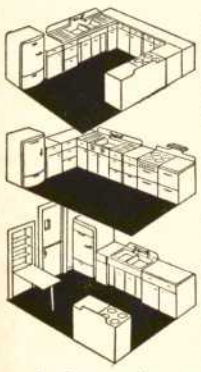
— Ami, j'ai beaucoup de chagrin ce soir, avoua-t-elle.

L'officier de marine se rapprocha de sa soeur et, lui prenant affectueuse-

[*Lire la suite page* 28]

Quelques idées pratiques pour votre cuisine

Avant d'arrêter le plan d'une cuisine, il est souvent sage de se poser quelques questions pour déterminer exactement ce qu'on veut qu'elle soit. Par exemple: a-t-on l'intention de manger dans la cuisine . . . ou d'y recevoir? Les enfants s'en serviront-ils parfois comme salle de jeux? Sera-t-elle employée comme salle de couture? Y fera-t-on le blanchissage et le repassage? Les réponses à ces questions forment le point de départ pour l'élaboration du plan de cuisine qui convient le mieux à vos besoins particuliers.



LE CENTRE—Quel que soit le plan que vous choisissiez, cependant, rien ne mérite plus de considération que le choix d'un évier approprié. Car presque tous les travaux domestiques se font à l'évier. C'est le centre de préparation des repas et du nettoyage. Il vous faut donc choisir un modèle convenant à vos besoins, de la bonne dimension, tant en profondeur qu'en superficie de travail.

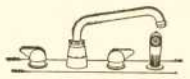
Les types d'éviers actuels peuvent être divisés en deux genres principaux, ayant chacun de nombreuses variantes. Il y a le genre à bord plat qui s'encastre parfaitement dans un meuble recouvert de céramique, de linoléum ou d'un plastique quelconque. Ce modèle est offert dans l'assortiment Crane en acier pressé émaillé, à une ou deux cuvettes, et avec ou sans rebord à même pour recevoir la robinetterie. Il y a ensuite l'évier avec égouttoir à même, qui peut être installé dans un cabinet. Crane vous en offre un choix complet en fonte recouverte d'émail-porcelaine, à une ou deux cuvettes, avec égouttoir sur un côté ou sur les deux. Votre plombier se fera un plaisir de vous renseigner sur les différents modèles parmi lesquels vous pourrez arrêter votre choix.

LA FENÊTRE—Du fait que l'évier est le centre de travail le plus important, où tant de temps se passe tous les jours, il est recommandable d'y placer une fenêtre au-dessus pour y avoir une vue sur l'extérieur et aussi pour y apporter la lumière où elle est le plus utile. Il est aussi bon de placer une lumière électrique au-dessus de l'évier, avec commutateur indépendant.

LES ARMOIRES—Vous ne pouvez jamais avoir trop d'armoires dans la cuisine, surtout si vous n'avez pas de garde-manger. Il en faut pour placer les aliments en boîtes et les conserves près de la glacière, pour les casseroles près de l'évier, et pour les ustensiles de cuisson près du poêle. Une armoire sous l'évier est bien commode—et tous les éviers Crane peuvent être livrés dans des armoires modernes préfabriquées à l'usine.

L'EAU CHAUDE—L'utilité de l'évier moderne dépend d'un approvisionnement ininterrompu d'eau chaude. Consultez, à ce sujet, votre entrepreneur en plomberie et chauffage. Il vous renseignera sur les différents chauffe-eau domestiques disponibles. Un des plus intéressants développements récents est le chauffe-eau instantané, sans réservoir, à serpentin "Biltin"—partie intégrante de la fameuse bouilloire Crane moderne—qui vous fournit toute l'eau chaude désirée sans interruption.

Le meilleur moyen d'obtenir de l'eau à l'exacte température désirée est à l'aide d'un robinet double qui laisse écouler l'eau par un bec unique.



LES ROBINETS—Dès qu'un robinet commence à dégouliner, remplacez-en la rondelle. Il est recommandable de renouveler les rondelles de vos robinets deux fois l'an. Mais il est encore préférable d'obtenir les nouveaux robinets "Dial-ese" qui sont fermés par la pression et fonctionnent du bout des doigts. Ils diminuent l'usure, et le gaspillage de l'eau qui provient du dégoulinage. Il existe un modèle "Dial-ese" pour chaque usage domestique—pour la baignoire, le lavabo, l'évier et le cuvier.

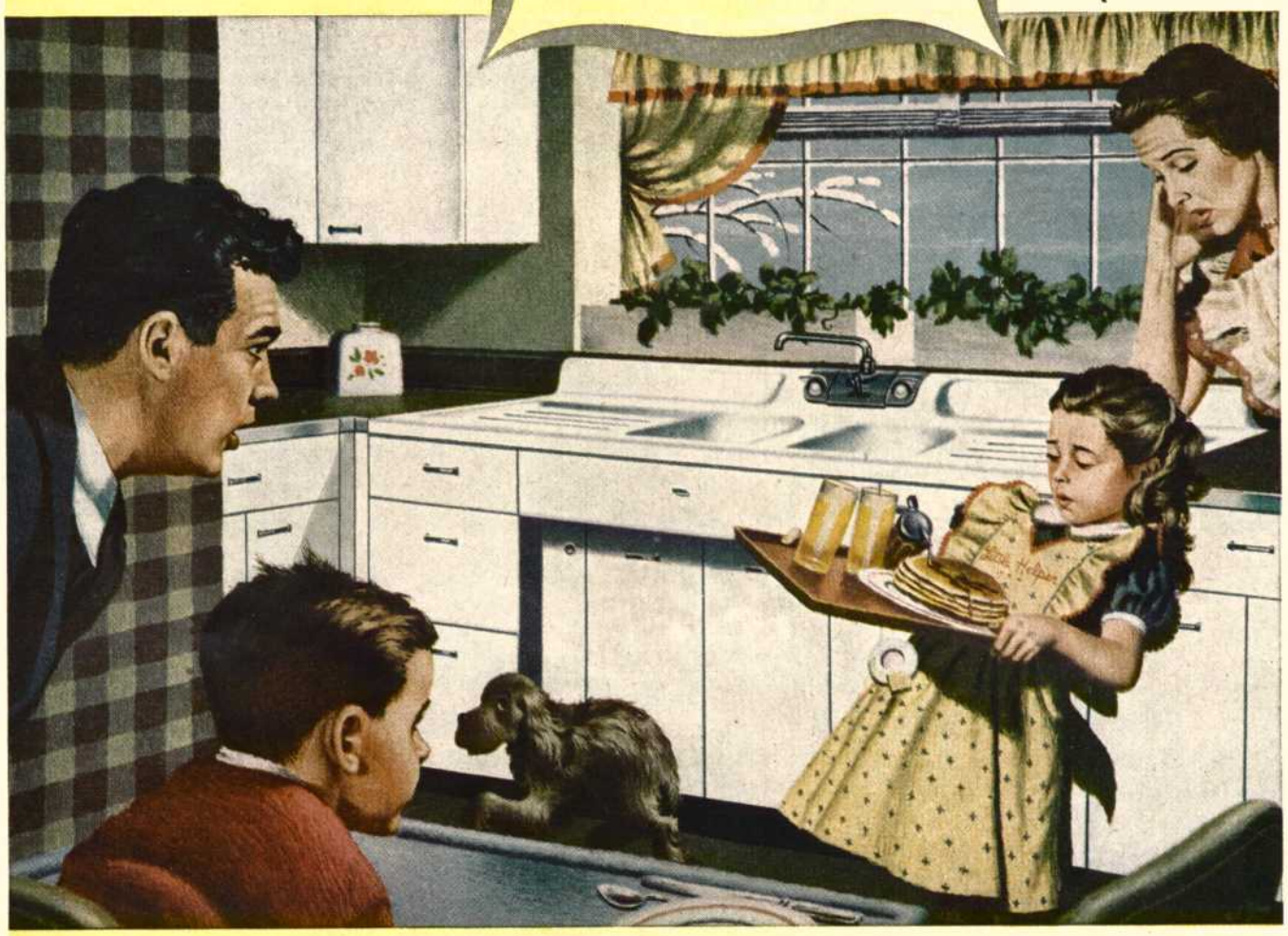
POURQUOI DES SIPHONS?—La raison principale des siphons sur les appareils sanitaires n'est pas pour retenir les pièces de valeur qui pourraient tomber dans le vidage, mais c'est pour y former une garde d'eau qui empêche les gaz nocifs des égouts de s'infiltrer dans la pièce par le tuyau de vidage.

Consultez votre architecte ou votre entrepreneur en plomberie et chauffage—C'est la meilleure idée de toutes pour le choix, l'installation et l'entretien des appareils sanitaires et du matériel de chauffage. Demandez-lui un exemplaire de la brochure "Idées pratiques pour vos projets de salle de bain, cuisine et buanderie modernes"—ou écrivez au siège social de Crane Limitée: 1170, square Beaver Hall, Montréal.

* * *

Appelez votre entrepreneur en plomberie et chauffage *régulièrement* pour vérifier vos appareils; appelez-le *immédiatement* lorsque quelque chose fait défaut, en précisant, autant que possible, ce qui semble être défectueux.

Pour toute demeure... pour tout budget... CRANE *les appareils sanitaires préférés!*



L'intention est bonne, mais...

Les efforts méritoires de cette petite peuvent parfois ne pas avoir l'effet recherché—mais son intention est bonne: elle veut alléger le travail de sa maman dans la cuisine.

Tout ce qui peut aider dans ce sens est important—et rien n'est plus important qu'un bon évier. Il doit être commode, facile d'entretien et doit posséder un fini durable et une grande superficie de travail.

Vous trouverez exactement l'évier qu'il vous faut dans l'assortiment complet Crane. Les éviers Crane—à une ou deux cuvettes, à un ou deux égouttoirs—sont pourvus de tous ces avantages pratiques qui facilitent le travail dans la cuisine. Consultez votre entrepreneur en plomberie. Il se fera un plaisir de vous aider à choisir l'évier Crane convenant le mieux à *votre* cuisine.

Soyez à la page avec CRANE

6 USINES ET 18 SUCCURSALES AU CANADA

CRANE LIMITÉE, Siège social:
1170, square Beaver Hall, Montréal 2, Canada

1-5119F

ment la main, l'interrogea d'un ton plein d'intérêt :

— Si vous me disiez votre peine, Sabine, peut-être en serait-elle allégée.

— Mon frère, je crains bien d'avoir commis tantôt une irréparable sottise.

— Comment cela ? Vous agissez toujours avec tant de réflexion et de sagesse !

— Que viennent faire la sagesse et la réflexion lorsque le coeur seul est en jeu ! Baudouin, nous avons été si heureux ensemble que je me figurais que rien ne manquait à mon bonheur ! Depuis quelques heures, je me rends compte qu'un amour partagé est le plus grand bien sur la terre, et, hélas ! j'ai cédé à je ne sais quel orgueilleux entêtement en repoussant, loin de moi, l'amour que l'on m'offrait...

— Le mal est-il sans remède ?

— J'en ai peur. Vous êtes homme, mon frère ; si la femme que vous chérissiez mettait le don de soi à une condition inacceptable pour vous, que feriez-vous ?

— Je m'éloignerais d'elle afin d'être délivré de la tentation, et je tâcherais d'oublier.

— C'est ce qu'il a fait.

— « Il » ?... Je ne vous ai point demandé son nom. Il vous plaît sans doute de le taire ?

— Non, car je ne pouvais qu'être flattée de son aveu. Vous le connaissez d'ailleurs.

— Je le connais ? A vrai dire, ma soeur, je vous croyais si peu disposée au mariage que je n'ai jamais supposé qu'un homme de notre entourage pût vous faire la cour !

— Cette cour a été si discrète qu'il a fallu des années pour qu'elle se terminât par une déclaration. Au surplus, Baudouin, vous admirez fort le comte d'Avricourt...

— Serait-ce donc lui ?

— C'est lui.

— Alors, ma chère, je ne comprends plus votre refus. Notre ami est, par excellence, l'époux rêvé. Combien de femmes envieraient la faveur dont vous êtes l'objet ! Qui vous retient d'agréer la demande de Charles d'Avricourt ? N'est-il pas assez riche, assez noble, assez séduisant pour que vous soyez fière d'une telle alliance ?

— Il a une fille, une fille qu'il adore, et pour laquelle je ne pourrai jamais devenir une vraie mère, car c'est une enfant terrible.

— Vous vous effrayez d'une responsabilité illusoire. Vous avez assez de tact, de douceur et d'habileté pour mater ce bébé récalcitrant.

— Elle n'est plus un bébé, car elle a l'âge de se marier. Je perdrais mon temps et ma patience à essayer de refaire son éducation qui a été déplorable. J'ai répondu à Charles que je voulais bien l'épouser, mais à une condition.

— A quelle condition ?

— Qu'il mît sa fille au couvent ou la mariât au plus vite pour nous débarrasser de sa présence.

M. de Ponty, qui jusque là, avait tenu tendrement la main de sa soeur dans les siennes, la laissa retomber brusquement.

— Vous avez fait cela, Sabine ? Oh ! que c'est mal. Je comprends que votre amoureux se soit enfui devant une telle proposition.

Sabine, confuse, baissa la tête. Pourtant elle ne voulait pas avoir l'air de se rendre aussi vite à la justesse des arguments exposés par Baudouin.

— Alors, si vous vous faites ainsi le défenseur de cette petite fille inconnue, continuez jusqu'au bout de votre tâche de sauveteur : épousez-la ! suggéra-t-elle, non sans acrimonie.

Le marin sourit dans sa grande barbe soyeuse :

— Ce serait une solution, mais, ma chère, tout en vous aimant sincèrement, je n'aurais pas le courage l'immoler sur l'autel de votre bonheur domestique mes goûts invétérés du célibat. Laissez l'enfant à son père, comme on dit dans les romances démodées. Charles d'Avricourt a le coeur assez large pour vous y loger toutes les deux. Croyez-moi, ayez un bon mouvement, écrivez à votre ami que vous êtes revenue à de meilleurs sentiments et que vous lui accordez votre main sans condition.

— Voudra-t-il encore de moi, maintenant ! J'ai dû lui causer une telle déception ! Un homme pardonne rarement à une femme de l'avoir repoussé.

— Vous m'avez l'air bien avertie en psychologie masculine...

— Moquez-vous de moi ! J'ai senti que Charles allait me détester, et je crains son courroux. N'est-il pas préférable de le laisser se calmer, de temporiser... d'attendre que, de lui-même, il revienne à moi ?

— Vous avez raison, et je reconnais là votre habituelle sagesse, ma soeur.

— Ne la prônez pas trop ! Déjà je ne m'analyse plus moi-même et je suis effrayée du chemin qu'un sentiment, dont je n'eusse jamais soupçonné l'étendue, a fait en mon coeur. Aimer, c'est l'absorption d'un être tout entier par un autre être. C'est donc la fin de notre indépendance... Cependant, j'ai cru devoir prévenir M. d'Avricourt que je n'étais pas du bois dont on fait les grandes amoureuses.

— Vous lui avez dit cela, Sabine ?

— Comme je le pensais !

— Et quelle a été sa réponse à une telle révélation ?

— Que je ne me connaissais pas moi-même.

— Je crois bien que c'est lui qui était dans le vrai, conclut M. de Ponty.

Et, plus rêveur que jamais, il baisa le front de sa soeur en lui souhaitant le bonsoir.

VI

Sur la piste, c'était un bariolage de couleurs éclatantes : chéchias rouges des Malgaches, uniformes kakis des coloniaux, bleu horizon des fantassins ou des cavaliers, un défilé de silhouettes amusantes : vieux messieurs guêtrés de blanc, gantés de mastic, le monocle à l'oeil, la canne à la main ; élégantes de province, mises à l'avant-dernière mode de Paris, ou cocassement rétrogrades, officiers pimpants, amazones à l'allure décidée.

— Oh ! ce nègre, quel amour ! fit tout à coup Nany, reluquant innocemment un splendide tirailleur qui laissait planer sur l'assistance sa dédaigneuse indifférence de fils du désert.

— Nany, tais-toi, je te prie ! commanda impérativement son père. Ici, nous ne sommes plus à Kerlaz, où tu t'arroges le droit de penser tout haut.

— On ne fait que me répéter ça depuis ce matin. Je finirai par le savoir ! riposta la jeune fille d'un ton piqué. D'abord, continua-t-elle, qu'est-ce que tu fais ici, toi ? Je croyais que tu courais les habits rouges, et tu n'es pas encore en tenue d'équipage !

Furieusement, elle brandissait son programme, soulignant de l'index :

Prix d'essai : gentlemen et dames. No 3, *propriétaire : comte du Laz d'Avricourt ; nom du cheval : « Jemmapes», cheval bai, sept ans, baron Villard-Lebreuil.*

— Tiens ! tu es baron ? Première nouvelle ! Ça fait pas mal dans le tableau. Mais, parole d'honneur, tu ne seras jamais prêt !

— J'ai tout le temps. Que me faut-il pour m'habiller ? Dix minutes !

Penchée à corps perdu au-dessus de la balustrade, Nany jetait, au passage du cavalier, un mot bref d'approbation :

— Chic !... Bien sauté !... Epatant !...

Elle trépigna littéralement d'aise lorsque les applaudissements du public an-

[*Lire la suite page* 30]

Votre parfum devrait s'harmoniser avec votre état d'âme. Et chaque parfum vibre au diapason d'une émotion particulière. Vous trouverez toujours un parfum Yardley qui fera écho au refrain de votre coeur. Choisissez minutieusement les parfums Yardley qui vous conviennent le mieux! Vous serez sûre alors d'avoir, en toute circonstance, un parfum qui vous révélera telle que vous êtes!

FRAGRANCE
Parfum . . .
$6.50 - $3.75 - $2.00
Eau de Cologne . . .
$2.75 - $1.75

APRIL VIOLETS
Parfum . . .
$6.50 - $3.75 - $2.00
Eau de Cologne . . .
$2.75 - $1.75

BOND STREET
Parfum . . .
$7.50 - $4.50 - $2.50
Eau de toilette . . .
$3.25 - $1.95

LOTUS
Parfum . . .
$10.00 - $6.50 - $3.50
Eau de Cologne . . .
$2.75 - $1.75

Chaque parfum Yardley est destiné à s'harmoniser avec l'un de vos états d'âme.

Choisissez vos parfums parmi ces créations YARDLEY **DE LONDRES**

Voici la dernière création de la fabrique de tapis la plus renommée au Canada. Silutone est superbe et délicat, mais que cela ne vous induise pas en erreur! Car Silutone est fait avec des laines importées de bonne qualité . . . pour résister à l'usure et durer de nombreuses années. Silutone, avec motif ravissant en relief, se fait en cinq couleurs—beige, vert, gris, bleu et vieux rose. Laisser votre marchand Barrymore vous montrer comme Silutone est ravissant dans *toutes* les teintes!

L'étiquette d'un tapis de qualité

UN TAPIS Barrymore

Barrymore

TORONTO CARPET MANUFACTURING CO. LIMITED

noncèrent l'heureuse fin du parcours, et sa gouvernante dut, encore une fois, la rappeler à l'ordre.

Dépitée de ne pas revoir Pierre, Nany se rapprocha de M. d'Avricourt. Comme il avait l'air jeune, son cher papa ! Tout vêtu de gris, la taille élégante et svelte, sans rien de la lourdeur menaçante de la maturité, le teint frais, l'oeil clair, il incarnait bien l'idéal masculin cher à l'imagination de Nany. Pourtant, l'homme que son coeur allait aimer, ou chérissait déjà, ne lui ressemblait pas...

VII

La matinée du lendemain se passa pour Nany en acquisitions de toutes sortes. Ravie de se trouver dans une grande ville, elle qui ne sortait de Kerlaz que pour aller à Quimper, elle avait envie de tout ce qu'elle voyait. Elle acheta successivement plusieurs sacs de bonbons, un pot d'hortensias bleus, un collier de perles, des moules à tartes, des poissons rouges, un chapeau très empanaché, disant dans chaque magasin :

— Portez cela à l' « Hôtel Moderne ». Papa paiera.

Quand on la vit réapparaître à l'hippique, très sémillante, aux côtés de son père, les mauvaises langues déclarèrent d'un commun accord que c'était bien malheureux pour ce pauvre M. d'Avricourt de traîner derrière lui pareil boulet !

— Cette fille est d'une extravagance ! gémit d'un air mi-figue, mi-raisin, Mlle de Sombrenon.

— Ne m'en parlez pas, ma chère ! riposta la marquise des Pains, affligée de quatre filles à marier. Une effrontée sans dignité, sans pudeur ! Hier soir, au théâtre, cela a été un vrai scandale ! Elle s'est affichée honteusement avec ce petit lieutenant de Dragons qui m'a tout l'air, entre parenthèses, de courir deux lièvres à la fois, car il paraît très soucieux de plaire à cette personne brune, maigre comme une sauterelle et si mal habillée, qui pontifie à côté de ce vieux colonel un peu gâteux !

Fort heureusement pour son amour-propre, Mlle de Lorres n'entendit pas les réflexions malgracieuses et malplaisantes de la noble dame.

A un moment donné, Nany se tordit littéralement de rire et, frappant du doigt sur l'épaule de son père :

— Papa ! la grosse dame à droite ! C'est impitoyable ! elle dit la « gueule » du cheval pour la bouche, et elle ne reconnaît pas un bai d'un alezan !

La « grosse dame » se trouvait être une personnalité en vue de l'aristocratie rennaise. M. d'Avricourt conjura sa fille de parler plus bas.

— Et là, cette petite pimbêche blonde qui se dandine devant ce grand plein de chic ! Elle affirmait tout à l'heure que Pierre ne serait pas handicapé. Je n'ai pu m'empêcher de lui dire, bien que je ne la connaisse pas : « Savez-vous seulement ce que ça signifie ?... » Elle en a louché, tellement elle me regardait de travers.

— Il y a de quoi ! De quel droit te mêlais-tu de lui donner une leçon ?

— Bien, rien ne me fâche comme de voir des idiots qui n'y comprennent rien, poser pour la galerie et pour trancher d'un air connaisseur.

— Cela se peut ; mais, dans ce cas, on garde ses réflexions pour soi ; c'est ce que je t'engage à faire.

Décidément, Nany n'avait pas de chance ! Son père chéri, lui-même, lui imposait silence ! Mlle Marnier somnolait, et Pierre, le célèbre Pierre, demeurait invisible. En cherchant mieux avec ses jumelles, elle finit par le découvrir auprès de Mlle de Lorres, en qui elle pressentit une rivale.

Elle eût battu volontiers Marie-Aimée qui souriait aux propos que lui tenait le lieutenant Villard-Lebreuil, elle eût souffleté plus volontiers encore toutes les élégantes dont l'allure tapageuse cherchait à attirer l'attention de son père, et, soudain, Nany dut se résigner à contempler silencieusement les gentlemen ou les officiers qui accomplissaient avec un peu ou beaucoup de fautes le parcours habituel.

Méditatif, rêveur, le lieutenant Villard-Lebreuil attendait que vînt son tour de s'exhiber. Fanatique du cheval, il comptait à son actif de nombreux et brillants succès remportés dans tous les genres de sports équestres ; ceux de la veille venaient encore d'augmenter sa réputation.

Au signal du départ, le lieutenant de Dragons mit sa jument au petit galop d'abord, puis, la bête prenant avec confiance un léger point d'appui sur le mors, bien encadrée dans les rênes, énergiquement soutenue par l'action — invisible pour les profanes — des jambes de son cavalier, dont l'assiette et le doigté étaient en outre remarquables, allongea progressivement l'allure et franchit les obstacles avec une souplesse, une facilité admirables. Aucune faute dans le parcours, aucune hésitation, aucun flottement devant l'obstacle ; le centre de gravité du cavalier, celui de la jument, n'en formaient plus qu'un. Pierre, grâce au tact merveilleux qu'il possédait dans les doigts et dans les jambes, disposait à son gré de la masse de sa monture. Par sa main experte, il transmettait à celle-ci, avec une finesse et une précision parfaite, la moindre expression de sa volonté.

Pendant le dernier saut, le fer du membre déjà atteint quelques semaines auparavant, et la malheureuse « Origan », désormais inutilisable, s'était effondrée en arrivant au but. Cheval et cavalier firent plusieurs tours sur eux-mêmes, puis le lieutenant resta immobile, étendu sur le sol.

Des cris apeurés de femmes, des exclamations d'hommes, des gens qui se précipitent, affolés, ce fut un désarroi général. Déjà, seuls à ne point perdre leur sang-froid, le médecin-major de service et deux brancardiers accouraient auprès de Pierre et le relevaient. Mais, presque en même temps qu'eux, une jeune personne blonde, le visage bouleversé, avant qu'on eût pu la retenir, avait couru vers le blessé et se jeta sur la civière où on venait de le déposer, sanglotant éperdument, baignant de ses larmes le visage inanimé.

— Nany ! devant tout ce monde ! Tiens-toi ! reprocha à voix basse M. d'Avricourt, dont les traits étaient empreints de la plus profonde anxiété.

— Ah ! pauvre Pierre ! Penser que sa chute a peut-être été provoquée par mon imprudence ! C'est de ma faute s'il est tué ! gémissait Nany, tandis qu'on enlevait le corps de l'officier pour le conduire à la voiture d'ambulance, et ses larmes redoublaient.

M. d'Avricourt obtint la permission de monter avec le médecin dans la voiture, et Nany dut s'éloigner. Mais son coeur demeurait étrangement troublé et inquiet...

VIII

La chambre réservée au lieutenant Villard-Lebreuil, dans le quartier des officiers, à l'hôpital militaire comprenait plusieurs lits, mais il en était le seul occupant. Quand il se réveilla, le lendemain de sa chute, après un lourd sommeil procuré par l'absorption d'un stupéfiant, il eut beaucoup de mal à se reconnaître. Confusément, il vit aussitôt à son chevet la silhouette élégante et mince d'une blanche infirmière qui posa sur son front brûlant une main fraîche. Il entendit une voix sympathique qui disait :

— Avez-vous bien dormi, lieutenant ? Comment vous trouvez-vous, ce matin ?

— Je me sens tout abruti, Madame.

— C'est l'effet du véronal qu'on vous a administré hier soir, puis de la piqûre de morphine que je vous ai faite.

— On m'a fait de la morphine ? En quel honneur ?

— Vous souffriez beaucoup après votre plâtre.

— Un plâtre ? Je suis plâtré ! Mais j'ai donc eu quelque chose de cassé ?

— Eh ! oui, le tibia gauche ! Une fracture simple, rassurez-vous !

— C'est déjà pas mal, et je me fusse bien passé de cet avatar !

— Estimez-vous heureux de vous en tirer à si bon compte. Vous pouviez vous tuer.

— Est-ce possible ?

— Comment, si c'est possible : plus que certain !

— Alors, je suis content. Madame, pardonnez-moi si je me montre peu sociable ce matin, mais je suis envahi par une formidable envie de dormir.

— Dormez, mon enfant, c'est ce que vous pouvez faire de mieux.

Elle avait dit « mon enfant », bien que, svelte et charmante, elle parût jeune encore, et, maternellement, redressa l'oreiller, arrangea le désordre du drap et des couvertures.

Pierre ferma les yeux, et, béatement, se laissa aller à une douce torpeur. L'hôpital n'était pas pour lui l'enfer redouté des pauvres gens, mais l'oasis pleine d'ombre et de fraîcheur, à l'abri de laquelle il allait goûter tous les charmes du repos, de la convalescence, puis de la guérison. Ses victoires de cavalier, sa chute retentissante l'avaient rendu célèbre. Il était le blessé intéressant. Toutes les sommités militaires ou sportives étaient venues depuis la veille s'inscrire chez le concierge qui avait dû ouvrir un registre spécial. Le général, commandant le corps d'armée, avait fait prendre de ses nouvelles par son officier d'ordonnance ; tout l'hôpital était en émoi, depuis le médecin-chef jusqu'au dernier des Annamites, en passant par l'infirmière-major et les laveuses de vaisselle.

M. d'Avricourt, qui n'avait quitté le chevet de son neveu que très tard dans la soirée, lorsqu'il avait su tout danger écarté, revint le lendemain dès dix heures, et fut autorisé à voir le blessé.

Nany, qui le suivait, s'élança impétueusement vers son cousin et, riant et pleurant à la fois, s'écria à travers ses larmes :

— Mon pauvre vieux ! Ah ! mon pauvre vieux !

— Voyons, Nany, je ne suis pas mort, remets-toi ! essaya de dire Pierre.

— Je vient te demander pardon ! C'est à cause de moi que tu es tombé ! C'est ma faute si tu as failli te tuer ! débita Nany tout d'une traite.

Et, très excitée, elle entreprit le récit de son méfait.

— Eh bien ! c'est fini, n'y pensons plus ! assura le cousin, bon prince ; assieds-toi, et tiens-toi sage, si tu peux !

Durant le discours de Nany, les deux infirmières s'étaient éclipsées discrètement, sans bruit, avec un petit geste amical à l'adresse du blessé. La plus jeune revint peu de minutes après, apportant un verre d'orangeade qu'il avait paru désirer quelques instants auparavant, et disparut aussitôt. Nany jeta vers elle un regard soupçonneux, puis considéra silencieusement ce décor inconnu d'hôpital.

Vrai, cela déroutait toutes ses prévisions. Elle s'était imaginée Pierre sanglant, la tête entourée de bandages, gémissant sur un grabat, avec une couverture grise et des draps de toile écrue, dans une grande salle nue, triste, veillée par une vieille religieuse qui, de sa main ridée, lui eût donné de la tisane, et voici qu'elle trouvait son cousin le teint frais, bien rasé, les cheveux savamment coiffés, fleurant bon la lavande, couché dans un lit blanc aux draps nets, à la couverture rose ! Sa chambre était claire, ensoleillée ; une gerbe de fleurs dans une grosse jarre de faïence placée sur la table l'égayait encore, et il avait pour gardes du corps ces deux aimables personnes tout de blanc vêtues, dont la grâce de femmes du monde et le savoir-faire devaient immanquablement le conquérir.

Mon Dieu ! que ce vilain sentiment de jalousie, ignorée la veille, s'emparait sournoisement du coeur de Nany ! A la longue liste des femmes détestées par elle s'ajoutaient les noms des séduisantes infirmières.

« Elles vont me prendre Pierre aussi ! » songea Nany, se mettant soudain à fondre en larmes. Mais personne, cette fois, n'essaya de la consoler...

IX

Le déjeuner venait de finir à Kerlaz, et les habitants du manoir se rendirent à leur distraction favorite. Mlle Marnier remonta dans sa chambre se plonger dans la lecture du roman qui la passionnait ; Nany prit des lignes, des gaules, déclarant qu'elle allait pêcher au bas de la rivière et qu'on ne la reverrait pas de sitôt ; paresseusement, M. d'Avricourt resta sur la terrasse, se balançant dans un rocking-chair, et tendant à son neveu son étui à cigarettes, entama avec lui une conversation à bâtons rompus.

L'air était exquis, léger, pur, avec à peine un souffle de brise Une paix indicible régnait dans l'air ; on se sentait heureux de vivre ; pourtant, le lieutenant Villard-Lebreuil, en permission à Kerlaz depuis quinze jours, gardait un front ombrageux...

Ces vacances qu'il avait appelées de tous ses voeux, durant les heures monotones de son séjour à l'hôpital, lui pesaient maintenant parce qu'il portait au coeur le fardeau amer et douloureux de sa première déconvenue amoureuse.

A la demande formelle qu'une amie commune s'était chargée de transmettre au colonel de Lorres, Marie-Aimée avait fait répondre par une fin de non-recevoir ; elle n'était pas pressée de se marier, elle ne voulait pas quitter encore son père... Ces prétextes étaient faux comme celle qui les servait.

Il s'essayait de fuir le souvenir de l'infidèle. La bonté généreuse de son oncle, l'entrain endiablé de Nany, la joyeuse animation qui régnait au manoir l'y aidaient puissamment. Toutefois, il avait sur lui-même de brusques retours, des regrets inutiles vers le passé, qui s'emparaient surtout de son esprit aux instants d'inaction. Ce jour-là, particulièrement, il se sentait dans ses « noirs », comme disait Nany. En levant les yeux vers son oncle, il le vit aussi pensif, aussi préoccupé que lui.

M. d'Avricourt fumait distraitement, le regard vague, la bouche crispée, sillonnée d'une ride profonde, qui, partant de l'aile du nez, s'arrêtait au coin de la lèvre.

Soudain, paraissant prendre une résolution suprême, le seigneur de Kerlaz, jetant son cigare d'un geste brusque, dit d'une voix brève qu'il tentait d'affermir et qui se durcissait sous l'effort.

— Pierre, j'ai à te parler, veux-tu me suivre dans mon bureau ?

A la physionomie du comte, l'officier jugea que l'entretien serait grave.

— Mon enfant, commença M. d'Avricourt, j'ai en toi une absolue confiance ; il le faut, du reste, pour me résoudre à te faire une confidence qui m'est un peu pénible...

— Mon cher oncle, vous savez quelle affection j'éprouve pour vous ; comptez sur elle comme vous compteriez sur celle d'un fils.

— C'est parce que je la connais que je me suis décidé à y faire appel : tu vas voir comment.

Le comte s'était assis, et dans une at-

[*Lire la suite page* 33]

NUL AUTRE NETTOYEUR ne donne UN TEL POLI aux éviers et baignoires

Ce n'est qu'une des raisons pour lesquelles des millions de femmes n'utilisent que le Bon Ami non-sableux

IL EST :

implacable ✓ pour la saleté

doux ✓ pour les surfaces

délicat ✓ pour les mains

ultra-rapide ✓ il polit tout en nettoyant

PRÉSENTÉ EN POUDRE ET EN PAIN

Le nettoyage est mieux fait avec

BON AMI *"n'a pas encore égratigné!"*

Fer "Poids-Plume" automatique

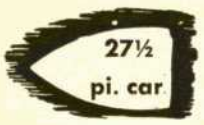
GENERAL ELECTRIC

NE PERDEZ plus de temps à insérer et retirer la fiche du courant . . . changez votre fer pour un "Poids-Plume" automatique G-E. Le cadran des tissus à la portée du doigt "syntonise" la température exacte appropriée à tout genre de tissus — et la maintient — automatiquement. Ainsi, vous abrégez presque du tiers la durée de votre repassage parce que ce fer est extrêmement léger — parce que sa grande semelle couvre une plus grande superficie à chaque coup de fer.

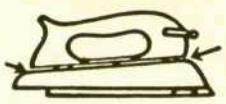
Sa poignée légère, fraîche, parfaitement équilibrée . . . plus sa caractéristique "automatique" vous permettent de repasser avec plus de célérité sans vous fatiguer. Lorsque vous visiterez le marchand G-E de votre voisinage demandez à voir le fer automatique "Poids-Plume" G-E. **$14.50.**

Prix sujet à changer sans avis

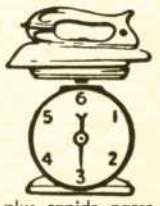
Régulateur de la chaleur à la portée du doigt facile à utiliser, facile à régler, facile à vérifier—toujours frais.



Il est plus rapide parce que sa grande semelle couvre une plus grande superficie à chaque coup de fer.



Il est moins fatigant parce qu'il est léger, parfaitement équilibré et que sa poignée est toujours fraîche.



Il est plus rapide parce qu'il est léger—ne pesant seulement que 3 livres au lieu des cinq livres conventionnelles.

CANADIAN GENERAL ELECTRIC COMPANY
LIMITED
Siège social: Toronto — Bureaux de ventes d'un océan à l'autre

titude méditative, comme plongé dans ses souvenirs, il continua :

— Dieu te garde, Pierre, de connaître un jour le tourment qui me dévore. Lorsque je perdis ma chère femme, je crus que je murais à jamais mon coeur sous la pierre qui fermait son tombeau. Pourquoi faut-il qu'à l'automne de sa vie, l'homme rencontre de nouvelles amours et éprouve la tentation violente d'y céder éperdument ?... Je pensais que mon enfant serait capable de remplir uniquement ma vie ; je l'avais espéré, jusqu'au jour où j'ai dû me rendre à l'évidence et constater que j'avais trop présumé de mes forces.. Pierre, depuis près de trois ans, j'aime une femme, une femme de laquelle, malgré ses dénégations, je me sens aimé...

— Eh bien ! mon oncle, épousez-la ! Vous êtes encore assez jeune pour vous refaire un foyer, recommencer votre vie...

— Ecoute-moi... Elle est douée de toutes les séductions : par elle, j'ai connu tous les délices, toutes les tortures aussi, car aimer c'est souffrir, et je n'avais d'autre espoir que de lier intimement mon existence à la sienne. J'ai fini par l'y décider, mais elle me pose une telle condition !

— Inacceptable ?

Curieux, le dragon hasarda cette interrogation. Entre l'oncle et le neveu tombait brusquement la barrière de l'âge, du respect ou de la condescendance ; ils n'étaient plus que deux hommes s'épanchant dans le coeur l'un de l'autre, deux hommes qu'un nom de femme suffisait à troubler.

— Mlle de Ponty ne refuse pas de m'épouser, mais elle ne le fera que lorsque je me serai complètement libéré de ma tâche paternelle, c'est-à-dire quand Nany ne sera plus sous mon toit.

— En conséquence ?

— En conséquence, elle m'a proposé de mettre ma fille au couvent ou de la marier.

— Moyens un peu énergiques, il me semble !

— Trop énergiques à mon gré, et c'est pourquoi je me sens engagé dans une situation sans issue. Je ne suis pas assez lâche pour sacrifier le bonheur de mon enfant à mon propre bonheur. L'enfermer dans un cloître jusqu'à sa majorité, pauvre chérie qui aime tant la liberté, l'air, la lumière, le mouvement, ce serait la vouer à la mort ou au désespoir. Vois-tu Nany, soumise à une discipline rigide, à une règle inflexible, astreinte à une nourriture médiocre, réprimandée à chaque minute ! Entre les murs du couvent, elle se débattrait comme l'oiseau dans sa cage, et je pressens tout ce qu'aurait de cruel pour elle le supplice infligé !... Non, non, je ne puis y consentir, et j'écarte délibérément ce projet.

— Reste l'autre solution. Après tout, Nany est d'âge à marier.

— Oui.

Prononçant lentement ce simple mot, M. d'Avricourt regarda bien en face son neveu et continua :

— Elle est d'âge à marier, c'est évident. Déjà, elle pense à quelqu'un, j'en suis sûr, et elle aime, bien qu'elle ne m'ait fait aucun aveu à cet égard.

« Pierre, je vais jouer cartes sur table. Tu connais mon horreur de la dissimulation, et je ne te cacherai donc pas davantage le but de notre entretien. Je t'ai dit que le bonheur de mon enfant m'était plus cher que le mien ; or, il y a un seul homme entre les mains duquel je remettrais ma fille sans crainte et sans arrière-pensée, c'est toi !

— Moi !

Interdit par cette révélation à laquelle il ne s'attendait guère, le lieutenant de dragons crut avoir mal entendu.

— Mais c'est impossible, mon oncle !

— Pourquoi ?...

— J'aime Nany comme ma cousine, comme un camarade ; je n'ai jamais envisagé la perspective de l'épouser !

M. d'Avricourt eut l'air très déçu :

— Je t'avoue, mon enfant, que depuis longtemps j'avais cette idée, Elle ne date pas d'hier, et ce n'est point, comme tu pourrais le supposer, le désir de mon remarriage qui me l'a inspirée. Songe donc ! C'est une telle sécurité pour un père de connaître parfaitement l'être à qui il va confier ce qu'il possède de plus précieux au monde, ne rien ignorer de son hérédité, de sa santé, de ses goûts, de ses qualités, de ses défauts même, et se dire que le trésor qu'il lui abandonne sera gardé avec autant de soin, autant de tendresse que par lui-même...

Pierre demeurait très perplexe. Nany ne lui avait jamais semblé un trésor qu'il pût convoiter ! Elle était si loin de l'idéal qu'il s'était forgé, elle répondait si peu à ce qu'il attendait de sa future femme que ce projet lui parut ridicule, inacceptable ! Il avait trop vécu à côté de sa cousine pour ne pas savoir que son caractère avait avec le sien une profonde incompatibilité. Ce grand garçon manqué devenant sa compagne de toute la vie ! Impossible ! D'ailleurs, était-elle capable d'aimer quelqu'un d'autre que son père, et celui-ci ne se méprenait-il pas étrangement en assurant que le coeur de Nany avait déjà parlé..

Au même instant, comme s'il eût deviné sa pensée, le comte continua :

— Nany t'aime, j'en suis certain. Son attitude lors de la chute a été toute une révélation. J'ai regretté qu'elle ne sût pas mieux déguiser ses impressions, mais je suis le seul coupable, car n'est-ce pas moi qui lui ai appris que la sincérité était la plus belle des vertus ?...

— Nany possède, certes, un coeur excellent, convint Pierre, mais elle est si jeune qu'elle peut prendre pour un amour véritable ce qui n'est qu'une petite amourette à son début.

— Elle est fidèle dans ses amitiés. Peut-on en dire autant de beaucoup de femmes !

Cette phrase s'appliquait trop justement à la déception du lieutenant pour qu'il n'en reconnût point l'exactitude, mais elle n'ébranlait pas la secrète résolution qu'il venait de prendre de refuser les avances de son tuteur. Celui-ci, devant le silence peu encourageant de Pierre, brusqua l'entretien :

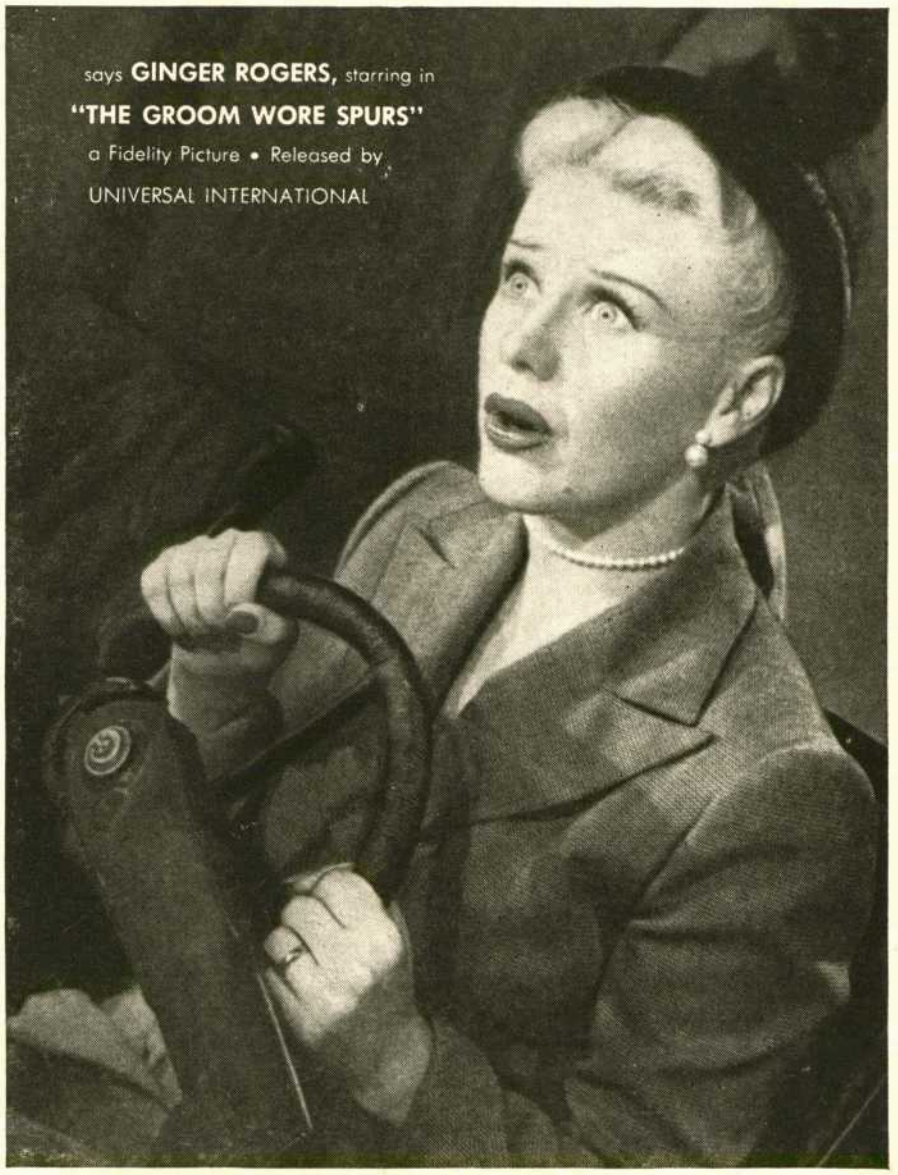
— Je ne veux pas te faire indéfiniment le panégyrique de ma fille, tu la connais aussi bien que moi, et surtout, je ne veux pas influencer ta décision ; tu peux avoir d'autres desseins, tu peux ne pas vouloir te marier encore, c'est ton droit, et je serais bien coupable si j'exerçais une pression quelconque sur ton choix. Mais, avant de te laisser à tes réflexions, et pour en finir tout de suite avec la question financière, il est bon que tu saches que Nany, ayant hérité de la fortune de sa mère, possède en propre trois millions et que je compte lui faire en sus une rente de vingt mille francs.

Pierre avait bondi :

— Mon oncle, ne parlez pas d'argent, je vous en conjure ! Je hais, je déteste l'argent, il me dégoûte, car il est l'instrument de tous les vices, de toutes les bassesses de ce monde. A l'heure actuelle, on peut tout acheter avec de l'argent : des coeurs, des consciences, de l'amour, des décorations ; mais je vous jure que, pour moi, l'argent n'existe pas, et si j'avais épousé Nany, je l'aurais voulue pauvre, oui, pauvre !

Agité par un profond tumulte intérieur, il s'attendrissait maintenant en regardant son oncle. Il avait été si bon pour lui ! Grâce à son affection, il ne s'était jamais senti seul dans la vie ;

"J'ai démoli le même avion 10 fois!"



"Nous avons repris dix fois l'accident dans "The Groom Wore Spurs". Mes mains devinrent rouges à force de tourner et retourner le manche à balai !

Et ficeler le "vilain" fut rude pour mes mains...

Mais je les adoucis avec l'apaisante Lotion Jergens..

Elle les garda douces, ravissantes pour les gros plans !"

Etant liquide, Jergens est absorbée par l'épiderme.

Votre lotion ou crème peut-elle subir cet essai ?

Pour adoucir, une lotion ou crème doit être *absorbée* par l'épiderme. L'eau ne "perle" pas sur une main enduite de Lotion Jergens. Elle contient des ingrédients *vite absorbés* recommandés par des médecins. Pas d'huiles lourdes qui ne font que huiler la surface.

Prouvez-le en faisant l'épreuve ci-dessus...

Voyez pourquoi Jergens est mon secret de beauté.

La Lotion Jergens a plus d'adeptes que toute autre lotion dans le monde !

15¢, 33¢, 57¢, $1.00. Fabrication canadienne

L'ARTICLE DE PARIS

Ce sac du matin, éminemment pratique avec ses larges poches intérieures et extérieures se fait en box ou en daim, bordé de cuir. Le gant, à bord « chemisier », est en velours havane.

La dernière nouveauté de Paris est ce sac en antilope, à fermoir en strass ou marcassité et qui s'ouvre en forme de gondole. Le long gant noir est en suède très fin, orné de roses pailletées.

Sac de voyage en box avec housse interchangeable, se fixant très facilement au moyen de courroies et permettant de garder un sac d'une propreté impeccable. La housse est ici assortie à la belle nuance verte du gant.

Voici un sac bien parisien où l'élégante sobriété est rehaussée d'une note de fantaisie. Il s'ouvre en rabattant vers l'extérieur les deux extrémités piquées du sac, qui forment étrier.

Ces gants de fin suède, gris très clair, sont ornés d'un motif de broderie anglaise, qui constitue une des nouveautés de la saison.

Ce ravissant sac, qui se porte le soir, est en daim noir, cerclé d'or. Ce sac est à deux étages, le premier constituant l'ouverture même du sac, le second formant poudrier. Le gant, très habillé, est en suède avec manchette en dentelle Chantilly.
Photos S.I.F.

il avait eu un toit pour l'abriter, une famille pour l'accueillir ! A Kerlaz, il se sentait presque aussi maître du beau domaine que M. d'Avricourt lui-même et que Nany. Son tuteur, en retour, ne lui avait jamais rien réclamé ; un père n'eût pas témoigné plus de sollicitude à un fils très cher. Il avait géré les intérêts de son neveu mieux que les siens propres, faisant fructifier son petit avoir, prenant à sa charge, sans vouloir entamer le capital, toutes les dépenses nécessitées par son éducation et son instruction. Avec quelle inlassable générosité il agissait en toute circonstance, et cela avec tant de tact, de délicatesse, que Pierre n'avait jamais senti lui peser sa dette de reconnaissance !

Ils n'avaient pas besoin de se jouer la comédie l'un à l'autre. M. d'Avricourt jugeait en avoir dit suffisamment sur ce sujet. Son neveu eut envie de lui avouer qu'il ne se sentait pas le coeur assez libre encore pour traiter la question avec toute la mesure, toute la pondération désirable. Il ne l'osa point. Une fausse honte le retint. Il eût pu si facilement dire : « Moi aussi, j'ai aimé, et je sais pertinemment que je n'épouserai jamais la femme qui me plaisait. J'essaye de chasser sa pensée loin de ma mémoire, mais je n'aime pas assez Nany pour que son image efface dès maintenant, et sans retour, l'image de celle qui n'a pas été mienne. Un mariage entre nous, dans ces conditions, serait une erreur ; je ne puis loyalement y consentir !

— Eh bien ! Pierre ?

M. d'Avricourt, se promenant de long en large, s'arrêta devant son neveu qui se tenait devant la fenêtre, l'air pensif, pour lui poser cette interrogation.

— J'essaye, mon oncle, put-il répondre sans mentir, de m'habituer à cette idée si nouvelle pour moi...

— Nous en reparlerons, mon cher enfant. Ne crains pas de me faire part de tout ce que tu ressens : incertitudes, appréhensions, scrupules, je puis tout entendre, et j'ajoute que tu n'auras pas de confident plus discret, plus dévoué que moi !

Pierre en était bien certain ; malheureusement, dans le cas présent, le confident proposé ne pouvait guère user d'impartialité.

— Tous ces soucis me cassent la tête, poursuivit le comte, en passant sa main sur son front d'un geste excédé. Veux-tu que nous fassions une bonne promenade au grand air ? J'ai à voir l'un de mes fermiers au delà de Pont-l'Abbé, je vais prendre le tilbury et je t'emmène !

Pierre eût préféré rester seul en face de ses pensées, mais il ne pouvait refuser cette proposition qui le séduisait parce qu'elle l'arrachait à son inaction forcée. Depuis sa chute, il n'était pas remonté à cheval et il devait se contenter de randonnées en voiture. Lui aussi avait besoin de bouger. Trop d'idées se bousculaient dans son cerveau, lui causant un véritable malaise. Au fond, il était plus rationnel de s'arracher à leur obsession et d'accepter la diversion offerte.

— Je vais avec vous, mon oncle, concéda-t-il.

— Nany sera furieuse, ce soir, quand elle apprendra que nous ne l'avons pas emmenée, mais je ne peux pas t'imposer sa présence, dit M. d'Avricourt d'un ton hésitant, presque timide.

— C'est préférable, en effet.

Décidé l'instant d'auparavant à répondre par une dénégation formelle à l'invite du comte, Pierre, maintenant, envisageait la possibilité de temporiser, d'envelopper son refus dans les circonlocutions moins brutales... Après tout, qui l'empêchait d'étudier Nany sous un jour nouveau ?

Ainsi va l'incertitude humaine...

X

LA LUNE toute blanche inondait de sa clarté d'argent la terrasse de Kerlaz. L'air était pur, infiniment doux ; un frisson imperceptible agitait les feuilles des grands arbres ; les fleurs répandaient un parfum exquis, qui grisait. Tout semblait calme et apaisement ; cependant, les deux hommes qui, de long en large, arpentaient la terrasse, étaient agités l'un et l'autre par un combat violent.

— Cela ne peut plus continuer ! déclara M. d'Avricourt. Nany devient intolérable ! Je commence à croire que Sabine avait raison quand elle m'exhortait à la mettre au couvent ; je vais lui parler dès ce soir.

— Attendez à demain, prêcha Pierre, conciliant, vous êtes encore sous le coup d'une impression désagréable, vous vous laisseriez peut-être aller à dire des choses que vous regretteriez plus tard.

— Non, non, Nany a besoin d'une semonce, elle l'aura ! répliqua le comte, têtu.

Et appuyant sur un timbre, il dit au valet de chambre accouru à son appel :

— Prévenez Mademoiselle que je l'attends ici, et que je désire lui parler immédiatement.

« Quand je pense, mon pauvre garçon, poursuivit-il lorsqu'ils furent seuls, que je voulais te donner pour femme cette petite écervelée ! Dans quel guêpier allais-je te fourrer !...

— Mon Dieu, mon oncle, Nany n'est pas méchante. Ces jours-ci, elle paraissait un peu énervée, et, ce soir...

— Elle a été franchement insupportable. Je n'admets pas qu'une enfant tienne tête à son père comme elle l'a fait tout le temps du repas. Je déplore malheureusement un peu tard, la liberté de ses allures, et je m'oppose formellement à ce qu'elle renouvelle une escapade comme celle d'aujourd'hui. C'est par trop fort ! Partir dès l'aube, dans sa voiture, sans prévenir qui que ce soit, et rentrer à six heures du soir en avouant qu'elle avait envie de faire un pèlerinage. Cela dépasse les bornes ! Je la gronde, elle prend très mal l'observation et tente de me prouver que je suis dans mon tort. Je me fâche, elle se fâche, nous nous emballons ! Vraiment, on m'a changé ma fille !

— Vous vous êtes heurtés l'un à l'autre, mais les bouderies de Nany ne durent jamais longtemps, elle va vous revenir docile et repentante.

— Je le souhaite, mais je veux, auparavant, qu'elle sache que c'est la dernière incartade que je pardonne. A la prochaine récidive : le couvent.

M. d'Avricourt était très monté contre sa fille. Durant toute la journée, il avait été mortellement inquiet, bien que Nany eût pris, en partant le matin, la précaution de glisser sous sa porte ce petit mot à la fois ambigu et rassurant :

Ne vous tracassez pas ; sauf imprévu, je serai de retour pour le goûter.

Cela avait été, dans la maison, une consternation générale, Mlle Marnier, interviewée, n'avait pu rien répondre, pour la bonne raison qu'elle ne connaissait rien des projets de son élève ; les domestiques n'en savaient pas plus long qu'elle, et le seigneur de Kerlaz s'était perdu en conjectures sur le but de cette fugue inopinée.

Et comme Nany, fraîche, animée, rentrait triomphante, il l'accueillit avec une sévérité inattendue. Elle le méritait, d'ailleurs, et son père ne lui ménagea pas les reproches. Elle eut beau dire pour s'excuser :

— J'avais une grâce à demander à sainte Anne, oui, une grâce particulière ; si j'avais parlé de mon désir, on ne m'aurait jamais laissée partir seule, ni faire ce que je voulais ; alors je n'ai

[*Lire la suite page* 36]

Aussi ravissantes qu'économiques! les cotonnades **Tex-made** T.M. REG'D.

Elles sont futées, ces élégantes jeunes personnes! Elles savent qu'il est facile d'être toujours mises avec goût si elles confectionnent leurs propres vêtements avec des cotonnades imprimées *Tex-made*. Peu coûteux et inaltérables, ces tissus conservent toute la fraîcheur du neuf après des blanchissages répétés — et notre grand choix de dessins permet de faire des robes pour toutes les circonstances imaginables.

Examinez-les bien dans les grands magasins. Songez que, tout comme cet aimable trio, vous pouvez, à la maison, transformer les cotonnades imprimées *Tex-made* en des toilettes aussi attrayantes qu'économiques.

LA COMPAGNIE DOMINION TEXTILE LIMITÉE

Montréal, Canada

pas demandé de permission pour être sûre qu'on ne me la refusât pas...

M. d'Avricourt ne voulut rien entendre et, dans son courroux, dépassa la mesure. A vrai dire, depuis quelque temps, il éprouvait, vis-à-vis de Nany, un sentiment bizarre dont il ne se rendait pas bien compte lui-même ; sourde rancune qu'elle fût, sans le savoir, un obstacle à l'accomplissement de son rêve, secret énervement de voir se prolonger une situation incertaine, ennui de constater que Pierre ne se déclarait point, il entrait un peu de tout cela dans la façon acerbe dont il cingla, ce soir-là, les travers de sa fille.

Comme il arrive en pareil cas, il profita de l'occasion pour lui dire tout ce qu'il avait sur le coeur : « Elle n'était qu'une enfant terriblement gâtée, une fille insupportable, l'effroi de son entourage, la crainte de ceux qui lui portaient quelque intérêt, elle finirait mal, etc., etc. »

Nany, peu endurante de son naturel, et peu habituée à de semblables reproches, se cabra, fut insolente, ce qui lui valut l'ordre d'avoir à remonter immédiatement chez elle. Elle était sortie en claquant les portes, au milieu du dîner, tandis que Mlle Marnier, désolée de la scène, et Pierre, très contrarié, devaient entendre les récriminations amères du comte.

Celui-ci avait fini par se calmer légèrement ; toutefois, son humeur ne s'était pas rassérénée, et il s'ancrait dans son idée de revoir sa fille pour la tancer vertement.

Par un assez singulier esprit de contradiction, plus il accablait Nany, plus Pierre avait envie de prendre la défense de sa cousine. Il s'essayait à apaiser M. d'Avricourt, à le persuader qu'en somme la chose ne tirait pas à conséquence : Nany n'avait pas cru mal faire ! De sa part, ce n'était qu'une espièglerie de plus dont elle se repentait certainement.

— Alors qu'elle me demande pardon, et je la tiens quitte de tout !... Autrement, le couvent ! Je serai inexorable. D'ailleurs, nous allons nous expliquer à ce sujet !

« Eh bien ?... » fit-il d'un ton impatient au domestique qui revenait d'un air penaud.

— Mademoiselle n'est pas dans sa chambre.

— Chez Mlle Marnier, alors ?

— Non plus, Monsieur le comte. Nous avons cherché Mademoiselle et appelé de tous les côtés. Mademoiselle ne répond pas.

— Bon ! nouvelle lubie. Elle se sera cachée pour nous faire enrager. C'est bien, allez !

Et congédiant le serviteur d'un geste, M. d'Avricourt, s'adressant à son neveu, dit :

— Tu vois ?... Je suis sûr qu'elle sait qu'on la cherche, et elle se fait un malin plaisir de nous inquiéter. A dix-sept ans ! C'est un enfantillage que je ne puis qualifier ! Eh bien ! nous jouerons au plus fin ! Que Nany fasse ce qu'elle veut, je ne me soucie plus d'elle.

Saisissant un journal avec fureur, le comte s'installa commodément dans un vaste fauteuil de cuir du fumoir, et, affectant une tranquillité d'esprit qu'il était bien loin de posséder, feignit de lire avec attention l'article de tête.

Pierre allait s'éclipser.

— Tu sors ? interrogea son oncle.

— Oui, je vais me promener un peu dans le parc, avant de me coucher.

— Bonsoir, mon ami.

— Bonsoir, mon oncle.

— Ah ! dis donc, Pierre...

La main sur la poignée de la porte, le lieutenant se retourna.

— Si tu rencontres ma prisonnière, ramène-la !...

La voix de M. d'Avricourt s'étrangla, toute changée, et Pierre devina l'angoisse qui l'oppressait, sans qu'il voulût en convenir.

— Soyez tranquille, comptez sur moi ! assura-t-il en essayant de rire.

Au fond, il ressentait une crainte inexplicable à l'idée de cette disparition de Nany. Il était convaincu, contrairement à ce que son oncle voulait se persuader à lui-même, que Nany n'était pas dans la maison. Mais par où s'était-elle enfuie ?... Aux écuries ?... Il vit tout de suite que cette prévision était erronée. Dans le chalet de garde ?... Personne ne l'y avait vue. Les filles de basse-cour, interrogées, affirmaient ne pas l'avoir aperçue. De plus en plus inquiet, Pierre se dirigea vers la rivière. Que ne pouvait-on redouter de cette enfant au coeur ardent et passionné, téméraire, follement, dangereusement impulsive ?... Savait-on de quoi elle était capable ?... Mon Dieu ! si, trop effrayée de la colère de son père, elle avait voulu s'y soustraire par...

Pierre tressaillit devant le chemin fait par son imagination. Sous ces rayons bleutés tombant sur l'ombre des arbres séculaires et sur l'émeraude de la rivière, il s'était figuré voir Nany passer toute blême au fil de l'eau, nouvelle Ophélie, tuée non pour l'amour d'un Hamlet, mais par le courroux paternel...

Soudain, il l'aperçoit et retient une exclamation de surprise. Elle est debout sur la berge, au bord de l'eau qu'elle fixe avec une insistance étrange, les bras croisés sur la poitrine. Sa robe blanche, en mousseline brodée, l'enveloppe comme une statue ; elle a l'air d'une fantastique apparition. Elle fait un pas en avant, Pierre s'est précipité vers elle, éperdu ; il la retient... elle se retourne sans hâte... le reconnaît...

— Nany ! appelle-t-il, haletant, qu'allais-tu faire ?

— Moi ?... rien ! qu'as-tu donc cru ?

Cultivez la couleur avec Caldwell! Fleurissez votre salle de bain d'une beauté palpitante, avec Caldwell! Choisissez parmi tout un jardin de couleurs, de pastels délicats comme des pétales, de nuances riches comme celles des fleurs. Voilà en effet ce que vous offrent les Serviettes Caldwell, si luxueuses, si épaisses et veloutées! Elles sont pratiques autant que ravissantes, comme vous les aimez. Et si durables!

Caldwell Towels

SERVIETTES DE BAIN • ESSUIE-VAISSELLE • NAPPES • SERVIETTES OUVRÉES EN RELIEF

Il n'ose lui avouer qu'il s'est élancé pour la sauver du suicide... Elle lève vers lui ses yeux tristes, sans larmes, mais si pathétiques.

Alors, sans plus réfléchir davantage, il se pencha, prit dans ses bras le jeune corps tiède qui ne résista pas, et emprisonnant les deux mains de Nany en une ferme étreinte et la regardant, les yeux dans les yeux :

— Nany, veux-tu être ma femme ? demanda-t-il d'une voix profonde, presque solennelle.

— Oh ! Pierre ! mon Pierre ! murmura-t-elle avec une secrète ivresse, je t'aime tant !...

Des larmes chaudes inondèrent ses joues. Longuement il l'embrassa ; puis, très sérieux, très grave :

— Ecoute, Nany, ne t'engage pas à la légère. Je veux que tu connaisses mes conditions. Tu es très riche, ma petite cousine, et je ne suis pas un vil coureur de dot. Si je t'épouse, je désire que tu ne m'apportes qu'une fortune minime ; le surplus sera laissé à ton père, qui en fera ce qui lui plaira. C'est donc une existence peu brillante que je t'offre. En outre, je puis me lasser de la vie de garnison en France et demander à être affecté en Syrie ou au Maroc, m'y suivrais-tu ?

— Où tu iras, j'irai ! répondit-elle avec ferveur. L'argent m'importe peu, le monde pas davantage, c'est toi seul qui seras tout pour moi. Oh ! Pierre ! nous serons si heureux !

— Nany, répète-moi que tu m'aimes! commanda-t-il avec une sorte de violence.

— Je t'aime, Pierre ! répondit-elle, docile.

Il baissa les paupières et se tut. Ce n'était pas cet amour-là qu'il avait rêvé, ni même cette paix indicible dont la suavité l'étonnait en un tel instant. Il eût voulu se sentir plus agité intérieurement, moins maître de lui, grisé en quelque sorte par la magie de l'heure et le charme de la femme qu'il venait de choisir...

L'amour vrai ne s'analyse point, ne s'étudie pas... Pierre se posait à lui-même un point d'interrogation dont il éluda bien vite la réponse... Et, tout haut :

— Rentrons, ma chérie, il se fait tard.

Au bras l'un de l'autre, lentement, ils regagnèrent le manoir. Sur le perron, dévoré d'angoisse, le comte attendait.

— Fiancés, papa ! s'écria Nany, frémissante.

Et pleurant de joie, elle s'abattit sur la poitrine de son père qui, dans la surprise heureuse de la retrouver et de voir ses projets réalisés, oublia totalement la mercuriale qu'il avait savamment préparée.

— Ah ! mes chers enfants, quel bonheur !

Et Charles d'Avricourt fut, ce soir-là, le plus ravi des trois !

XI

Le comte du Laz d'Avricourt, chevalier de la Légion d'honneur, Croix de Guerre, a l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiselle Anne du Laz d'Avricourt, sa fille, avec Monsieur Pierre Villard-Lebreuil, lieutenant au 90e Dragons, chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre.

Le contre-amiral baron Spiegel, commandeur de la Légion d'honneur, commandant en chef des forces navales de l'Atlantique, et la baronne Spiegel, ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur cousin, Monsieur Pierre Villard-Lebreuil, lieutenant au 90e Dragons, chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre, avec Mademoiselle Anne du Laz d'Avricourt.

Et vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée, par Sa Grandeur Monseigneur l'évêque de Quimper, en la chapelle du manoir de Kerlaz, le mercredi 2 octobre 19 ..... à onze heures très précises.

Cric, crac ! les doigts secs de Marie-Aimée de Lorres déchirèrent en deux les feuillets de vélin, finement gravés, qu'elle lança d'un geste furieux dans la cheminée.

Tout ce que sa vanité démesurée avait pu concevoir de flatteur eût donc été susceptible d'être réalisé dans une union avec celui qu'elle avait dédaigné!

Etait-elle sotte, en fin de compte, d'avoir repoussé le seul épouseur qui se fût présenté ! Car, si beaucoup d'hommes lui faisaient volontiers la cour, pas un n'avait encore aspiré formellement à sa main. Elle s'était jouée du coeur de Villard-Lebreuil, elle avait espéré rencontrer l'oiseau rare et écraser de son triomphe l'amoureux évincé, et c'était lui qui, le premier, prenait cette revanche !

Et comme ç'avait été rapide !

Dans une heure, tout serait fini ! Le colonel de Lorres aurait servi de second témoin à son jeune officier pendant que sa fille, demeurée à Nantes, dévorait sa rage en silence. Elle avait voulu lire encore une fois ce faire-part. C'était retourner le poignard dans la plaie de son coeur orgueilleux, et, seule devant la cheminée, elle considérait d'un oeil courroucé la flamme qui consumait les derniers vestiges du fatal papier.

Maintenant elle échafaudait mille rêves extravagants ; Nany pouvait mourir (nous sommes tous mortels !) ; un chaud et froid au sortir d'un bal, un accident de cheval ou d'auto, des couches difficiles... Elle laisserait, bien entendu, sa fortune entière à son mari, et celui-ci, devenu libre, accourrait vers Marie-Aimée.

Evidemment, c'était une solution toute trouvée. En l'attendant, la jeune poétesse risquait fort de monter en graine, car, resplendissante de santé, au comble de ses voeux, Nany, ce jour-là, n'avait pas l'air le moins du monde de vouloir lui céder la place.

Elle quittait l'autel au bras de son mari, le front radieux sous le point d'Angleterre de son voile qu'entourait un mince cordon de lis et d'oranger. Le majestueux manteau de cour allongeait sa silhouette ; elle paraissait très grande ainsi, dans ce somptueux lampas d'un blanc étincelant lamé d'argent, plus grande en réalité que Pierre, qu'elle dépassait de la moitié de la tête. La faute en était, assurait-elle, à « ces perchoirs de talons » sur lesquels elle tenait en équilibre. Lorsqu'elle était entrée dans la rhapelle inondée de lumière, petit bijou d'art gothique dont les guirlandes de médéola, de jasmin et de myrte caressaient le dur granit, toute l'assistance avait été soulevée par un murmure flatteur.

Quel cadre d'apothéose que ce sanctuaire du manoir ! Le soleil se jouait superbement sur les vitraux peints avec amour par ces admirables artistes que furent les verriers du XVIe siècle, sur les pierres précieuses des vases sacrés, la crosse et la mitre de l'évêque, les soieries chatoyantes des ornements sacerdotaux, les ors des uniformes. Toute la foule des invités n'avait pu entrer dans la chapelle, et beaucoup d'entre eux durent rester sous le porche.

Les camarades de Pierre, venus en grand nombre pour assister à la cérémonie, le congratulaient chaleureusement, chacun, en son for intérieur, souhaitant de l'imiter. Et bientôt tous les invités furent réunis pour le déjeuner dans la vaste salle à manger et dans les salons y attenant.

Assise à la place d'honneur, Nany présidait. Pierre veillait sur elle avec un soin jaloux. Elle avait été si sage, si tranquille depuis quelques jours, qu'il tremblait de voir se rompre ce calme inaccoutumé... pourvu qu'elle ne s'avisât pas de boire exagérément du

PORTRAIT PAR PAUL CLEMENS

"...Et je trouve les Rouges à Lèvres Avon extraordinaires!

Sincèrement vôtre, Claudette Colbert"

"Souples, enchanteurs de coloris, tenaces à l'extrême, voilà les Rouges à Lèvres Avon," dit la dynamique Claudette Colbert, brillante étoile d'Hollywood. "Quant à l'étui, il est aussi d'un goût parfait"

Vous aussi, pouvez acheter chez vous vos produits Avon favoris, superbes de qualité, modiques de prix, grâce à votre Représentante Avon attitrée...

Réservez-lui bon accueil !

Accueillie par Mlle Colbert, Mme Nelle Ginthner, sa Représentante Avon attitrée, l'aide à choisir ses cosmétiques Avon favoris.

Avon COSMETIQUES

MONTREAL • NEW YORK • TORONTO • LONDON • QUEBEC
WINNIPEG • HAMILTON • WINDSOR • VANCOUVER • EDMONTON

Notez l'effet de marqueterie, agréable et reposant pour les yeux, créé par le sens alterné des "tuiles" de linoléum Jaspé; cette disposition offre aussi l'avantage pratique de masquer les marques de poussière jusqu'au prochain nettoyage. Ce parquet se compose de tuiles de linoléum Jaspé Dominion no J/722. Demandez à votre marchand nos dépliants illustrés contenant les indications relatives à la pose de ces tuiles.

PARQUETERIE D'ART...

un élégant carrelage de

TUILES DE LINOLÉUM DOMINION

Si vous combinez les avantages *pratiques* du linoléum et les mérites *artistiques de* carrelages aux dessins et couleurs harmonisés, qu'obtiendrez-vous? Un parquet comme celui qu'on voit ci-dessus — en "tuiles" de *linoléum* Dominion, qui répond à toutes les exigences de la décoration moderne.

La femme d'aujourd'hui ne recherche pas seulement de beaux parquets . . . elle veut aussi qu'ils soient pratiques. Les tuiles de linoléum Jaspé Dominion sont la solution de ce problème.

En effet, les planchers modernes, en plus d'être esthétiques, doivent aussi "faire gagner du temps". Il faut qu'ils soient souples sous les pieds et d'entretien facile. Ce sont là deux des qualités des tuiles de linoléum Jaspé Dominion. Votre fournisseur vous en montrera un choix remarquable et il se fera un plaisir de vous démontrer combien il est facile de poser ces carrelages de linoléum Dominion.

Les tuiles de linoléum Jaspé Dominion sont vendues en carrés ordinaires, ou taillées en triangles.

Le linoléum a fait ses preuves! *Le choix des couleurs du linoléum Dominion et de ses agencements décoratifs augmente constamment, mais sa qualité de durabilité reste toujours immuable, prouvée par plus de 40 ans d'usage dans les maisons particulières, écoles, hôpitaux, magasins, édifices publics du Canada.*

LINOLEUM *Jaspé* DOMINION

Magnifique . . . souple . . . DURABLE

En tuiles ou à la verge . . . un produit de
DOMINION OILCLOTH & LINOLEUM COMPANY LIMITED • Montréal
Maison fondée en 1872

champagne, ou de se griser par la conversation des uns et des autres ! La baronne Spiegel, cousine éloignée du lieutenant, qui lui avait servi de mère en la circonstance, s'amusait beaucoup des reparties de la jeune femme. Bien sûr, elle allait exciter Nany !... Cet idiot de petit d'Hargery, un camarade de régiment, ne se mêlait-il pas aussi de se faire valoir aux yeux de la mariée, de jouer au bel esprit ! Elle lui répondit du tac au tac, et Pierre n'était pas tranquille !...

Décidément, son rôle de mari, ange gardien d'une jolie femme, ne lui apparaissait pas comme une sinécure ! Enfin, on ne se mariait pas tous les jours, et la vie conjugale assagirait Nany. Pierre voulait en accepter l'augure.

Au dessert, il y eut des toasts échangés. Le colonel de Lorres, qui n'épousait pas les rancunes de sa fille, souhaita gracieusement la bienvenue à la jeune femme, au nom du régiment ; puis, les invités se dispersèrent dans le parc pour jouir encore de la splendeur de ce bel après-midi d'automne.

Discrètement, les mariés s'éclipsèrent pour aller changer de toilette. Une demi-heure plus tard, ils se retrouvèrent dans le petit salon du premier étage ; Pierre en civil, Nany en costume tailleur.

— Il est temps de partir, dit le lieutenant.

— Oh ! Pierre, est-ce absolument indispensable que nous partions tout de suite ?

— Mais, Nany, nous ne pouvons nous éterniser ici ! Le train n'attend pas !

Tendrement, le jeune officier attira sa femme contre lui. Elle se laissa faire avec une sorte de passivité ; puis, très bas, se dérobant :

— Quitter Kerlaz ! Oh ! Pierre, je crois que je n'en aurai jamais le courage !

— Il le faudra bien, pourtant ! Voyons, ma chérie, sois raisonnable ! Tu te réjouissais tant, ces jours derniers, de ce voyage à deux dont j'ai voulu te cacher le but, et qui constituera pour toi, je te l'assure, la plus agréable des surprises.

— Oui... mais... les jours derniers, ce n'était pas aujourd'hui, et maintenant que le départ est là, tout près, je ne puis me faire à l'idée de laisser papa, Mademoiselle, ma petite chambre, Stop, Rip, Origan, Jemmapes...

— Et puis quoi encore ?

Pierre commençait à s'impatienter Nany s'était assise sur sa valise, devant la cheminée, et ne semblait plus disposée à bouger...

— Viens-tu, Nany ?

— Je ne peux pas, Pierre !

Et de gros sanglots secouaient la poitrine de la jeune femme, qui répétait :

— Je ne veux pas quitter Kerlaz ni papa, je ne veux pas m'en aller.

— Nany, il faut en finir ! Si tu n'es pas plus obéissante, je vais aller chercher ton père.

— Ce n'est pas ma faute, je te dis que je n'ai pas de courage !

De guerre lasse, l'officier laissa là l'étrange enfant et, dégringolant l'escalier, se mit à la poursuite de M. d'Avricourt, qu'il découvrit sans peine sur la terrasse, au milieu d'un cercle d'amis, et, lui ayant adressé un signe d'appel, attendit dans le vestibule qu'il l'eût rejoint.

Craignant quelque catastrophe insoupçonnée, M. d'Avricourt interrogea anxieusement :

— Eh bien ? que se passe-t-il ?

— Nany ne veut plus partir !

— Ah ! par exemple ! Nous allons bien voir !

Et le comte se précipita dans le petit salon. Toujours assise sur sa valise, Nany ressemblait à une épave...

— Que me dit Pierre, mon enfant ? Tu refuses de le suivre ? Cette scène est parfaitement ridicule !

— Je veux bien le suivre, mais je veux rester à Kerlaz ! fit Nany, toute en larmes.

— C'est de la démence ! Tu es mariée, ton devoir est d'aller avec ton mari. Ne l'aimes-tu donc plus ?

— Si je ne l'aime plus ! je l'adore ! Mais, papa, mon papa chéri, je vous aime aussi et, en quittant Kerlaz, je vous perds !

— Tu me reverras, vous ne partez pas pour un voyage au long cours, que diable !

— Presque ! rectifia Pierre, sincère.

Les paupières que Nany tenait obstinément baissées se relevèrent d'un mouvement vif, et, curieuse :

— Oh ! Pierre, dis-moi où tu voulais m'emmener ! supplia-t-elle.

— Je t'avais promis une surprise ; ce n'en sera plus une si je te dévoile le but du voyage...

— Ça ne fait rien chéri, dis quand même !

— Puisque tu l'exiges, voici : le capitaine Lambertini, mon excellent camarade, est d'origine corse. Très riche, il possède un yacht, ancré pour le moment dans la rade de Saint-Pierre-Quiberon, où il vient de terminer une croisière sur les côtes de Bretagne. Ce yacht va rallier Ajaccio, son port d'attache, et Lambertini l'a mis à ma disposition. Je comptais m'y embarquer avec toi ; nous serons seuls à bord, sauf l'équipage, bien entendu. N'est-ce pas le cadre le plus séduisant que l'on puisse rêver pour une lune de miel ?...

— Pierre adoré, tu es un amour ! Je n'hésite plus, je pars !

Et Nany, se jetant au cou de son mari, l'étouffait littéralement sous ses baisers impétueux.

Il se dégagea avec un peu d'ennui :

— Finis donc, Nany, tu me décoiffes et tu déranges ma cravate !

Aussi disposée à partir qu'elle l'était l'instant auparavant à rester, la jeune femme ne l'écouta pas. Prenant sa valise, elle se précipita dans l'escalier, bientôt suivie de son père et de son mari.

La perspective du beau voyage projeté irradiait son charmant visage. Elle allait lancer le frêle esquif de son bonheur sur les flots agités de l'existence, sans autre boussole que sa jeune ardeur de vivre ou son bon plaisir, aveuglément confiante dans le pilote qu elle avait choisi, et qui, en cet instant même, la considérait d'un oeil vaguement inquiet. L'un et l'autre croyaient se connaître... tous deux s'étaient mépris.

XII

Que le décor avait changé, depuis que la *Speranza,* quittant la Côte de Granit pour relâcher sur la Côte d'Azur, avait cinglé vers l'île où naquit le conquérant du monde ! Que de splendeurs entrevues : somptueuses villas, palais royaux perdus dans un décor de palmiers ou de magnolias, montagnes imposantes qui prenaient tour à tour toutes les couleurs du prisme, et que baignait une mer de saphir, calme comme un beau lac. Oliviers gris, pins dentelés, orangers et caroalis, jardins pleins de roses, berceaux de jasmin ; pour la première fois, Nany faisait connaissance avec le Midi de la France et, prompte à l'enthousiasme comme à la satiété, elle traduisait sa joie en des commentaires originaux. Depuis huit jours, Pierre et elle, débarquant de la *Speranza,* avaient planté leur tente à Porto-Vecchio. De là, ils rayonnèrent dans les environs, faisant des ascensions à pied ou à dos de mulet; le soir, ils se promenaient au crépuscule dans une vieille calèche emportée au galop fou de ces petits chevaux corses qui vont comme le vent. Cette vie vagabonde, agitée, pleine de décousu et d'imprévu, convenait au tempérament casse-cou de Nany et la ravissait d'aise.

Elle perdait peu à peu cette légère teinte de sentimentalité que le mariage avait fait naître en elle dès les tout premiers jours de leur union et que Pierre avait espéré voir se dessiner avec plus de précision pour demeurer ensuite définitivement. Petit à petit, Nany redevenait l'enfant rieuse, exubérante, parlant à tort et à travers de tout ce qui lui passait par la tête, la joyeuse gamine qu'il connaissait depuis sa naissance et qu'il prenait assez difficilement au sérieux. Le lieutenant se refusait cependant à ne pas se croire heureux ; il faisait un louable effort pour se persuader qu'il était le mortel le plus comblé que la terre eût jamais porté, mais, au fond, il se rendait bien compte qu'il se mentait à lui-même. Il devait s'avouer que Nany n'était pas la femme qu'il eût choisie s'il n'y avait été en quelque sorte forcé par les événements et inspiré par l'élan chevaleresque qui l'avait jeté vers elle pour la protéger. Elle ignorerait toujours que le dépit d'un amour contrarié et la dette de reconnaissance dont il croyait être redevable envers son tuteur étaient les mobiles auxquels il avait obéi en l'épousant.

Ce matin-là, assis sur le banc de l'hôtel où ils étaient descendus et qui dominait la mer par une vaste terrasse, il fumait rêveusement ; le temps était superbe, le port animé par un va-et-vient de barques, de pêcheurs, de marchands de poissons ; des enfants couraient le long du quai, en proposant, dans leur langue sonore, des fruits ou des fleurs aux touristes qui débarquaient. Une vie intense débordait de cette foule grouillante, bigarrée. Pierre se sentait très étranger à tout ce mouvement, très distant, perdu qu'il était dans ses pensées...

Sans façon, une main légère lui arracha la cigarette des lèvres, et une fraîche bouche se posa sur sa joue :

— Bonjour, monsieur le vilain, qui ne voit même pas sa petite femme arriver !

Rieuse, Nany s'asseyait sur les genoux de son mari. Elle était toute rose et blonde, par ce soleil d'automne. Elle sentait bon la verveine du bain matinal, mais, plus persistant encore était ce parfum de jeunesse, de fraîcheur qui émanait de tout son être. Involontairement, Pierre fut séduit :

— Te voilà donc, chérie ! je commençais à croire que tu ne te lèverais jamais ! reprocha-t-il, aimable.

— C'est que, hier, nous avons fait une telle randonnée ! Moi qui ne connais guère la fatigue, j'en avais plein les quilles.

— Oh ! Nany !

— C'est vrai, mon pauvre chou, tu n'aimes pas que je parle argot ! Je ne le ferai plus, je te le promets !

— Tu t'engages peut-être imprudemment !

— Enfin, je veillerai sur ma conversation, tu verras ! Je meurs... oui, je meurs de faim. As-tu déjeuné ?

— Non, je t'attendais.

— Alors, veux-tu appeler pour qu'on nous serve ?

Cinq minutes plus tard, un garçon de l'établissement apportait au jeune couple un plateau contenant, en outre du déjeuner, deux lettres arrivées par le dernier courrier.

— Le facteur vient de passer, expliqua-t-il.

Pierre s'était emparé des enveloppes ; il les examina et en tendit une à Nany.

— De papa ! Veine !... chance ! chance ! c'est « chance » que je voulais dire, Pierre ! Oh, oh ! il y en a bien long ! Voyons un peu ce qu'il raconte.

Les yeux pleins de joie, Nany décachetait la missive. Tout à coup, Pierre la vit pâlir jusqu'aux lèvres, se redresser brusquement, puis elle vint s'abattre contre sa poitrine comme un oiseau blessé, en murmurant d'une voix enrouée de rauques sanglots :

— Ce n'est pas possible !... ce serait trop affreux !...

Son mari, devinant trop bien de quoi il s'agissait, n'osait l'interroger...

— Qu'est-ce ?... risqua-t-il timidement.

— Oh ! Pierre, papa qui oh ! mon Dieu ! qui se... se remarie !

Elle s'était littéralement effondrée dans les bras que son époux compatissant lui tendait.

— Veux-tu rentrer, ma chérie ?

— Oh ! c'est inutile ! n'importe où nous irions, ce serait la même chose ! Il n'y a personne ici, et il me semble que je n'ai plus d'air !... j'étouffe ! Quelle atroce nouvelle !

Ses doigts se crispaient sur le vélin fin de la fatale missive, qu'elle inonda de ses larmes. Elle était dans un tel état d'énervement que Pierre, d'autorité, la fit remonter dans sa chambre et l'étendit sur le divan.

Son coeur battait à coups précipités. Sur son visage décomposé se lisaient l'effroi, la stupeur.

— Jamais je n'aurais pu supposer pareille chose ! Papa ! mon papa chéri ! Oh ! cette femme, je la hais ! je la maudis !

— Nany ! ne t'exalte pas ainsi, tu te fais mal et tu dis des choses que tu regretteras plus tard ! Calme-toi, je t'en conjure.

— C'est bientôt dit !... Comprends-tu, Pierre, que papa oublie à ce point ma pauvre maman, qu'il se soit épris d'une autre femme ? Bien sûr, elle ne l'aime pas, cette Sabine, avec ses grands airs de princesse ! elle le rendra malheureux ! Elle l'épouse parce qu'elle a peur de ne pas trouver mieux, ni aussi bien, et de rester vieille fille, mais c'est la fortune de papa qui la tente !

— Tu n'en sais rien, après tout, Nany; ne t'agite pas ainsi ! Ton père est encore si jeune, si séduisant ; il n'est pas surprenant qu'il ait pu plaire et songer à refaire sa vie !

— Refaire sa vie ! Ah ! tu es bien un homme, toi !... Comme si on pouvait aimer deux fois !

— Lorsque tu seras vieille, tu auras plus d'indulgence. Il ne faut pas être égoïste, ma chérie. Ton père, sans toi eût été bien seul à Kerlaz.

— Mais je me demande, observa Nany méfiante, s'il n'y a pas déjà longtemps que ça mijotait, cette histoire-là !... Je me souviens, maintenant. que lorsque la belle Sabine est venue à la maison, il y a deux ans, papa la regardait avec des yeux ! Sur le moment, je n'avais pas réfléchi davantage, mais aujourd'hui...

— Aujourd'hui, tu vas être une bonne fille et écrire à ton père pour le rassurer.

— Jamais de la vie ! Je n'aime plus papa ! Oh ! mon papa chéri ! et je déteste cette femme !

Nany recommença à sangloter de plus belle, et son mari eut fort à faire pour la ramener au calme. Lui qui n'avait rien ignoré des soucis, des angoisses du comte, il eût dû se réjouir de voir enfin son plus cher désir réalisé, mais il ne pouvait s'empêcher de songer avec quelle amertume, que le bonheur de son tuteur se payait au sacrifice de sa liberté !

Il avait été si préoccupé de l'attitude de sa femme qu'il ne pensa pas à prendre connaissance de son propre courrier. Ce fut elle qui le lui rappela, par une de ses boutades saugrenues dont elle était coutumière.

— Décachète donc ta lettre, mon chéri ! Ce n'est pas ton père qui t'annonce son mariage, à toi ! Tu n'as rien à craindre !

Docile, Pierre ouvrit la feuille qui avait tout l'air d'un pli de service. Il

[*Lire la suite page* 41]

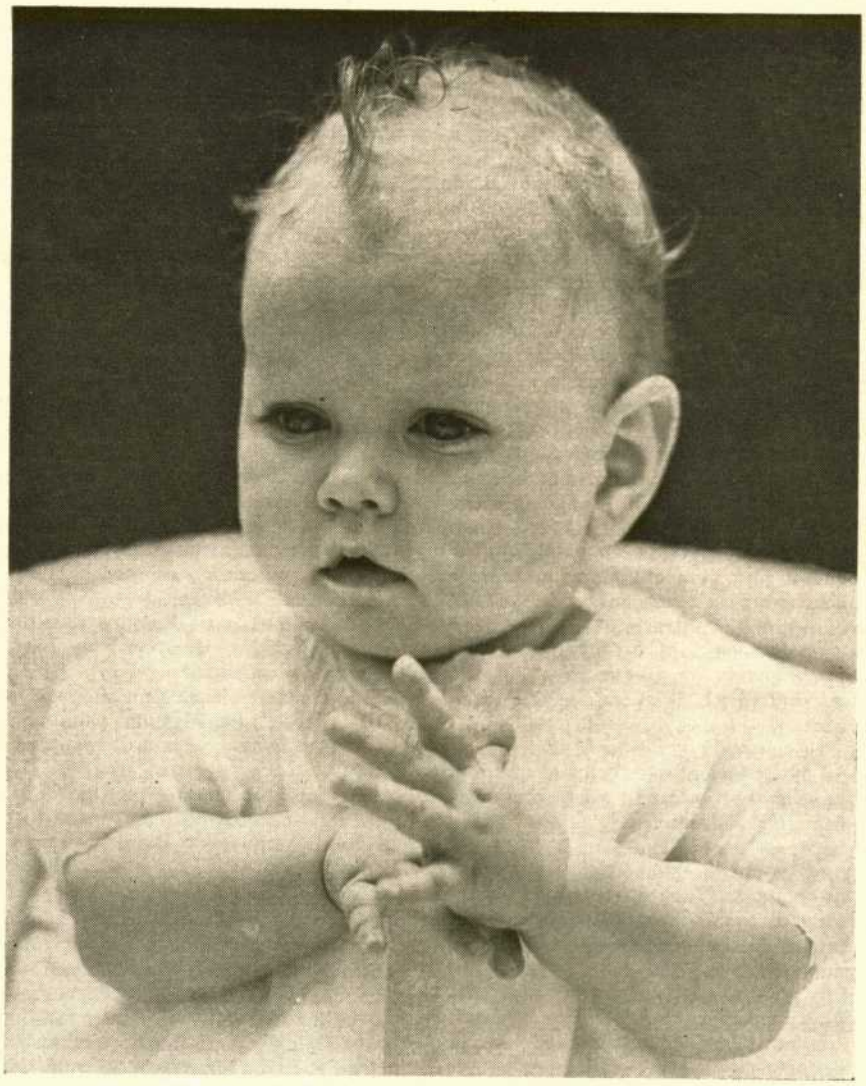


Photo HEINZ

BÉBÉ COMPTE SUR VOUS

DURANT sa première année, le bébé combat pour sa survivance. Pour aider ce petit être à s'en tirer sain et sauf, on devrait, à intervalles réguliers, vérifier son poids et sa grosseur, pour savoir si son développement est normal. L'immunisation contribuera à le protéger contre les maladies ennemies de la première enfance. Un examen régulier fait par un médecin, par une infirmière, ou dans une clinique pour bébés aidera les plus petits citoyens du Canada à traverser une période critique.

•

Ce n'est pas le jouet le plus coûteux qui rend l'enfant heureux. Des blocs de bois fabriqués à la maison, des boîtes de fer blanc aux couleurs vives, des boîtes de carton reliées par des bouts de ficelle pour en faire des trains lui procurent autant de plaisir. Les objets très compliqués peuvent amuser le papa, mais le petit aime des jouets simples. La plupart des parents peuvent fabriquer des jouets à bon marché avec des choses et des débris d'objets qui traînent à l'entour de la maison, ce qui amusera les enfants trop jeunes pour aller à l'école, lorsqu'ils gardent la maison parce qu'ils sont malades ou en mauvaise santé.

•

Q. — Le lait est-il un aliment parfait susceptible d'aider à la conservation d'une bonne santé dentaire ?

R. — Oui, très certainement, le lait et tous les produits lactés, — la crème, le beurre, la crème à la glace, tous les fromages, etc... sont de parfaits aliments devant obligatoirement faire partie d'une diète bien balancée, chez la mère expectante, chez le bébé, chez l'enfant, chez l'adolescent, — aliments indispensables à la bonne formation des dents durant toute la période de calcification de l'émail dentaire, ainsi que plus tard encore et pendant toute la vie en tant qu'éléments essentiels d'une diète rationnelle d'entretien et de soutien. Mais il ne faut jamais oublier que le lait et tous les produits lactés, qui demeurent dans la bouche, sur les dents, sont une source d'acide lactique qui attaque très vite l'émail des dents. En conséquence, quand on a consommé du lait et des produits lactés, il faut donc se brosser très minutieusement les dents avec, si possible, un bon dentifrice alcalin, et se rincer soigneusement la bouche.

Servez aux écoliers qui ont toujours faim des goûters composés de lait, de jus de fruits, de lait de beurre, de fruits ou de biscuits de farine d'avoine. Mais ne leur donnez jamais rien qui puisse nuire à leurs repas réguliers.

Les premières dents des enfants sont importantes et devraient être traitées avec soin. De mauvaises habitudes de table, des défauts de prononciation, des dents permanentes mal poussées sont la rançon de la perte prématurée des dents des enfants causée par la négligence.

•

Ne négligez pas les maux de gorge ou autres affections des voies respiratoires chez les enfants. S'ils sont d'origine streptocoque, ils peuvent provoquer la fièvre rhumatismale chez les enfants qui y sont enclins.

•

La petite vérole deviendra bientôt, dans notre pays, une maladie disparue. Elle a été éliminée par la vaccination. Mais elle peut se manifester de nouveau si on néglige la vaccination.

[*Suite de la page* 39]

la parcourut très vite, puis la referma, disant d'un ton détaché :

— Je suis muté au 2e chasseurs à Pontivy.

— Ah ! par exemple ! Tu avais donc demandé ton changement ?

— Dans le temps !... fit évasivement Pierre, s'en voulant *in petto* de ce petit accroc à la vérité.

En réalité, il avait cherché à permuter dès ses fiançailles, ne se souciant pas d'amener Nany à Nantes, où elle serait en contact forcé avec Marie-Aimée de Lorres. Il ne tenait ni à retrouver la jeune fille, ni s'exposer à la voir devenir une amie de sa femme. Le plus simple était d'éviter ces occasions de rapprochement en allant planter sa tente sous d'autres cieux.

Cette stratégie, qu'il croyait si habile, devrait avoir un résultat désastreux. Le plus sage eût été de rester dans le sillage de l'infidèle, moins dangereuse de près que de loin. La fuir, c'était avouer le pouvoir qu'elle avait sur son coeur et reconnaître qu'il ne se sentait pas de force à lui résister. C'était aussi laisser le champ libre à une imagination vagabonde qui parerait l'absente de toutes les séductions, alors qu'elle ne méritait ni l'indulgence ni l'intérêt que son ancien admirateur serait, dans la suite, trop disposé à lui accorder.

Après la réception de ces deux lettres, Nany, qui, la veille, ne parlait rien moins que de rester et habiter la Corse, n'eut de répit qu'elle n'eût décidé Pierre à partir. Elle voulait revoir son père, à tout prix, disait-elle, gardant le fol espoir de le faire abandonner une décision qui semblait irrévocable. Elle souffrait profondément, et Pierre l'aima mieux ainsi, tout alanguie, prostrée dans une douleur qui n'était pas feinte. Il lui semblait que lui seul en ce moment était capable de consoler ce grand chagrin, et il se disait en lui-même :

« Mon sacrifice n'aura pas été vain ; puissent des jours heureux m'en récompenser ! »

C'est dans cet état d'esprit qu'il rentra en France.

XIII

« Ah ! Pierre ! c'est trop drôle ! Ma belle-mère qui est montée dans un avion allemand pendant la guerre !

Le lieutenant Villard-Lebreuil fixa des yeux interrogateurs sur sa femme qui rentrait en s'esclaffant d'un rire un peu forcé.

— Dans un avion allemand... pendant la guerre... Comment cela ? Je ne te comprends pas !

— Voici. J'étais en visite chez Mme Onfroy. Il y avait affluence de belles madames et de pimpants lieutenants. Arrive le commandant Saint-Galmier (tu sais... celui que tes camarades ont baptisé « Eau minérale ») qui a le mauvais goût, croyant me faire plaisir, de me parler du remariage de mon père ! Selon lui, Mlle de Ponty était la huitième merveille du monde ! Belle, intelligente, spirituelle, riche, et une place de choix dans le Gotha. Jusque là, j'écoutais, muette, sans prendre aucune part, je te l'avoue, à ces litanies, quand les derniers mots du commandant m'ont fait sursauter.

— Dans le Gotha ! Ah ! bien vrai ! elle a dû en massacrer des innocents, m'écriai-je.

« Je ne sais pas ce qu'ils avaient tous, mais les voilà pris d'un fou rire. Le commandant m'a dit que j'étais « exquisement jeune » ! Moi, qui ne croyais pas avoir fait preuve de tant d'esprit, je riais aussi, mais je t'assure que je n'en reviens pas et que cette histoire me semble invraisemblable !

— Encore une gaffe, ma pauvre Nany ! Décidément, tu t'y abonnes ! fit Pierre, d'un air soucieux et lassé à la fois.

La jeune femme, qui, câlinement, s'était installée sur ses genoux, le regarda, anxieuse.

— Allons, bon ! qu'est-ce que j'ai fait encore ? demanda-t-elle avec une amusante petie moue.

— Voyons, tu ne me feras pas croire que tu ignorais que l'almanach de Gotha est un annuaire dans lequel figure la meilleure noblesse de France et d'Europe ?...

— C'est toi qui me l'apprends, mon cher ! Est-ce que je me suis jamais occupée de ces balivernes-là ! ça m'est bien égal d'avoir un nom qui se dévisse, comme disait papa, ou de m'appeler Pipelet ou Tartempion ! La preuve, c'est que je t'ai épousé !

— Tu tiens à me dire des choses désagréables.

— Mais non, je t'assure, mon petit Pierre, que je serais désolée que tu puisses supposer un seul instant que j'ai voulu te froisser ! Embrasse ta petite femme, et faisons la paix !

Nany tendait vers les lèvres de son mari son frais visage. Sans empressement, il obéit.

La venue du ménage à Pontivy avait fait sensation. Nany y arrivait précédée d'une réputation d'originalité et de colossale fortune. De lui, on disait qu'il avait épousé le sac. Les curieux s'étonnèrent de voir ces jeunes gens mener dès le début une vie très simple, sans train de maison luxueux. Leur installation dans une jolie villa sur le quai de Presbourg était confortable, mais le personnel se bornait à une ordonnance et une cuisinière.

Pierre, têtu, voulait que sa femme en passât par où il avait décidé, c'est-à-dire que leur budget fût établi sur des chiffres relativement modestes, et qu'elle dût se contenter du cinquième environ des revenus que son père avait compté lui servir.

Chez la jeune femme, ce changement total d'existence ne s'opérait pas sans trouble. Il se doublait d'ailleurs de la déroute apportée en son coeur et dans son esprit par la seconde union de son père. Lorsqu'elle avait revu celui-ci, elle avait tout essayé pour le faire revenir sur une résolution qui la désespérait, mais qu'elle reconnut bientôt comme inébranlable, et se heurta à un projet, arrêté depuis longtemps, contre lequel, désormais, elle ne pouvait rien. Ses larmes, ses supplications, son courroux même, n'attendrirent pas le comte, que la perspective de voir enfin son rêve réalisé plongeait dans une intime jubilation. Son mariage avec Mlle de Ponty eut lieu au commencement de décembre, dans la chapelle du château des Fusellières. Nany refusa obstinément d'y assister (on ne l'avait d'ailleurs pas invitée de façon très pressante) ; son mari s'y rendit seul et, au retour, chercha à la convaincre que devant le fait accompli, il était de bonne diplomatie de l'accepter sans récrimination. Selon lui, la nouvelle comtesse d'Avricourt était animée envers sa belle-fille des meilleures intentions et désirait que la concorde régnât au sein de la famille.

Boudeuse, Nany répétait à chaque nouvelle tentative de rapprochement :

— J'adore mon père, je ne cesserai pas de l'aimer, mais je veux ignorer cette femme qui me l'a pris !

Elle écrivait cependant de fréquentes lettres à ce père si tendrement chéri qui était tour à tour le plus généreux des banquiers ou le plus indulgent des conseillers, la comblant de cadeaux pour pallier ce dont la frustrait l'intransigeance de Pierre.

Baudouin de Ponty était dans le vrai, le jour où il affirmait à sa soeur que le seigneur de Kerlaz avait le coeur assez large pour y loger à la fois sa femme et sa fille. Le bonheur ne l'avait

la véritable beauté

EST À VOTRE PORTÉE

Voilà une bonne nouvelle . . . et qui est vraie! Pour être plus belle que vous ne l'auriez jamais rêvé, vous n'avez qu'à remplir le coupon ci-dessous et à nous l'adresser. Votre "Beauty Counselor" ira vous voir quand vous le voudrez. Dans l'intimité de votre propre maison, en moins d'une heure, vous deviendrez plus belle . . . quels que soient votre âge . . . votre teint . . . vos occupations. Bien entendu, cela n'entraîne aucune obligation.

Beauty Counselors OF CANADA LIMITED

Publicité acceptée par le Canadian Medical Association Journal.

Sachez ce que vous achetez

BEAUTY COUNSELORS OF CANADA LIMITED, 101
WINDSOR, ONTARIO

☐ *J'aimerais savoir ce que j'achète avant de l'acheter. Veuillez prier ma "Beauty Counselor" de passer me voir. J'ai plus de 21 ans.*

☐ *J'aimerais me renseigner davantage sur vos "Beauty Counselors". Veuillez me renseigner.*

☐ *J'aimerais savoir comment je peux devenir "Beauty Counselor."*

NOM_____

ADRESSE_____ TÉL._____

VILLE_____ PROVINCE_____

Faites cette exquise pâtisserie avec la nouvelle levure SÈCHE rapide!

Voici un dessert succulent! N'attendez pas d'avoir des invités: faites-le tout de suite—facilement, rapidement, avec la nouvelle Levure Sèche Fleischmann qui lève vite. Cette merveilleuse levure conserve toute sa vigueur dans votre armoire!

Imaginez la commodité! Finis ces gâteaux de levure qui se détériorent et perdent trop vite leur activité! Plus besoin de garder la levure au réfrigérateur. La nouvelle Levure Sèche Fleischmann garde toute sa vigueur jusqu'au moment de servir!

Vous verrez comme c'est facile de cuire avec de la levure et comme vos résultats seront merveilleux. Achetez aujourd'hui une douzaine d'enveloppes de Levure Fleischmann qui lève vite et gardez-les dans votre armoire!

SUCCULENTE TRESSE FARCIE DE CONFITURE

(Recette pour deux grosses tresses)

Portez au point d'ébullition
¾ tasse lait
¼ tasse sucre granulé
1½ c. à thé sel
3 c. à soupe shortening
Retirez du feu et laissez tiédir. Entre temps, mesurez dans un grand bol
½ tasse eau tiède
1 c. à thé sucre granulé
et brassez jusqu'à dissolution du sucre. Parsemez le contenu de
1 enveloppe de Levure Sèche Fleischman qui lève vite
Laissez reposer 10 min., PUIS brassez bien. Incorporez-y le mélange refroidi de lait et sucre et
1 oeuf bien battu
Incorporez
2 tasses farine à pain tamisée une fois
et battez lisse. Ajoutez
2¼ tasses (environ) farine à pain tamisée une fois
Versez la pâte sur une planche légèrement farinée et pétrissez-la lisse et élastique. Mettez-la dans un bol graissé; badigeonnez-en le dessus de beurre fondu. Couvrez et laissez lever au double du volume dans un endroit chaud, à l'abri des courants d'air. Dans l'intervalle, combinez ensemble
1 oeuf légèrement battu
2 c. à soupe crème
¾ c. à thé vanille
1¼ tasse cassonade (légèrement pressée)
¼ tasse miettes de pain sec tamisées
1 tasse d'avelines hachées fin
⅓ tasse d'écorces confites hachées

Abattez la pâte, divisez-la en 2 portions égales et formez en boules lisses. Abaissez au rouleau chaque boule en un morceau de 10" x 7"; détachez la pâte. Badigeonnez chaque morceau de
2 c. à soupe de beurre mou
et parsemez du mélange dans lequel entrent les avelines. Commençant sur le sens de la longueur, enroulez chaque morceau de pâte à la manière d'un gâteau roulé; fermez les bords et les bouts. Roulez maintenant en morceaux de forme oblongue mesurant 12" x 6"; détachez la pâte. Coupez chaque morceau en 3 bandes sur le sens de la longueur, jusqu'à un pouce d'un des bouts. Tressez ces bandes, fermez-en les bouts et repliez-les sous les tresses. Placez sur tôles graissées. Graissez le dessus, couvrez et laissez lever au double du volume. Cuisez à four modéré (375°F.) environ 25 minutes. Laissez refroidir et remplissez les interstices des tresses avec de la confiture épaisse ou de la crème de butterscotch. Glacez et parsemez d'avelines hachées gros.

point rendu égoïste et, de tous ses voeux, il appelait l'instant où Nany consentirait à revenir sous son toit.

Pâques approchait ; la lande se couvrait de fleurs ; le mimosa, les violettes, embaumaient l'air si doux ; comme le vieux manoir devait être rajeuni sous le soleil printanier ! Comme ce serait bon de gambader dans la campagne verte, de se jeter à travers champs au galop éperdu de son cheval, ou mener à fond de train la petite « citro » le long des chemins rocailleux !...

Pensivement, la jeune femme s'était assise par terre, sur un coussin, devant la cheminée, et contemplait la flamme qui brillait entre les lourds landiers de fer forgé.

Désoeuvrée, désorientée, la petite Mme Villard-Lebreuil, qui n'avait jamais connu l'ennui, trouvait les heures bien longues et monotones depuis son mariage. Pierre s'était décidé à préparer l'Ecole de guerre et prenait prétexte de ce surcroît de travail pour rester enfermé avec ses livres et ses cahiers. Gentiment, les premiers temps, Nany avait voulu lui tenir compagnie ; il dut lui avouer que sa présence le gênait, car elle ne savait guère demeurer tranquille, et dorénavant elle se tint dans un petit salon voisin du bureau de son mari. Elle errait lamentablement de la cave au grenier de sa maison qui lui semblait microscopique après son beau Kerlaz, vaste comme une caserne ! Pas de jardin, elle qui aimait tant les fleurs, les grands arbres ! plus de lapins à surveiller, de poules à gaver ! Finies les randonnées à cheval ou en auto : la « Citro » était restée à Kerlaz, et Pierre n'autorisait sa femme à monter qu'au manège ou, à de rares intervalles, à faire quelques promenades aux environs.

Jusqu'ici, Nany avait refusé deux invitations sur trois. Les distractions, cependant, ne manquaient pas : five-o'clock, bridges, soirées, dîners, tennis, pique-niques, surprises-parties, la garnison tenait à soutenir sa réputation, mais rien, décidément, ne tentait cette trop jeune femme.

Elle s'étiolait un peu, avait maigri et perdu un soupçon de cette fraîcheur éblouissante qui, avec ses beaux yeux, constituaient sa principale séduction. On essaya de lui faire la cour, elle ne parut pas s'en apercevoir. Elle avait encore, mais moins fréquemment, des éclats de robuste gaîté d'enfant heureuse qui ignore tout de la vie. Maintenant, c'était la vie qui la prenait entre ses griffes, et, peu à peu, Nany inclinait vers une troublante et incompréhensible mélancolie.

Ce soir-là, donc, évoquant les guérets en fleurs, le doux ciel azuré de Kerlaz, songeant à tout ce qu'elle avait laissé là-bas, Nany poussa un tel soupir que, de la pièce voisine, Pierre, qui venait de terminer une carte, se leva, la rejoignit et lui demanda, non sans ironie :

— Qu'as-tu donc, Nany ?... Coeur qui soupire n'a pas ce qu'il désire !

— C'est bien vrai !

— Que manque-t-il à ton bonheur ?

— Tout !

— C'est beaucoup !

— Toi, d'abord ! J'avais cru, en t'épousant, que nous ne serions guère séparés, et je ne te vois jamais !

— Que veux-tu, ma chère, l'examen que je prépare a des exigences...

— Je sais, je sais, mais même, matériellement, quand nous sommes réunis, nous sommes si loin l'un de l'autre...

— Il la regarda, feignant de ne pas comprendre.

— Tu devines fort bien ce que je veux dire, Pierre, ne me cache pas la vérité ! Est-ce que je te rends heureux ?

— Mais oui, ma petite, quelle idée te fais-tu donc ?...

— Je ne me fais pas d'idée, je me demande seulement si je suis à la hauteur, et si tu n'as pas honte de moi, si tu ne regrettes pas de t'être marié.

— Mais non, voyons...

— C'est que... Pierre, pardonne-moi de te dire cela... tu n'es pas toujours très gentil avec moi... tu me brusques, tu me parles avec humeur... ainsi, ce soir encore, tu me traitais avec dédain.

Nany s'était levée et regardait Pierre dans les yeux.

Il se sentait le cerveau en ébullition ; il avait besoin qu'on le plaignît, qu'on le dorlotât ! Cette belle jeune femme qui était à lui, dont le coeur n'avait jamais battu pour un autre que lui, l'interrogeait avec angoisse, il voulut la rassurer :

— Nany, dit-il en riant, ton imagination te perdra !

— Tu m'aimes, mon chéri ?...

— Mais oui !... que veux-tu de plus !

Il l'avait prise par les épaules et l'embrassait avec une sorte de rudesse, visiblement pressé d'en finir.

La voix de Nany trembla :

— Pierre... redis-le-moi... est-ce que je te rends heureux ?

—Certes ! Et moi ?

— Toi aussi !...

Ils se regardèrent encore, puis détournèrent les yeux. Ils venaient d'éprouver l'impression atroce de se mentir l'un à l'autre...

XIV

"Une lettre pour toi, Nany !

Pierre rentrant du quartier, remit à sa femme le courrier qu'il venait de recevoir et l'embrassa distraitement.

Insensiblement, chaque jour s'élargissait la fissure créée entre leurs deux âmes. Ce n'était rien : une nuance infime, un mot, un geste, un regard, mais déjà l'intimité de leur vie conjugale n'était plus qu'apparente, et ils se sentaient, chaque jour, devenir l'un pour l'autre des étrangers. Pierre, sans en avoir pleinement conscience, manifestait envers Nany cette courtoisie froide, ces égards sans transport, cette politesse sans abandon que l'on accorde par devoir à une femme que l'on a des raisons de respecter, mais pas d'aimer. Il se disait avec une sourde amertume :

— Nany manque de féminité ! Elle est incapable de répondre à l'élan qui m'a jeté vers elle. Ma vie amoureuse est brisée !

Elle, comme une sensitive froissée, repliait ses corolles prêtes à s'épanouir, et sous des apparences d'insouciance, dut cacher désormais dans un coeur anxieux tout un trésor de tendresse inassouvie et méconnue.

Ce matin-là, elle revenait d'une promenade à cheval avec deux de ses amies. Elle avait eu juste le temps d'enlever son amazone, lorsque Pierre lui remit la lettre, qu'elle reçut sans empressement. La nouvelle comtesse d'Avricourt faisait preuve, envers sa petite belle-fille, des plus louables efforts de concorde et de bonne entente. Elle lui écrivait souvent, l'invitant à revenir à Kerlaz, ce à quoi Nany ne s'était pas encore résignée.

Elle affecta de ranger divers objets dans le studio, commença de lire le journal, puis, comme Pierre, poliment, demandait :

— Ton père va bien ?

Elle répondit :

— Ah ! c'est vrai, j'oubliais cette lettre !

Et elle décacheta l'enveloppe d'un doigt nonchalant.

Sans plus prendre garde à sa femme que si elle n'existait pas, l'officier ouvrit un gros traité de balistique, dans lequel il parut s'absorber. Au bout d'un instant, étonné de ne pas entendre

[*Lire la suite page* 46]

Glace mousseuse

1 *tasse de sucre fin*
¼ *de c. à thé de crème de tartre*
3 *c. à tb. d'eau froide*
1 *blanc d'oeuf*

Mettre le tout dans un bain-marie et battre au moussoir jusqu'à obtention d'une belle mousse blanche et ferme. A l'aide d'une spatule, étendre sur le gâteau et couvrir de noix de coco râpé.

•

Cocktail au jus de tomates
Cervelles de veau en croûtes
Jambon rôti
Sauce au raisin
Pommes de terre rôties
Petits pois sautés à la française
Salade verte à la chiffonnade
Tartelettes amandines
Duchesses pralinées

Cocktail au jus de tomates

2 tasses de jus de tomates
2 c. à tb. de vinaigre de vin ou de cidre.
1 c. à tb. de sucre
1 petite feuille de laurier
2 c. à tb. de jus de citron
1 c. à tb. d'oignon râpé ou haché finement.
1 branche de céleri

Mêler le tout et laisser macérer 1 heure. Couler et servir glacé avec une olive farcie et une petite branche de cresson.

Mousse de saumon en gelée

2 *c. à soupe de gélatine en poudre*
2 *tasses d'eau froide*
⅓ *de tasse de vinaigre*
3 *c. à soupe de sucre granulé*
½ *c. à thé de sel*
⅛ *c. à thé de poivre*
½ *tasse de mayonnaise*
½ *tasse de céleri coupé en dés*
¾ *de tasse de chou cru haché ou de concombre en dés*
2 *boîtes (environ ½ lb. chacune) de saumon, égoutté et déchiqueté*

Faire gonfler la gélatine dans une ½ tasse d'eau. Verser 1½ tasse d'eau dans une casserole ; ajouter le vinaigre, le sucre, le sel et le poivre. Faire chauffer jusqu'au point d'ébullition et brasser jusqu'à ce que le sucre soit fondu. Enlever du feu, ajouter la gélatine gonflée et brasser jusqu'à ce qu'elle soit fondue. Refroidir en agitant constamment jusqu'à ce que le mélange commence à prendre. Incorporer la mayonnaise, le céleri, le chou ou le concombre et le saumon Verser dans un moule préalablement passé à l'eau froide et légèrement graissé à l'huile. Laisser prendre. Démouler et servir sur un plat décoré de légumes découpés. (8 portions) *Courtoisie de Associated Salmon Canners of British Columbia.*

MES RECETTES DE CUISINE [*Suite de la page* 21]

Cervelles de veau en croûtes

1 *petite boîte de crevettes*
2 *cervelles de veau*
1 *oeuf battu avec* 1 *c. à tb. de lait*
Chapelure fine, beurre et jus de citron.
6 *tranches de pain*

Faire dégorger les cervelles dans l'eau froide ½ heure. Enlever toutes les nervures sanguines et faire bouillir doucement dans 4 tasses d'eau à laquelle on ajoute 1 c. à thé de sel et 1 c. à thé de vinaigre. Laisser cuire jusqu'à ce que tendre 8 à 10 minutes. Retirer du feu, égoutter, couper en morceaux d'un pouce environ. Passer dans l'oeuf battu puis dans la chapelure fine et faire frire à la poêle dans du beurre jusqu'à ce que bien doré.

D'autre part, faire jeter un bouillon aux crevettes, enlever la petite ligne noire. Egoutter et tenir à la chaleur. Beurrer de minces tranches de pain, enlever la croûte et presser dans des moules à muffins pour en faire des cassolettes. Faire sécher et dorer au four de 350° F. Remplir ces cassolettes de cervelle frite et de crevettes passées dans du beurre fondu et du jus de citron. Garnir de persil frais

Jambon rôti

Mettre dans une grande marmite d'eau bouillante 1 jambon de 10 à 12 livres.

DANS CE PAQUET COMPACT

8 TRANCHES parfaites

...ET CHAQUE TRANCHE D'UNE SAVEUR EXQUISE!

Les plus belles tranches de fromage fondu sur le marché! Tranches coupées, enveloppées et scellées par Kraft.

Le fromage fondu pasteurisé le *plus moelleux*, le plus délicieux que vous ayez jamais goûté, en tranches *parfaites* . . . les plus pratiques pour collations que vous ayez eues dans le réfrigérateur!

Ce sont les fameuses Tranches de Luxe Kraft, qu'une merveilleuse invention nouvelle a rendues possibles. Grâce à elle, le fromage fondu est *coulé en tranches* dès sa sortie des pasteurisateurs—chaque tranche contient le maximum de saveur.

Ces tranches sont immédiatement enveloppées et scellées en un paquet compact—elles sont protégées ainsi jusqu'à votre cuisine.

Goûtez ces Tranches de Luxe Kraft et constatez comme elles sont plus savoureuses que le fromage tranché ordinaire.

Voyez aussi comme les tranches (8 au paquet) se séparent proprement, facilement (pas de bords brisés ni desséchés!).

4 VARIÉTÉS. Ayez-en toujours à la maison — elles économisent temps et espace!

Ecoutez "L'ÉPERVIER" *chaque lundi soir*, CKVL et les postes de la Radio française du Québec

TRANCHES De Luxe KRAFT

LES FROMAGES LES PLUS POPULAIRES AU MONDE SONT FABRIQUÉS PAR KRAFT

Laisser cuire 25 minutes à la livre au-dessous du point d'ébullition. Retirer du feu, laisser reposer si possible 1 heure dans l'eau de cuisson. Mettre dans une lèchefrite sur un gril, enlever la couenne, carreler toute la partie grasse et saupoudrer du mélange suivant :

½ tasse de chapelure
½ tasse de cassonade
2 *c. à thé de moutarde en poudre*

Piquer çà et là des clous de girofle et mettre au fond de la lèchefrite 1 tasse d'eau de cuisson du jambon et ½ tasse de vinaigre. Cuire à 400° F. jusqu'à ce que toute la surface soit bien dorée et croustillante, 40 à 45 minutes environ.

Servir avec une sauce au raisin.

Sauce au raisin

1½ *tasse d'eau de cuisson du jambon*
½ *tasse de cassonade*
3 *c. à tb. d'amidon de maïs, (cornstarch)*
2 *c. à tb de vinaigre*
½ *tasse de raisin*
1 *citron tranché*

Mettre dans une casserole la cassonade et l'amidon de maïs, délayer avec l'eau de cuisson. Laisser cuire jusqu'à épaississement. Ajouter tous les autres ingrédients et servir chaud avec le jambon.

Pommes de terre rôties

Peler des pommes de terre de grosseur uniforme et faire bouillir 10 minutes seulement. Retirer de l'eau, égoutter et passer dans du beurre fondu. Faire rôtir au four en même temps que le jambon.

Petits pois sautés à la française

Vider une boîte de pois verts, bien égoutter. Faire chauffer dans une casserole 2 c. à tb. de beurre et y faire blondir 1 c. à tb. d'oignon haché finement. Quand les oignons sont transparents, y mettre les petits pois et faire sauter 5 minutes.

Salade verte à la chiffonnade

Mettre dans un plat à salade des feuilles de laitue, d'endives et de chicorée. Ces feuilles devront avoir trempé dans de l'eau très froide puis être épongées dans un linge sec. Parsemer sur ces feuilles de persil frais haché ou du cresson. Arroser de sauce chiffonnade.

Sauce chiffonnade

½ *tasse d'huile*
¼ *de tasse de vinaigre*
1 *blanc d'oeuf cuit dur haché finement*
4 *olives farcies hachées*
2 *c. à tb. de cornichons sucrés hachés*

Mêler le tout et en arroser la salade. Servir bien froid.

Tartelettes amandines

1 *tasse de farine*
4 *c. à tb. de beurre*
4 *c. à tb. de sucre*
1 pincée de sel
2 *jaunes d'oeufs*

Ramollir le beurre et le bien mélanger à la farine avec le sucre et le sel. Battre légèrement les jaunes d'oeufs et à l'aide d'une fouchette, mélanger à la farine et au beurre pour obtenir une boule de pâte assez ferme. Laisser reposer au froid pour raffermir. Prendre un morceau de pâte et presser à l'aide des doigts dans des assiettes à tartelettes. Mettre dans chaque assiette 1 c. à tb. de gelée ou de marmelade de framboises et garnir d'une crème aux amandes.

Crème d'amandes

½ *tasse d'amandes mondées et râpées*
3 *c. à tb. de sucre*
2 *c. à tb. de farine*
¼ *de tasse d'eau froide*
2 *oeufs*
1 *c. à tb. de beurre fondu*

Mettre dans un bol les amandes, le sucre, la farine, puis délayer avec l'eau. Battre les jaunes d'oeufs et les ajouter au mélange. Continuer à battre quelques minutes. Incorporer le beurre fondu puis les blancs battus en mousse ferme. Mettre cette garniture sur les tartelettes et cuire à four moyen 350° F. 20 à 25 minutes. Au sortir du four, badigeonner de marmelade d'abricots.

Duchesses pralinées

Foncer des moules à tartelettes avec la pâte sucrée ci-haut mentionnée. Faire cuire à four moyen 350° F. La pâte doit simplement dorer sans brunir. Remplir de crème pâtissière et garnir de meringue faite avec les 2 blancs d'oeufs et 4 c. à tb. de sucre. Faire dorer à four doux, 300° F. Au sortir du four saupoudrer de pralin. Remettre au four de nouveau pour faire fondre légèrement le pralin et dorer la meringue.

Crème pâtissière au citron

¾ *de tasse de lait*
½ *tasse de sucre*
2 *c. à tb. de farine*
2 *jaunes d'oeufs*
le jus d'un citron
1 *c. à thé de zeste râpé*

Faire chauffer le lait et le verser sur les jaunes d'oeufs préalablement travaillés avec le sucre. Faire prendre à feu doux au bain-marie Aromatiser avec le jus de citron et le zeste.

Manière de préparer du pralin

Faire fondre dans un poêlon 1 tasse de sucre et quand il commence à caraméliser, verser sur ¼ de tasse d'amandes. Laisser durcir et écraser avec un rouleau à pâte.

ce beau nouveau réfrigérateur Westinghouse de luxe assure *plus* de tout ce que vous avez toujours désiré . . .

Il est agencé pour tirer le meilleur avantage de l'espace disponible . . . avec "Porte-Étagère" commode pour emmagasinage à l'avant-plan.

Il assure 5 zones de froid . . . température et humidité appropriées à *tous* genres d'aliments . . . aliments congelés . . . viande fraîche . . . lait et breuvages . . . légumes . . . emmagasinage général . . . tous protégés par le contrôle de froid exclusif "True-Temp".

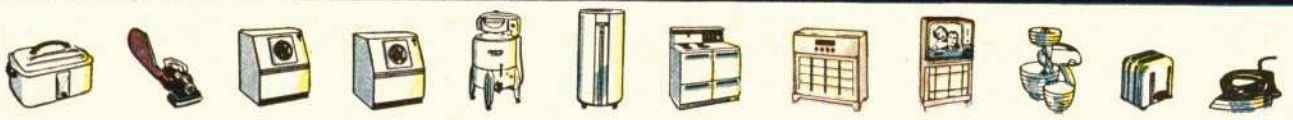
Il est muni du grand, nouveau congélateur à "Froid plus Froid" Westinghouse . . . du garde-viande couvert . . . de l'Humitiroir à couvercle de verre . . .

Et, mieux que tout, il possède l'Economiser Westinghouse, mécanisme sur-puissant et à toute épreuve, avec la "Sentinelle à même" exclusive . . . et tout ce que Westinghouse représente en fait de sûreté, d'efficacité et de valeur durable!

Les commandes seront remplies aussi vite que le permettra la production . . . consultez votre marchand Westinghouse.

'Westinghouse présente' JOHN FISHER et le DON WRIGHT CHORUS le dimanche soir, à 10.30 H. de l'E., Réseau Dominion

11M1006F



CANADIAN WESTINGHOUSE COMPANY LIMITED • HAMILTON, CANADA

Comment servir le blé d'Inde en conserve : **Faire chauffer à feu doux. Une trop longue cuisson durcit les grains et en amoindrit la saveur. Verser le contenu d'une boîte dans une casserole et y ajouter un bon morceau de beurre. Mettre chauffer à petit feu et remuer fréquemment. Quand le beurre est fondu, le blé d'Inde est à point (4 ou 5 minutes). Assaisonner de sel et de poivre et servir dans un plat préalablement chauffé.**

LA CUISSON À LA VAPEUR

A la demande de plusieurs lectrices, il me fait plaisir de vous donner des explications bien détaillées sur la cuisson des poudings à la vapeur.

La cuisson à la vapeur consiste à faire cuire les aliments par la seule action de la vapeur. Il se vend des marmites spéciales que je recommande fortement. Ces marmites se composent de 2 marmites-superposées l'une sur l'autre dont celle du haut est percée de trous qui laissent passer la vapeur. Les mets à cuire sont placés sur cette partie trouée et dans le cas des poudings, ces derniers doivent être couverts, soit avec des couvercles ou du papier.

On peut aussi faire cuire du poisson, des légumes, un jambon sans couvrir ces aliments.

Par extention, on peut cuire à la vapeur au four en mettant le ou les poudings dans une lèchefrite contenant 1 pouce d'eau chaude. Ces poudings doivent être couverts.

La cuisson à la vapeur peut aussi se faire directement sur le feu en mettant les poudings sur un treillis dans une marmite ordinaire contenant 2 ou 3 pouces d'eau bouillante et bien couverts.

J'espère que ces explications seront suffisantes pour renseigner mes aimables lectrices à qui je souhaite bon succès.

UNE FONDATION AU SERVICE DE LA SANTÉ PUBLIQUE

« Nous bâtissons pour l'avenir une génération de consommateurs de lait convaincue de la véracité d'un principe d'hygiène qui veut que le lait ajoute des années à la vie et de la vitalité aux années. Les dirigeants d'organismes similaires au nôtre sont les premiers à reconnaître l'ampleur de nos activités et les succès qui marquent déjà le travail que nous exécutons depuis 3 ans au service de la santé publique, » a déclaré le Major-Général C. B. Price, Président de la Fondation La Santé Par Le Lait Inc. au cours de l'assemblée annuelle de cet organisme tenue à Montréal hier.

Il a souligné comment cette Fondation, au moyen de publicité dans les journaux, les revues de jeunesse, les panneaux-réclames, ainsi que par la présentation de films, la distribution de littérature et les contacts directs d'une Nutritioniste avec les enfants sur les terrains de jeux, les camps d'été et à l'école, a réussi à maintenir et à faire augmenter la consommation du lait per capita dans la région de Montréal alors que partout ailleurs dans les grands centres, le niveau de la consommation du lait est à la baisse.

M. J. Beauchemin, cultivateur de Verchères, a été élu à la présidence de cet organisme pour la présente année et M. R. C. Cluff de Montréal accède à la vice-présidence. Les administrateurs élus sont les suivants : MM. Conrad Giguère, Laurent Poupart, J. M. English, C. B. Price de Montréal. MM. P. D. McArthur de Howick, Adrien Angers de St-Césaire, Lucien Gendron de Beauharnois et John Dickson de Ormstown. Mlle Marcelle L. Godbout, B. Sc., N. a été confirmée dans les fonctions de nutritioniste attachée à la Fondation. MM. Léonard Roy de Montréal et W. D. Lowe de St-Lambert ont été réélus respectivement Secrétaire et Trésorier de cet organisme.

La Fondation « La Santé Par Le Lait » a un programme chargé déjà en voie d'exécution : production de films et de littérature éducatifs sur la valeur nutritive du lait ; expansion de ses activités dans diverses régions de la Province ; enquêtes sur les différents facteurs qui influent sur la consommation du lait ; dissémination de recettes et de conseils aux ménagères, etc.

Il est aussi agréable de donner que de recevoir les produits

Elgin American

Ajoutez au plaisir d'offrir un cadeau la fierté d'avoir choisi Elgin American. Que vous les achetiez pour vous-mêmes ou pour les offrir en cadeaux, les articles signés Elgin susciteront toujours l'admiration. Sa nouvelle gamme de perles d'imitation séduira les femmes par sa beauté. Les poudriers, les étuis à cigarettes, les briquets et nécessaires de toilette de la célèbre famille Elgin American font l'orgueil de ceux qui les reçoivent. Soyez avisés . . . choisissez Elgin American!

Elgin American

POUDRIERS, PORTE-CIGARETTES, NÉCESSAIRES DE TOILETTE, BRIQUETS, PERLES

[*Suite de la page 42*]

les réflexions mi aigres-douces, mi intéressées par lesquelles, en général, Nany accueillait les nouvelles du manoir, il risqua un coup d'oeil dans sa direction : la tête dans ses mains, elle pleurait silencieusement.

La bonté native du jeune homme se réveilla ; il s'émut :

— Qu'y a-t-il, Nany ?... un malheur ?

Sans rien répondre, elle lui tendit la lettre. Il lut :

Kerlaz, ce 17 mai 19...

Ma chère Nany,

Votre père trouve que depuis quelque temps vous ne le gâtez pas précisément par une correspondance suivie et me charge de vous en faire très amicalement le reproche. Peut-être l'heureuse nouvelle que je vais vous annoncer va-t-elle vous décider à nous donner enfin signe de vie. Je ne vous avais pas parlé plus tôt de mes récentes promesses de maternité, c'était encore trop incertain ; mais, grâce au ciel, notre cher espoir à votre père et à moi devient certitude. La fin d'octobre verra naître à Kerlaz un petit Français, que je désire beau et vigoureux comme son père.

Je veux espérer, ma chère enfant, que vous vous réjouirez de notre joie, que vous aimerez ce petit être qui ne vous prendra rien, soyez-en assurée, de la tendresse de votre père, mais qui, au contraire, sera entre nous un lien vivant. Voudrez-vous me faire le grand plaisir d'être la marraine du bébé, mon frère devant en être le parrain ? Je me porte très bien ; votre père et moi nous nous unissons pour vous assurer, ainsi que votre mari, de notre profonde affection.

PONTY-AVRICOURT.

Silencieusement, Pierre replia la lettre. Ce simple geste fit bondir la bouillante Nany :

— Tu as lu ? Oh ! cette femme ! elle a trop de chance ! Est-elle assez insolente dans son bonheur ! Un fils ! Tu vois ! elle ne doute même pas que ce soit un fils !... Et elle en aura un ! tout lui réussit ! Et moi ! moi, hélas !...

Nany se remit à pleurer. La déception pour elle était doublement pénible. Elle eût voulu pouvoir répondre à la triomphante jeune femme par la même annonce victorieuse, mais, hélas ! pas le moindre espoir à ce sujet, et elle en ressentait une véritable humiliation. Puis, non sans jalousie, elle songea à cet enfant que son père chérirait autant qu'il l'avait chérie jadis, davantage même si c'était un fils, comme l'assurait orgueilleusement la comtesse !

— Pierre, j'ai trop de chagrin ! gémit Nany.

Instinctivement, elle s'était rapprochée de son mari et se cacha la tête sur sa poitrine avec tout l'abandon des premiers jours de leur union. Elle courait vers lui comme vers le refuge suprême, et il fut ému de sa faiblesse, touché de cette preuve de confiance. D'un geste un peu maladroit, car il était déjà déshabitué aux caresses, il effleurait les beaux cheveux couleur d'épi mûr :

— Calme-toi, ma chère petite, je t'en prie.

— C'est trop vexant ! Dire que j'aurais tant désiré un petit enfant et qu'« elle » en aura un avant moi ! J'ai tant prié ! Je ne te l'ai pas dit, Pierre, mais pendant que tu étais aux manoeuvres de cadre, au mois de janvier, j'ai recommencé ce que j'avais fait l'été dernier. Je suis allée, pieds nus, en pèlerinage d'Auray à Sainte-Anne. La route était cependant bien dure, les cailloux me déchiraient, puis, dans la basilique, les dalles étaient si froides sous mes pieds brûlants ! Pourquoi sainte Anne ne m'a-t-elle pas écoutée, puisque la première fois elle m'avait si vite exaucée !

Et comme il la regardait d'un oeil interrogateur :

— Tu sais, à Kerlaz, le jour où papa m'avait tellement grondée parce que j'étais partie seule dans ma petite « Citro » ? Eh bien ! j'avais été supplier « Santez-Anna » de me faire t'épouser, sinon j'entrais au couvent ! Le soir, tu me demandas d'être ta femme. Mon Dieu ! comme c'est loin déjà ! et tant de choses se sont passées depuis ! Papa ne m'aimera plus quand il aura un fils ! Un fils !... Oh ! je suis sûre à l'avance qu'il sera affreux, ce petit !

— Voyons, ma pauvre Nany, tu retombes toujours dans tes exagérations ! Console-toi !

— Je me consolerai, fit Nany d'un ton docte de vieux philosophe ; ça m'avancerait à quoi de pleurer toutes les larmes de mon corps ? On ne dira pas, du moins, que nous ne sommes pas un ménage dernier cri : pas d'amour, pas d'enfant !

— Nany ! protesta Pierre, feignant l'indignation.

— Oui, je sais que c'est très mal de dire cela, pardonne-moi, Pierre, mais en vérité, je suis si bouleversée ! Je voudrais redevenir la petite fille heureuse que j'étais autrefois, il n'y a pas bien longtemps encore ! Prends-moi dans tes bras, comme faisait papa lorsque j'avais de la peine ; dis-moi de ces choses absurdes qui n'ont pas de sens, mais qui guérissent ! Pierre ! Pierre ! ne m'abandonne pas ?

Troublé par son accent pathétique, il fit ce qu'elle lui demandait. Il la serra contre son coeur. La grande glace brillante au cadre d'acajou reflétait leurs deux images, unies, confondues et charmantes. Etait-ce le bonheur qui revenait ?... Oiseau capricieux, volage, que leurs mains chercheraient désespérément à retenir...

Soudain, Pierre détourna son regard. Dans la glace, au-dessus de la tête de Nany, inclinée sur son épaule, il avait cru voir apparaître la figure ricaneuse, ironique, de Marie-Aimée de Lorres...

Pourquoi, depuis des jours, des semaines peut-être, songeait-il à elle ? Pourquoi le souvenir de la belle infidèle hantait-il son cerveau avec une netteté qui l'obsédait, et pourquoi, surtout, ne tentait-il plus rien pour se débarrasser de cette image importune ?...

XV

Le lieutenant Villard-Lebreuil est-il chez lui, Mademoiselle ?

Le timbre de la porte d'entrée venait de résonner sous la pression d'un doigt énergique, et la camériste qui venait d'ouvrir se trouva nez à nez avec le plus séduisant brigadier-fourrier que la terre eût jamais porté. Brun, avec de longs yeux d'Arabe dans un visage régulier, de beaux cheveux, de belles dents, et la calme assurance de quelqu'un conscient du prestige de son physique avantageux, de son nom sonore et de ses dix millions de dot, le brigadier de Rangerlac attendait en haut du perron que la jolie "maid" répondît à sa question.

Maîtrisant le fou rire provoqué chez elle par l'inattendu et le comique de la situation, la jeune personne, se mettant soudain dans la peau de son rôle, dit cérémonieusement :

— Entrez, Monsieur : le lieutenant ne va pas tarder à rentrer.

Et, précédant le cavalier, elle le fit entrer dans le bureau.

« Mâtin ; mon lieutenant se paye une bien jolie camériste ! » pensa le fourrier.

Comme elle faisait mine de s'en aller, il la rappela :

— Voudriez-vous, mademoiselle, avoir l'obligeance de me donner une feuille de papier ? En attendant le lieutenant,

je vais établir la liste des permissionnaires de mon peloton.

— Voici, monsieur.

— Merci, mademoiselle, vous êtes tout à fait aimable. Parisienne... je présume ?

— Mon Dieu, non, Monsieur.

— Vous n'êtes pourtant pas de Pontivy ?

— Non plus.

— Alors vous êtes venue avec vos maîtres ici ?

— C'est cela.

— Vous vous y plaisez ?

— Oh ! vous savez, Monsieur, ici ou ailleurs, quand il faut gagner sa vie...

— Vous n'avez pas toujours été dans cette dure obligation ?

— Hélas !

— Je l'aurais parié ! Ah ! la vie est bizarre, et je vous plains de tout mon coeur ! c'est si dur de servir les autres ! Ainsi, moi qui vous parle, j'ai été presque ravalé au rang d'ordonnance par un adjudant-chef, une vraie brute qui voulait me brimer et me forçait à lui cirer ses bottes ou à astiquer son harnachement !

— Est-il possible !

Bientôt le fourrier se mit à conter ses malheurs, patiemment écouté par la "maid" qui coupait son récit d'interjections apitoyées ; brusquement, elle s'échappa : la sonnette venait de retentir.

Le petit bonnet vite arraché, le tablier enlevé, une écharpe de soie décrochée en hâte qu'on jette sur les épaules, et Nany, sérieuse, impassible, ouvrit la porte.

Cette fois, pas de fausse alerte : c'était bien Pierre ! Ils se dirent un « bonjour » indifférent, puis la jeune femme ajouta :

— Ton fourrier t'attend dans le bureau pour te faire signer des pièces

Elle disparut dans les profondeurs de sa cuisine. Là, elle donna libre cours à la crise d'hilarité qu'elle refoulait depuis un quart d'heure.

Prise d'un de ses accès d'ancienne gaîté, elle avait voulu faire une farce à son mari. L'ordonnance était partie depuis l'avant-veille en permission de fenaison ; la cuisinière, recevant le matin une dépêche l'appelant au chevet de sa mère malade, avait pris le premier train en partance, et Nany, dépourvue de tout son personnel, n'avait rien trouvé de mieux que de s'habiller en soubrette de comédie, et ainsi vêtue, d'aller ouvrir à Pierre qui ne soupçonnait rien de ses embarras domestiques.

Au lieu du mari qu'elle attendait, ce fut le brigadier auquel elle ne songeait guère qui se présenta. Prise au jeu, elle continua la supercherie dont l'équivoque l'amusait follement !

Faire des conquêtes quand elle était Mlle d'Avricourt ou, plus récemment, Mme Villard-Lebreuil, cela n'avait rien de méritoire ; mais, déguisée en servante, retenir l'attention d'un cavalier vraiment sympathique, à la bonne heure !

« Au moins, celui-là m'admire pour moi-même ! décréta la jeune femme. Ce serait impayable de prolonger cette bouffonnerie. Il ne manquerait plus que ça se termine par une demande en mariage !... Tableau ! »

Et dans son esprit germa aussitôt l'idée de continuer la plaisanterie.

Heureuse, absorbée par ses devoirs, Nany n'eût probablement jamais songé à ébaucher pareil projet, mais le désoeuvrement, l'ennui, les déceptions, l'incitaient à rechercher des distractions inédites. Le lendemain, ayant appris incidemment par Pierre que Rangerlac reviendrait « communiquer » à six heures, elle s'arrangea de façon à l'introduire.

Ce marivaudage dura trois jours. Le quatrième, le brigadier eut l'imprudence d'esquisser un geste trop tendre qui amena incontinent sur sa joue la claque la mieux appliquée qu'eût jamais lancée une petite main dure comme fer ! L'oreille basse, il s'échappa au plus vite.

Nany riait encore de l'exécution à laquelle elle venait de procéder, lorsque son mari rentra. En veine de confidence, elle se mit en devoir de lui narrer l'aventure, avec les termes drôles dont elle usait volontiers. Elle avait espéré amuser Pierre ; contrairement à son attente, le résultat fut désastreux. Le lieutenant, en proie à une fureur qu'il semblait incapable de refréner, se répandit en exclamations véhémentes :

— Mais tu es folle !... folle à lier ! Descendre assez bas pour nouer une intrigue avec l'un de mes subordonnés ! Je vais être la fable, la risée du régiment ! Tu penses bien que Rangerlac ne va pas garder l'aventure secrète, et qu'elle est déjà colportée aux quatre coins de la ville !

— Il ignore qui je suis !

— Il ne l'ignorera pas longtemps, s'il est vrai qu'il ne soupçonne rien, D'ailleurs, qui me dit que vous n'étiez pas de connivence tous les deux ?

— Oh ! Pierre ! protesta Nany, suffoquée.

— Quelle confiance veux-tu que j'aie en toi ! Ne me bernes-tu pas avec cette histoire idiote et extravagante ? Quelle sécurité pourrai-je avoir désormais quand je te laisserai seule à la maison ? Je ne serai jamais tranquille, je redouterai toujours quelque nouvelle excentricité, puisque tu n'es même pas capable de respecter le nom que je t'ai donné, que tu livres au ridicule !

— Oh ! Pierre ! Que d'histoires pour si peu de chose !

— Si peu de chose ! C'est mon honneur d'officier, de mari, que tu traites avec cette désinvolture ! Ah ! Nany ! je commence à croire que tu n'as pas de sens commun !

Et, avec une amertume, qui n'avait d'égale que son ressentiment, Pierre prononça le plus effarant réquisitoire qu'eût jamais entendu une innocente présumée coupable. Tout ce que son coeur contenait d'illusions manquées, d'espoirs déçus, de chagrins réels ou imaginaires, déborda soudain en un torrent tumultueux. Les reproches tombèrent de ses lèvres sévères et, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, dépassèrent la mesure. Au début, Nany, abasourdie par ce flot de récriminations, ne hasarda que de timides protestations. Puis à son tour, elle riposta ; des mots acerbes, des paroles blessantes, furent échangées, et comme Nany, le teint enflammé, les yeux chargés d'éclairs, se défendait désespérément sans y parvenir, elle changea tout à coup de tactique et frappant les portes, disparut brusquement.

Un peu calmé par la fuite de son adversaire et n'ayant plus rien à dire, le lieutenant, s'effondrant dans un fauteuil, se prit à gémir sur son triste sort. Pourquoi avait-il lié sa destinée à celle de cette fille insupportable, de ce garçon manqué dont les inconséquences lui réservaient toutes les avanies ?

Parce qu'elle était jeune, elle se croyait tout permis. Jeune ! Ah ! certes, beaucoup trop jeune ! Quelle folie d'avoir épousé cette enfant ! Combien une femme plus mûrie, plus avertie, eût su mieux le comprendre ! Là était tout le mal, un mal, hélas ! irréparable.

Et le dangereux fantôme, évoqué aux heures de doute et de spleen apparut parce qu'il se savait appelé, désiré ! Et les prunelles de saphir de Nany, auxquelles Pierre ne voulait plus découvrir aucun charme, s'évanouirent pour faire place à de pervers yeux de jais ! La beauté blonde disparut et il ne resta plus dans le cerveau enfiévré du lieutenant qu'une image qu'il ne repoussait point : celle de Marie-Aimée de Lorres !

Il la parait de toutes les vertus com-

des
Oeufs Brouillés

Carnation supprime l'eau — pour vous donner du lait qui se fouette

ET SEULE L'EAU a été retirée du Lait Carnation. (Seule de la vitamine D y est ajoutée.) Donc, ce fameux lait "de Vaches Contentes" a **deux fois** la valeur nutritive du lait ordinaire !

POUR GARNITURES FOUETTÉES . . . pour "Crémer" votre café, et pour la plupart des autres usages de la crème, laissez le Carnation non dilué. Il est épais et bon comme de la crème riche et par conséquent facile à fouetter.

POUR LA CUISINE . . . et pour tous les usages ordinaires du lait, ajoutez-y simplement la quantité d'eau qui en a été retirée. Même dilué avec une quantité égale d'eau, Carnation est riche, lisse et nourrissant. Employez Carnation régulièrement, pour épargner de l'argent sur le lait et la crème tous les jours.

ÉCOUTEZ "Le Quart d'Heure de Détente" Carnation tous les Mardis et Jeudis après-midi à 1 h.45. Consultez votre journal pour le poste.

"de Vaches Contentes"

aux
Garnitures Fouettées

PLAISIR DE LIRE DURE TOUTE L'ANNÉE

Lire n'est ni un travail, ni une corvée : c'est un agrément . . . et pour toute la famille, il ne saurait y avoir plus bel agrément que la lecture de nos trois magazines.

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Cela ne coûte que $5.50 et vous avez l'assurance que, toute l'année durant, la personne en question recevra avec la régularité du calendrier, sinon avec celle de l'horloge, soixante-seize magazines qui seront autant de preuves tangibles de l'amitié que vous entendez lui témoigner.

Il n'y a pas d'hésitation possible, LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM ne sauraient manquer de plaire à tous, de quelque âge, ou de quelque condition sociale qu'ils soient. Ceci, croyons-nous, est un excellent tuyau.

REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT SELON VOTRE CHOIX

☐ LES 3 MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
1 an ..... (Canada seulement) $5.50

OU

	Can.	E.-U.
☐ LE SAMEDI	$3.50	$5.00 pour 1 an
☐ LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
☐ LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus la somme de $..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)
☐ IMPORTANT : — Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion — Montréal 18, P. Q.

me jadis il lui attribuait toutes les séductions, oubliant tout ce qu'elle lui avait fait souffrir. Fatigué déjà par avance rien qu'à en envisager la perspective, il ne songeait pas sans ennui à la nouvelle scène de larmes, de désespoir que Nany ne manquerait pas de lui faire tout à l'heure. Décidément, la situation devenait intenable. Il fallait que sa femme entendît raison, qu'elle s'amendât, se corrigeât même, sinon...

Sinon ?... A cette interrogation qu'il se posait *in petto*, Pierre restait perplexe. Convertir Nany, la ramener à une plus juste conception du devoir, lui semblait au-dessus de ses forces. Il se dit avec lassitude :

« Elle va revenir m'étouffer sous ses baisers, me demander pardon, et puis dans deux jours, si l'occasion s'en présente, elle recommencera... »

Il s'étonnait déjà de ne pas l'avoir revue. Sept heures allaient sonner. Elle préparait sans doute le dîner, puisque la domestique n'était pas de retour, à moins que, ayant lamentablement échoué dans ses élucubrations culinaires, elle ne vînt déclarer, selon son habitude, que le festin n'était pas mangeable et qu'il fallait aller dîner à l'hôtel.

Le temps passait.

« Ah ! elle boude ! murmura Pierre, se confinant dans une attitude renfrognée. Eh bien ! moi aussi ! »

Après toutes les émotions de la soirée, il n'avait pas très faim. Il alla dans la salle à manger déserte, y découvrit du porto, un reste de pâté en croûte, quelques gâteaux secs, des fruits qui lui fournirent le réconfort suffisant.

A huit heures, il lut ; à neuf heures, il écrivit ; à dix, il commença de trouver que la bouderie se prolongeait au delà des limites permises et jugea dans sa masculine sagesse que, puisque la montagne ne se décidait pas à venir à Mahomet, celui-ci devait se diriger vers elle.

Il monta. Dans leur chambre, pas de lumière ; la nuit était tombée cependant depuis longtemps.

« Elle dort », pensa-t-il.

Mais, s'approchant plus près, il vit que le lit était vide et n'avait pas été défait. L'armoire, grande ouverte, restait en ordre, mais on voyait qu'une main fébrile avait déplacé différents objets. Le sac à bijoux n'est plus à sa place habituelle ; toutefois, les écrins sont restés sur la tablette. Une petite miniature de la mère de Nany a disparu, de même que la photographie de son père, celle de son mari...

Pierre s'avance lentement... Il a peur de comprendre. Son coeur bat à coups précipités... une idée affreuse se fait jour péniblement dans son esprit : « Nany est partie ! »

Il court dans le cabinet de toilette ; le manteau de voyage n'y est pas, et un chapeau trotteur qu'il connaît bien manque à la collection alignée en haut du placard. Il cherche partout, bouleverse tout ; peut-être a-t-elle laissé une lettre, un mot d'explication... Rien ! Alors il appelle dans la maison vide :

— Nany !

Cent idées confuses germent dans le cerveau du mari délaissé ; il va faire chercher une auto, courir à la poursuite de la fugitive, ou bien prendre l'express qui part dès l'aube et la rejoindre à Quimper... Mais il se heurte à des impossibilités matérielles. Pour s'éloigner de la garnison, il lui faut une autorisation du colonel ; il ne peut le faire sans permission régulière. A cette heure tardive, inutile de songer à aborder le grand chef ! Quel motif donnerait-il, d'ailleurs, à ce départ précipité ? La santé de sa femme ? Tout le monde l'a vue bien portante la veille ! Un deuil, un accident, une affaire d'intérêt ? Après réflexion, Pierre s'arrête à ce dernier prétexte. Demain, à la première heure, il se fera établir une permission à destination de Quimper.

Les tempes lui battent douloureusement, mais un calme relatif renaît en lui dès qu'il a eu pris la décision qui lui semble la plus opportune. Comme cette maison lui paraît vide, triste, sans la présence de celle qui en était le sourire ! Jamais il n'eût pensé que Nany tînt autant de place dans sa vie et dans son coeur. Il se couche, s'endort d'un sommeil agité d'où le chasse bientôt un cauchemar. Se redressant, palpitant, l'oreille aux aguets, il écoute... Il a cru entendre dans l'escalier le pas ferme et décidé de Nany... mais non, ce n'était que le bruit de son coeur battant, affolé.

Incapable de se rendormir, il se lève et se plonge dans la contemplation d'objets ayant appartenu à sa femme ; il les touche, il les place et les déplace : frêles choses qui avaient une âme et qui semblent maintenant froides, sans vie, comme exhumées d'un cercueil, colliers dont elle entourait son cou charmant, bracelets qui enserraient ses fins poignets, la chaîne d'or que Pierre lui avait donnée, la rivière de diamants de sa mère, et puis voici le peigne d'écaille tombé de ses cheveux et qu'elle n'a pas pris le temps de ramasser, les amusantes babouches tunisiennes dans lesquelles, le matin, elle enfilait ses pieds nus ; le kimono de soie pâle, brodé d'ibis et de chrysanthèmes, dont elle s'enveloppait au lever.

L'officier, pris entre deux courants divers : son orgueil et son amour, voudrait les baiser ou les détruire... Il ne se résout ni à l'un, ni à l'autre et reste muet, pensif, dans cette pièce dont la vue pour lui est aussi cruelle que celle d'une chambre funéraire.

XVI

DANS le train omnibus, vraie brouette qui la menait vers Auray, où elle espérait rattraper l'express se dirigeant sur Brest, Mme Villard-Lebreuil, peletonnée dans un coin du wagon mal éclairé, essayait de justifier par les meilleures raisons du monde la précipitation de sa fuite.

« Pierre ne m'aime plus ! Il ne m'a jamais aimée. Je sens bien que je lui suis à charge. Il a profité d'une innocente plaisanterie pour me mettre dans mon tort en essayant de me prouver que c'était lui le bafoué, le dupe, et moi la coupable ! Jamais on ne m'avait traitée avec cette rigueur ! Qu'ai-je fait de mal, cependant ? Mon Dieu, que je suis malheureuse ! Papa ! mon cher papa ! »

C'était vers ce père adoré, son unique refuge, que Nany courait. La présence de sa belle-mère au manoir ne laissait pas que de la contrarier un peu, mais elle savait M. d'Avricourt prêt à toutes les indulgences, et elle entrevoyait en lui le secours inespéré dont elle sentait impérieusement le besoin.

Partie à l'aventure, sans savoir au juste quand et comment elle parviendrait à destination, Nany apprit à Auray qu'elle avait deux mortelles heures à passer en gare et qu'elle ne serait pas rendue à Quimper avant trois heures du matin.

Bien que ce fût l'été, la nuit était froide. Elle frissonna sous son manteau de drap léger et se rendit compte que, n'ayant rien pris depuis le déjeuner de midi, elle souffrait de la faim. Elle n'avait jamais voyagé seule. Devant la porte du buffet, elle hésita, n'osant pénétrer dans le hall étincelant de lumière où s'agitaient les voyageurs. Enfin, elle se décida et se faufilant très vite, s'assit à une petite table au fond de la salle. A la table voisine, un voyageur qui mangeait tranquillement releva la tête en entendant cette voix timide, et son regard s'arrêta avec une secrète complaisance sur le jeune visage ému. Au même instant, Nany remarquait aussi l'étranger. Il était très

brun, avec de beaux traits réguliers et calmes, des yeux bleus un peu durs qui avaient l'air de profonds saphirs enchâssés sous l'orbite ; à sa main droite brillait une chevalière ; il était très simplement vêtu de bleu marine, avec la rosette de la Légion d'honneur à sa boutonnière. De toute sa personne émanait un charme aristocratique de vieille race.

Nany pensa naïvement :

« On dirait un roi ! »

Et à la dérobée, en avalant son potage, elle lui jeta plus d'un coup d'oeil. Il lui parut tout à coup que l'inconnu n'en était pas un pour elle. Où avait-elle déjà vu ces yeux aux lueurs de pierre précieuse, ce menton volontaire ?... Elle chercha et ne trouva point.

D'ailleurs, elle n'eut pas le temps de s'appesantir davantage sur ce sujet. Un gros homme commun, suant, soufflant, aux allures de commis voyageur, enveloppé d'un pare-poussière en alpaga gris, le canotier sur l'occiput, une sacoche en bandoulière, s'installait sans façon devant la jeune femme et, ayant d'une voix de stentor commandé son menu, se mit en devoir d'entamer la conversation.

Gênée, choquée, Nany ne répondait rien.

— Voyons, ma petite demoiselle, faut pas être farouche comme ça quand on voyage. Vous allez à Paris ?

Pas de réponse.

— Ce serait bien gentil de faire la route de compagnie. Pour commencer, vous allez accepter de goûter à ce vin blanc.

Nany jette un regard désespéré autour d'elle. Tout danse devant ses yeux: l'argenterie, les cristaux de la table, la cage en verre de la caissière avec les compotiers chargés de fruits, les bouteilles de toutes tailles, aux étiquettes bariolées. Le gros homme s'est rapproché d'une façon inquiétante au-dessus de la petite table ; son masque gras, luisant, va presque toucher le visage de Nany qui, toute pâle, se lève brusquement, prête à appeler au secours.

De sa place, le voyageur brun n'a rien perdu de la scène, et, au moment où Nany se levait, il s'est levé lui-même, prêt à la défendre. Un seul mot, très bas, mais très net :

— Goujat !

Un seul regard, mais si méprisant, si menaçant, que le rustre, vaincu, baisse le nez dans son assiette et se tient coi.

— Me ferez l'honneur, Mademoiselle, de me permettre de vous accompagner jusqu'à votre wagon ?

Elle ne sait plus ce qu'elle fait. Elle prend le bras que lui offre respectueusement cet homme dont elle ignore le nom, mais qui lui inspire une absolue confiance, et elle se laisse guider par lui. Deux trains viennent de se croiser. Le quai est noir de monde ; dans les compartiments éclairés, on aperçoit des gens qui ont l'air satisfaits ou qui dorment ; sur le quai, des familles se cherchent, s'appellent ; des matelots ivres chantent à tue-tête ; comme Nany serait affreusement perdue dans ce tohu-bohu sans le bras solide sur lequel elle s'appuie !

— Je vais à Quimper ! répond-elle à l'interrogation de son voisin qui lui demande dans quel train il doit la faire monter.

— Alors, il vous reste encore du temps.

Son charitable acolyte l'a conduite dans la salle d'attente des premières. En une minute, il l'a installée dans le meilleur fauteuil de la compagnie. Il s'éclipse, puis revient quelques instants après, avec des sandwiches, des gâteaux, du raisin ; et, comme elle essaye de protester :

— Vous n'avez pas fini votre dîner, grâce à ce malotru, mademoiselle ; il est bien juste que vous preniez quelque réconfort avant de repartir.

Elle le remercie de sa voix redevenue vibrante. Maintenant, elle se sent tout à fait rassurée et en confiance avec cet étranger. Il l'appelle « Mademoiselle », et elle ne l'a pas détrompé ; d'ailleurs, lui-même ne s'est pas présenté. Est-ce un oubli de sa part ou une volontaire omission ? Sans doute juge-t-il inutile de dire son nom à une personne que, selon toute vraisemblance, il ne reverra jamais.

De bon appétit, Nany mange les excellentes provisions. Délicatement, son protecteur improvisé s'est éloigné et lit son journal à l'autre bout de la salle, sans avoir l'air de la connaître ; pourtant, elle devine qu'à la moindre alerte il bondirait près d'elle.

Elle a fini son lunch improvisé. Un employé pénètre dans le hall et, à moitié endormi, crie :

— Les voyageurs pour Lorient, Quimper et Brest, en voiture !

— Mon train ! s'écrie Nany, soudain debout.

Souriant dans sa barbe joyeuse, le monsieur brun s'est rapproché.

— C'est aussi le mien, dit-il simplement.

Et, avec l'habileté acquise par une longue expérience, il découvre immédiatement le plus confortable compartiment dont il ouvre la portière et aide Nany à y monter. Elle n'a pas pris de bagages, juste ce petit sac à bijoux, vide de ses écrins, et qui contient les seuls souvenirs dont elle n'ait pas voulu se séparer.

Que va-t-elle faire à Kerlaz ? Combien de temps y restera-t-elle ? Quels sont, à cette heure, les sentiments de son mari ? Autant de choses douloureuses et compliquées auxquelles il faut bien songer !

Elle ne dort pas. D'un oeil morne, elle voit dans la nuit noire les lumières qui annoncent le passage des villes. De temps en temps, le train s'arrête ; un employé crie un nom de station que personne ne comprend, puis le convoi repart...

Enfin, c'est Quimper ; elle guette l'arrêt avec une peur irraisonnée de le manquer, mais son compagnon de voyage veillait ; sans mot dire, il ouvre la portière. Avant de descendre, elle lui tend la main.

— Monsieur, je ne sais comment vous remercier de toute votre bonté pour moi.

— C'était bien peu de chose, je n'ai fait que mon devoir ; je vous en prie, Mademoiselle, ne me remerciez pas !

Elle disparaît sur le quai, lui remonte dans son compartiment ; il n'a pas dit jusqu'où il poursuivait son voyage. Ils ignorent tout l'un de l'autre, et cependant leur pensée, bien souvent, se reportera avec quelque émotion vers ces moments qu'ils ont passés ensemble.

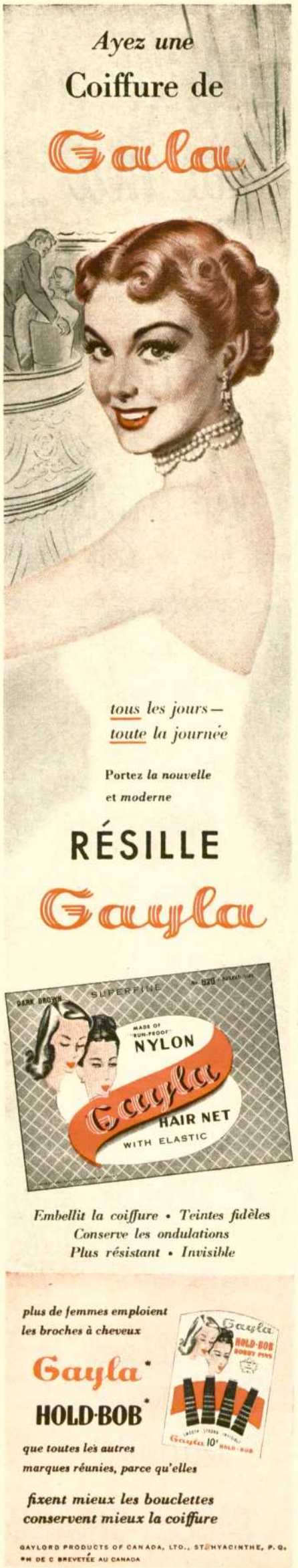
Nany a gagné la sortie. Pas un chat. Pas une voiture. Comme la route est longue ! Nany se l'imaginait bien plus courte. Il est vrai qu'elle ne l'a guère parcourue qu'au galop de ses chevaux ou à la vitesse folle de la petite « Citro ». Ne passera-t-il donc personne susceptible de l'amener à Kerlaz ? Ses petits pieds las lui semblent ne pas avancer, elle a faim et, toute glacée quelques minutes auparavant, est en nage maintenant.

Enfin, voici la maison du garde ; Nany se hâte dans la large allée bien ratissée qui borde les vertes pelouses aux corbeilles de fleurs éclatantes. Elle aperçoit le manoir dont les fenêtres s'ouvrent au soleil levant. Sur la terrasse, il y a deux personnes : son père, puis une jeune femme en déshabillé rose. Ils ne voient pas Nany, à laquelle ils tournent le dos, et devisent gaîment, assis à une petite table qui porte un plateau chargé du déjeuner matinal.

Nany court maintenant. La voici tout

POUR LA REFRANCISATION DE L'HOTELLERIE QUEBECOISE

On se rappelle l'Exposition de l'Hôtellerie, à l'intention de l'industrie hôtelière du Québec et du grand public, tenue à Montréal en janvier dernier. Réalisée par le ministère provincial de l'Industrie et du Commerce, sous la direction de Me Paul Gouin, et avec la collaboration des écoles spécialisées et diverses associations québecoises, cette exposition d'une conception tout à fait neuve, a remporté un énorme succès. A nos hôteliers, aubergistes, restaurateurs à s'inspirer maintenant des projets qu'on leur propose, des thèmes qu'on leur donne, pour refranciser vraiment, dans l'intérêt même de leur entreprise, le visage de la province de Québec. ***Photo Armour Landry.***



"Meilleure que ma propre sauce vinaigrette!"

VOILÀ CE QUE DISENT DES MILLIERS DE MÉNAGÈRES. CERTAINES VEULENT PARLER DE LA VINAIGRETTE KRAFT, D'AUTRES DE LA VINAIGRETTE MIRACLE AUSSI FABRIQUÉE PAR KRAFT. FAITES-EN L'ESSAI!

TOMATES EN "ROSES"

Pelez et faites refroidir des tomates fermes. Amollissez légèrement avec du lait du fromage à la crème Philadelphia. Formez 2 rangées de pétales sur chaque tomate en pressant des cuillerées à thé rases de fromage sur le *côté de la tomate*, abaissant la cuiller d'un mouvement tournant. Parsemez de jaune d'oeuf cuit dur, passé dans un tamis, le centre de chaque rose. Servez sur verdure avec Sauce Vinaigrette *Miracle* ou *Kraft*.

SAUCE VINAIGRETTE MIRACLE. *Si vous aimez le goût d'ail et d'oignon—juste ce petit goût qui fait la différence—vous apprécierez la vinaigrette Miracle. C'est une sauce piquante du type clair —une vinaigrette bien française dont vous ferez vos délices.*

Faites l'essai de ces deux délicieuses

SAUCE VINAIGRETTE KRAFT. *C'est la sauce vinaigrette la plus populaire jamais préparée! Une sauce d'une consistance crémeuse et merveilleusement assaisonnée. Elle possède une saveur moelleuse —assez piquante pour les adultes et assez douce pour les enfants.*

SAUCES VINAIGRETTES par KRAFT

près de ce couple heureux ; d'un bond, elle s'élance :

— Papa ! papa ! crie-t-elle, riant et pleurant à la fois.

Stupéfait, le comte s'est retourné, incrédule. Il avait reconnu la voix de sa fille avant de l'avoir vue, et n'en croit pas ses yeux. Elle s'est abattue, toute secouée de sanglots, sur sa poitrine, et, la tête cachée sur son épaule, elle lui souffle en un sanglot :

— Papa... je vais te dire... je suis très malheureuse !...

XVII

C'EST LE soir. Nany a repris sa chambre de jeune fille et s'endort d'un bon sommeil de bébé, dans son lit laqué blanc, sous ses rideaux de tulle. Comme ce cher asile est pur et tranquille ! Il lui semblait, dans ce nid douillet, retrouver son âme d'enfant avec tous ses souvenirs d'autrefois! A peine sa tête douloureuse et lasse s'est-elle posée sur l'oreiller, que les plus doux rêves viennent s'emparer de son cerveau enfiévré, et elle connaît enfin les délices du bienheureux apaisement.

En bas, sur la terrasse que le clair de lune illumine, le comte a rejoint sa femme. Celle-ci, fidèle à l'observance d'un décorum qu'elle a toujours respecté, est en toilette du soir. Une robe bleu paon, en soie lamée, de forme vague comme il convient, enveloppe sa taille imposante dont la ligne s'épaissit, mais elle sait conserver, malgré ce désavantage momentané une grâce majestueuse qui lui est un charme de plus. Elle possède toujours ce blanc visage régulier, aux yeux profonds, ces yeux dont le regard froid de jadis s'est animé, et dans lequel Charles d'Avricourt peut lire tout l'amour qu'il a su y appeler !

Sur la mâle figure du comte qui, le matin même, semblait refléter le plus parfait contentement, se lit l'obsession d'un noir souci. Son front est traversé d'une ride profonde qu'y a creusée le cauchemar de la catastrophe entrevue. Sabine le remarque, et son doigt fin caresse légèrement ce front préoccupé.

— Ma chère amie, il faut que je vous parle, déclare le comte d'un ton décidé.

— Je suis toute prête à vous écouter ; voulez-vous que nous rentrions ?

— C'est préférable, je ne me soucie pas d'être entendu par d'autres que vous.

Les voici dans le fumoir, gai et tiède home où la main d'une femme artiste et intelligente se retrouve dans mille détails. Il y a des fleurs à foison dans tous les coins et un grand piano à queue, qui n'y était pas jadis, occupe une place de choix. C'est la pièce de prédilection de la châtelaine et elle l'a choisie ainsi parce que son mari y passe la majeure partie de son temps. Elle jette une écharpe de gaze sur ses épaules, s'installe commodément dans un fauteuil ; son mari s'assied en face d'elle, puis, immédiatement, entre dans le coeur de son sujet :

— Vous doutez-vous, Sabine, pourquoi Nany est revenue ?

— Je ne sais, mon ami, mais j'ai peur d'en trop bien deviner le motif.

— J'aurais voulu croire à une insignifiante querelle d'amoureux, et je vous avoue que j'espérais bien ou voir Pierre arriver dès aujourd'hui, ou recevoir un télégramme de lui. Ce silence me paraît de mauvais augure.

— A moi aussi. Qu'y a-t-il eu exactement entre eux ?

— Eh bien ! à vrai dire, le dissentiment, d'après ce que Nany m'a rapporté remonterait à plusieurs mois déjà, presque aussitôt après leur mariage. Ma fille, sous des dehors émancipés, cache une très grande sensibilité ; je crains que Pierre n'ait, non pas su la comprendre — elle est trop peu compliquée pour qu'on la traite comme un sphinx indéchiffrable — mais surtout pas su la prendre. Habitué à manier des chevaux difficiles, a-t-il voulu trop vite lui faire sentir le mors ?... Je le redoute. Nany m'a confié qu'au début de leur union, il ne risquait aucune observation, mais que, très vite, il s'était départi de la mansuétude qu'il lui avait d'abord témoignée, et que tout était prétexte à des reproches continuels. Le fossé qui les séparait s'est creusé petit à petit, insensiblement. Toutefois, une harmonie relative régnait encore dans le ménage, lorsqu'une stupide aventure a déclenché la rupture.

Et sans omettre un détail, fidèlement, M. d'Avricourt retraça l'histoire du fourrier, que Nany, loyale, sincère avant tout, lui avait dépeinte sans s'accuser ni se défendre.

— Mais c'est inadmissible ! déclara la comtesse, il n'y a pas là de quoi fouetter un chat !

— C'est aussi mon avis. Pierre, paraît-il, ne l'a pas jugé ainsi, puisqu'il a pris la chose au tragique, accusant Nany de le déconsidérer aux yeux de ses camarades, l'accablant de son mépris, de son ressentiment, si bien que, pour couper court à cette scène pénible, affolée, n'ayant personne près de qui se réfugier, ma fille s'est enfuie.

— Elle aurait dû rester. En fuyant ainsi, elle aggravait son cas.

— Je le sais, et je le lui ai dit. Elle ignorait, naturellement, les conséquences de son acte au point de vue juridique, et elle donnerait beau jeu à son mari contre elle, mais je veux croire que tout n'est pas perdu et que Pierre va revenir chercher la rebelle.

— Le mal n'est pas, certes, sans remède. C'est à votre gendre, plus âgé, plus sérieux, mieux au courant de la vie, qu'il appartiendrait de pardonner à une enfant énervée, désorientée, qui s'est tournée d'instinct vers son protecteur naturel.

— Eh oui ! Si Pierre ne vient pas demain matin, je lui téléphonerai.

— N'en faites rien. Nous ignorons son état d'âme et, s'il est en colère, nous risquerions d'aggraver son courroux.

— Alors ?... que faire ?... que tenter ?.. Cette situation ne pourra s'éterniser !

M. d'Avricourt s'était levé et marchait à grands pas de long en large. Quand il revint vers Sabine, il la vit pâle d'émotion, le visage bouleversé.

— Qu'avez-vous, ma chérie ?... interrogea-t-il, inquiet ; vous êtes souffrante ?

— Oh ! Charles, dit-elle en se couvrant le visage de ses mains, je me sens envahie par le remords. N'est-ce pas ma faute si aujourd'hui votre enfant est malheureuse ! C'est moi qui, dans mon fol égoïsme, ai mis la condition de son mariage ou de son éloignement à notre union. Sans moi elle serait restée heureuse, choyée, sous le toit paternel, elle n'aurait rien connu des amères tristesses qui l'abreuvent à cette heure, elle aurait choisi sans précipitation ni contrainte le compagnon de sa vie, et elle l'eût peut-être rencontré mieux assorti, moins sévère, plus épris !... Charles, je suis bien coupable ! J'ai séparé de vous cette enfant, je lui ai pris son bonheur, et je ne puis rien lui rendre, hélas !

— Sabine, mon amie, je vous en conjure, calmez-vous. Non, vous n'êtes pas aussi coupable que vous voulez bien le dire. Nany aimait son cousin et ne l'a épousé que pour cette unique raison, je vous le jure. Si j'ai, le premier, fait des ouvertures à Pierre, c'est que je craignais que la fortune de ma fille fût un obstacle entre eux, car je connaissais les idées de mon neveu sur ce point. J'avais toujours pensé qu'ils formeraient tous deux un couple charmant, et je n'en reviens pas que l'avenir ne m'ait pas donné raison. Quelque chose m'é-

chappe, que je ne puis définir. Je n'excuse ni accable Nany, je la plains tout simplement et je serais très disposé à absoudre mon gendre, s'il manifestait une contrition sincère. Est-ce une incompatibilité d'humeur qui a amené la mésentente ?... Peut-être ! Dans tous les cas, ma chère Sabine, vous en êtes bien innocente.

Mme d'Avricourt hocha la tête, incrédule :

— Vous êtes généreux de me l'affirmer, ami, mais ma conscience n'est pas rassurée ! Aussi bien, puisque j'ai fait le mal, il m appartient de le réparer. Si demain Pierre n'a pas paru, j'irai le trouver à Pontivy ; là nous aurons une explication, et je vous promets qu'en moi votre fille n'aura pas d'avocat plus dévoué à sa cause.

— Oh ! que vous êtes bonne, et que je reconnais là votre grand coeur ! Mais, ma chérie, je ne puis accepter que vous assumiez pareille fatigue, le voyage, les émotions, dans votre état ! Je vous accompagnerai.

— Je me porte très bien, et vous me donnerez la limousine pour accomplir le trajet ; j'éviterai ainsi des arrêts interminables qui seraient plus odieux que tout le reste. Mais vous ne viendrez pas avec moi, mon ami ; je vous connais ! A la moindre anicroche, vous vous emporteriez contre votre gendre, vous casseriez les vitres et vous diriez des choses que vous regretteriez plus tard ! Laissez-moi seule ; si le ciel m'écoute, je vaincrai cet adversaire qui n'est peut-être pas bien redoutable !

— Chère aimée !

Dans une muette extase, ils se sentaient l'un à l'autre, si parfaitement unis que tout l'univers leur eût semblé petit en face de leur grand amour.

— Charles... Nany a peut-être du chagrin... Si nous montions l'embrasser avant qu'elle ne s'endorme ?...

Le comte accepta cette proposition qui répondait à son désir, et tous les deux montèrent l'escalier à pas de loup.

Sans bruit, la jeune femme tourna le bouton de cristal de la porte. Nany, le visage noyé dans ses longs cheveux, dormait paisiblement. Elle avait dû se réveiller et pleurer, car des larmes brillaient encore sur sa joue.

Dans le même geste tendre, M. d'Avricourt et sa femme se penchèrent au-dessus de la dormeuse et baisèrent son front, Elle ne se réveilla pas. Alors, sans bruit, ils s'éloignèrent, la laissant au bienheureux apaisement du sommeil et de l'oubli.

XXIII

Pour quelle raison le lieutenant Villard-Lebreuil, si bien décidé pourtant, la veille encore, à courir à la poursuite de la fugitive, était-il demeuré dans sa garnison sans donner signe de vie à ceux qui l'attendaient anxieusement.

C'est que, parti dès le matin à la recherche de son colonel, la fatalité fit qu'il rencontra précisément dans la rue la dernière personne qu'il eût dû y voir. De cette rencontre, qu'il n'avait pas escomptée, jaillit le brusque revirement qui allait s'opérer dans son esprit.

Encore tout absorbé par ses intimes pensées, Pierre arpentait à pas pressés la rue Nationale, lorsqu'il heurta involontairement une femme en grand deuil, dont un voile de crêpe épais cachait le visage. Poliment, quoique distrait, il ébaucha un geste d'excuse :

— Mille pardons, Madame.

— Monsieur Villard-Lebreuil !

Cette voix !... il l'eût reconnue entre toutes ! Un choc violent fit tressaillir le lieutenant.

— Marie... Mademoiselle de Lorres !

Et, à cet instant où son coeur demeurait si bouleversé par tant d'émotions diverses, tout le passé revécut à la mémoire de l'officier. Il oublia le motif impérieux qui l'amenait chez son chef et ne songea plus qu'à interroger cette passante en laquelle il venait de retrouver son amour d'antan.

— En deuil, Mademoiselle... est-ce qu'un malheur ?...

— Mon père ! dit-elle simplement de sa voix prenante.

Elle releva son voile. Elle conservait toujours le même visage énigmatique et attirant, à peine changé, et l'habile comédienne qu'elle était, sut amener dans ses beaux yeux, des larmes que le chagrin n'y faisait pas monter.

Pierre, très ému, lui serra les mains, puis, marchant à côté d'elle sur le trottoir, n'osant la questionner, attendit qu'elle parlât davantage.

— Cela a été affreux ! poursuivit-elle, si inattendu ! Mon père a succombé à une angine de poitrine.

« Quels jours tragiques j'ai vécus, mon cher ami, dans ce petit appartement de la rue d'Assas, à Paris, où il venait de prendre sa retraite, où nous étions à peine installés ! Comme on se sent seul et perdu, loin de tous les siens ! J'ai cru mourir de désespoir. Heureusement pour moi, Mme Hénin d'Angères, la femme de votre colonel, qui fut une amie de pension de ma mère, vint me voir la semaine dernière et voulut à tout prix m'arracher à cette atmosphère de tristesse, d'abandon, qui m'était si funeste ! J'ai accepté l'invitation qu'elle m'a faite de venir la rejoindre à Pontivy, et m'y voici depuis hier. J'allais à la gare m'occuper de mes bagages, lorsque je vous ai rencontré. Je ne m'attendais pas à vous revoir. L'on m'avait assuré que vous étiez nommé instructeur à Saumur.

— Ma demande n'a pas encore été classée ; d'ailleurs, je prépare l'Ecole de guerre.

— Tous mes compliments. Je vais vous quitter, car l'heure me presse ; cependant, je serais bien désireuse de vous revoir, afin de causer avec vous du bon vieux temps. Voulez-vous venir cet après-midi, ou plutôt, ce soir à cinq heures, chez Mme Hénin d'Angères ?...

A cinq heures !... Pierre avait prévu son arrivée à Quimper précisément pour cette heure-là ! Fallait-il confier à Marie-Aimée que des raisons d'ordre majeur l'invitaient à s'éloigner de sa garnison ?...

— C'est que... balbutia-t-il, gêné, je ne suis pas libre de mon temps, je devais partir et...

Il n'osa avouer qu'il se rendait justement chez son chef pour demander une permission. La situation s'embrouillait.

« Je partirai plus tard, peu importe », se dit-il *in petto*.

Puis, tout haut :

— Soit, à ce soir, Mademoiselle ; j'irai vous présenter mes devoirs, ainsi qu'à Mme Hénin d'Angères.

La belle l'enveloppa d'un de ces longs regards émus qu'il admirait jadis, leur trouvant tant de charme, et le laissa sous une impression très complexe.

Etait-il satisfait ou mécontent de l'avoir retrouvée ?... Il eût été bien en peine de le dire. Le lieutenant était de ces hommes qui éprouvent une horreur instinctive à s'analyser et qui, imaginatifs, sensibles, subissent sans les discuter tous les états d'âme.

Au lieu de se rendre chez son colonel, Pierre se dirigea vers le quartier de cavalerie. Le souvenir de Nany le harcelait bien encore, mais déjà s'y mêlait la vision de Marie-Aimée de Lorres. Facilement apitoyé, parce qu'une très grande bonté native dirigeait ses actes, l'officier songeait à la triste destinée de cette jeune fille qui restait seule dans la vie après avoir été tant adulée. Qu'allait-elle faire ? Quelles étaient ses ressources ?...

Elle se chargea d'y répondre en personne, un peu plus tard, sans qu'il eût même besoin de l'interroger, lorsqu'il

Il suffit de deux mains... les vôtres... pour poser

CONGOWALL

(marque enregistrée)

le magnifique revêtement mural qui imite la tuile de céramique, se nettoie comme elle — mais est . . . → beaucoup plus économique que la tuile!

Il n'y a qu'à le coller sur le mur, c'est tout!

✓ *Facile à découper et à ajuster* — Le Congowall est flexible, quoique épais et résistant. Les joints sont cachés par des lignes imitant le mortier.

✓ *Résistant aux éraflures, entailles et lézardes* — Sa surface d'émail cuit est facile à nettoyer, brillante, et résistera aux plus durs traitements.

✓ *Pour cuisines, salles de bain, vestibules* — Pour environ $6.00, vous recouvrirez un mur de 10 pieds de long jusqu'à hauteur de lambris.

Voyez, au dos, le renforcement de fibre breveté. Il est la marque de l'authentique Congowall qui donne aux murs une beauté permanente.

✓ *Grand choix de modèles* — Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, en tons délicatement teintés, unis ou marbrés.

✓ *Satisfaction garantie* — Congowall porte la garantie "sceau-or": si vous n'êtes pas satisfait, votre argent vous est remboursé.

Expédiez ce coupon

CONGOLEUM CANADA LIMITED

3700, rue St. Patrick, Montréal, P.Q.

Prière de m'adresser votre documentation en couleur avec renseignements complets sur la manière dont Congowall peut donner aisément une nouvelle beauté à mes murs.

Nom.....

(LETTRES MOULÉES)

Adresse.....

Recevons nos amis...

Faisons bonne chère...

Choisissez un assortiment de viandes froides prêtes à servir et allouez à peu près 3 tranches de viande par personne.

SAUCISSON DE BOLOGNE • JAMBON CUIT • SALAMI • SAUCISSE DE FOIE GRAS • JAMBON PRESSÉ • JAMBON ÉPICÉ • PÂTÉ DE VEAU • PÂTÉ DE PORC FRAIS • PÂTÉ DE VIANDES ASSORTIES • PÂTÉ DE VIANDE À LA HOLLANDAISE • PÂTÉ DE POULET • PÂTÉ MOSAÏQUE • GELÉE DE VEAU • GELÉE DE LANGUE • PÂTÉ DE JAMBON • SAUCISSE POLONAISE • PÂTÉ DE PIMENT • PÂTÉ DE MACARONI ET FROMAGE • PÂTÉ DE FOIE ET BACON.

Pain croute—blanc, seigle ou pain français—Moutarde, cornichons, olives, céleri, fromage canadien, fromage suisse, biscuits secs.

Pourquoi compliquer les choses?

Une bonne hôtesse moderne, comme vous l'êtes, organise ses réceptions pour avoir autant de plaisir que ses invités. Servez un buffet delicieux que tous aimeront et ceci sans avoir à cuire une seule viande—simplement faire le café. Votre boucher, épicier ou charcutier vous offrent toute une variété de viandes cuites de la plus haute qualité et reconnues pour leur saveur. Elles sont délicieuses et prêtes à servir.

VISKING

L'EMPAQUETAGE DE CELLULOSE VISKING CONSERVE LA SAVEUR

Visking Limitée, Lindsay, Ontario

la revit le soir chez son amie. La fine mouche, qui préférait que leur entretien se passât sans témoins, avait bien choisi son moment. C'est pourquoi elle s'était ravisée, fixant cinq heures au lieu du début de l'après-midi, comme elle y avait primitivement songé.

— Mme Hénin d'Angères m'a chargée de l'excuser près de vous, cher, si elle ne peut vous recevoir. Elle a dû se priver de ce plaisir, ayant accepté de se rendre au thé offert par Mme Risbert. A propos, elle pensait y retrouver votre femme ?

Le front de Pierre s'assombrit :

— Ma femme a été rappelée précipitamment hier soir dans sa famille.

— Ah ! pas une mauvaise nouvelle, j'espère ?...

— Non, un règlement d'intérêts, mais cela n'a aucune importance. Parlons de vous, Mademoiselle.

Devant cette hâte évidente et maladroite à éluder un sujet qui n'avait pas l'air de le ravir, Marie-Aimée scruta de son regard plein d'acuité le visage du lieutenant.

« Tiens, tiens, se dit-elle, est-ce que le ménage ne marcherait déjà plus ?... Bonne affaire ! »

Elle connaissait assez Villard-Lebreuil pour le savoir incapable de feindre ; trop peu diplomate, il dissimulait mal ses impressions. Du premier coup, sa perspicacité découvrit un malentendu entre les deux époux. Alors, si ses prévisions étaient fondées. exactes, ne serait-elle pas autorisée à se servir une part de ce festin auquel on ne l'avait point conviée ?...

Dans son cerveau germa rapidement une idée néfaste qu'elle qualifia de géniale. Puisque les événements la mettaient en face de Pierre, de Pierre tout seul, et qu'elle connaissait la puissance que son charme opérait jadis sur ce coeur tout épris d'elle, pourquoi n'essaierait-elle pas de le reconquérir en profitant de la mésentente qu'elle soupçonnait ?...

Il était marié, soit, mais les liens les plus sacrés se brisent ! Marie-Aimée aimait à déclarer orgueilleusement : « Je n'ai pas de préjugés ! »

Elle entendait par là qu'elle ne s'embarrassait pas de principes gênants. Cette mentalité inquiétante qui somnolait seulement en elle quelques mois auparavant, s'était réveillée et férocement développée sous la menace de la pauvreté, presque de la misère, qui la guettait.

Qu'elle eût amèrement déploré d'avoir, dans les temps, repoussé la demande du lieutenant de Dragons, le fait était indéniable. Elle ne s'en était pour ainsi dire pas consolée, aucun épouseur ne s'étant présenté par la suite.

Obligée, du jour au lendemain, à réduire ses dépenses au strict nécessaire, entrevoyant dans un avenir tout proche la dure obligation de travailler, ce changement qu'elle qualifiait de déchéance l'affolait et la rendait prête aux pires compromissions.

Elle avait eu, en réalité, un certain faible pour M. Villard-Lebreuil, qu'elle oublia égoïstement dans la suite, mais le revoir, juste au moment où elle se demandait ce qu'elle allait devenir, l'encourageait à toutes les audaces. Le faire divorcer, l'épouser ensuite : tel fut le plan machiavélique ébauché en un instant. Le tout était d'y amener rondement sa victime, qu'elle considérait d'un oeil hypocrite, comme le chat suit d'un regard endormi, mais plein de convoitise, la souris égarée dans ses parages...

Elle parla longuement d'elle-même dans des termes mesurés, qui laissaient percer l'anxiété vertueuse de son âme, avec un long point d'orgue émouvant, si émouvant que, lorsque Pierre quitta la jeune fille, il oublia complètement de passer au bureau du colonel solliciter l'autorisation de partir pour Kerlaz !...

XIX

Une confortable berline de voyage Panhard stoppa devant la demeure du lieutenant vers les deux heures de l'après-midi. Il en descendit une jeune femme qui sonna elle-même à la porte et demanda d'un ton assuré à l'ordonnance qui venait lui ouvrir :

— Le lieutenant Villard-Lebreuil est chez lui, n'est-ce pas ?

Nany ne s'était pas donné la peine de styler impeccablement ce brave garçon, sorti en ligne droite de sa forêt de Camors. Il était rentré de permission la veille, avait à peine aperçu son officier et ne jugea pas séant d'aller s'informer s'il était visible. Il lui eût semblé faire injure à cette belle dame. dont le grand air l'impressionnait visiblement, en la priant d'attendre :

— Entrez donc, Madame, dit-il, cordial, je vais prévenir le lieutenant.

Sabine, malgré son apparente impassibilité, se sentait très émue lorsqu'elle pénétra dans la maison que sa jeune belle-fille avait quitté clandestinement trois jours plus tôt.

Que penserait Pierre de sa démarche ? La jugerait-il opportune ou intempestive ? Elle regardait autour d'elle, il y avait de la poussière sur les meubles de cet élégant salon ; les fleurs fanées, pendaient lamentablement hors des vases de cristal ou de porcelaine qui les contenaient ; la pièce tout entière avait un air de tristesse et d'abandon.

L'ordonnance revint, et, bonasse :

— Il demande comme ça votre nom, Madame, dit-il, en tournant son calot entre ses doigts.

« Il » ? Son lieutenant, évidemment. Sabine ne put s'empêcher de sourire :

— Dites que c'est Mme d'Avricourt.

— Madame comment ?

— D'Avricourt.

— Ah ! bien !

Et, répétant tout le temps, pour ne pas l'oublier, ce nom difficile, le brave troupier, de retour dans le bureau de son officier, lui annonça un nom complètement déformé qui n'avait rien de commun avec celui qu'on venait de lui apprendre.

Aussi Pierre réprima-t-il un haut-le-corps de stupéfaction quand, ayant mis un peu d'ordre dans sa tenue, il se trouva face à face avec sa belle-mère.

Sabine avait trop d'empire sur elle-même pour manifester quelque trouble, quoi qu'elle pût ressentir. Avec sa grâce exquise de femme du monde consommée, elle tendit la main au nouvel arrivant et, tout de suite, afin de ne pas lui laisser la moindre illusion sur ses intentions, entra dans le vif de l'entretien :

— Pardonnez-moi, Monsieur, d'avoir pris la liberté de venir jusqu'à vous. non point en intruse comme vous auriez le droit de le supposer, mais en médiatrice. J'ignore exactement ce qui s'est passé entre Nany et vous...

— Il ne s'est rien passé. En réalité, c'est beaucoup plus grave que s'il y avait eu quelque chose.

D'un ton morne, après avoir écouté sans broncher le préambule savant de Madame d'Avricourt, le mari délaissé risquait cette observation amère.

Avec ce besoin inné de confidences que l'homme dérouté, déçu, recherche presque immanquablement auprès d'une femme intelligente qui consent à l'écouter, M. Villard-Lebreuil entama une longue série d'aveux. Trop chevaleresque pour accabler l'absente qui n'était pas là pour riposter, il se contenta de terminer par ces mots qui définissaient bien son état d'âme :

— J'ai acquis la conviction que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Mariée à un homme moins jaloux de son égoïste tranquillité et disposé à s'ériger parfois en mentor, Nany eût été sans doute une épouse délicieuse. Moi-

[*Lire la suite page* 54]

Il y a deux siècles, les fils La Vérendrye découvraient les Rocheuses et agrandissaient notre pays de plusieurs milliers de milles carrés. Le Canada, aujourd'hui, est un des plus grands pays du monde, couvrant une superficie de plus de 3,500,000 milles carrés.

Dans ce vaste et beau pays, nous vivons depuis plus de 300 ans en Canadiens et en chrétiens. Notre pays est libre, heureux, plein de promesse. Cependant, un ennemi insidieux menace aujourd'hui nos libertés religieuses et civiles. Il nous incombe de mettre un frein à ses agressions partout où il cherche à détruire ces libertés. Pour cela il nous faut une armée. Cette armée a besoin de vous.

L'Armée canadienne vous offre un bon emploi, des chances d'avancement, le logement, le manger, l'habillement, les soins médicaux, un bon salaire.

Vous êtes invité à servir dans—

Votre armée

S'ADRESSER À:
Dépôt d'effectits No 4, 772 ouest, rue Sherbrooke, MONTRÉAL, P.Q.
Dépôt d'effectifs No 3, Casernes Connaught, 3, côte de la Citadelle, QUÉBEC, P.Q.
Centre de recrutement, Wallis House, coin Charlotte et Rideau, OTTAWA, Ont.

Ecoutez "Coup de Clairon", tous les jeudis soir, au réseau français de Radio-Canada.

Bon nombre de savons ordinaires, contenant des teintures et des parfums, sont trop rudes pour l'épiderme de bébé. *Baby's Own* est fait tout particulièrement pour bébé. Les médecins et les gardes-malades le considèrent comme le plus pur et le plus *sûr* qui soit. Ce savon si doux fait une mousse généreuse, quelle que soit l'eau que vous utilisiez. Il protège parfaitement la peau de bébé car il contient de *l'extrait de lanoline*. Cette substance douce et nouvelle, semblable aux huiles naturelles que secrète la peau des petits, prévient les gerçures, les échauffaisons et les irritations. Le savon, l'huile et la poudre Baby's Own sont indispensables à l'entière toilette de bébé.

Le nouveau **savon Baby's Own, contenant de l'extrait de lanoline, est fait tout particulièrement pour bébé.**

Le traitement 1-2-3

L'épiderme de votre bébé a besoin de la protection incomparable qu'assure le trio des produits Baby's Own.

Baby's Own

SAVON • HUILE • POUDRE

Depuis plus de 80 ans, nous nous spécialisons dans la fabrication d'articles de toilette pour bébés

même, marié à une autre femme, je me serais peut-être montré un excellent mari. Notre mariage a été une erreur.

— Le croyez-vous irréparable ? L'impartialité avec laquelle vous jugez une situation où vous jouez inévitablement le premier rôle, ne laisse pas de me faire augurer de meilleurs jours pour tous les deux. Nany a reconnu devant son père qu'elle avait agi sous l'empire de la colère ; elle n'attend plus que votre pardon, et j'espère que vous aurez le coeur assez généreux pour ne pas lui refuser.

Pierre haussa les épaules d'un air las.

— Est-il indispensable que les esclaves reprennent leur chaîne ?

— Oui, car vous êtes un chrétien et un homme d'honneur. A ce double titre, vous savez que cette chaîne dont vous parlez ne peut être rejetée dès qu'elle commence à peser aux deux êtres qui ont juré devant Dieu de s'aimer, de se supporter, de demeurer fidèles l'un à l'autre. La réalité ne répond pas toujours au rêve que l'on avait formé ; n'est-ce point sagesse de se contenter de l'à peu près ? Vous avez été mariés trop peu de temps pour que vos deux caractères aient pu se fondre, mais, croyez-moi, cela viendra, non pas sans heurts, il faut se plier l'un à l'autre, à condition que l'effort soit réciproque. Vous avez dit : Nany est très jeune. Soyez pour elle un ami, un guide, et, si j'ose ajouter, un maître dont la fermeté égale la douceur.

— Je vous remercie, Madame, de l'intérêt que vous témoignez à notre ménage. Il y a deux jours, je crois que je vous aurais obéi, mais aujourd'hui, je prévois de telles difficultés...

— Pourquoi donc ?

— Puisque vous m'interrogez, je vous répondrai franchement. Il aurait fallu que je partisse rejoindre ma femme sans prendre le temps de la réflexion. Il y a différentes façons de se retrouver... celle-ci sera particulièrement embarrassante.

— Je n'en disconviens pas ; néanmoins, votre beau-père et moi-même sommes tout disposés à vous la faciliter dans la mesure de nos moyens. J'avais espéré vous ramener ce soir...

— Comme un prisonnier ?

— Non. Comme l'enfant paternel qui revient sous le toit paternel.

« Venez, ne brisez pas la vie de Nany qui vous aime, qui désire ardemment votre retour...

— Si elle avait tant envie de me revoir, pourquoi ne vous a-t-elle pas accompagnée ?

— Je lui ai caché le but de mon voyage. Son père a dû l'en avertir après mon départ.

— Vous pressentiez donc un échec ?

Les prunelles de saphir plongèrent bien droit dans les yeux voilés du lieutenant.

— De toutes mes forces, j'ai cru au succès.

— Alors, Madame, je regrette doublement de vous décevoir, mais, réflexion faite, je reste encore quelques jours ici. Cette retraite m'aidera à ressaisir mes esprits. Veuillez être assez bonne pour dire à mon oncle que... voyons, nous sommes aujourd'hui jeudi, eh bien ! que samedi je pourrai, je suppose, obtenir une permission et que j'irai à Kerlaz.

Sabine devina qu'il était inutile d'insister. Elle se leva :

— Alors, à bientôt, Monsieur, que dirai-je à votre femme de votre part ?

— A ma femme ? Mon Dieu, rien pour le moment ! Ce serait trop — ou pas assez...

Et, mécontent contre lui-même, contre l'univers entier, le lieutenant reconduisit sa belle-mère jusqu'à l'auto qui l'attendait.

XX

PRÉTEXTANT son bonheur de retrouver sa vieille demeure, Nany errait dans le parc, mais un observateur eût remarqué que depuis cinq heures de l'après-midi elle ne quittait guère une certaine allée d'où la vue embrassait la grand'route. Au déjeuner, son père lui avait dit le pourquoi de l'absence de Sabine, et elle attendait anxieusement le retour de la jeune femme. Pierre serait-il ou non dans l'auto ?... Son esprit ne pouvait se détacher de cette pensée. Et, prompte à l'enthousiasme, elle formait de séduisants projets.

Le piéton du télégraphe qui franchissait la barrière d'entrée l'aperçut de loin et lui remit le mince papillon bleu.

Nany en eut un coup au coeur. De Pierre, sans doute ! Elle prit le pas de gymnastique pour se rendre tout d'une traite aux écuries, où elle savait trouver son père.

— Papa ! un télégramme !

M. d'Avricourt examina le papier, puis il dit, d'un ton tranquille :

— C'est pour Sabine !

Et il le fit disparaître dans la poche de son veston.

— Mais papa, tu ne regardes pas ce que c'est ?

— Je t'ai dit que c'était pour ma femme.

— Qu'est-ce que ça peut faire ! Ouvre donc cette dépêche !

— Non, puisqu'elle ne m'est pas adressée.

— Oh ! si j'avais reçu un télégramme pour Pierre, je l'aurais décacheté bien vite !

— Je ne t'en félicite pas, mon enfant !

Nany, déçue, rejoignit son poste d'observation.

Elle eut le temps de méditer les chapitres les plus divers proposés à la réflexion par son imagination fertile, car l'auto n'apparut pas avant sept heures à la bifurcation qu'elle surveillait d'un oeil impatient. Elle courut à la voiture que Mme d'Avricourt venait de faire arrêter.

— Seule ! fit-elle, navrée.

Ce simple mot dépeignait mieux qu'un long discours la déception qui l'atteignait cruellement. Sa belle-mère mit pied à terre et, passant son bras sous le sien, revint tendrement avec elle vers le manoir. Que pouvait-elle faire d'autre, sinon essayer de consoler cette enfant, ranimer le courage qu'elle sentait défaillir en lui faisant espérer le prompt retour du mari qu'elle avait imprudemment abandonné ?

Sabine parlait de sa voix chaude, convaincante ; elle ne se livrait pas à d'ennuyeux sermons, comme l'avait redouté Nany, mais pensait, dans sa sagesse, que prêcher d'exemple serait beaucoup plus profitable.

M. d'Avricourt, qui avait entendu le klaxon de l'auto, arriva au-devant de la voyageuse. Celle-ci ne jugea pas utile de recommencer tout de suite pour son mari le récit de sa défaite et lui lança un simple coup d'oeil d'intelligence qu'il comprit aussitôt. Lui aussi s'était leurré d'illusions et fut très désappointé par cet insuccès qu'il n'avait pas prévu. Affectueusement, il s'empara du bras de Sabine demeuré libre et l'entraîna dans le fumoir. Nany, désemparée, les y suivit.

— Il est arrivé un télégramme pour vous, ma chérie.

Sans précipitation, la jeune femme ouvrit le pli cacheté.

— De Baudouin, fit-elle simplement ; il s'arrête ici en regagnant Paris et demande qu'on lui envoie une voiture au train de neuf heures demain matin.

— J'en suis ravi. D'où vient-il ?

— De Brest, si je m'en rapporte à l'en-tête de cette dépêche. J'ignorais qu'il y fût allé, mais mon frère a l'âme

[*Lire la suite page* 56]

Tout comme ses aînées, notre jeune demoiselle est fière de son ensemble printanier. Son manteau de lainage à devants croisés est orné d'un col de tissu quadrillé et complété d'un béret également quadrillé. (Bantam Togs)

L'ÉDUCATION PAR LE JEU

Des occupations très simples suffisent pour satisfaire le besoin d'activité de l'enfant. Ainsi, le petiot de deux ans aime à remplir et à vider des récipients, et passe souvent des heures entières à verser des pois secs d'une boîte dans une autre. En été, il se distraira pendant des heures avec un simple carré de sable dans la cour ou avec une cuvette à moitié remplie d'eau tiède, dans laquelle il peut faire évoluer des jouets qui flottent.

A mesure que l'enfant avance en âge, il lui faut une variété d'objets dont il peut se servir dans son existence de tous les jours, cette existence qui, pour nous, n'est que du « jeu », et qui répond, chez l'enfant, à un besoin réel. Le jeu lui fournit l'activité physique dont il a besoin, et l'aide à devenir fort et bien portant. Il encourage, chez lui, l'esprit créateur et l'imagination, et de ce fait, développe son intelligence. Il lui apporte un sentiment de pouvoir sur les choses et les objets qui l'entourent, et cela contribue à développer en lui une saine confiance. En outre, le jeu engendre les contacts avec les autres enfants, ce qui a pour effet de développer la personnalité de l'enfant. Dans les listes qui suivent, on trouvera les jouets groupés d'après ce qu'ils permettent à l'enfant de faire.

Jouets qui provoquent une vigoureuse activité physique :

Balles, sacs de fèves. Pelle, balais. Echelle, balançoire, trapèze, glissoire, appareil à grimper. Traîneau, wagonnet, voiturette, vélocipède, brouette.

Objets servant aux jeux de dramatisation et d'imagination :

Poupées, vaisselle, ustensiles de blanchisserie, ustensiles de ménage, meubles, maison et voiture de poupée Animaux, domestiques et sauvages, pour jouer à la ferme ou au cirque. Cubes pour faire des constructions. Trains, camions, avions. Boîte de sable.

Objets qui stimulent l'activité créatrice :

Grandes feuilles de papier (coloré ou uni), d'emballage, peint, de soie. Crayons ordinaires, crayons de couleur, peinture, craie, tableau noir. Argile, terre à modeler. Ciseaux, colle. Morceaux de bois, boîtes de carton, roues, vieilles pendules. Marteau, scie, tournevis, pinces, étau, rabot et autres outils.

Les jouets qui incitent l'enfant à réfléchir et à combiner, ne sont pas plus chers que les jouets qui sont beaux à voir, mais qui ne servent à rien. En fait, il y a des tas de jouets qu'il est inutile d'acheter, car, on peut les trouver dans tous les foyers. La mère de famille qui met de côté du papier d'emballage, des boîtes de carton, des boîtes à poudre à lever ou à épicer, des bocaux de confitures, des rubans, — en un mot, tous les objets de rebut que les petits aiment tant, — aura un véritable trésor où l'enfant ira puiser des jouets bien préférables à ceux qu'on pourrait lui acheter dans les magasins, et qui feront travailler utilement son imagination. (*Metropolitan Life*)

Ce que représente
la lettre a
dans le mot "carotte"

Le "a" du mot "carotte" est la lettre la plus importante de ce mot, si l'on admet qu'elle représente les *vitamines A* que contient cet aliment. Les enfants et les adultes ont besoin de l'importante vitamine A.

La lettre "a" fait également partie de l'exclamation "ah!", qui marque le contentement... le contentement des bébés qui mangent les légumes, les fruits, les soupes et les desserts que nous rendons pour eux aussi délicieux que possible. Ce n'est pas toujours facile, mais nous réussissons à coup sûr parce que nous nous occupons *uniquement* de l'alimentation des bébés.

A la prochaine occasion, attardez-vous quelque peu chez votre fournisseur pour constater que Gerber répond à tous les besoins alimentaires de votre bébé. Il vous offre 4 bouillies et 18 purées différentes.

Demandez à votre médecin s'il est temps de donner à votre bébé notre nouvelle bouillie, la Bouillie de Riz, excellent aliment du "début". Elle est cuite d'avance et réduite en purée. Elle a cette saveur de riz authentique dont tous les bébés raffolent.

Pour recevoir des échantillons gratuits de nos 4 bouillies, écrire à Dépt D 4, Gerber - Ogilvie Baby Foods, Ltd., Niagara Falls, Canada.

Nous nous occupons uniquement de l'alimentation des bébés

Gerber

Nourritures pour bébés

Maintenant préparées au Canada

Ontario
le pays merveilleux pour les vacances

Ministère du Tourisme et de la Publicité d'Ontario
Hon. L. P. Cecile, C.R., Ministre

Venez passer vos vacances dans ce pays merveilleux qu'est l'Ontario. Partagez la joie et le plaisir qu'ont éprouvés d'innombrables autres visiteurs dans le choix illimité d'attractions qui sont à votre portée.

Plage populaire ou cabane dans les bois; gaieté nocturne ou lacs au clair de lune; le coup de sirène des bateaux de plaisance ou le cri sauvage des huards . . . de l'amusement, du bon air, de l'aventure vous invitent. Facilités de logement excellentes; prix raisonnables; hôtes accueillants.

POINTEZ CE QUI VOUS INTÉRESSE:
☐ VISITE DE MONUMENTS
☐ SITES HISTORIQUES
☐ CROISIÈRES ☐ GOLF
☐ CANOTAGE ☐ PÊCHE

J'ESPÈRE VENIR EN ONTARIO
EN .....(MOIS)

ONTARIO TRAVEL, 1020 PARLIAMENT BLDGS., TORONTO, ONTARIO.

VEUILLEZ M'ENVOYER, GRATIS, UNE CARTE DE L'ONTARIO AVEC DOCUMENTATION.

NOM .....
RUE .....
VILLE.....PROV.....

Visitez
L'ONTARIO
la Province Canadienne pour les Vacances

[*Suite de la page* 54]

voyageuse ! Il aura appris qu'un camarade embarquait, et il sera parti le rejoindre !

Sans plus songer à sa fille, le comte s'était rapproché de sa femme et l'étreignait doucement.

— Quelle joie pour vous, mon amie, de revoir votre frère plus tôt que vous n'y comptiez ! Sa présence va apporter parmi nous une heureuse diversion.

— Oui, non, c'est-à-dire... ce n'est pas le moment, fit Sabine entre haut et bas, désignant d'un léger mouvement du menton Nany effondrée sur un pouf devant le porte-fenêtre.

Son mari se méprit sur l'allusion. Ne sachant pas au juste quelle tournure avait prise entre sa femme et son gendre l'entretien de l'après-midi, il ne pouvait comprendre combien Sabine, prudente entre toutes, allait regretter que Nany fût distraite de ses soucis conjugaux par l'apparition d'un autre homme dans sa vie.

M. d'Avricourt ne put en savoir davantage ; le gong annonçait le dîner. Nany, pâle, inquiète, tourmentée, n'eut pas le courage de rester jusqu'au bout. Après le second plat, elle demanda la permission de se retirer, prétextant un violent mal de tête.

— Pauvre petite, dit Sabine, apitoyée, j'ai peur que cette histoire tourne mal !

Et elle se mit en devoir de raconter à son mari la scène qui s'était déroulée à Pontivy quelques heures plus tôt.

Le lendemain, fatiguée, elle se leva tard et fut prête juste à temps pour recevoir son frère que M. d'Avricourt était allé chercher à la gare de Quimper.

Baudouin et sa soeur s'aimaient d'une virile et touchante affection que la séparation avait accrue encore davantage. Ils se revoyaient, toutefois, à d'assez fréquents intervalles, ni l'un ni l'autre ayant eu le courage de se condamner à un long exil.

Le comte avait dit vrai en insinuant que la visite du marin au manoir ramènerait un peu d'entrain et de vie. Nany, qui avait passé une partie de la nuit à pleurer dans son oreiller et qui n'avait cru pouvoir mieux faire pour se ranimer que d'aller se livrer à une chevauchée effrénée dans la campagne, n'eut que le temps de se changer de toilette avant le déjeuner. Elle avait repris l'une de ses robes de jeune fille, dans laquelle elle était plus séduisante que jamais lorsqu'elle entra dans la salle à manger.

La course rapide du matin faisait ses joues plus roses, ses yeux plus brillants. Le chagrin qui étreignait son coeur depuis ces derniers jours imprimait à toute sa personne une grâce mélancolique qu'elle ne possédait point auparavant. Elle paraissait extrêmement jeune dans cette robe à la mode de l'été passé, et M. de Ponty, en l'apercevant, retint à grand'peine le mot de « Mademoiselle » qui lui montait aux lèvres.

— Nany, mon frère ! dit Sabine, simplement.

Nany retint une exclamation de surprise :

— Le roi ! fut-elle sur le point de s'écrier.

Ils s'étaient reconnus tous les deux au même instant : lui retrouvait dans cette jeune femme en blanc la petite voyageuse sans défense qu'il avait généreusement protégée ; elle revoyait, en la personne de M. de Ponty, le galant chevalier qui s'était improvisé son sauveur. Elle lui sourit gentiment d'un petit air de connivence, mais ne se crut pas obligée de conter par le menu les épisodes de leur première rencontre. Elle se contenta de dire, non sans une intention malicieuse que lui seul comprit :

— Nous ne sommes pas des inconnus l'un pour l'autre, n'est-ce pas, Monsieur ?

Répondre était embarrassant. Baudouin s'inclina un peu plus bas pour baiser les doigts qu'on lui tendait, et la conversation, à table, prit un tour général.

Vraiment, entre Sabine, son mari et son frère, c'était un feu roulant d'esprit. Comme Nany se sentait ignorante et sotte au milieu de ces gens qui avaient soigneusement cultivé, comme un beau jardin, leur âme, leur pensée, leur intelligence !

La journée se passa très vite. La soirée devait réserver à Nany un régal inconnu. M. de Ponty ayant déniché à Brest, chez un brocanteur, un violoncelle ancien, voulant le faire entendre à sa soeur. Pendant des heures entières, ils jouèrent ensemble, Sabine l'accompagnant au piano, et Nagy blottie dans un coin d'ombre, se laissa, pour la première fois de sa vie, baigner littéralement dans cette atmosphère d'art et de beauté pure. Tour à tour, le frère et la soeur, qu'une parfaite compréhension des chefs-d'oeuvre qu'ils interprétaient mettait en communion absolue, égrenèrent les perles précieuses de leur répertoire : symphonies de Beethoven, sonates de Mozart, fugues de Bach, mélodies de Schumann, ce fut une véritable orgie de musique. Nany en était grisée, en délire. Comme ce violoncelle savait chanter ou gémir, pleurer ou danser, selon l'impulsion de l'archet et le caprice de son maître ! Comme ce piano l'écoutait, le suivait, le soutenait !

— Je n'ai jamais rien entendu de si beau ! s'écria-t-elle en sanglotant.

Et, lorsque la nuit fut venue et qu'elle remonta dans sa chambre solitaire, elle sentit encore à son oreille des flots d'harmonie bercer ses tristes rêves.

XXI

Fébrilement, Nany vécut les heures de la matinée, puis de l'après-midi du samedi. Elle s'était dit :

« Pierre arrivera au train de dix-sept heures quarante ; j'irai l'attendre à la gare. »

Mais, au lieu du mari, ce fut ce télégramme laconique qui survint :

Impossible me rendre Kerlaz. Lettre explicative suit.

La déception fut grande au manoir. Chacun commentait en son particulier cette défection et se livrait à toutes les hypothèses. Durant le reste de la soirée, Nany resta plongée dans une noire tristesse d'où ne purent la sortir les affectueux efforts de son entourage. Elle commençait à trouver que la situation embrouillée dans laquelle elle s'était jetée de son plein gré menaçait de s'éterniser, et elle se sentait devenir mortellement inquiète.

Le lendemain, au retour de Bénodet, où tous les châtelains étaient allés assister à la grand'messe, elle reçut la lettre annoncée et s'en saisit, espérant y découvrir enfin la vérité :

Pontivy, le 20 septembre.

Ma chère Nany,

J'avais bien la ferme intention de te rejoindre, mais je viens d'être avisé à l'instant même que je suis nommé instructeur, non pas à Saumur comme je l'avais demandé il y a six mois, mais à l'Ecole militaire, à Paris.

Je dois rallier mon poste dans le plus bref délai ; c'est te dire que je fais déjà mes préparatifs de départ. J'emballe mes livres, cahiers, tenues, tout ce qui m'est personnel enfin, et je quitterai Pontivy lundi matin. Il m'est donc impossible d'aller à Kerlaz, ainsi que je te l'ai fait pressentir dans le télégramme que je t'ai adressé hier. Tâche de venir jusqu'à Auray pour onze heures. je te verrai au passage, en changeant de train.

Il faudra procéder ultérieurement au déménagement, et cela me contrarie de t'en imposer toute la charge, mais, comme tu ne te trouvais pas près de moi, je ne pouvais matériellement effectuer cette corvée en quarante-huit heures. Le plus sage me paraît de faire expédier le mobilier dans un garde-meuble à Paris. Je compte descendre à l'annexe du Cercle militaire qui reçoit les officiers célibataires, et m'occuper de chercher un appartement, ce qui, évidemment, ne va pas être chose facile. Tu pourrais, en attendant, rester à Kerlaz, si l'on veut bien t'y conserver.

A lundi, donc. Je t'embrasse.

PIERRE.

Combien cette lettre est banale, indifférente, toute pleine de détails pratiques qui semblent odieux à Nany !

Elle a montré ces lignes à son père. Le comte est très perplexe. Il juge la prose de son gendre assez ambiguë : d'un côté, il a l'air de désirer voir sa femme ; de l'autre, il paraît vouloir l'éloigner, momentanément, du moins. Que penser de cette attitude ? Il ne peut deviner que, depuis le départ de Nany, Pierre est en perpétuelle contradiction avec lui-même et se débat entre son devoir et sa rancune, ce qui lui dicte deux lignes de conduite bien différentes, qu'il suit ou abandonne à tour de rôle.

Et, après une nuit sans sommeil, Nany partit le lendemain de très bonne heure.

Bercée par le roulement régulier de l'auto, elle s'endormit vers le milieu du trajet et ne se réveilla qu'à Lorient. Son coeur bondissait dans sa poitrine à mesure qu'elle se rapprochait du but du voyage. Lorsqu'elle fut sur le quai de la gare, elle eut envie de s'enfuir ! Se pouvait-il qu'une semaine seulement se fût écoulée depuis qu'elle avait quitté Pontivy ! Naïvement, elle se dit que Pierre va la trouver très changée ! Il lui semble qu'elle a vieilli de dix ans ! Elle est trop peu coquette, trop peu infatuée de sa personne, pour se servir, dans la lutte qu'elle pressent, d'armes dont sauraient si bien user d'autres femmes plus perverses ou plus adroites. Ce matin, elle s'est habillée à la diable, avec le même costume qu'elle portait le soir de sa fuite (elle n'en a point d'autre, à Kerlaz), coiffée du même chapeau de feutre ourson qui encadre joliment son frais visage. Toute sa force — et elle en ignore le pouvoir — réside dans ce repentir qui va la rendre si touchante.

Le ciel, brusquement, s'est assombri ; un vent âpre souffle, il fait froid sur le quai, en plein courant d'air, mais, pour un empire, Nany ne voudrait pas rentrer dans la salle d'attente, elle aurait trop peur de manquer Pierre, et elle se condamne à geler en faisant les cent pas, le col de sa jaquette remonté jusqu'aux oreilles. Toute préoccupée qu'elle soit de son mari, elle ne peut se défendre de penser combien huit jours plus tôt, dans cette même gare, elle se sentait isolée, désemparée ! Quelle curieuse coïncidence de rencontrer, dans son sauveur inconnu, le frère de sa belle-mère ! Nany connaissait peu les hommes : Baudouin lui apparaît si peu semblable à ceux qu'elle a eu l'occasion d'approcher, qu'elle le classe volontiers dans la catégorie de ces Siegfried inaccessibles, de ces chevaliers de légende, plus anges que mortels, que le ciel dota d'un merveilleux et bienfaisant pouvoir. Puis sa pensée, momentanément distraite par ces réminiscences, se reporte vers son unique souci. Comme le temps passe ! Ce stupide omnibus a du retard ! l'express de Paris va arriver, et l'officier aura juste le temps de se jeter d'un train dans l'autre ! C'était à prévoir ! la malchance poursuit décidément l'épouse coupable. Enfin, la « bouette » de Pontivy entre en gare, déversant sur le quai sa horde de paysans venant au marché, de chasseurs partant en permission. Une portière claque : voici Pierre !

Qu'il l'ait cherché sciemment ou non, cette façon de se revoir va couper court à toute tentative d'explication. Il est en civil et trimballe avec un arsenal de mallettes, sacoches, jumelles, qui réclament toute son attention. Il rend correctement à sa femme le baiser timide et passionné à la fois qu'elle vient de lui donner. Les paroles qu'il prononce sont d'une banalité désespérante :

— L'express est en gare, je crois ! Que je cherche bien vite un compartiment ! Tu vas bien ?... Quelle débrouillée, que ce départ en vitesse, j'en suis ahuri ! Je t'enverrai de Paris la liste des objets à faire emballer à part, pour le cas où nous ne trouverions qu'un petit appartement, car tu ne saurais pas t'y reconnaître. J'ai payé et congédié l'ordonnance. La cuisinière est rentrée hier soir et va garder la maison en t'attendant. Il faudra régler la note du gaz, celle de l'électricité, et demander au maître sellier la facture des réparations qu'il a faites à mon harnachement de campagne.

Nany a envie de tordre le cou à son mari pour le plaisir qu'il prend à gaspiller, en paroles vaines, un temps qui eût pu, selon elle, être mieux employé. Le lieutenant est seul dans le compartiment. Tout en bavardant, il affecte de ranger, avec un soin jaloux, ses nombreux bagages dans le filet. Un coup de sifflet strident retentit, le train va partir. Au risque de se rompre les os, Nany s'élance sur les marches du wagon, elle se jette avec fougue dans les bras que Pierre, instinctivement, a ouvert pour la retenir :

— Emmène-moi, mon aimé, je t'en conjure, ne me laisse pas !

D'une main qui semble douce mais qui, en réalité, est d'acier, il la repousse :

— Plus tard, tu sais bien que c'est impossible aujourd'hui ; sois raisonnable, Nany !

Le train s'ébranle. Hâtivement, Pierre esquisse un geste d'adieu à sa femme. Elle est restée sur le quai, le regardant s'éloigner de ses yeux noyés de larmes.

Comme un oiseau que la balle du chasseur a blessé et qui rentre au nid pour s'y cacher, Nany est revenue au manoir. Son visage défait en disait assez long pour qu'on lui épargnât charitablement des questions qui l'eussent humiliée et peinée. Son père et sa belle-mère redoublent de sollicitude à son égard. Quant à Baudouin, que personne n'a averti, s'il se doute de quelque chose, il n'en laisse du moins rien paraître. Nany a demandé, d'un pauvre air angoissé :

— Voulez-vous de moi jusqu'à ce que Pierre me rappelle ?

Et elle a soupiré de soulagement lorsqu'on lui a affirmé que cette maison était la sienne et qu'on était trop heureux de l'y conserver.

Entière, absolue en sa manière d'agir, Nany a pour Mme d'Avricourt autant d'admiration et de sympathie qu'elle éprouvait d'aversion vis-à-vis d'elle avant de la connaître et ce sentiment se manifeste parfois d'une façon inattendue et touchante. Ainsi, ce jour-là, Sabine, revenant à l'improviste dans le fumoir, découvre Nany, rouge, appliquée, suant sang et eau sur un léger tricot blanc... Elle n'a pas vu rentrer sa belle-mère, et sursaute en l'entendant dire :

— Un nouvel ouvrage ! Qu'est-ce donc, Nany ?

Pas moyen de feindre ! La jeune femme baisse la tête comme une criminelle :

— Une brassière... pour le bébé... dit-elle très bas.

Affectueusement, Sabine l'embrasse. Jamais, jusqu'ici, Nany n'a parlé de l'enfant que sa belle-mère attend, et on la soupçonnait de nourrir, à son égard, une jalousie féroce.

— Cela me touche beaucoup, je vous assure, ma chère petite, dit Mme d'Avricourt, émue ; je suis contente de penser que vous aurez travaillé pour mon fils. (Sabine dit toujours « mon fils » comme si elle ne doutait pas de voir son souhait exaucé). Vous l'aimerez un peu, n'est-ce pas ?

Involontairement, son accent se fait anxieux.

— Je l'aimerai beaucoup à cause de vous, Madame !

Et, incapable à son tour de contenir son émotion, Nany sanglote dans les bras qui se referment maternellement sur elle, puis elle laisse échapper ce regret :

— Si j'avais eu à moi un petit enfant, tout ce qui s'est passé ne serait pas arrivé...

Mme d'Avricourt, plus impressionnée par cette déclaration qu'elle ne voudrait le laisser paraître, essaye de plaisanter :

— Vous eussiez été une maman trop peu raisonnable, Nany ! A présent, vous seriez plus capable de remplir votre rôle !

— Oui, mais à présent, il est trop tard ! Raisonnable ! Si je ne l'ai pas é é, ce n'est pas faute de me l'avoir entendu répéter depuis ma naissance ! « Sois raisonnable ! » disait papa. « Soyez raisonnables ! » prêchait Mlle Mar-

VISITES INTERPROVINCIALES

C'est ainsi que l'on désigne un comité d'initiative privée qui se propose d'améliorer les relations entre les deux grandes races du Canada. A cette fin, cette organisation favorise l'échange de jeunes Canadiens-Français et de jeunes Canadiens-Anglais, se recrutant principalement au sein de la jeunesse étu-

Mlle CHARLOTTE CLEMENT

diante, entre les provinces d'Ontario et de Québec, à l'occasion de leurs vacances ou même à d'autres périodes de l'année. L'expérience a révélé qu'à la faveur de ce procédé, des liens d'amitié se sont non seulement amorcés, mais solidement noués des années durant, entre familles des deux langues. Que de tels liens se multiplient pour la peine entre familles d'élite, représentant toutes les classes sociales, on voit de suite ce qu'il peut en résulter pour la cause de l'unité canadienne.

Pour tous renseignements, prière de communiquer avec Mlle Charlotte Clément, 3610, rue Durocher, à Montréal.

5 Raisons pour Tampax

(comme protection mensuelle)

- Supprime épingles, ceintures, serviettes extérieures
- Mis au point par un médecin
- Se porte intérieurement (pas d'odeur)
- Vous en oubliez la présence
- Adopté par des millions de femmes

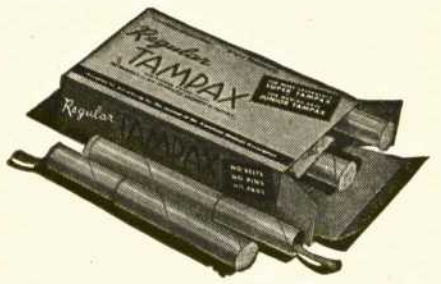
4 autres Raisons

- Fait de ouate surfine comprimée dans un mince applicateur
- C'est un gage de confort et de propreté
- Les mains ne touchent pas le Tampax
- Se porte aussi bien dans la baignoire que sous la douche

autres avantages

- √ Tampax supprime les plis et bourrelets révélateurs sous les vêtements
- √ Tampax accroît la confiance en soi-même "ces jours-là"
- √ Il est facile à changer et d'en disposer (beaucoup plus petit que les autres sortes)
- √ Une provision d'un mois se glisse dans votre sac à main

En vente aux pharmacies et comptoirs de produits sanitaires en trois degrés d'absorption (régulier, super, junior). La boîte économique suffit pour environ quatre mois. Canadian Tampax Corporation, Limited, Brampton, Ontario.



Cette publicité est acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine

CANADIAN TAMPAX CORPORATION Limited, Brampton, Ont.

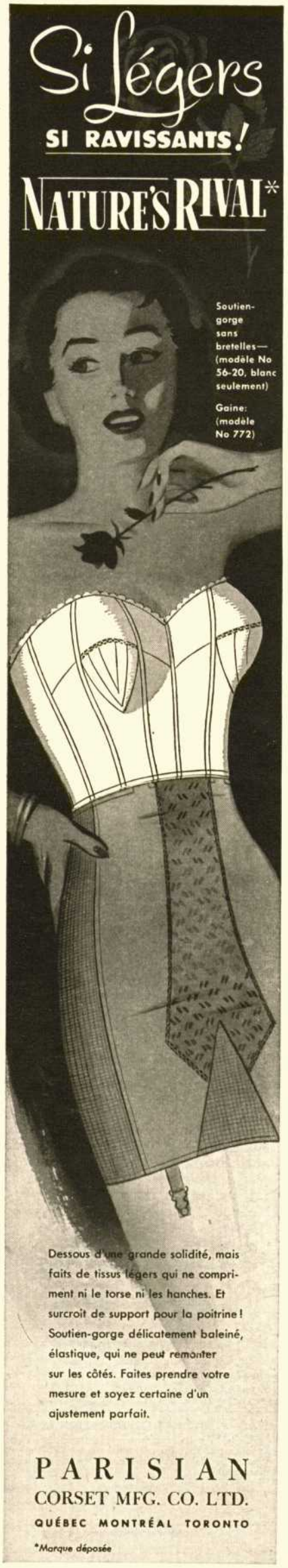
Envoyez-moi sous pli personnel un paquet d'essai de Tampax. J'inclus 10c. pour frais d'envoi et j'indique le format désiré:

( ) RÉGULIER ( ) SUPER ( ) JUNIOR

Nom .....
(écrire bien lisiblement)

Adresse .....

..... Prov. TX51-01F



nier. Jusqu'à Pierre, l'autre jour, qui me recommandait en parlant : « Voyons, sois raisonnable ! » Tout le monde m'a dit de l'être, mais personne ne m'a appris comment je pouvais le devenir, sauf vous, madame !

Sabine comprenait la vérité profonde cachée sous ces reproches si justes, en somme, de l'enfant gâtée, et, délicatement, pansant la blessure de cette âme neuve, ardente, elle l'encourageait dans ses essais de perfectionnement moral.

Baudouin était reparti pour Paris depuis une semaine. Son absence laissait un grand vide au manoir, non que sa personnalité fût encombrante, au contraire, il semblait tenir peu de place tant il était calme, tranquille, de caractère égal et doux, mais sa conversation avait un charme sans pareil, et la voix vibrante s'en alla, chacun découvrit alors qu'il manquait quelque chose...

Soucieux de sauvegarder au moins les apparences, Pierre écrivait régulièrement à sa femme chaque dimanche. Ces lettres n'étaient pas très variées : « Il avait beaucoup de travail, peu de loisirs, il cherchait un appartement et n'en trouvait pas... »

Nany commençait à désespérer de le voir la rappeler auprès de lui, quand un matin, venant de se lever, elle entendit des exclamations d'étonnement dans le hall. Presque aussitôt sa femme de chambre vint frapper à sa porte.

— Le mari de Madame vient d'arriver! annonça-t-elle.

S'enveloppant d'un peignoir, les pieds nus, dans ses balouches, les cheveux épars sur les épaules, Nany, avec toute la fougue des anciens jours, descendit l'escalier quatre à quatre.

— Pierre ! Oh ! Pierre ! s'écria-t-elle, riant et pleurant à la fois.

Il la prit dans ses bras, et elle eut l'intuition étrange que c'était lui, las, troublé, inquiet, qui s'abattait lourdement sur son coeur... Mais non ! elle avait rêvé. Pierre était devant elle, correct, un peu froid, disant de son ton mesuré :

— J'ai eu une permission de trois jours, et je suis venu te chercher.

On avait été avertir M. d'Avricourt qui se leva en hâte pour recevoir son gendre. Le chocolat était servi dans la salle à manger. Nany s'aperçut alors que sa tenue n'avait rien de protocolaire.

— Je monte m'habiller, dit-elle avec un peu de confusion ; tu viendras me rejoindre, Pierre.

Sans bien comprendre pourquoi, elle était heureuse et surprise à la fois par cette arrivée inattendue. Son mari l'avait considérée d'un oeil scrutateur, comme s'il eût voulu lire en elle quelque secret inavoué. Elle-même le trouvait imperceptiblement changé : soucieux, pâli, le front barré d'une ride dure...

Elle procéda rapidement à sa toilette et venait de la terminer, lorsque Pierre, ayant fini de déjeuner, entra sans frapper. La vue de cette chambre, claire, baignée de lumière et de calme, où Nany avait rassemblé ses souvenirs d'enfant, parut détendre légèrement la crispation de ses traits. Nany, de même était reposante à voir avec son visage frais, ses beaux yeux limpides. Elle alla à lui, le fit asseoir sur une petite causeuse où elle prit place à son côté. Câlinement, sans rien dire tant son coeur était ému, elle mit sa joue contre celle de son mari, et attendit qu'il parlât.

Machinalement, il caressait ses cheveux. Il commença avec un peu d'effort :

— Alors, Nany, tu veux bien que je t'emmène ?

— Depuis un mois, je t'attendais !

— Nous partirons donc demain soir.

— Quand il te plaira ! Tu permettras bien que je revienne pour la naissance du bébé ?

— A quelle époque exactement ?

— Oh ! à la fin du mois prochain, sans doute. Tu sais que je dois être marraine avec Baudouin ?

— Baudouin ! Vous vous appelez déjà par vos prénoms ! fit Pierre d'un ton soupçonneux, repoussant légèrement sa femme.

— Jamais de la vie ! Mais papa et Sabine disent toujours ainsi, et, par habitude, je fais comme eux, quand M. de Ponty n'est pas là, bien entendu ! expliqua Nany en levant vers son seigneur et maître des yeux pleins de candeur.

— Il est ici, en ce moment ?

— Mais non ! Il n'a passé qu'une semaine à Kerlaz, voici déjà longtemps qu'il est reparti.

— Ah ! fit simplement Pierre.

L'entretien languissait de part et d'autre, chacun hésitant à entamer la confidence devenue inévitable. Courageuse et sincère, Nany, la première, ouvrit le feu :

— Pierre, mon Pierre chéri... j'ai été bien inconsciente de te quitter comme je l'ai fait, et tu m'as bien punie ! Je voulais te dire combien je regrettais ce coup de tête, car tu l'as deviné, n'est-ce pas ? j'étais folle devant ta colère, et c'est pour cela que j'ai fui !... Ne crois pas, au moins, que je ne t'aimais plus, je ne t'ai jamais tant aimé que depuis que nous sommes séparés, et j'ai vécu sans toi des jours affreux.

« Mais tu reviens, et tout est oublié ! Dis-moi que tu m'as pardonné !

Nany implorant son pardon était si touchante, une telle émotion faisait vibrer sa voix qu'il eût fallu un coeur de tigre pour lui résister. Or, chose bizarre, inouïe, ce fut le justicier qui, se jetant dans les bras de la coupable, s'accusa à son tour :

— Enfant ! qu'ai-je à te pardonner ? Tu ne connaissais rien du monde ni de la vie, tandis que moi, de propos délibéré, je me suis exposé à la tentation, et c'est miracle que je n'aie pas succombé !

Et comme elle le regardait sans comprendre, il approcha ses lèvres de son oreille et murmura très bas :

— Pendant que tu me fuyais, une autre femme essayait de me reprendre...

Alors, avec une infinie douceur, cette enfant que la douleur avait mûrie, se fit toute maternelle pour l'homme qui souffrait à la fois dans son orgueil blessé et dans son coeur déçu. Elle baisa les paupières meurtries, elle prit à deux mains la tête chérie et, grande, généreuse jusqu'au bout :

— Je ne veux rien savoir, dit-elle. Ami, garde ton secret, oublie-le ! Je ne te quitterai plus. Près de moi tu ne craindras plus rien !

— Si je pouvais te croire ! soupira-t-il doutant encore.

— L'avenir me donnera raison ! assura-t-elle d'un ton ferme.

Mais son coeur devait toujours et volontairement ignorer le drame survenu dans la vie de son mari.

XXII

Car vingt-quatre heures à peine séparaient le lieutenant de l'incident qui avait motivé son brusque départ pour Kerlaz. Lui aussi avait fui, comme Nany, mais c'était pour échapper au piège d'une intrigante, et se réfugier auprès de celle à qui il avait, devant Dieu, promis une inviolable fidélité.

Et, tandis que Nany l'entraînait dans le parc où l'automne jetait sur les arbres les tons d'or et de pourpre de sa palette, tandis que le ciel demeurait d'un pâle azur et la température d'une exquise douceur, Pierre se remémorait la scène de la veille. Le rouge de la honte et de la colère lui montait au front à ce souvenir ! Avec quelle rapidité ses yeux s'étaient dessillés ! Avec quelle netteté il percevait maintenant l'habileté des réseaux savamment tendus dans lesquels il avait si bien failli tomber !

Au prime abord, rencontrant « par hasard » Mlle de Lorres dans l'avenue de Breteuil ou de La Bourdonnais où elle allait soi-disant donner des leçons de diction, il ne se douta point que l'adroite fille l'observant, le guettant avec une ténacité digne d'une meilleure cause, opérait à son égard les travaux d'approche qui devaient servir à la réalisation de son pervers projet. Ce furent d'abord des phrases sans

CADEAUX DE PREMIÈRE COMMUNION

C'est un usage général, de faire des cadeaux aux enfants à l'occasion de leur première communion. Il n'y a là rien de répréhensible, à condition que les cadeaux ne prennent pas plus d'importance que le grand don que Notre-Seigneur fait ce jour-là et qui est lui-même ; à condition que l'on s'abstienne, si c'est possible, de l'exposition de ces cadeaux, et en tout cas, qu'elle ne devienne pas le prétexte d'une émulation vaniteuse entre les enfants.

Quels cadeaux offrir ? Il faudrait être bien rigide pour ne vouloir donner ce jour-là que des « objets religieux ». Une montre ou un stylo sont des cadeaux utiles qui n'ont rien de déplacé. Aux parents de juger, dans leur sagesse, s'il ne sera pas prudent de les enfermer, au soir du « grand jour », pour ne laisser le destinataire en user librement que quand il sera un peu plus conscient de leur valeur et un peu plus soigneux de ses affaires.

Ces cadeaux de prix émanent, le plus souvent, de parents proches. Les relations plus éloignées se mettront moins en frais et tiendront davantage à offrir un « objet religieux »

C'est aux parents chrétiens de guider intelligemment, avec toute la discrétion requise le choix des donateurs. Que ceux-ci aient la simplicité de s'unir, s'il le faut, pour offrir en commun un cadeau de valeur plutôt que de se disperser pour payer des objets de mauvais goût.

Ces cadeaux, on les cherchera dans le domaine d'une foi solide et sérieuse, d'une foi intelligente plutôt qu'une multitude de statuettes médiocres et de médaillons inutiles, un crucifix précieux et grave, qui passera de la chambre d'enfant à la chambre du jeune homme ou de la jeune fille, et qui pourra encore dominer le lit conjugal. Plutôt qu'un assortiment de ces « missels de mariage » qui, sous une reliure coquette, ne continnent que quelques paraphrases désuètes, on offrira un vrai missel liturgique et complet, solidement relié.

En un mot, que les cadeaux de première communion ne représentent pas une gracieuseté d'un jour, mais servent à l'enfant de nourriture et de témoignage pour une foi dont il doit rester fier toute sa vie. Faire un cadeau de première communion ne doit pas être seulement un acte de la vie mondaine, mais un acte de charité surnaturelle, un acte d'apostolat. Il ne s'agit pas seulement de faire plaisir, il s'agit de faire du bien. L'occasion est trop belle pour qu'on la laisse échapper.

(La France Catholique)

conséquences échangées sur un ton de cordiale camaraderie :

— Vous venez par là ? Accompagnez-moi donc un bout de chemin.

Puis les promenades s'allongèrent au point de durer parfois une heure entière, pendant laquelle on échangeait des impressions philosophiques !

— Que c'est triste d'être seule dans la vie ! soupirait Marie-Aimée.

Un jour elle ajouta :

— Vous en savez quelque chose, mon pauvre ami !

Bien que lieutenant ne lui eût fait à ce sujet aucune confidence, elle avait fini par trouver louche cette séparation que rien, en somme, ne motivait. La voir se prolonger mettait dans son jeu un atout de plus.

Pierre, comme tous les hommes sensibles, avait besoin de pitié. Celle qu'on lui offrait avec tant de délicatesse provoqua de sa part une expansion qu'il devait sévèrement regretter un peu plus tard.

Ce soir-là, il était déprimé, triste. Marie-Aimée lui dit, en hésitant un peu :

— C'est l'heure du thé, voulez-vous monter goûter avec moi ? Je n'ai pas de chaperons pour vous recevoir, mais nous sommes de si vieux amis ! Et puis, à Paris !...

Pierre était la droiture même, il ne voyait pas de mal là où il n'y en avait pas, et ce fut d'une conscience très tranquille qu'il suivit Mlle de Lorres chez elle. Le thé fut servi avec l'élégance des anciens jours. Pierre reconnut les tasses en vieux sèvres, la bouilloire d'argent timbrée aux armes des de Lorres. Il retrouvait d'ailleurs les objets qui lui étaient familiers.

A regret, et sans arrière-pensée, il quitta l'hospitalité cordiale de Marie-Aimée. Il venait d'être trop bouleversé dans sa vie intime pour essayer de chercher dans le plaisir une compensation ou un dérivatif. Ne voulant plus voir en Marie-Aimée la femme qu'il n'avait pu épouser, il se plaisait à la considérer comme une amie très sûre, dont la douceur compatissante lui serait précieuse. Très fine, elle joua admirablement de cette corde et sut l'entretenir dans l'illusion nécessaire.

Puis, lorsqu'elle eut jugé que les préparatifs avaient assez duré, et que, sa réserve financière s'épuisant, il fallait frapper le grand coup afin de s'assurer le triomphe définitif, elle décida de livrer bataille à ce soldat timide qui ne se déclarait point. Elle choisit un jour où, le rencontrant dans la rue et le questionnant, tant il paraissait distrait, préoccupé, il avoua qu'il se sentait mal en train et souffrait de son isolement. Sans qu'il voulût en convenir, l'absence de Nany, à laquelle il avait cru s'habituer, lui pesait cruellement, et les chaînes du passé lui semblaient légères en regard de la liberté si chèrement acquise.

— Je rentre, dit-il et je vais me coucher, car je crois que je commence un peu de grippe. Il fait froid aujourd'hui, ma chambre sera glaciale ; si je suis plus malade demain, je demanderai à être transporté à l'hôpital militaire.

— Vous n'allez pas remonter chez vous dans cet état ! Venez chez moi, nous en sommes tout près, je vais vous administrer un cachet de quinine et vous préparer un grog.

— Ne vous donnez pas cette peine ! Si je mourais, personne ne me pleurerait !

— Pouvez-vous parler ainsi !

Avec un geste gracieux de jolie despote, elle l'entraîna à sa suite. En quelques minutes, il fut à demi allongé sur le canapé du salon, une compresse d'eau de Cologne sur le front, un grog brûlant posé auprès de lui sur une petite table.

Très courageux devant le danger, Pierre se croyait mort dès qu'il avait la moindre chose. Dolent, engourdi délicieusement dans la tiède atmosphère du petit salon fleuri d'oeillets embaumés, il allait éprouver le plus brusque et le plus désagréable des réveils.

Avec des pas assourdis à dessein, Marie-Aimée allait et venait autour de lui. Une fois le grog avalé, Pierre déclara :

— Je vais mieux !

Et, se redressant, il manifesta le désir de regagner son gîte.

— Pauvre ami ! murmura la jeune fille d'un air ému, cela me peine réellement de vous voir sortir dans cet état ! Songer que, si vous êtes malade, pas une main ne vous prêtera secours !

— Que voulez-vous, ma chère amie ! Il faut subir sa destinée ; la mienne était sans doute de rester seul ! fit l'officier d'un ton qu'il essayait de rendre gai.

— Quelle erreur est la vôtre ! Une première méprise ne peut condamner un homme à gâcher sa vie !

— Cela est, pourtant !

— Pour les imbéciles qui s'y résignent, mais il y a mieux à faire que de courber le front sous l'épreuve. Vous ne serez seul, très cher, que si vous le voulez bien !

— Bah ! je ne tiens pas à recommencer une expérience qui n'a pas réussi.

— Parce que vous vous y êtes mal pris ! Vous avez devant vous tout l'avenir ! Que de femmes seraient fières de partager votre vie.

— Je n'en suis pas très sûr... D'ailleurs, c'est une question qui ne se pose plus pour moi.

— Voyons, Pierre, êtes-vous aveugle ou fou ! Pourquoi vous condamner à la solitude ?

vous ferez battre son coeur avec "Sunny Dream"

...la nouvelle teinte dorée à reflets de pêche!

FABRICATION CANADIENNE

Woodbury Dream Stuff

Tout comme votre chapeau le plus aguichant... Sunny Dream est une nouvelle nuance ensorcelleuse de maquillage ! Appliquée à la houppe, elle pare immédiatement votre peau d'une teinte ensoleillée de miel ! Lui prête les chauds reflets de la pêche ! Lui donne un doux éclat doré ! Le Dream Stuff n'est ni asséchant ni graisseux, mais un maquillage satiné transparent naturel ! Plus de nuage poudreux qui masque l'éclat ! 5 teintes de rêve.

...fond de teint nuancé et poudre réunis...seulement **69¢**

— Vous voulez que je rappelle ma femme ?

— Est-ce que vous vous moquez de moi ? s'écria Marie-Aimée violemment. Puis-je vous parler sans rancune de cette créature qui a méconnu le trésor de tendresse que vous lui offriez ! Pierre ! laissez-la à l'oubli, à l'exil qu'elle a délibérément choisis ! Une autre est là que vous avez aimée la première, qui vous aime aussi depuis longtemps, depuis toujours, qui est toute prête à se donner à vous, non pas cette petite fille faussement ingénue, mais une femme consciente de sa valeur et qui, seule, peut vous rendre le bonheur que vous méritez. Pierre ! Cette femme vous la connaissez ! Entre nous il y a tout notre passé ! Pierre, je vous aime !

Ebahi, d'abord, et complètement dérouté par cette déclaration en règle qu'il avait été si loin de pressentir, puis très contrarié, l'officier se ressaisit assez promptement et se cuirassant, demanda d'un ton glacial :

— En vérité, mademoiselle, que me proposez-vous donc ?

— Moi-même ! Et n'est-ce pas suffisant ! répondit-elle, ironique.

— J'avoue que je ne comprends pas... ou, plutôt, que je n'ose comprendre...

— Vous êtes tout de même absurde ! riposta Marie-Aimée devinant la partie perdue et furieuse de sa défaite ! Vraiment je vous faisais la part trop belle. Me préférer cette petite sauvage ! Eh bien ! mon cher, rejoignez-la, partez bien vite ! Ah ! ah ! vous vous figurez peut-être que de beaux yeux pleurant vous attendent, que l'on gémit, que l'on réclame votre présence ! Homme trop crédule !... La place que vous avez laissée libre, un autre a bien su s'en emparer ! Et si vous tenez à savoir comment, demandez donc au séduisant frère de votre non moins séduisante belle-mère ce qu'il pense de votre charmante femme !

Et, comme Pierre pâlissait sous la perfide insinuation, lancée au hasard, car c'était là pure supposition de sa part et elle ne connaissait point les Ponty, la méchante fille se dit :

« J'ai frappé juste ! Je suis vengée ! »

Puis, tout haut, et lui tendant la main avec une amabilité affectée :

— Amis encore, n'est-ce pas ?

— Non, fit-il rudement, je préfère vous avoir pour ennemie, vous serez moins dangereuse !

Et il s'était échappé en toute hâte. Pour lui aussi, quoique autrement, la retraite avait été une victoire, mais au sentiment de délivrance et de soulagement qu'il éprouvait se mêlait l'amère rancoeur de l'odieuse allusion.

Baudouin de Ponty ! Nany ! A tout prix, il voulait savoir... Et voilà pourquoi il avait, au plus vite, rallié Quimper, animé d'un double mobile : retrouver Nany et s'assurer du bien-fondé des soupçons émis par Mlle de Lorres.

Les calculs savants de Marie-Aimée étaient déjoués du même coup.

Pierre venait de s'y décider : il reprendrait sa femme, dont l'évidente bonne foi réduisait à néant l'injuste calomnie qui ne pourrait désormais l'atteindre.

XVIII

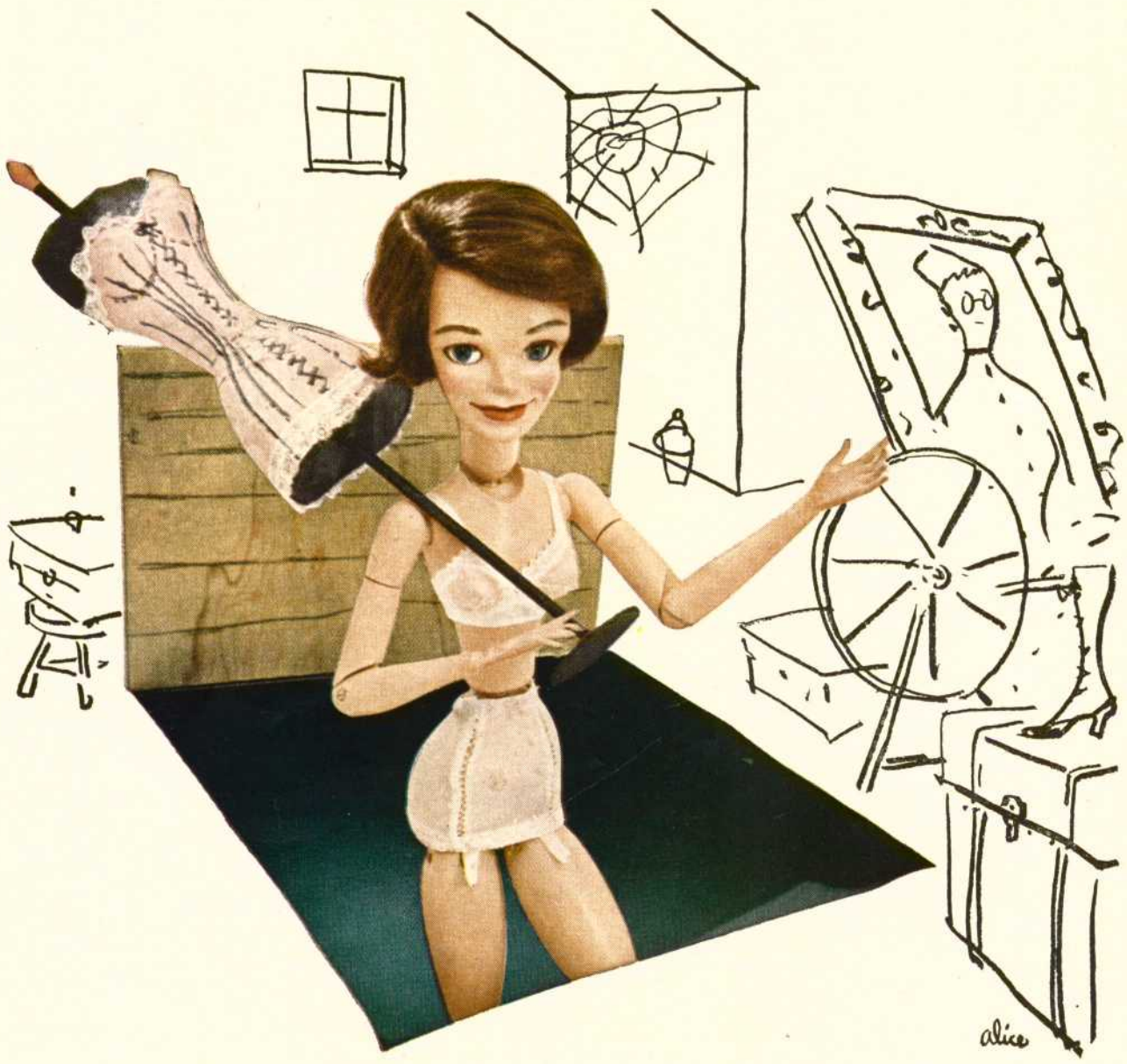
Une fois passé l'émoi et le trouble des premiers instants, lorsqu'il fut installé dans un petit appartement loué en hâte avenue de Tourville, le jeune ménage Villard - Lebreuil éprouva quelque gêne de cette réunion subite. Tous les deux se trouvaient dans un état d'âme très particulier. Pierre, qui eût aimé conserver jusqu'au bout le beau rôle et qui avait fait preuve, tout au moins, d'une certaine dose d'imprudence, n'était pas loin de se considérer comme une victime. Ayant perdu ses dernières illusions sur la femme que son orgueil et son dépit se plaisaient à opposer en comparaison à sa femme légitime, il pensait désormais être bien incapable d'aimer d'amour cette frivole compagne. Avec une énergique acceptation du sort volontairement choisi, il se résignait à l'austère devoir, mais il n'en attendait plus de joie.

Cependant, loyalement, dès les premiers jours de la reprise de la vie commune, il dut reconnaître que Nany n'était plus tout à fait celle qu'il avait connue. Déroutée dans ce cadre microscopique du « home » de passage où elle avait peine à se retourner, tant était lilliputienne leur chambre, étroit le bureau servant de salle à manger, auquel attenait une cuisine joujou, la jeune femme s'essayait à commencer une existence digne de ses résolutions et de ses promesses. Son ardeur de néophyte la reportait sans cesse vers son exemplaire belle-mère, à laquelle, tantôt, elle confiait ses angoisses d'épouse, tantôt ses déboires de maîtresse de maison inexpérimentée. Les lettres de Nany n'étaient point des chefs-d'oeuvre épistolaires et ne seront certes pas léguées à la postérité ! Tous les sujets s'y heurtaient sans ordre, dans une confusion parfois amusante, témoin celle-ci, que Mme d'Avricourt reçut un matin, très peu de temps après le départ du ménage, et qui montrait assez nettement l'évolution de la jeune femme.

Ma chère Sabine,

Que ne suis-je encore avec vous dans notre grand Kerlaz où l'on respire si bien le bon air du bon Dieu ! Ici, j'étouffe ! J'ai peur de me faire écraser dans les rues qui sentent mauvais, et je n'aime pas mon chez moi.. Résultat : je ne me plais ni dehors, ni dedans !

Je vous ai dit que, après un séjour à l'hôtel dont nous eûmes vite assez, Pierre trouva à prendre la succession « appartementale » d'un camarade nommé



"quelle chance"

DIT

NANCY NYLON

. . . de vivre à l'âge du nylon.
Quelles belles inventions que les gaines et soutien-gorge en nylon ! Légers comme une plume, ils sont solides et moulent à merveille.
Comme tout vêtement en nylon, mes soutien-gorge et mes gaines se lavent facilement—sèchent vite—et conservent leur fraîcheur première.

C-I-L nylon
LA CHIMIE AU SERVICE DES CANADIENS

Les merveilleux soutien-gorge et gaines en nylon

CANADIAN INDUSTRIES LIMITED • Montréal

NY-51-17F

COPYRIGHT-1951,
CANADIAN INDUSTRIES LIMITED

au Maroc. Malheureusement, cet appartement n'était pas vide ; nous avons dû le subir tel quel, c'est-à-dire meublé, et pas à notre goût, je vous assure ! Enfin il me faut faire contre mauvaise fortune bon coeur. Je me cogne dans tous les angles, j'accroche tous les bibelots, et quand je veux entrer dans la cuisine, l'ordonnance est obligée d'en sortir pour me laisser la place ! Notre fumoir a l'air d'un décor de théâtre en carton peint. On le transforme en « dining-room » avec une prestesse qui tient de la magie, et il redevient « studio » de Monsieur mon époux avec la même rapide ingéniosité.

C'est bien modeste comme organisation, jugerez-vous ? Je dépense pourtant un argent fou. J'ai beau acheter chez Potin des petits plats tout préparés qui me semblent bon marché, au bout de quinze jours c'est un désastre : je n'ai plus le sou !

Votre frère est venu nous voir dans notre nid à rats, et, très aimablement, nous a invités à aller dîner chez lui. Nous y étions hier. Vraiment, votre maison est superbe, Sabine, mais elle est bien imposante ! Elle a l'air d'une grande dame du temps passé à laquelle, malgré soi, on ferait volontiers la révérence. Le menu était excellent ; j'ai noté, en particulier, une glace panachée fraise et chantilly absolument épatante. Bon ! voilà un mot d'argot ! et comme mon mari, vous ne les aimez guère ! Enfin, tant pis, permettez que je ne recommence pas ma lettre à cause de cela !

Baudouin — M. de Ponty, veux-je dire — a, sur ma prière, consenti à nous faire un peu de musique. J'étais aux anges ! et j'ai pleuré de toutes mes forces en écoutant le « Cygne », de Saint-Saëns, et le « Concerto russe », de Lalo. Pierre m'a dit que j'étais une sotte et que je me tenais très mal dans le monde. C'est curieux ! Votre frère, lui, prétend que c'est, pour un artiste, une joie très précieuse que d'émouvoir à ce point son auditoire. Comme les avis diffèrent, parfois, sur le même sujet, n'est-ce pas ?

Vous, ma chère Sabine, le ciel vous a comblée dans vos voeux, et bientôt il y aura le bébé. Je suis jalouse de vous, vous le savez bien, mais je vous aime tout de même beaucoup, et je vous embrasse tendrement, ainsi que papa.

NANY.

P.-S. — Pierre vient de rentrer et me charge de ses hommages pour vous. Il m'a apporté un grand sac de chocolat de chez Foucher. C'est bien gentil à lui, n'est-ce pas ? Quand il veut, il est un amour !

La lecture de cette missive mettait Mme d'Avricourt au courant de tous les petits événements de l'existence de sa belle-fille. Elle fut tour à tour attendrie, égayée, puis préoccupée, et cette dernière impression, la moins agréable à coup sûr, devait ce jour-là dominer toutes les autres. Son mari, la rejoignant dans le parc, la trouva distraite :

— Vous n'êtes pas à ce que je vous raconte, ma chérie ; me trouveriez-vous ennuyeux, par hasard ?

Elle lui sourit affectueusement :

— Si cela était, je ne serais pas assez impolie pour répondre par l'affirmative à une question aussi indiscrète ! Non, ami, vous n'êtes jamais ennuyeux, et vous le savez bien ! Seulement, je me sens un peu lasse aujourd'hui, je pense que l'événement approche ; puis je me dis qu'il y a en ce monde des êtres pour lesquels tout marche toujours tout droit, et d'autres qui, au contraire, arrivent au bonheur par des voies détournées, semées d'embûches.

— Vous aimez les énigmes, ma chère amie ?

— Non. Je voudrais simplement voir tout le monde heureux autour de moi, parce que je suis très heureuse moi-même, et je déplore qu'il y ait tant de malentendus réels ou insoupçonnés chez ceux que j'aime !... Pourquoi faut-il qu'il y en ait qui souffrent à cause d'autres qui ne s'en douteront jamais... que certaines femmes viennent trop tard dans la vie de certains hommes ?

— Est-ce pour moi que vous parlez ?

— Certes, non ! Ne cherchez pas à comprendre, mon ami, et pardonnez à votre femme si elle divague un peu.

Mme d'Avricourt ne jugeait pas utile de faire part à son mari des craintes qui venaient l'assaillir.

D'ailleurs, la fin de la journée devait lui réserver des préoccupations autrement impérieuses : le bébé annonçait son arrivée un peu plus tôt qu'on ne le prévoyait, et il fut bientôt avéré que sa naissance n'était plus qu'une question d'heures. Effectivement, le lendemain de ce jour, Nany recevait un télégramme dont les mots, lorsqu'elle les lut à haute voix, semblèrent résonner comme une fanfare triomphante :

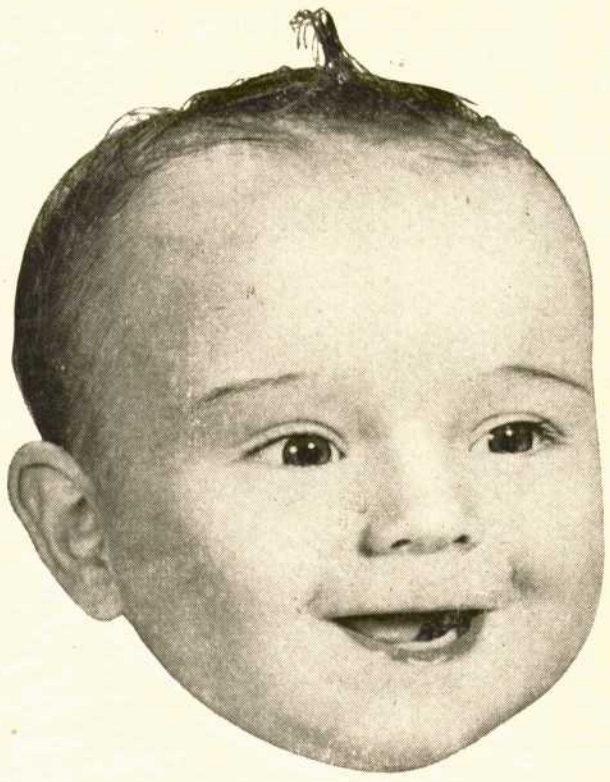
C'est un superbe fils. — AVRICOURT.

Ce que le message taisait, c'étaient les heures lentes et lourdes d'anxieuse attente, les craintes mortelles, les appréhensions sans nom qui avaient précédé la naissance de ce petit être si passionnément désiré. M. d'Avricourt avait vécu deux jours affreux, puis tout s'effaçait, tout s'oubliait devant la jubilation du moment. Sabine était hors de danger après une pénible alerte ; et, lorsque Pierre et Nany arrivèrent à Kerlaz, ils y trouvèrent une radieuse jeune mère, tenant dans ses bras un splendide enfant.

Nany s'était écroulée au pied du lit de Mme d'Avricourt, riant et pleurant à la fois. Elle dévorait des yeux le beau bébé auquel elle n'osait toucher ; puis, lorsqu'elle eut obtenu la permis-

Modess .... *puisque*

Toute maman avisée sait que bébé a besoin de ce que la viande fournit



...donnez des Viandes Swift's pour Bébés tous les jours!

Votre bébé grandit vite et son poids doublera ou *triplera* au cours de sa première année! Pour cela, les médecins disent qu'un bébé a besoin de beaucoup de *protéines complètes* tous les jours. Un bébé a également besoin de vitamines B pour être en bonne santé et avoir bon appétit. Il lui faut aussi du fer tous les jours. Bébé obtient tout cela dans les Viandes Swift's pour Bébés. C'est pourquoi ces viandes sont parmi les meilleurs aliments protecteurs que votre bébé puisse manger! Des essais concernant l'alimentation révèlent que les bébés à qui l'on donne des Viandes Swift's pour Bébés tous les jours développent une plus grande résistance aux rhumes, germes et infections! Exigez Swift's—les *seules* Viandes 100% pour Bébés et Enfants. Vous en trouverez une bonne variété—prêtes à servir pour environ la moitié du prix des Viandes préparées chez soi!

Toutes les déclarations concernant l'alimentation qui sont contenues dans cette annonce ont l'approbation du Comité des Aliments et de la Nutrition de l'Association Médicale Américaine.

ACCEPTED COUNCIL ON FOODS AND NUTRITION MEDICAL ASSOCIATION

UN PRODUIT DE QUALITÉ SWIFT

SWIFT ...*prépare, au Canada, les seules viandes 100% pour Bébés*

sion de le prendre, elle s'en empara avec un empressement quasi farouche, couvrant de baisers les joues rondes et roses, le petit crâne sur lequel folâtrait un brun duvet, les menottes potelées, si douces !

Nany exultait.

— Mon frère ! dit-elle soudain, très grave et comme recueillie, avec une vibration inattendue dans la voix.

Le jeune Joël du Laz d'Avricourt promettait de devenir un robuste gaillard. Il possédait déjà de solides poumons, dont il essayait la résistance avec un fâcheux esprit de continuité que sa marraine persistait à trouver agréable. Le baptême devait avoir lieu le lendemain. au manoir. On attendait Baudouin pour le soir même ; il arriva à l'heure indiquée et manifesta envers son filleul une admiration enthousiaste. C'était chose amusante que de voir le bébé passer des grands bras de son père dans ceux du marin, puis de Nany, et d'entendre les réflexions diverses suggérées par l'esprit de chacun :

— Trésor adoré ! qu'il est beau ! soupirait Nany, en baisant les petites mains ; il te ressemble, papa, mais il a les yeux de sa mère.

— Il a une vraie caboche des gars de Cornouailles, disait fièrement M. d'Avricourt.

— Plutôt une tête grecque ! corrigeait Baudouin.

Seul, Pierre ne paraissait pas partager l'ivresse de l'entourage. Sa femme remarqua l'indifférence qu'il affectait à l'endroit du petit Joël et, le regardant d'un air de reproche :

— N'aimerais-tu pas les enfants, par hasard ?... lui demanda-t-elle à un moment où ils se trouvèrent seuls tous les deux.

— J'aimerais les miens, si j'en avais, répondit sèchement le cavalier ; ceux des autres ne m'intéressent pas !

Nany était devenue assez fine observatrice pour ne pas pressentir la sourde amertume et le regret jaloux cachés sous cette boutade. Le caractère nerveux, facilement irritable de Pierre, formait un contraste frappant avec la constante bonne humeur de Baudouin. Il émanait de toute sa personne un tel charme de bonté et d'intelligence, que Nany, rêveuse, se demandait souvent :

« Pourquoi ne s'est-il pas marié ?... Il eût rendu une femme si heureuse !... »

Même, elle posa nettement la question à Sabine, trois ou quatre jours après le baptême. Elles étaient toutes les deux seules dans la chambre de Mme d'Avricourt, avec le bébé. La garde se reposait ; le trio masculin était parti pour chasser de grand matin et ne devait rentrer que le soir. La comtesse ne put s'empêcher de sourire :

— C'est sans doute, petite curieuse, parce que vraisemblablement, mon frère n'a jamais rencontré la femme qui lui eût convenu !

— Et, maintenant, le temps est passé.

— Pourquoi donc ?

— Dame ! il n'est plus jeune !

— Un homme n'est pas vieux à trente-six ans, petite Nany !

— Moi, je trouve ! Mais, enfin, il a dû se forger un idéal. Je vois très bien d'ici ce qu'il lui fallait Une femme de votre taille, Sabine, majestueuse, aristocratique...

— Votre type est banal, Nany ! Mon frère n'a jamais aimé ces modèles de convention.

— Je croyais que c'était là le goût des hommes. Pierre apprécie fort le genre gravure de modes et les femmes fatales...

— Enfant ! Il vous a pourtant choisie.

— Et je n'ai rien de classique, allez-vous dire ?... Mais, voyez-vous, Sabine, je vais faire une grande confidence : je ne suis pas sûre que Pierre m'ait librement choisie, et je me suis demandé souvent si on ne lui avait pas imposé ce mariage, ou bien s'il ne s'y était pas décidé par dépit ou par pitié...

Une légère rougeur envahit les joues et le front de Mme d'Avricourt. Ce que lui confiait Nany de ses doutes, de ses craintes, répondait si exactement et si cruellement aux reproches qu'elle s'était faits à elle-même !

Elle voulut toutefois rassurer sa petite belle-fille.

— Vous cherchez midi à quatorze heures, ma chère enfant. A quoi bon remuer les cendres du passé ? Croyez-moi, Nany, il est plus doux de donner du bonheur que d'en recevoir ; vous serez satisfaite vous-même, lorsque votre mari sera heureux par vous !

— Vous me l'avez dit, en effet. Tout me paraîtrait facile, si j'étais certaine de l'amour de Pierre !

— Il vous aime ! Vous êtes trop jeune, et je vous en félicite, pour avoir vu autour de vous les diverses formes de l'amour, qui peut être tour à tour orage, tempête, ouragan, ou bien ciel limpide, horizon calme, paix ineffable... Il y a sur terre des êtres qui se chérissent ardemment et qui se torturent nuit et jour sans trêve, d'autres que l'on croit invulnérables et qui dérobent sous un masque glacial d'impassibilité un volcan de tendresse ! Lesquels sont les plus favorisés du sort ?...

— Mais, Sabine — et Nany, hésitante, osait à peine continuer — le partage n'est pas égal. Je n'ai jamais aimé un homme autre que mon mari, et lui...

—... A sans doute aimé d'autres femmes ? C'est ce que vous craignez, n'est-ce pas ?... Ma pauvre petite, le contraire serait bien étonnant. Je vous le répète ma chère Nany, ne retournez pas sans cesse en arrière. L'avenir pour vous sera meilleur, tout s'arrangera entre Pierre et vous.

— Nous serons très heureux, nous aurons beaucoup d'enfants ! Hélas ! Sabine, s'écria Nany, dépitée, cela ne vient pas vite ! Enfin, vous m'avez fait du bien ! avoua-t-elle, un bien énorme !

Ce qu'elle n'avait pu dire, car elle était la discrétion même, c'était précisément la hantise qui l'obsédait ces derniers jours, de cette femme aimée par son mari avant elle et, peut-être, après elle. De l'aveu sciemment écarté, du secret généreusement ignoré, il ne subsistait pas moins quelquefois un doute qu'elle refoulait avec l'énergie de son âme très droite. A certaines heures, elle eût désiré savoir la vérité ; mais, ayant accordé au pécheur repentant l absolution sans conditions, elle s'interdisait maintenant de le questionner sur ce sujet. Aussi, les conseils de Sabine, en l'expérience de laquelle elle croyait aveuglément, devaient-ils calmer l'inquiétude de son coeur.

XXIV

UN incident inattendu ramena bientôt au manoir, qu'ils venaient de quitter, le lieutenant Villard-Lebreuil et sa femme.

Pierre, un matin, alors qu'il procédait à l'examen d'équitation d'un jeune officier, reçut de son cheval un violent coup de tête dans le bras droit. Ce fut assez grave pour déterminer non pas une fracture, mais une foulure sérieuse, froisser les muscles intéressés et nécessiter un repos absolu du membre endommagé. Il ne fallait pas songer à s'enterrer pendant les vingt jours de convalescence dans le « nid à rats » de l'avenue de Tourville. Le vieux Kerlaz ouvrait ses portes toutes grandes au jeune ménage ; ses aimables parents lui tendaient les bras ; il repartit donc tambour battant pour la Bretagne, et Nany, excitée, ravie, ne se tenait plus d'aise à l'idée de revoir le bébé.

Tous se retrouvèrent avec une joie évidente. Baudouin, qui avait projeté de passer une partie de l'hiver chez sa

Votre peau

deux fois plus propre... deux fois plus belle!

Un Fabuleux Traitement

doublement nettoyant. Il entre dans le Rituel de Base Elizabeth Arden. En quelques minutes, la peau est douce comme du satin et d'une propreté immaculée!

Ardena Cleansing Cream, 1.50 à 8.00

Se liquéfie instantanément en huiles pénétrantes et adoucissantes; s'infiltre dans les pores pour les nettoyer comme par enchantement. S'applique avec un tampon imprégné de Ardena Skin Lotion.

Ardena Skin Lotion, 1.25 à 11.50

A base d'infusions d'herbes, stimulantes et rafraîchissantes. La combinaison crème et lotion nettoie et tonifie admirablement l'épiderme.

En dernier lieu, assouplissez avec

Ardena Velva Cream, 1.50 et 4.25

Elizabeth Arden

DANS TOUS LES CHICS MAGASINS

soeur, ne se crut pas dans l'obligation de s'éclipser à cause des Villard-Lebreuil, Kerlaz étant, Dieu merci, assez vaste pour loger tout un escadron, et la vie en commun fut organisée, sans retard, de confortable et familiale façon.

Le matin, Nany, garde-malade aussi attentive qu'inexpérimentée, faisait à son mari d'impressionnants massages, répandant libéralement une énorme quantité d'huile camphrée. Il lui arriva même un jour de se tromper et de l'inonder d'huile de foie de morue, ce qui provoqua une tempête de récriminations de sa part, d'hilarité du côté des assistants.

Puis, les « hommes », comme disait Nany, s'en allaient vers leurs distractions habituelles : les chevaux, la pêche, la chasse ou la promenade. Pierre, quelquefois, ne pouvant faire de sport, accompagnait son beau-père en voiture ou à pied.

Les dames demeuraient au logis où les retenait Joël. Nany n'était pas la moins empressée à revenir auprès de son frère, qui croissait en beauté et en poids.

Elle disait ces deux mot, «mon frère», cent fois le jour, rien que pour le plaisir de les répéter.

Les soirées, passées au fumoir, devant l'immense feu de hêtre flamboyant dans la cheminée à hotte, était le meilleur moment de la journée.

Un soir où Pierre et son tuteur étaient allés dans la bibliothèque rechercher une vieille carte au sujet de laquelle ils discutaient courtoisement depuis le matin, Nany demeura seule entre sa belle-mère et Baudouin. Sabine, se disant un peu lasse, s'étendit sur sa chaise longue. N'ayant plus son accompagnatrice habituelle, le marin se mit lui-même au piano et, distraitement d'abord, puis avec une virtuosité plus accentuée, commença à jouer.

— Comment! il a donc tous les talents chuchota Nany, émerveillée, à l'oreille de Mme d'Avricourt.

Celle-ci fit un simple signe d'acquiescement.

Baudouin, préludant par quelques accords, arrêta subitement ses essais et entama le début de la poignante *Sonate au clair de lune,* de Beethoven.

Avec quels accents pathétiques il devait, ce soir-là, interpréter l'immortel chef-d'oeuvre! Comme toutes les sensations du coeur et de l'amour humain revivaient tour à tour sous ses doigts! Ivresse, délire, joie sans mélange, puis tourment affreux, doute crucifiant, sanglots étouffés, désespoir fou!... et enfin l'apaisement divin, le calme bienheureux...

Alors, sans transition, comme obéissant à un véhément désir, sous une impulsion irrésistible, le marin, aussitôt après la finale de la *Sonate,* se mit à chanter. Il avait une belle voix grave, profonde, au timbre singulièrement émouvant. Et ce qu'il chanta, les vers plutôt qu'il mit en musique, parce qu'il en improvisa sur l'heure la mélodie, ce fut ce vieux *Sonnet d'Arvers* qui restera éternellement jeune tant qu'il y aura ici-bas des coeurs faits pour aimer et pour souffrir...

Ma vie a son secret, mon âme a son
[mystère...]

.....

Ainsi, j'aurai passé près d'elle ina-
[perçu,]
Toujours à ses côtés et pourtant soli-
[taire...]

.....

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis
[d'elle :]
« Quelle est donc cette femme? » et
[ne comprendra pas.]

Une intense émotion faisait vibrer sa voix. Lorsqu'il eut fini, Sabine jeta vers son frère un étrange regard dans lequel il y avait du doute, de la stupeur, mêlés d'une infinie compassion. Ses beaux yeux aux lueurs de pierre précieuse s'embuèrent de lourdes larmes, et elle dut faire sur elle-même un effort violent afin de recouvrer tout son calme. Elle y parvint et put dire d'un ton posé :

— C'était très bien, Baudouin, vous nous avez fait très grand plaisir. J'aime beaucoup ce sonnet d'Arvers.

— Et vous, Madame? interrogea M. de Ponty.

— Oh! moi, j'adore votre *Clair de lune,* et je ne me doutais pas que vous chantiez aussi bien!... Mais je ne puis pas comme Sabine, je ne trouve pas que ces vers soient très justes. Cette femme... en somme... elle était un peu niaise... Voyons! on sent bien, quand on est aimé, il me semble!... On doit toujours s'apercevoir de ces choses-là, et elle faisait preuve de bien peu de perspicacité en ne comprenant pas l'amour de son infortuné soupirant!...

Il y eut un silence que Baudouin rompit en feignant de s'absorber dans le relèvement des bûches qui venaient de s'effondrer entre les landiers de fer forgé. Sabine fut prise d'un petit accès de toux, et Nany, un peu déconfite, jugea que son essai de psychologie n'avait pas rencontré tous le succès qu'il eût mérité...

Deux heures plus tard, chacun regagnait sa chambre. Mais dès qu'il supposa tout le monde endormi, sans bruit, M. de Ponty redescendit l'escalier et, passant par la terrasse, se rendit dans le jardin.

A quoi songeait-il?... à sa jeunesse qui s'enfuyait sans que son coeur eût parlé, ce coeur qui allait parler trop tard et qu'il devait forcer au silence? A ce terrible fantôme de la solitude qui nous hante tous, hommes ou femmes, devant l'amer regret du passé aboli et la tristesse d'un avenir sans amour et sans joie?... A ce qui aurait pu être... à ce qui n'avait pas été?...

S'être muré jalousement dans sa tour d'ivoire, avoir écarté de sa vie les ennuis, les soucis, se croire invulnérable, et faiblir au moment où on s'y attend le moins...

La cigarette s'éteignait, Baudouin la jeta à terre et l'écrasa d'un coup de talon, comme il eût voulu écraser son rêve. Le manoir dressait sa silhouette imposante dans la nuit étoilée... Avec un inexprimable déchirement, le marin regarda longuement une fenêtre au premier étage.

— Il faut partir... Je partirai! dit-il soudain avec une fermeté qui n'excluait pas le désespoir...

XXV

"ALLONS, dépêchez-vous! Vous n'êtes jamais prêts à l'heure! Ce que c'est long, les hommes, à mettre à la voile! Pourtant il faut que M. de Ponty, pour la dernière fois, fasse une pêche miraculeuse!

Nany, joyeuse, chaussée de bottes solides, la taille serrée dans un paletot de cuir, recevait des mains du chauffeur des lignes, des hameçons, des nasses et s'affairait devant l'auto.

Il faisait à peine jour. Un voile de brume s'étendait, épais, glacé, mais les enragés pêcheurs n'en avaient cure.

— Cela va se lever! déclara Nany avec une grande assurance.

La veille, ils avaient été en bande, à vingt kilomètres de là, tendre des filets sur un étang avoisinant un rendez-vous de chasse délaissé depuis plusieurs années par M. d'Avricourt, et ils devaient aller les relever dans la matinée, car M. de Ponty comptait quitter Kerlaz le surlendemain.

Nany aimait à la folie ces parties de pêche pour lesquelles on s'équipe en brigands et d'où l'on revient sale, mouillé, plein de terre et de vase! A Paris, cette vie en plein air lui man-

Votre âge restera votre secret!

La rajeunissante Perfection Cream

Elizabeth Arden

Cette crème phénoménale estompe rides, plissements et tous les outrages de l'âge! Ses huiles nourrissantes, extrêmement riches, remplacent les huiles *naturelles* qu'on perd avec les années. Persistez à employer Perfection Cream et votre peau connaîtra une seconde jeunesse. 4.00

Notre Rituel de Base

NETTOYEZ...
avec Ardena Cleansing Cream, 1.50 à 8.00

RAFRAICHISSEZ...
avec Ardena Skin Lotion, 1.25 à 11.50

ASSOUPLISSEZ...
avec Perfection Cream, 4.00 à 12.50

Elizabeth Arden

DANS TOUS LES CHICS MAGASINS

Voici ce qui rend la bouilloire électrique si rapide

L'élément Calrod G-E étant *totalement* immergé . . . l'eau bénéficie de *toute* la chaleur . . . sans perte d'électricité.

La bouilloire G-E offre la façon la plus rapide de faire bouillir de l'eau à la maison, au bureau ou à la campagne. C'est un économiseur de temps qui saura prouver son utilité maintes fois par jour car elle donne rapidement de l'eau bouillante . . . pour infuser le thé et le café, laver la vaisselle, se raser ou chauffer le biberon du bébé. Ne peut surchauffer . . . s'arrête automatiquement si l'eau s'évapore. Contenance 4 chopines. **$14.50**

Prix sujet à changer sans avis

CANADIAN GENERAL ELECTRIC COMPANY LIMITED

Siège social: Toronto — Bureaux de ventes d'un Océan à l'autre

quait terriblement ! Comme ni son mari, ni Baudouin n'apparaissaient, elle alla les poursuivre dans leur dernier retranchement, c'est-à-dire, en l'occurrence, dans la salle à manger où ils finissaient d'avaler leur troisième tasse de café et s'apprêtaient à allumer leur pipe ; la jeune femme les avait déjà vus, elle ne put s'empêcher, toutefois, de leur rire au nez tant leur accoutrement était réussi :

— Vous êtes faits comme des voleurs ! dit-elle gaiement, désignant du doigt les vieux chapeaux de drap piqué enfoncés en éteignoir, les vestes ou peau de phoque râpée et blanchie aux coutures, les culottes de grosse toile cachou.

— Te figures-tu avoir, toi-même, un air très « rue de la Paix », rétorqua Pierre, vexé.

— Je me moque pas mal de la rue de la Paix ! Grâce au ciel, je n'y suis pas, et je me préfère en « Kerlaz » bon teint ! fit-elle avec un retour de son espièglerie de jadis, et, se regardant dans la glace, elle adressa un cérémonieux salut à son aimable image.

Enfin, tout parvient à être logé dans la « Citro » : paniers, filets, victuailles, car les voyageurs comptent faire partie complète et ne rentrer qu'à la tombée de la nuit. Nany se met au volant, l'auto démarre, et la voici lancée sur la route déserte. Pierre s'est assis dans le fond de la voiture entre le « pic-nic basket » et un paquet de couvertures ; M. de Ponty a pris place à côté de la jeune femme.

Le jour s'est levé, l'heure est exquise de fraîcheur pure et de calme profond. C'est une vraie griserie de fendre le large et d'aller vite, vite, sur le lacet onduleux de la route, entre les haies de chênes qui la bordent, et l'on va si vite, en effet, que la distance est bientôt franchie. La jeune chauffeuse stoppe savamment devant la maison et descend de sa voiture, rose, fraîche, animée.

Kerliver, abandonné depuis une dizaine d'années par le comte d'Avricourt parce que ses environs immédiats ne sont plus giboyeux, est une petite construction sans prétention, couverte de chaume, que le temps a verdie, et haute seulement d'un étage. On s'en servait jadis comme d'abri pendant les chasses ; maintenant, on ne le fréquente plus que l'été pour la pêche, car un très bel étang poissonneux est situé non loin de là.

Nany, d'un oeil d'expert géomètre, inspecte la bâtisse qui lui semble en mauvais état.

— On voit que mon père avait d'autres chats à fouetter, cet été, que de s'occuper de ses propriétés, dit-elle en riant. Il faudra que je lui dise de venir voir sa cambuse. Ça moisit, ça pourrit, et ça sent les champignons. Un de ces quatre matins, si on n'y prenait garde, la baraque tomberait par terre !

Empressée, avec l'aide de Baudouin, elle sort les provisions, les pose sur la table, se réservant de mettre le couvert lorsque la pêche sera terminée. Pierre profite de l'inaction forcée dans laquelle le laisse l'invalidité de son bras, pour ne pas porter de fardeau, et, ayant déniché un magazine vieux de deux ans, abandonné là, s'en saisit et le parcourt avec autant d'intérêt que s'il datait de la veille.

Kerliver ne comporte qu'une installation rudimentaire. Au rez-de-chaussée : une salle, une cuisine, un cellier. Au premier : trois chambres, puis au-dessus : un grenier à foin. Le lieu est très désert ; un peu plus loin, à cent mètres environ, il y a une ferme où Nany allait boire du lait caillé et manger des crêpes. Elle veut revoir ses anciens amis, le père et la mère Le Bolloch, tenanciers du comte d'Avricourt, et elle est très déçue de ne rencontrer que la vieille aïeule sourde, paralysée, qui, somnolant dans son lit clos, est confiée à la garde d'une luronne de huit ans, la petite Soizic. Celle-ci déclare d'un ton important que c'est jour de foire à Pont-l'Abbé, et que toute la maisonnée, décampée depuis l'aube, ne rentrera que le soir.

Les voici tous trois rendus auprès de l'étang sur lequel se balance le bateau qui leur a servi la veille lorsqu'ils sont venus tendre les nets. Comme un vieux loup de mer, Nany godille, tandis que Pierre, momentanément manchot, se contente d'attraper d'une seule main le poisson frétillant entre les mailles. La pêche est médiocre, mais le temps est beau, un peu froid. Ce clair matin de fin d'automne est tout poésie et sérénité.

De temps en temps passe une sarcelle, une macreuse que Baudouin vise et qui s'enfuit avec un froufrou d'ailes. Que cette tranquillité est douce ! Nany est heureuse. Elle se sent joyeuse, enivrée de jeunesse, d'entrain, resplendissante de santé et dans une atmosphère favorable entre ces deux hommes dont elle partage les jeux et les risques.

A un moment donné où le bateau penche de façon inquiétante, Baudouin retient la jeune femme par le bras.

Elle rit, car elle ignore la peur.

— Si je me noyais, vous jetteriez-vous à l'eau pour me rattraper ? demande-t-elle malicieusement.

— A l'eau ! dans le feu ! dit-il, très sérieux.

— Souhaitons que je n'y tombe jamais ! Pierre, tu connais le problème posé un jour à la perspicacité des lecteurs d'un certain journal dont j'ai oublié le nom : deux personnes également chères sont exposées à un danger immédiat, laquelle sauverez-vous la première ?

— Quelle sottise ! assura Pierre dédaigneux ; il n'y a que dans les livres qu'on rencontre pareil dilemme !

Et il continua de serrer dans les paniers d'osier les perches et les tanches aux écailles d'argent.

En revenant vers Kerliver, le trio flâne, muse, escaladant les haies, passant un gué que des pluies récentes ont grossi ; toutefois Nany paraît un peu moins allègre qu'à l'aller. Pierre lui en demande la raison avec une touchante sollicitude :

— C'est trop bête ! déclare la jeune femme, moi qui ne suis jamais malade, je me sens la tête lourde et endolorie.

— Tu t'es levée trop tôt, et nous nous étions couchés trop tard la nuit dernière après ce bridge qui n'en finissait pas, observe son mari, non sans raison.

— Cela se peut ; dans tous les cas, c'est bien mal tombé, mais ça va se passer en déjeunant. J'avais peut-être faim sans le savoir !

Nany souffrante ! c'est une chose si extraordinaire qu'on ne la prend pas très au sérieux. D'ailleurs, sitôt arrivés dans la maison, elle s'affaire, se démène, mettant le couvert et dressant sur la table un beau homard en Belle-Vue, triomphe du maître-coq de Kerlaz, un poulet à la gelée et un pâté de perdreau ; des pommes, des oranges dans un compotier, puis des biscuits et de la confiture. Tout est prêt.

Le grand air a creusé l'appétit des convives. C'est très amusant de faire ainsi la dînette sans domestique derrière soi. Nany recommande de ménager la vaisselle et prétend, pour donner l'exemple, tout manger dans la même assiette.

Cependant, malgré l'entrain qu'elle affecte, elle se sent mal en train. Elle a froid, ne peut se réchauffer, puis son dîner ne passe pas...

— Ce homard est très lourd, et tu en as abusé ! constate Pierre avec assez de justesse. Prends un bon verre de chartreuse, cela va te retaper !

Elle obéit avec d'autant plus d'empressement qu'elle adore la chartreu-

se... mais le résultat est désastreux ! Sa migraine augmente d'intensité et, pour comble de malheur, elle éprouve la désagréable sensation de se trouver sur un bateau par un jour de tangage...

— Décidément, il n'y a pas à tortiller, je suis patraque ! Mais je ne veux pas, mes amis, être un empêchement à vos projets ! Retournez à l'étang et laissez-moi ici. J'ai dû prendre froid sans m'en apercevoir ; je vais allumer un bon feu pour me sécher et j'irai m'étendre là-haut sur un lit. Si je puis dormir, je suis guérie ! Dès que vous serez revenus, nous partirons.

Pierre et Baudouin protestent qu'ils ne veulent pas la laisser seule, mais elle leur interdit d'y songer. Qu'a-t-elle à redouter dans ce pays tranquille ?... La solitude ?... les voleurs ?... La ferme est tout près ! D'ailleurs, si elle se sent mieux, elle ira à leur rencontre. Ils conviennent ensemble d'un même chemin à prendre pour ne point se manquer, et ils se séparent.

Malgré toute la diligence apportée à relever les filets et à rassembler leurs engins de pêche, il s'écoula bien deux heures entre le moment où les deux hommes quittèrent le rendez-vous de chasse et celui où ils prirent la route du retour.

De leur mieux ils se hâtaient, s'entretenaient à bâtons rompus de choses et d'autres, lorsque, au détour d'un sentier, le même cri d'angoisse s'échappa de leur poitrine : au-dessus du petit bosquet qui dérobait Kerliver à leur vue, s'élevait un lourd panache de fumée grise d'où sortaient des étincelles !

— Le feu !

Ils se mirent à courir. C'était bien, en effet, le sinistre dans toute son horreur qui s'offrait à leurs yeux épouvantés ! Des flammes léchaient déjà par la base la façade de la maison, tandis que le toit commençait à flamber pour tout de bon :

— Nany ! où es-tu, Nany !...

Pierre l'appelle désespérément. Qu'est-elle devenue ? Endormie sans doute dans cette chambre du premier étage où elle sera montée pour se reposer !

— Nany ! crie le lieutenant de plus en plus fort. Réponds-moi, je t'en conjure !

Hélas ! elle l'a dit souvent pour se plaisanter elle-même : quand elle dort, un obus tomberait à ses pieds sans qu'elle l'entendît !

La même solution se présente à l'esprit affolé des sauveteurs : « Une échelle ! » Courir à la ferme, en réclamer une à Soizic qui, réveillée en sursaut auprès de la paralytique, ne comprend rien, pleure, puis finit par indiquer où se trouve l'objet demandé dont Baudouin se saisit et qu'il rapporte.

Il n'y a plus que ce moyen. L'échelle peu solide, hélas ! est appuyée sur le devant de la maison qui demeure un peu protégé ; l'air devient irrespirable. Comment Nany ne sent-elle rien de cette fumée ?... Serait-elle déjà asphyxiée ?...

Chaque minute que l'on perd est une chance de moins de la sauver ! Pierre s'élance sur le premier barreau de l'échelle, se tenant de sa main valide, mais Baudouin l'a devancé et l'arrête :

— Votre bras ! dit-il d'une voix sourde, vous ne pourrez jamais emporter votre femme !

— Qu'importe ! Je la sauverai, répond Pierre fiévreusement, ou bien nous mourrons tous les deux !

— C'est, en effet, vous exposer tous les deux à la mort, alors qu'il vous serait beaucoup plus simple de vivre ! Laisez-moi monter à votre place !

— Non. Vous risquez votre vie ; moi, c'est mon devoir !

Quel duel entre ces hommes ! Quel effort Baudouin doit s'imposer pour ne pas trahir son secret si jalousement celé, et s'écrier :

« Ce que vous allez faire par devoir, laissez-moi l'accomplir par amour !... Soit ! je risque mon existence, mais il me serait infiniment plus doux de mourir pour elle que de vivre sans elle !... »

Moment pathétique où il sent toute son âme défaillir. Trêve de discours, il faut agir, et vite !

— Pierre, vous serez incapable d'effectuer ce sauvetage avec un seul bras ! Inutile de vous entêter. Tenez l'échelle, tenez-la ferme !

Et avant que Pierre ait eu le temps de s'interposer, M. de Ponty retrouve toute son agilité de marin pour gravir les barreaux tant soit peu vermoulus.

Un coup de coude énergique dans le carreau de la fenêtre qui se brise avec fracas, un bond de panthère dans la chambre déjà emplie de fumée, où Nany, étendue toute habillée sur le lit, semble dormir paisiblement, insouciante de la catastrophe amenée par son imprudence.

Dort-elle ? Est-elle évanouie ?... Baudouin n'a pas le temps de s'en assurer. Il s'empare de ce corps inanimé, il remonte par la fenêtre, mais ses pas, plus prudents, sont alourdis du fardeau qu'il porte avec précaution. Autour de lui, c'est une atmosphère d'enfer : de la fumée noire, épaisse, qui prend à la gorge, des flammèches qui s'abattent de toutes parts, un pan de mur qui s'effondre, des plâtras qui volent...

Un à un, il descend les échelons... Allons, il n'en reste plus que la moitié. Le visage hagard, les vêtements noircis, les cheveux roussis, car il vient de recevoir un morceau de chaume enflammé sur la tête, Pierre, nerveusement, retient l'échelle. Ses mains agrippées aux montants mal équarris, se crispent si fort que les paumes saignent. Il n'en a cure. Angoisse mortelle ! Epouvante sans nom ! Il aperçoit le corps de Nany et n'ose clamer son tourment :

— Vit-elle ?

Il ne voit pas encore son visage, couvert peut-être déjà des ombres de la mort... Mais une telle chose ne serait pas possible ! Nany vivra ! elle vivra pour qu'il puisse par tant d'amour lui faire encore aimer la vie ! Comme, à cette heure tragique, il se repent de l'avoir fait souffrir, d'avoir perdu, par sa faute, tant de beaux jours qui ne reviendront jamais !

— Ma pauvre Nany ! appelle-t-il dans un rauque sanglot.

Instinctivement, il tend les bras pour recevoir pieusement le précieux fardeau qu'un autre porte comme si, pour lui aussi, c'était le bien suprême... Ce simple geste va les perdre. L'échelle, insuffisamment maintenue, tombe de côté, les entraînant tous les trois dans sa chute, tandis qu'au même instant une partie du toit s'écroulant les couvre de ses décombres...

XXVI

Combien de temps devaient-ils rester ainsi, impuissants, inanimés ?... Ils ne le surent jamais.

Des minutes, lentes comme des siècles, s'écoulèrent avant que la pauvre petite Soizic, à demi morte d'effroi, eût pu surmonter son émotion et courir à la ferme la plus voisine chercher du secours. Dans son affolement, elle s'expliquait mal, coupant par des gestes incohérents son discours confus, et se dépitant de ce que ses interlocuteurs ne la comprissent pas mieux. Mais la lumière se faisant jour enfin dans le cerveau des braves paysans, ils suivirent la petite fille qui reprenait déjà vers Kerliver sa course échevelée. Cet élan fut contagieux. Prenant leurs sabots à la main, hommes, femmes, marmots se mirent à courir eux aussi et furent bien vite rendus sur le lieu du sinistre.

Une petite pluie fine, venue du sud-ouest, commença de tomber drue,

Vos Lèvres, Séduisantes et Fraîches, SANS BÂTON DE ROUGE

MARIE McDONALD, la jolie vedette de "Hit Parade of 1951", un Film Republic.

Et Ces Ravissantes Couleurs Ne Déteignent Jamais

Dites "Adieu" à votre bâton de rouge et contemplez vos lèvres, plus attrayantes que jamais, grâce à cette riche couleur de votre choix, une couleur plus pure et plus vibrante que toutes celles des bâtons de rouge, parce que sans graisse. Aujourd'hui, en effet, mon Liquid Liptone ne contient ni graisse, ni cire, ni pâte. Liquid Liptone, comme vous aurez vite fait de le constater, conférera à vos lèvres un si beau coloris qu'il en est *presque trop beau !*

Vos Lèvres Ne Laisseront Nulle Trace, Ni Sur Lui, Ni Sur Rien

Dites-vous bien que votre Liquid Liptone ne marque ni ses lèvres, ni votre serviette ou votre tasse à thé ! Il adhère à *vos* lèvres et un seul maquillage au Liquid Liptone suffit ordinairement pour toute la journée ou la soirée.

Frais Et Doux, Il Rend Vos Lèvres Lisses Et Veloutées

De fait, vous ne sentez pas du tout la présence de votre Liquid Liptone qui ne laisse aucun goût sur vos lèvres. C'est à votre insu qu'il les protège contre le vent et les gerçures et les garde ainsi douces et satinées.

ATTENDEZ-VOUS À UNE RÉVÉLATION !

Vous serez tout heureuse d'avoir choisi l'une des 12 jolies teintes de Liquid Liptone non graisseux et de consulter ensuite votre miroir. De plus, dès que vous aurez la preuve que votre maquillage ne se déteint sur rien du tout, vous admettrez, j'en suis convaincue, que le Liquid Liptone est la plus importante découverte du genre, dans le domaine des cosmétiques. Vous en *serez* émerveillée ! Commandez Liquid Liptone chez votre marchand. S'il en manque, il s'en procurera volontiers pour vous.

Pour le plus important baiser de votre vie

Advertised in American Medical Association publications

liquid liptone

et CHEEKTONE . . . Une merveilleuse préparation qui donne à vos joues un joli coloris naturel — n'ayant rien d'artificiel. Ce coloris se maintient toute la journée.

Produits de Beauté PRINCESS PAT

Fabriqué au Canada par GORDON GORDON, LTD., 489 RUE KING WEST, TORONTO, ONTARIO

Apprenez ce SECRET d'une Meilleure Cuisson!

SERVEZ-VOUS DE

WEAR-EVER

USTENSILES EN ALUMINIUM DE QUALITÉ ÉPROUVÉE PRÉFÉRÉS AU CANADA DEPUIS PLUS DE 50 ANS

Vous pouvez commencer aujourd'hui à servir de *meilleurs* repas à votre famille! Employez l'Aluminium WEAR-EVER de qualité éprouvée . . . chauffe plus rapidement que les autres métaux . . . permet aux aliments de cuire plus vite, plus régulièrement . . . à feu doux. Et WEAR-EVER, sûr et sanitaire, protège la *pureté*, la *couleur*, et le *goût* de vos aliments.

Vous raffolerez de toutes les caractéristiques supplémentaires de cette superbe Pocheuse WEAR-EVER. *Poignées Cool-Grip! Couvercle en Dôme Arrosant Automatiquement ce qui Cuit! Grille et Tasses pour Aliments Pochés!* Voyez cette extraordinaire Pocheuse WEAR-EVER chez votre marchand, aujourd'hui même.

VENDU DANS LES PRINCIPALES QUINCAILLERIES ET LES GRANDS MAGASINS

WEAR-EVER ALUMINUM TRADE MARK

WEAR-EVER

ALUMINUM GOODS LTD.

M-514F

MONTRÉAL • TORONTO • WINNIPEG • VANCOUVER

Voici le Dry Gin

de qualité incomparable

Fournisseurs attitrés de Sa Majesté Georges VI Tanqueray, Gordon & Co. Ltd.

Gordon's

garde sa suprématie

TANQUERAY, GORDON & CO. LTD.

. . . les plus grands distillateurs au monde

F54E

noyant le brasier ; le vent s'apaisa comme par enchantement, mais n'était-il pas trop tard pour tenter de sauver les victimes ?

Devant l'aspect navrant du pavillon ruiné, démoli, cendre et charbon à la fois, les femmes poussèrent une exclamation de douloureuse stupeur :

— Jésus ! Ma doué ! C'est-y possible !

Et elles se signèrent dévotement.

— Où sont les maîtres, dans tout ça ? interrogea le vieux père Fanche en se grattant la tête sous son bérêt, d'un air plein d'angoisse.

Un chien, qui accompagnait la petite troupe, se mit à hurler furieusement devant un tas de plâtras et de chaume à demi consumé, d'où, presque aussitôt, sortirent des gémissements plaintifs.

C'était bien là, en effet, que les trois victimes, unies dans un même supplice, gisaient lamentablement.

Le fils aîné du père Fanche, qui avait fait la guerre en qualité de sapeur du génie, prit d'instinct la direction des opérations, et, placide, sans peur comme sans embarras, se fit en peu de mots obéir de ses camarades.

Le premier corps que l'on retira fut celui de Pierre, tombé vraisemblablement le dernier, et qui était évanoui. Une large blessure à la tempe gauche, provoquée par la chute de l'échelle et d'où le sang sortait en abondance, le rend méconnaissable.

Les gémissements redoublent d'intensité, et les sauveteurs se rendent bientôt compte que celle qui les pousse n'est autre que Nany, sortant d'une longue syncope. Au prix de mille précautions, ils mettent enfin à jour le corps de la jeune femme, étendu sur celui de son sauveur. Celui-ci n'a pas desserré son étreinte, et ses bras crispés autour du précieux fardeau, ont atténué la force du choc. Il a fait à Nany un rempart de son corps ; des trois, elle est la moins atteinte. Mais lui, dans quel état le retrouve-t-on ! Pâle, exsangue, ses beaux traits calmes déjà figés, semble-t-il, dans l'auguste majesté de la mort !

— Celui-là, il a son compte, sûr ! observe le fils du père Fanche.

Péniblement, il parvient à dénouer les doigts raidis qui n'ont pas laissé échapper leur proie, sépare les corps, et puis, c'est, entre les ruines de ce qui fut Kerliver et la ferme voisine, un lugubre va-et-vient, une mélancolique procession. Et lorsque l'auto de M. d'Avricourt, qu'accompagnaient Sabine et le médecin, stoppa, après une folle randonnée, devant la porte de la ferme, le comte crut mourir de chagrin en voyant étendus dans les lits clos les corps de ceux qu'ils avaient vus partir le matin même si pleins de jeunesse et de santé.

Muette d'horreur et d'angoisse, Mme d'Avricourt s'était dirigée instinctivement vers la couche où son frère reposait, inanimé. Elle contemplait avec douleur et baisait le mâle visage, si blême sous la poussière qui le recouvrait, et, tout à coup, elle éclata en sanglots :

— Oh ! docteur ! supplia-t-elle, dites-moi, de grâce, qu'il ne mourra pas !

Elle rejoignit son mari au chevet de Nany, qui se plaignait comme un tout petit enfant. Le rouge de la fièvre montait à ses joues et, peu à peu, une exaltation, sans cesse grandissante, s'emparait d'elle :

— Pierre ! Où est Pierre ? Je veux mon Pierre ! Je veux mon mari ! criait-elle.

Le pauvre mari, bien mal en point, lui aussi, n'entendait pas ce déchirant appel, il ne sortait pas de son évanouissement. Le docteur ne savait où donner la tête. Sabine, en un suprême effort, maîtrisant sa douleur, fut bien vite à côté de lui.

— Si je puis vous aider, docteur, dit-elle d'une voix frémissante, usez de de moi !

— Certes, Madame, vous pouvez m'être d'un puissant secours, et je vous remercie. Il est essentiel que je fasse d'urgence un premier examen pour s'assurer si les blessés peuvent être transportés ou non.

M. d'Avricourt, incapable d'agir, avait perdu tout sang-froid et se faisait répéter dix fois, vingt fois de suite, le récit du drame par les fermiers, qui en étaient eux-mêmes réduits aux hypothèses en ce qui concernait les causes de l'incendie. Rapidement, Sabine s'improvisa l'aide dévouée, intelligente du médecin. Celui-ci se mit en devoir de dévêtir Pierre, dont la blessure l'inquiétait. Il palpait, auscultait, percutait.

— Je ne crois pas qu'il y ait rien de cassé, conclut-il. Cet évanouissement est dû à une forte commotion, et surtout à cette blessure au front, d'où le sang aura coulé en abondance. Veuillez, Madame, faire respirer des sels à notre patient, puis nettoyer soigneusement la plaie avant d'y poser un pansement de fortune. Il ne faut pas le laisser plus longtemps à découvert.

Pendant que Sabine s'occupait de Pierre, le docteur, se penchant sur Nany, l'examina longuement. Le résultat de son observation fut rassurant : la jeune femme n'avait que des contusions bénignes, quelques brûlures superficielles, plus étendues que profondes, et souffrait surtout d'un rude ébranlement nerveux. Restait Baudouin, et, là, le diagnostic fut plus réservé, car l'état était plus grave... état probable de choc traumatique, qu'indiquait nettement la pâleur du blessé, sa respiration lente et l'anéantissement dans lequel il se trouvait. Le praticien aurait bien voulu épargner à Sabine le spectacle des plaies qu'il allait découvrir, mais elle restait là, anxieuse, les yeux rivés sur les siens, implorant une réponse qui vint pénible, embarrassée :

— Restez auprès de votre belle-fille, Madame, je vais panser moi-même M. de Ponty. Je désirerais avoir l'opinion d'un confrère, car je juge préférable de laisser le blessé ici jusqu'à demain. Les autres sont transportables et peuvent l'être sans danger. Pour lui, je voudrais éviter toute secousse inutile.

— Ne me cachez pas la vérité, docteur, je serai forte ! Vous redoutez une catastrophe ?

— Mais non, Madame, je ne sais pas trop que vous dire... peut-être des lésions internes...

— Et vous allez l'abandonner ?... Moi, je resterai ! S'il meurt, mon pauvre frère, je ne l'aurai, du moins, pas quitté !

— Je vous jure que je ne crois pas le danger imminent. Retournez au manoir. M. d'Avricourt va aviser un de mes confrères de Quimper, le docteur Valner, si possible, de faire diligence afin de se rendre dans le plus bref délai auprès de nos patients et de venir ensuite examiner M. de Ponty, que je garderai en l'attendant.

— C'est donc que vous le jugez perdu ?

— Pas le moins du monde. N'exagérons rien, chère Madame, je vous assure que vous pouvez regagner votre demeure.

— Avec une pareille angoisse dans le coeur ! Mille fois non ! Mon mari va ramener ses enfants à Kerlaz, je resterai ici.

M. d'Avricourt se rapprocha de sa femme :

— Et Joël, ma chère Sabine, qu'en faites-vous ?... demanda-t-il avec une douceur mêlée de crainte.

Joël ! Baudouin ! Le fils ! Le frère ! Entre les deux, lequel choisir ? Elle

[*Lire la suite page* 68]

Docile...

Le sedan 4 portières Styleline de luxe*

une voiture merveilleuse . . . toujours prête à vous rendre service, à alléger vos tâches . . .

LA NOUVELLE CHEVROLET 1951 *présentant*

Si commode, si facile pour vos emplettes...

Tournez la clef et le couvercle s'ouvre de lui-même . . . vous le levez sur le bout du doigt. Il est équilibré, voyez-vous . . . il reste ouvert, sans danger. Si la malle est spacieuse . . . il faut dire que la voiture l'est également. Six personnes voyagent confortablement dans la Chevrolet.

COMMANDE AUTOMATIQUE
POWERGlide

Si douce si facile à conduire

Dans la circulation, vous guidez tout simplement votre Chevrolet PowerGlide† . . . vous arrêtez, repartez et filez . . . sans enlever les mains du volant. Pas de vitesses à changer! Pas de pédale d'embrayage! Pas de bonds subits! C'est la douceur et la facilité mêmes!

†L'ensemble de commande PowerGlide et de moteur de 105 CV est facultatif à coût additionnel sur les modèles de luxe.

Si sûre pour vos enfants et pour vous-même

Elle est construite avec le souci de la sûreté . . . cette nouvelle Chevrolet. La carrosserie Fisher est tout acier! La visibilité panoramique vous permet de tout voir! Les freins Jumbo agissent à la moindre application du pied. Vous conduisez avec confiance et assurance.

Si économique

Vous remarquerez comme les besoins d'essence et d'huile sont peu fréquents . . . car l'économie de la Chevrolet est bien connue. Il n'y a pas d'autre moyen d'aller si loin, si bien, à si peu de frais! C'est pour cela que la Chevrolet se vend plus que toute autre voiture.

La plus grande et la meilleure voiture à bas prix du Canada!

CHEVROLET

UNE VALEUR GENERAL MOTORS

**L'équipement et la garniture du modèle illustré dépendent de la disponibilité des matériaux.*

ENFIN LA DYNAMIQUE DES COULEURS

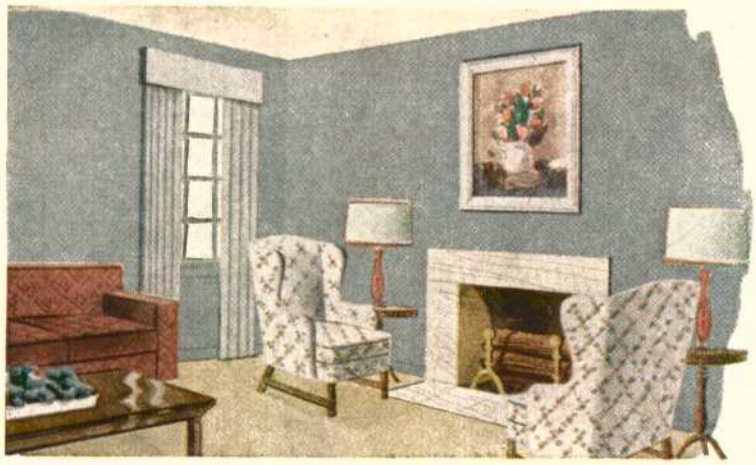
fait de vous un décorateur expert...

Le choix des couleurs n'est plus un mystère!

Ces illustrations montrent comment la dynamique des couleurs Pittsburgh résout facilement et correctement les problèmes de décoration d'une pièce.

PROBLÈME—pour "agrandir" cette pièce, atténuer l'impression de froid que dégage la fenêtre au nord tout en gardant les fauteuils bleus, le divan et les rideaux rouges.

SOLUTION—La dynamique des couleurs utilise sur les murs une légère teinte de jaune Wallhide Pittsburgh qui crée une impression de chaleur et d'espace pour faire contraste aux couleurs des meubles et des rideaux. Charmant exemple de "tierce harmonie".



PROBLÈME—pour utiliser les mêmes couleurs des meubles et du tapis, "hausser" le plafond et atténuer l'impression de chaleur de la fenêtre au sud.

SOLUTION—La dynamique des couleurs applique ici l'harmonie tierce. Sur les murs, le bleu mat Wallhide dont la fraîcheur atténue l'effet du soleil, se marie bien au rouge et au jaune. Le blanc Wallhide "hausse" le plafond.

Les merveilleuses peintures Pittsburgh que vous choisissez si facilement grâce à la dynamique des couleurs sont à base d'huile "vitolisée". C'est là le secret de la "vie", de la résistance, de l'élasticité de ces peintures —et c'est aussi pourquoi les couleurs que vous agencez durent si longtemps et se lavent si bien.

Peinturez avec art grâce à la *Dynamique des Couleurs !***

PEINTUREZ MIEUX GRÂCE AUX PEINTURES PITTSBURGH

*Marque déposée

Fabriquées au Canada pour convenir au climat canadien

VOUS CHERCHEZ DES CONSEILS ? Demandez à votre marchand de peintures Pittsburgh un exemplaire de la brochure en couleurs "La dynamique des couleurs dans votre foyer", ou envoyer 10c (pas de timbres) avec ce bon.

NOM .....

ADRESSE .....

VILLE OU COMTÉ ..... PROV. PPM-1F-51

VERRE • MIROIRS • PEINTURES PITTSBURGH

HOBBS GLASS LIMITED

439 QUEEN'S QUAY WEST, TORONTO, ONTARIO

Succursales de Terre-Neuve à la Colombie-Britannique

avait été jusque là une mère un peu exclusive dans ses soins et dans sa tendresse. Elle nourrissait entièrement le cher bébé, qu'elle avait quitté à l'impromptu quelques heures auparavant et qui, maintenant, devait la réclamer en pleurant, se fâcher parce qu'elle ne rentrait pas. Quel supplice d'être prise ainsi entre deux devoirs, deux affections !

Elle s'appuya au chambranle de chêne sculpté du lit clos où reposait Baudouin et se mit à pleurer en silence.

Déjà, Charles d'Avricourt cherchait une solution à ce pénible problème et la trouva presque aussitôt :

— Ecoutez, mon amie, tout peut s'arranger. Je ramène nos pauvres enfants à Kerlaz, et je vous renvoie Joël avec la bonne. Il restera près de nous toute la nuit, et j'espère que dès demain matin nous pourrons reprendre le cher Baudouin.

Un éclair de reconnaissance brilla dans les yeux attristés de Sabine :

— Oh ! Charles ! vous me sauvez !

Le comte ouvrit les bras, elle s'y laissa tomber en sanglotant.

Petit à petit, Pierre reprenait ses sens et gémissait, lui aussi, encore inconscient. La tribu des Le Bolloch, à la fois pitoyables et discrets, s'était retirée dans la pièce voisine. Le docteur et M. d'Avricourt, aidés des deux hommes les plus adroits et les plus robustes de la maison, commencèrent de procéder au transport de Nany et de son mari dans la limousine.

Mortellement lasse, Sabine se laissa choir sur le banc de chêne noirci placé au pied du lit clos. Elle se sentait glacée, transie de corps et d'âme, dans cette salle sans feu, aux poutres enfumées, au sol de terre battue. Et lorsque la mère Le Bolloch, son chapelet aux doigts, vint à pas de loup s'informer si elle n'avait besoin de rien, elle lui prit la main :

— Restez près de moi, lui dit-elle, nous prierons ensemble pour lui !...

Dieu eut-il pitié de ces prières de la grande dame mêlées en si intime communion à celles de l'humble paysanne !.. Il parut à Sabine, au bout de quelques instants, que le souffle qui agitait faiblement la poitrine de son frère se faisait plus régulier. Etait-ce une illusion ?...

Un peu de couleur semblait revenir à ses joues pâlies. La vie allait-elle donc renaître dans ce pauvre corps frôlé de si près par la mort ?...

Elle fut arrachée à ses pensées par l'arrivée de l'auto de Kerlaz. La bonne qui amenait le petit Joël lui remit en même temps un court billet du comte :

Ma bien-aimée,

Le docteur Valner me quitte à l'instant. Il espère fermement que les blessures de nos malheureux enfants ne mettront pas leurs jours en danger. Il est retourné à Quimper prendre, pour être prêt à toute éventualité, quelques instruments et médicaments et vous rejoindra à la ferme dès que possible.

De toute mon âme, je souhaite que son arrivée rapide dissipe une anxiété que je partage. Il m'est cruel de rester loin de vous ! Dieu veuille que demain matin nous voie enfin réunis, rassurés sur le sort de ceux que nous chérissons !

Tendrement, fidèlement à vous, mon cher amour,

CHARLES.

Pauvre Sabine qui avait dit jadis, avec la meilleure foi du monde, « qu'elle n'était pas du bois dont on fait les grandes amoureuses » !... Elle baisa le vélin gris de la petite carte, et pensa alors à son fils. Le bébé, dont l'aimable caractère provoquait l'admiration de son entourage, ne manifestait aucun étonnement de ce changement d'habitudes et de résidence. Il brailla un peu, pour la forme, jeta un regard satisfait autour de lui, puis, fermant ses solides petits poings sur l'oreiller de varech du dernier des Le Bolloch, s'endormit aussi tranquillement que s'il eût été dans son berceau alsacien à Kerlaz.

Il avait été convenu que l'auto, le chauffeur et la bonne resteraient à la disposition de Mme d'Avricourt, afin d'être prêts, en cas d'alerte. La première fut reléguée sous le hangar de la ferme, pendant que les seconds s'en allaient faire, avec les Le Bolloch, un souper de châtaignes bouillies arrosées de cidre nouveau.

Sabine, ayant dîné d'un oeuf à la coque et d'un bol de lait, avait repris sa garde vigilante auprès de son frère. Maintenant, il ne pouvait plus y avoir de doute, le marin, peu à peu, sortait de sa torpeur. Il s'agita, laissa échapper un cri de souffrance, se retourna sur le côté, puis se mit à prononcer des mots confus.

Penché sur lui, Sabine écoutait sans comprendre. Tout à coup, elle surprit très nettement le nom de « Nany », clamé plusieurs fois de suite, avec un accent d'indicible angoisse.

Elle ne s'y trompa pas. Depuis quelque temps déjà, elle avait pénétré le douloureux secret, si bien caché, de son frère, et son âme s'était émue et attristée de ce départ dont elle devinait le motif. Ce qu'elle avait redouté, avec sa fine intuition de soeur aimante, s'était réalisé : Baudouin s'éprenant de Nany, alors qu'elle n'était pas libre, la fuyait pour toujours !

Mais alors, que s'était-il passé ? Le doute le plus affreux, les pires suppositions, planaient sur ce drame obscur dont Sabine s'épuisait à rechercher la cause. Elle souffrit alors un vrai martyre. La vie, sans Nany, serait-elle désormais pour Baudouin préférable à la mort ?... Qu'il s'endormît pour le sommeil sans réveil, gardant au plus profond de son être un amour sans espoir, n'était-ce pas la meilleure fin de de cet impossible amour ?...

Le docteur Valner avait été, quelques années plus tôt, à Paris, l'une des plus jeunes célébrités du corps médical. La santé de sa femme, une nerveuse qui ne pouvait supporter la vie trépidante de la capitale, l'amena en Bretagne pour une saison. Il s'y plut, s'y fixa par la suite, adoptant facilement un genre d'existence quasi sauvage qui cadrait bien avec son amour de la retraite et de la solitude. Il habitait, aux environs immédiats de Quimper, une villa perdue au milieu des bois, et ne faisait pas de clientèle. Le comte d'Avricourt avait eu l'occasion de lui rendre quelques services. Sabine, qui l'avait connu à Paris, au temps si proche encore de sa renommée, éprouvait pour lui une confiance doublée d'admiration : elle l'accueillit donc comme un sauveur.

A la lueur de la chandelle de suif que tenait la jeune femme, le docteur examina le patient avec un soin infini, une attention scrupuleuse. Comme l'avait déjà diagnostiqué son confrère, Baudouin portait des blessures apparentes suffisamment graves pour expliquer son état : brûlures du troisième degré à la poitrine et aux membres supérieurs. Le choc nerveux avait déterminé chez lui cet état de syncope, puis d'excitation passagère après le réveil, qui allait bientôt céder devant une dépression extrême. Rapidement, avec la précision froide qui caractérisait chacun de ses gestes, le docteur fit au blessé une injection d'huile camphrée, ordonna qu'on lui fît avaler une tasse de thé chaud et dit à Mme d'Avricourt :

— Il faut ramener M. de Ponty à Kerlaz aussitôt que le jour paraîtra. A aucun prix, on ne peut le laisser ici. L'auto circulera avec toute la lenteur voulue, aucun incident n'est à craindre du fait de ce déplacement, et nous avons tout intérêt à réunir sous le même toit, avec le contrôle médical, les trois vic-

[*Lire la suite page* 70]

Nouveau Excitant

Panda

Panda—le sensationnel radio '51—ce compagnon personnel idéal . . . Turquoise, brun ou ivoire. Prise et interrupteur de phono.

Le PUISSANT Baby Champ

LE PLUS PUISSANT PETIT RADIO AU MONDE

D'une attirante beauté, tel est le Baby Champ 1951. Choix de six couleurs éblouissantes: vert, bleu, ivoire, rose, brun et blanc. Cadran compteur moderne. Lampes miniature puissantes. Prise et interrupteur de phono. Antenne intérieure plus longue. A beauté tonale pour meilleure audition.

VOTRE VENDEUR NORTHERN ELECTRIC EST UN HOMME A CONNAITRE

Northern Electric

UN NOM A SE RAPPELER POUR TOUS — APPAREILS MENAGERS GRANDS ET PETITS

MIDGE

Le Midge '51 est le plus dynamique des petits ensorceleurs dans la gamme des prix modiques. En six teintes chatoyantes.

times. Je ne vous cache pas, Madame, que votre frère a été le plus touché, bien que je puisse vous affirmer que, selon moi, ses jours ne sont pas en danger s'il ne survient aucune complication. Mais son état réclame des soins sérieux. Je voudrais le soulager par un bain tiède, prolongé, que je ne puis lui donner ici. Le pansement cirique, fait un peu vite par mon confrère, ne me paraît pas suffisant ; je vais essayer le procédé Quénu-Kuss. Peut-être tâcherai-je, un peu plus tard, du sérum anti-brûlure. Dans tous les cas, commes ses compagnons de misère, M. de Ponty a besoin d'une injection de sérum antitétanique.

Toutes les précautions les plus minutieuses ayant été ainsi envisagées, le docteur s'installa avec Sabine au chevet de Baudouin, perfectionna à son idée le pansement improvisé et, à voix basse, lui donna en même temps des nouvelles des deux autres rescapés.

Pierre avait dû être blessé par la chute de l'échelle. Il avait perdu beaucoup de sang, était très faible, mais s'était, néanmoins, senti la force de faire au médecin un récit assez détaillé de l'accident, récit que Nany, au milieu de ses pleurs, avait complété de son mieux en avouant sa fatale imprudence. Elle s'était couchée à Kerliver, se trouvant mal à l'aise, et se réveillant, saisie à la gorge par la fumée âcre, n'avait eu que le temps de se rejeter sur son lit, prise de syncope.

C'était là que Baudouin l'avait arrachée à la mort.

Maintenant, Sabine connaît le mot de l'énigme. Elle contemple avec autant d'émotion attendrie que d'admiration celui qui a risqué sa propre vie pour sauver celle qu'il aime sans espoir. Elle baise pieusement ce front couvert de sueur, elle presse les mains loyales, courageuses, du frère qui, lorsqu'elle le félicitera plus tard, lui répondra par ces simples mots :

« Je n'ai fait que mon devoir ! » et elle est fière de lui, une fois de plus.

Elle interroge alors le docteur sur l'état de Nany. Cette dernière n'a que des brûlures, des contusions relativement bénignes. Seul son état nerveux, bien compréhensible après une pareille secousse, inquiète un peu le praticien. Cependant, il est convaincu que, le calme de Kerlaz aidant, la solide santé de la jeune femme redeviendra aussi brillante qu'auparavant. Et il conclut par ces paroles :

— Vous avez la foi, Madame, remerciez Dieu, car c'est miracle que votre frère, que M. et Mme Villard-Lebreuil aient échappé à la mort !

Sabine en était déjà intimement persuadée. Elle se dit que la Providence manifeste souvent sa volonté par des voies détournées, et pense que de ce drame qui eût pu avoir une fin si tragique, sortira peut-être quelque chose d'heureux pour ces trois êtres que le ciel vient d'épargner.

Et, plus confiante, plus rassurée, elle reprend sa veille attentive...

XXVII

Les jours, les semaines avaient passé à Kerlaz, et les hôtes du manoir commençaient à sortir un peu, les uns de leurs souffrances physiques, les autres de leur angoisse morale.

Le docteur Valner avait imposé à ses blessés un traitement aussi énergique qu'efficace, puisé aux plus récentes sources de la science moderne, et il remportait un éclatant succès.

Pierre, le premier, s'était tiré d'affaire. La tête emmaillotée, le bras en écharpe, il était encore le seul qui pût circuler, car Nany, dolente, affaiblie, demeurait alitée. Elle se faisait dorloter, câliner comme un grand bébé, et, bien que son entourage affectât de traiter d'enfantillage son inertie, elle ne reprenait pas vite ses forces.

Lorsque Sabine l'engageait à se lever, assurant qu'elle se remettrait beaucoup plus rapidement d'aplomb, la jeune femme, repoussant ses conseils pleins de sagesse, répondait plaintivement :

— Laissez-moi, je suis très malade !

— Comme tu es devenue douillette ! plaisanta Pierre, un soir qu'il était venu prendre son thé auprès d'elle. On ne te reconnaît plus ! Est-ce que tu as l'intention de passer toute ta vie désormais dans ton lit ?...

— Bon ! toi aussi, tu te figures que j'exagère ! Ecoute, Pierre — et Nany prit dans ses mains la main de son mari — j'ignore au juste ce que j'ai ; le docteur Valner, qui nous a tous si bien soignés, est peut-être un grand chirurgien, mais il ne connaît rien à mon état !

— Oh ! protesta le lieutenant, suffoqué qu'on accusât d'incapacité leur sauveur.

— C'est si vrai que, ce matin encore, quand je l'ai interrogé à ce sujet, il s'est mis à rire d'un air un peu gêné, et il ne m'a rien répondu. Eh bien ! moi, je sais. je sens que je vais mourir...

— Nany ! tu plaisantes !

— Je n'en ai pas la moindre envie. Seulement, je sens mes forces décliner tous les jours depuis ce funeste après-midi. Ce matin, je me suis levée pour me regarder dans la glace. Je me suis fait peur à moi-même. Avoue donc que j'ai terriblement changé ! Ces yeux creux, ces joues maigres, ce teint pâle, est-ce la Nany d'autrefois ?... dis-le donc, Pierre !

Pierre était bien obligé de convenir, en son for intérieur, que sa femme portait, en effet, les cruelles traces de l'accident et de la réclusion qui l'avait suivi. Jusque là, il ne s'était pas effrayé outre mesure de ce changement que chacun jugeait normal, mais Nany avait-elle raison lorsqu'elle prétendait être frappée à mort ?...

[*Lire la suite page* 80]

Cascade de couleurs pour

sierra

un autre exemple éblouissant

des créations de Bruck pour l'été

sierra— alliance parfaite de la rayonne et du coton cardé fin s'apparente à la toile—

donne au tissu fraîcheur et légèreté—ne fait pas de faux plis—

conserve sa fraîcheur indéfiniment.

Avant de choisir vos tissus, examinez le tissage de Sierra. Vous vous en féliciterez.

Bruck FABRICS

BRUCK MILLS LIMITED

Montreal Toronto

Winnipeg Vancouver

Robe chemise

No 3479 — Même une débutante pourra confectionner cette robe pratique et si simple que vous porterez de mille et une façons. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 12 : 3 v. en 35″, 2⅞ v. en 39″, 2¾ v. en 44″, 2 v. en 54″. Prix 25¢

Simplicity
3479

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns Ltd., 200 Madison Ave., New York City, U.S.A.

Êtes-vous au courant ?

Que pensez-vous des invitations au dernier moment ?

☐ *Acceptez-vous promptement?* ☐ *Refusez-vous?* ☐ *Prenez-vous le temps d'y penser?*

Que pensez-vous! Il vous invite aujourd'hui pour aller danser demain soir! Devriez-vous décliner l'invitation? Prenez le temps de réfléchir. Les jeunes gens qui travaillent ne peuvent pas décider des jours d'avance; ou bien ils n'ont peut-être pas trop d'argent. S'il n'y a pas de raison plausible, vous feriez mieux de refuser.

Mais ne déclinez pas une invitation à cause du quantième. Apprenez à compter sur Kotex. Voyez comme vous pourrez avoir confiance quand vous saurez que les *bouts plats pressés* ne laissent rien soupçonner! Et que cette serviette molle *conserve sa forme*—car la Kotex est faite pour rester molle pendant que vous la portez

Le mot "snooper" s'applique-t-il à—

☐ *quelqu'un qui a sa colonne de journal?*
☐ *un chaperon?*
☐ *un chapeau?*

En anglais, le terme pourrait s'appliquer aux trois cas, mais ce qui nous intéresse, c'est le chapeau à la Sherlock qui prend tellement de vogue, et pour cause, chez nos voisines du sud. Il se fait en perse, en calicot, en soie à cravate, etc.—pour aller avec vos différents costumes de printemps. Et, pour vous permettre de choisir le genre de *protection périodique* qui vous va exactement—la Kotex est faite en 3 *absorptivités* (différentes dimensions pour différents jours). Essayez les 3 pour trouver celle qui vous convient.

Quel est l'usage, quand on descend d'un véhicule?

☐ *Les dames en premier*
☐ *Les dames en dernier*
☐ *Regarder avant de sauter*

Quand vous quittez un autobus, un tramway, un taxi ou une auto—rappelez-vous que les dames passent en *dernier*. L'idée est que les messieurs peuvent ainsi vous assister à descendre sûrement de voiture. Pourquoi tenter le sort ou méconnaître sa galanterie? Pourquoi prendre des chances n'importe quand? Vous savez qu'il est très facile de vous rire des jours "problématiques" avec l'aide de Kotex . . . parce que son *centre de sûreté* spécial vous donne une protection supérieure. Important, n'est-ce pas?

La KOTEX* compte plus d'usagères que toutes les autres serviettes périodiques

KOTEX EN 3 ABSORPTIVITÉS RÉGULIÈRE, JUNIOR, SUPER

*MARQUE DÉPOSÉE

Comment se préparer à certains jours ?

☐ *Encercler le quantième* ☐ *Remonter votre garde-robe* ☐ *Acheter une nouvelle ceinture*

Soyez prête avant "ce" temps! Les 3 réponses ci-dessus peuvent aider. Mais pour assurer un *confort supérieur*, achetez une nouvelle ceinture périodique Kotex. Faite d'élastique souple—cette ceinture Kotex forte et légère ne se tord pas . . . elle ne roule pas. Elle reste à plat, même après de nombreux lavages. Elle sèche *vite!* N'attendez donc pas jusqu'à la dernière minute, achetez une nouvelle ceinture *maintenant*.

Ceinture périodique Kotex . . . *Achetez-en deux—pour pouvoir changer !*

P.S.

Avez-vous essayé le Delsey★ ? Delsey est le nouveau tissu de salle de bains qui est plus sûr parce qu'il est plus doux. Un produit supérieur comme Kotex . . . un tissu aussi doux et aussi absorbant que le Kleenex★. (Nous croyons que c'est ce que nous pourrions en dire de mieux.) Veuillez donc essayer Delsey la prochaine fois.

exquis..

RAINMASTER
STYLED BY
Lou Ritchie

pas étonnant
qu'elle ne puisse
s'en passer!

Les Rainmaster de Lou Ritchie sont célèbres pour leur silhouette élégante, leur coupe impeccable . . . Ci-dessus style 710. Velours côtelé — marine, gris, vin, rouille, vert — $35.00 à votre magasin préféré.

LR-2F

Première communion

No 3117 — Un empiècement festonné et un large ceinturon apporte une note de coquetterie à cette robe de première communiante. Grandeurs 7 à 14. Métrage requis pour taille 7 : 2¼ v. en 35″, 2⅛ v. en 39″ ou 44″. Ruban pour ceinturon : 2⅜ v. en 4″ de largeur. Prix 25¢

No 3184 — Des plis religieuses posés sur la jupe et le corsage sont d'une extrême simplicité. Grandeurs 7 à 14. Métrage requis pour taille 8 : 3⅛ v. en 35″, 2⅞ v. en 39″, 2¾ v. en 44″. Col contrastant : ¼ v. en 35″ ou 39″. Prix 25¢

No 3531 — Une gentille robe qui pourra servir en de multiples occasions. Grandeurs 7 à 14. Métrage requis pour taille 12 : 3⅞ v. en 35″, 3⅜ v. en 39″, 2⅞ v. en 44″. Prix 35¢

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns Ltd., 200 Madison Ave., New York City, U.S.A.

"EXPORT"
LA MEILLEURE
CIGARETTE AU CANADA

ÉCOUTE MA CHÈRE!
IL N'Y A RIEN COMME
ANTALGINE POUR
CALMER LES DOULEURS
... ET N'OUBLIE PAS QUE
ANTALGINE SOULAGE
TRÈS VITE ET
NE DÉPRIME
PAS

En vente partout
15 pour 35¢
48 pour 95¢
ANTALGINE

UN RINÇAGE: des jambes lisses! en 5 minutes

... sans frotter, et sans laisser, comme le rasoir, de petits poils drus!

Une véritable merveille que le nouveau Neet à base de *lanoline*. La crème Neet, agréablement parfumée, agit plus rapidement, de façon plus efficace. Etalez simplement la crème Neet; rincez au bout de 5 minutes: la douceur satinée de vos jambes belles et lisses vous émerveillera. Neet rase les poils plus près du follicule pileux, et ne laisse pas de petits poils drus. Et remarquez, chaque fois que vous employez Neet, comme vos poils mettent longtemps à repousser! Demandez la Crème Dépilatoire Neet dès aujourd'hui, à la pharmacie ou aux comptoirs des produits de beauté.

MISS MABEL

[*Suite de la page* 11]

Comme elle était belle et facilement « donnante », ainsi que l'expliquait la concierge de l'immeuble, on finissait par lui pardonner son exubérance et même son air trop heureux.

Elle intriguait ses voisins d'atelier par la franchise de ses allures libres et ils la guettaient du coin de l'oeil espérant découvrir un jour ou l'autre quelque chose de compromettant qui l'eût située d'une manière plus précise.

Par ailleurs, elle se montrait aimable avec chacun tout en ne s'occupant de personne.

On fut donc fort étonné lorsqu'elle se lia d'amitié avec sa voisine d'atelier, une silencieuse et morose jeune fille qui ne saluait personne et que personne ne connaissait — bien qu'elle habitât l'immeuble depuis presque une année.

Menue et si brune qu'on l'avait surnommée « la petite Moricaude », elle ressemblait à une provinciale d'un autre époque avec sa coiffure aux bandeaux lisses bien tirés qui se terminaient par un sévère chignon sur la nuque.

Ses robes sombres, éclaircies seulement au col et aux poignets par un dépassant blanc — autant que son maintien austère et discret, accentuaient encore son aspect désuet.

Très jeunette, bien qu'elle ne fût pas jolie, ses yeux noirs au regard profond et mélancolique, frappaient davantage dans son étroit visage pâle et sans fard.

Ce fut ce visage amaigri et ces yeux attristés, qui allèrent droit au coeur de Miss Mabel, et qui firent qu'elle prit, séance tenante, les deux résolutions suivantes : d'abord connaître la jeune fille, ensuite la prendre sous son aile.

Elle savait d'avance que d'apprivoiser sa voisine ne serait pas chose facile.

La petite se faufilait comme une ombre le long des couloirs de l'immeuble et se glissait si rapidement dans la pièce qu'elle occupait, qu'on avait à peine le temps de l'entrevoir, encore bien moins d'engager une conversation ardue — Miss Mabel ne s'exprimait qu'avec lenteur et circonspection — ce qui ne favorisait guère un entretien spontané.

Cependant, un jour, elles vinrent face à face dans l'escalier et la jeune fille s'immobilisa un instant pour laisser passer Miss Mabel qui montait, chargée de paquets.

Celle-ci lui lança au visage un joyeux, un irrésistible « bonjour » teinté d'un accent prononcé mais si amical, que sa distante voisine n'avait pu s'empêcher d'y répondre ne fût-ce même que par un pâle et timide sourire.

A partir de ce moment, elles prirent l'habitude de se saluer et Miss Mabel enregistra ainsi une première victoire.

Deux semaines plus tard elle organisa une réunion à laquelle elle s'empressa de convier la jeune fille. Rougissante, celle-ci refusa doucement, prétextant un gros rhume.

Miss Mabel ne se tint pas pour battue.

Ses invités une fois partie, elle assembla sur une assiette d'alléchantes friandises et s'en fut frapper chez sa voisine malgré l'heure tardive.

La jeune fille, vêtue d'un peignoir, l'air ensommeillé et un peu effrayé, vint lui ouvrir.

Miss Mabel lui passa l'assiette en dardant sur elle son dynamique sourire et regagna son logis sans attendre de remerciements.

Le lendemain matin, la jeune fille lui rapporta l'assiette vide et Miss Mabel parvint à la retenir quelques instants, pendant lesquels sa mystérieuse voisine lui confia qu'elle se nommait Josette Perrin, mais ses confidences n'allèrent pas plus loin. Miss Mabel n'en obtint pas moins la promesse qu'elle reviendrait passer la soirée avec elle.

Dès lors, elle se lièrent d'amitié, et rien n'était plus cocasse que de les voir l'une à côté de l'autre : Miss Mabel, une grande fille rieuse, éclatante de vie et de luminosité ; Josette, sombre et si menue qu'elle ne venait qu'à hauteur d'épaule de son amie.

Bien que Josette ne comprît pas un traître mot d'anglais, et que le français de Miss Mabel, d'une saveur particulière, n'en restait pas moins confus, elles s'entendaient à merveille.

Josette ne se lassait pas d'admirer Miss Mabel en tout et, de son côté, Miss Mabel s'était prise pour la jeune fille, de deux ans sa cadette, d'une tendresse protectrice. Elle en arrivait à se sentir responsable de sa destinée.

Elle eût voulu que Josette lui confiât son secret (car elle devinait qu'elle en avait un), non pas qu'elle fût curieuse mais dans le seul espoir de pouvoir lui venir en aide. Elle se résignait à attendre que son amie fût disposée à se départir de sa réserve.

Lorsqu'il leur arrivait de ne plus se comprendre l'une l'autre, René Boy, en sa qualité d'interprète, volait à leur secours.

Josette s'était peu à peu accoutumée à la présence du jeune homme, bien qu'au début, Miss Mabel ait eu toutes les peines du monde à l'empêcher de fuir à son approche.

Pour lui, tout en ayant trouvé sympathique dès l'abord la "petite moricaude", il déplorait sa présence qui le privait de tout espoir de tête-à-tête avec Miss Mabel, car Josette, occupée une grande partie de l'après-midi à promener la petite fille d'une dame du quartier, se rendait chez son amie, comme le jeune homme, en fin de journée.

Miss Mabel ne s'embarrassait guère de telles contingences, et son inébranlable sérénité, son exquise gentillesse, finissaient par avoir raison des situations les plus délicates.

Elle en fit la preuve une fois de plus, certain soir, où, sans crier gare, lui tombèrent du ciel Virgil Lane, accompagné d'une grosse négresse enturbannée de jaune bouton d'or. Son fiancé, enfin démobilisé, la venait quérir ; sa nourrice, se languissant de son nourrisson, et, se le figurant entre les griffes de Satan en personne, venait l'en délivrer.

Lorsque Miss Mabel les aperçut sur le seuil de sa porte, elle poussa un vigoureux cri de joie et fut dans les bras de sa nourrice dont elle ne s'arracha que pour se jeter dans ceux de son fiancé. Pareillement, ses lèvres qui s'étaient posées avec enthousiasme sur les joues noires et luisantes de la négresse, se posèrent ensuite avec la même ferveur sur la bouche du jeune homme, fort ému.

Josette, qui, ahurie, contemplait le trio, pensa qu'elle n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi grand et d'aussi beau que le fiancé de Miss Mabel, ni une négresse aussi noire que sa nourrice.

René Boy, lui, assistait à la scène d'une air morose et consterné. Miss Mabel, radieuse, les présenta les uns aux autres. Alors, d'un vaste sac en tissu à gros ramages, la « Mamie » tira

Voici...

la merveilleuse

NARROLINE

Gossard

et sa liberté de MOUVEMENT!

De nouveau en 1951 Gossard a eu l'honneur de recevoir la Médaille d'Or de la Fashion Academy.

Remportée pour ses "modèles ravissants et d'un goût exceptionnel".

***Plus grande* LIBERTÉ de mouvement**

Ce panneau élastique, léger comme l'air, obéit à la moindre flexion du corps... que vous marchiez ou que vous soyez assise. Idéal, comme aisance et confort, pour la femme moderne.

AUCUNE autre gaine ne saurait amincir aussi bien votre taille, vos hanches et vos cuisses... ne vous donne un support aussi salutaire que la merveilleuse NARROLINE Gossard ! Un panneau étroit, le long des hanches, sépare l'élastique, en limite l'extension, amenuisant votre taille à la perfection... ...et *cette* gaine NARROLINE comporte un nouvel élément de MOBILITE sous la forme d'un panneau élastique au bas du dos... qui vous permet de marcher, courir, danser et même sauter (si le coeur vous en dit !) avec une entière liberté de mouvement. De plus, ce panneau maintient votre gaine *en place !* Blanc comme neige.
Modèle 1053

Ce soutien-gorge vous donnera la silhouette dont vous rêvez. Une insertion élastique accentue la séparation entre les goussets en marquisette brodée. Le buste est fermement soutenu par une bande circulaire en rayonne piquée. Goussets A.B.C. Le secret d'une poitrine ferme, jeune et bien en place.
Modèle 2412

La ligne de beauté

Gossard

THE CANADIAN H. W. GOSSARD COMPANY, LIMITED

CHICAGO — NEW-YORK — SAN-FRANCISCO — DALLAS — ATLANTA — MELBOURNE — SYDNEY

Une coiffure impeccable

PRINCESS PAT
RESILLES

conserver les coupons-primes

avec mille précautions, une énorme et succulente « apple pie » (tarte aux pommes) comme les noirs d'Atlanta, (Georgie) savent si bien les faire, et la présenta solennellement à Miss Mabel en lui expliquant fièrement qu'elle l'avait confectionnée elle-même la veille de leur départ pour son « honey child », son pauvre « lamb » égaré dans un étrange et lointain pays aux prises avec tous les démons de l'enfer. Elle ajouta avec orgueil que personne à bord de l'avion ni ailleurs, n'avait réussi à la séparer de son précieux colis — ne fût-ce même qu'un instant.

Ce qui fut confirmé par son compagnon de voyage qui en riait encore aux larmes.

Tout en roulant de gros yeux dramatiques, elle parlait de cette voix grave et veloutée des nègres, de ce parler bien à eux, si étrangement doux, mais incompréhensible pour qui n'en a pas l'habitude.

Josette n'y comprenait goutte et même René Boy s'y perdait.

Miss Mabel, riant aussi, s'empressa de traduire, ajoutant que les mots « lamb » et « honey », signifiant « agneau » et « miel », entraient pour une large part dans le vocabulaire de la négresse.

Il fut décidé que la « Mamie » s'installerait dans la petite pièce contiguë à celle de sa maîtresse, ce qui la combla de joie. Miss Mabel s'étant aperçue que sur sa face d'ébène se décelaient la fatigue et les vestiges de la terreur de son voyage en avion, l'envoya se reposer.

Puis elle pria René Boy, avec son plus doux sourire, de vouloir bien déposer son fiancé en même temps que ses bagages dans un hôtel des environs, ajoutant qu'ils dîneraient tous quatre ensemble pour célébrer un pareil événement.

René Boy inventa une vague histoire qui l'empêchait, affirma-t-il, d'accepter son aimable invitation, tandis que Josette tenta de prétexter une soudaine et violente migraine, mais Miss Mabel les regarda tour à tour d'un air si franchement surpris et peiné, qu'ils n'osèrent pas maintenir leur refus. Alors, son heureux sourire reparut et elle leur promit de leur faire goûter des mets délicieux, comme seule savait les préparer Liza, sa bonne nourrice.

Cependant, le dîner manqua d'entrain.

Josette et René Boy ne parvenaient pas à se dérider. Ils sentaient qu'ils perdaient, chacun à sa façon, leur Miss Mabel, bien qu'elle les couvât d'un tendre regard qui semblait vouloir les rassurer, et se faire pardonner l'arrivée des nouveaux venus.

Virgil Lane, dont le français laissait à désirer, faisait des efforts pour converser avec Josette, mais celle-ci, plus timide que jamais, osait à peine lever le nez de son assiette — bien que ce grand garçon qui riait fort et prenait beaucoup de place lui fût sympathique.

Elle et René Boy s'esquivèrent de bonne heure pour laisser les fiancés ensemble.

Dans le couloir, comme ils allaient se quitter, Josette ayant deviné depuis longtemps l'amour du jeune homme pour Miss Mabel, le sentit si malheureux que son coeur se serra pour lui.

Comme il n'était pas tard, elle lui proposa de faire une courte promenade avec elle.

René Boy accepta mélancoliquement et ils partirent ensemble.

Au cours de cette promenade, Josette lui fit ses confidences, espérant ainsi lui faire oublier un peu sa propre peine.

Originaire d'un village du Dauphiné et fille unique, elle avait été élevée sévèrement par ses parents, n'ayant jamais quitté son village avant d'être venue à Paris l'Automne de 1944.

Elle lui raconta qu'au moment de la libération de son village et des fêtes qui s'ensuivirent — un groupe de jeunes gens du maquis, tous musiciens, avaient proposé au propriétaire du Café de la Grand'Place, un vieil ami de son père, de jouer chez lui tous les soirs moyennant une somme modique, pour y attirer la clientèle et faire danser les gens du village.

Le groupe se composait d'un pianiste, d'un violoncelliste et d'un violoniste. Leur proposition ayant été acceptée, elle était allée les entendre souvent, accompagnée de ses parents. Le violoniste ne la quittait pas des yeux, expliqua-t-elle naïvement à René Boy, et il jouait de si jolis airs, avec tant de douceur, qu'elle en avait eu, dès la première fois, des larmes aux yeux. L'ami de son père, que son admiration pour le violoniste amusait, les avait présentés l'un à l'autre.

Elle savait qu'il se nommait « Félipe » et que c'était un Vénézuélien ou un Mexicain — sans en être très sûre, la pauvrette.

Il était sorti du maquis, un des premiers, le jour de la libération du village.

Par la suite, ils s'étaient rencontrés, par hasard, à maintes reprises dans la Grand'Rue — et un soir, ils avaient même dansé ensemble au bal du village. D'ailleurs, précisa-t-elle ingénument, elle ne savait pas danser ; c'était la première fois que son père l'autorisait à aller au bal — en l'honneur de la libération — mais il ne se doutait pas qu'elle y rencontrerait le violoniste. Or, ce soir-là, tout en dansant, le jeune homme lui avait confié qu'il l'aimait et qu'elle devrait venir vivre à Paris où il allait se rendre pour jouer dans l'orchestre d'un bar, Boulevard Montparnasse.

Dans les jours qui suivirent, ils firent quelques promenades ensemble et il l'appelait toujours « sa petite fiancée ». Elle rassemblait, lui disait-il, tant elle était brune, aux filles de son pays.

Un jour, son père ayant eu vent de ces rencontres, se fâcha. On ne savait rien de cet étranger qui ne lui inspirait guère confiance, tout maquisard qu'il fût.

Josette ayant alors timidement protesté, et s'étant hasardée à parler d'un mariage éventuel, son père, au comble de la colère, lui avait interdit de revoir le jeune homme.

Avant son départ, elle avait réussi à le rencontrer une dernière fois pour lui raconter ce qui s'était passé. Il lui avait fait promettre de le rejoindre à Paris et qu'ils se marieraient le plus tôt possible.

Bien qu'elle eût longuement hésité à quitter les siens, un soir, lasse des scènes qui éclataient à tout propos entre elle et ses parents elle avait pris le train pour la capitale, en emportant ses économies. En cours de route, une brave femme lui avait indiqué le petit hôtel où elle était descendue en arrivant, et le lendemain, elle s'était empressée de se rendre dans le bar où jouait le violoniste et dont il lui avait donné l'adresse en la quittant.

Elle l'y retrouva, mais elle ne vit pas d'orchestre.

Il lui avait expliqué, que, momentanément sans emploi, ils se marieraient dès qu'il aurait signé un nouvel engagement.

Ils avaient passé cette première soirée au cinéma, mais l'ayant raccompagnée jusqu'à l'hôtel, il avait insisté pour monter un instant avec elle. Elle expliqua ingénument à René Boy, que n'étant tous deux que fiancés, elle n'avait pas cru devoir l'y autoriser. Il lui avait alors promis de venir la chercher le lendemain pour l'emmener déjeuner. Elle ne l'avait plus revu — ni au bar non plus — où elle s'était rendue à plusieurs reprises. Grâce à la propriétaire de l'hôtel qui le lui avait signalé, et à la

Cicatrise en Nettoyant!

Vous donne un épiderme plus clair, plus frais et plus jeune !

Vous pouvez maintenant aider la beauté de votre épiderme — de *4 façons* — chaque fois que vous nettoyez votre visage! En plus d'être une aide exceptionnelle et parfumée pour votre beauté, le "cold cream" Noxzema contient un nouvel antiseptique remarquable et une *médication* délicate qui rend l'épiderme plus joli.

Constatez les effets de cette crème pour vous!

1. Nettoie à fond les pores de la peau!
2. Donne un tonique stimulant et délicat pour la peau!
3. Amollit et adoucit la peau!
4. Donne une crème corrective délicate pour la nuit, qui aide à éliminer les marques cutanées!

Constatez vous-même combien *plus* favorable pour votre peau, est la crème de beauté Noxzema! Dès aujourd'hui, obtenez ce "cold cream" médicamenté, à tout comptoir de cosmétiques et de produits pharmaceutiques, 23¢, 39¢, 69¢.

Améliorez votre apparence, **jouissez** vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à **votre poitrine** cette **rondeur** et cette **fermeté** si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.50 la boite de 40 pilules, 3 boites pour $4.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou **expédiées franco par la malle,** sur réception du prix.

Société des
Produits Persans
8258 rue DROLET
Montréal

CAHIER
DE TRICOT
EN FRANÇAIS
POUR BAS
32 PAIRES
40¢ l'exemplaire
Chez votre marchand ou
"PUBLICATIONS LOUISE"
779 RACHEL EST MONTREAL

COUPON

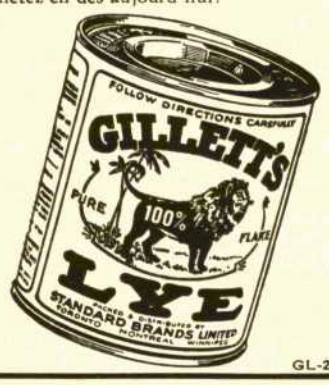
M .....

Adresse .....

Ville ..... V.P.

POURQUOI PEINER INUTILEMENT? FIEZ-VOUS À GILLETT!

Que d'eau, que d'eau! Et vous vous débattez avec un vieux débouchoir! Que d'efforts inutiles: Gillett déboucherait cette conduite en un clin d'oeil! Versez y simplement 3 c. à thé de Gillett pure, et voilà qui est fait! Gillett dissout la graisse, débouche les conduites obstruées et permet à l'eau de couler librement.
De plus, la lessive Gillett facilite également le nettoyage des planchers et des toilettes, détruit le contenu des privés, désodorise les poubelles. Elle vous aide de mille façons. Achetez-en dès aujourd'hui!



GL-229F

gentillesse de la concierge, elle s'était installée dans l'atelier qu'elle occupait et qui appartenait à un locataire absent depuis des années mais qui en payait régulièrement le loyer.

Avec le petite salaire qu'elle gagnait en promenant une fillette chaque jour, elle parvenait à vivre à Paris, puisqu'elle ne pouvait plus rentrer chez elle, s'étant brouillée avec les siens. Elle demeurait persuadée que Félipe lui reviendrait un jour ou l'autre. Elle avait eu soin, en quittant l'hôtel, de laisser son adresse à la propriétaire.

Elle regardait René Boy d'un air pathétique, interrogateur, mais le jeune homme restait silencieux. Il enrageait d'apprendre, pour finir, qu'elle espérait encore le retour de ce Félipe de malheur et il eût voulu dire un mot au malhonnête garçon responsable de sa pénible situation.

Il la pria de l'autoriser à tout raconter à Miss Mabel dont les excellents conseils lui seraient, il n'en doutait pas, d'un précieux réconfort.

A cette seule idée, Josette parut effrayée, mais lorsque René Boy fit ressortir que Miss Mabel méritait sa confiance totale en échange de l'amitié sincère qu'elle lui témoignait — la jeune fille se laissa convaincre.

Lorsque Miss Mabel apprit le secret de Josette, ses yeux bleus à l'ordinaire si tendres et si rieurs, se firent durs et soucieux.

— Pauvre petit Josette, remarqua-t-elle. Quel vilaine garçon !

Le même soir, encore indignée, elle s'en ouvrit à son fiancé. A peine eut-elle achevé son histoire, que celui-ci, se levant paresseusement, suggéra avec flegme :

— Désirez-vous, dear, que je vais casser lui son figure ?

Pendant un instant elle considéra gravement sa proposition, puis elle dit doucement :

— Josette must decide — (Josette décidera).

René Boy, de sa place au piano, approuva.

Miss Mabel frappa trois coups sur le mur de sa voisine, le signal convenu entre elles lorsqu'elles désiraient se retrouver.

Quelques instants après, la jeune fille parut.

Elle devina qu'une « consultation » venait d'avoir lieu à son sujet, et, confuse, elle osait à peine lever les yeux sur le petit groupe qui l'attendait.

Avec l'esprit de décision qui la caractérisait, Miss Mabel la prit dans ses bras et l'embrassa de telle manière qu'elle sut qu'ils étaient tous trois de tout coeur avec elle.

René Boy fut alors chargé de lui transmettre la belliqueuse proposition de Virgil. Il le fit avec empressement et précision — tandis que le fiancé de Miss Mabel, debout près de la porte, l'air menaçant, n'attendait qu'un mot de Josette pour s'acquitter de sa mission sur-le-champ.

La jeune fille, bouleversée, le pria instamment de n'en rien faire et, soudainement incapable de se maîtriser, elle s'enfuit dans sa chambre où le trio, navré, l'entendit sangloter.

Miss Mabel n'en put supporter davantage et trancha la question une fois de plus.

Décidément, il était temps de prendre en main, « l'affaire de Josette ».

René Boy et Virgil se rendraient sur l'heure dans ce bar dont René Boy connaissait l'adresse. Il fallait, leur dit Miss Mabel, qu'ils retrouvassent cet odieux personnage qui faisait tant de peine « au pauvre Josette » et qu'ils le missent en demeure de se conduire en « gentleman » vis-à-vis d'elle — qu'autrement, il aurait affaire à eux.

Carrant ses épaules et se redressant de toute sa taille, Virgil, revint obstinément à la charge :

— Et je peux alors, casser lui le figure ? demanda-t-il ardemment à sa fiancée.

Miss Mabel le fixa, rêveuse, et répondit avec douceur :

— Yes, Virgil dear, vous pourrez !

Une lueur de satisfaction passa dans les yeux du fiancé de Miss Mabel.

René Boy était resté silencieux, mais à sa façon de serrer les lèvres, Miss Mabel se dit qu'il avait eu sans doute cet air-là lorsque, dans le maquis, il se mettait en route pour exécuter une mission, et elle le contempla un instant avec fierté.

Lorsque les jeunes gens furent partis, elle alla voir Josette. Elle trouva son amie étendue sur le lit, la figure enfouie dans son oreiller, le corps secoué par des soubresauts qu'elle tentait en vain de maîtriser.

Le spectacle d'un tel chagrin impressionna profondément Miss Mabel. Il l'impressionnait d'autant plus qu'elle ne se souvenait pas avoir éprouvé depuis sa naissance, même la peine la plus légère. L'incontrôlable violence de ce chagrin l'intimidait, la déroutait, et elle en arrivait à se désoler de n'avoir, dans ce domaine, aucune expérience qui l'eût guidée dans son attitude vis-à-vis de Josette.

Elle ne tenta pas de consoler son amie par des phrases aussi vaines que grammaticalement incertaines, et se contenta de la serrer contre elle, jusqu'à ce que ses sanglots se fussent apaisés.

Elle lui essuya les yeux avec un petit bout de mouchoir ridicule fleurant bon la lavande, et la ramena chez elle, la confiant à sa Mamie qui, sans rien comprendre du drame qui bouleversait la pauvrette, s'en donna à coeur joie, de la bercer, de la choyer, de la dorloter, reprenant ainsi son rôle véritable de nourrice au coeur tendre.

Elle lui prépara un grog à la mode d'Atlanta, (Georgie), et insista pour que Josette, malgré ses grimaces, (car il était fortement alcoolisé) l'avalât jusqu'à dernière goutte.

Lorsque les deux jeunes gens revinrent une heure plus tard, ils trouvèrent une Josette profondément endormie sur le divan, la tête sur les genoux de la « Mamie », qui chantonnait doucement un air de son pays, en roulant des yeux mélancoliques.

Du fond de l'atelier où elle se tenait sans bouger de crainte de réveiller son amie, Miss Mabel leur fit un signe de silence, et ils vinrent s'asseoir à ses côtés.

Ils se concertèrent tous trois et la jeune fille, leur demanda s'ils avaient réussi à rencontrer l'étrange fiancé ? Sur leur réponse affirmative, elle voulut alors connaître leurs impressions sur « cette drôle de garçon » !

Les deux hommes haussèrent leurs épaules avec une expression d'un si complet et si profond mépris, que Miss Mabel se garda d'insister. Ils l'informèrent néanmoins, qu'après avoir usé d'une attitude quelque peu menaçante, ils avaient obtenu de lui qu'il allât voir Josette le lendemain soir sans qu'il fût question de leur intervention.

Ils ajoutèrent encore qu'ils plaignaient Josette et qu'elle méritait mieux que ce piètre personnage.

Virgil surtout paraissait furieux.

Coupant court, Miss Mabel se déclara satisfaite.

— Vous avez fait ce qu'il fallait, leur dit-elle. Je vous remercie beaucoup. Maintenant il faut attendre. Cela ne nous concerne plus.

Sur ces sages paroles, ils se séparèrent pour la nuit et Miss Mabel, encore remuée par tant d'émotions, monta se coucher, laissant à sa « Mamie » le soin de raccompagner son amie chez elle lorsqu'elle s'éveillerait.

Le lendemain, en fin de journée, lorsque Josette les retrouva, elle leur sem-

La chose la plus précieuse qu'une mère puisse acheter pour la personne la plus précieuse dans sa vie

PARTOUT POUR CHAQUE maman, "la chose la plus précieuse" pour son bébé est sa santé. La nourriture qu'elle achète est importante pour cette santé et cette croissance. Et les céréales sont une partie importante dans l'alimentation des bébés.

Les médecins prescrivent Pablum* et Pabena* plus que n'importe quelle autre céréale. Des millions de bébés s'en sont bien trouvés.

Pablum est la *première* céréale précuite accrue de vitamines et de minéraux.

Pablum est une *céréale de grains mélangés*. Pabena est une *farine d'avoine précuite*. Les valeurs nutritives de ces céréales sont similaires: leur goût est différent. Les enfants aiment la saveur des deux.

Votre bébé a droit à l'alimentation de ces céréales supérieures. *Vous* méritez la confiance et la tranquillité d'esprit que leur usage peut vous donner.

Demandez Pablum et Pabena chez votre pharmacien. *Marque Déposée

UN BON CONSEIL

Pour tout ce qui concerne la santé et la nutrition de votre enfant, il est sage de le faire examiner souvent par le médecin. Les connaissances et l'habileté du médecin jointes à vos soins maternels seront pour votre enfant le plus riche placement pour son avenir.

MEAD'S

MEAD JOHNSON & CO. OF CANADA, LIMITED BELLEVILLE, ONTARIO

"Vous ne croiriez jamais que j'ai ces serviettes de **TOILE D'IRLANDE** depuis 15 ans!"

Aucun autre tissu ne dure aussi longtemps que la toile d'Irlande, ne se lave si bien ni ne reste aussi beau. Pour ses serviettes, mouchoirs, taies d'oreillers, linge de table damassé, napperons et serviettes de table, la femme qui s'y connaît choisit la *pratique* toile d'Irlande pour son usage quotidien. La toile d'Irlande coûte à peine davantage. Elle dure tellement plus longtemps.

LA TOILE D'IRLANDE
BELLE • DURABLE • ÉCONOMIQUE

IRISH LINEN GUILD

137 Wellington St. W.
Room 408
Toronto
Canada

Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE : Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL **(POUR LE CANADA SEULEMENT)**
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... **Province** .....

bla apaisée, au point qu'ils se demandèrent anxieusement, s'ils avaient bien fait de lui ménager une entrevue qui pouvait fort bien ne servir qu'à raviver son chagrin — selon qu'elle se terminât bien ou mal.

Cette perspective inquiétante anima Virgil du désir de guetter le jeune homme pour l'empêcher d'arriver jusqu'à Josette et de le jeter purement et simplement en bas des escaliers — mais Miss Mabel, tout en souriant d'aise à cette idée, s'y opposa.

Il fallait en finir cette fois, dit-elle fermement, et mieux valait que Josette revît cette créature même au risque d'éprouver une déception définitive. Si, au contraire, elle se décidait à engager son existence entière et que son bonheur en dépendît — ses amis ne pourraient que s'incliner.

Il fut entendu qu'ils prétexteraient un dîner chez des amis que Josette ne connaissait pas pour qu'elle fût entièrement libre — mais cette dernière, avant même qu'ils eussent pu lui raconter leur petite histoire, annonça son intention de rester chez elle ce soir-là.

Cette singulière coïncidence ne laissa pas de troubler Miss Mabel et ses deux compagnons qui crurent y reconnaître le signe mystérieux du destin.

Bien que Virgil, eût pour sa part, préféré ne pas quitter l'atelier de Miss Mabel car il trouvait imprudent d'abandonner aussi complètement « that poor little thing » (« cette pauvre petite ») à son sort quel qu'il fût, Miss Mabel décréta qu'elle jugeait d'une plus grande délicatesse de s'éloigner. Par contre elle enjoignit à sa « Mamie » de veiller jusqu'à son retour, au cas où Mademoiselle Josette qui était souffrante, lui dit-elle, aurait besoin d'elle. Impressionnée par le regard sévère de sa maîtresse, Mamie s'installa séance tenante sur une chaise à côté de la cloison qui séparait les deux ateliers, et, l'air féroce, n'en bougea plus.

Miss Mabel entraîna ses deux cavaliers servants au cinéma.

Elle choisit un film gai qu'elle et René Boy goûtèrent pleinement mais son fiancé demeura morose ce qui semblait amuser énormément Miss Mabel, qui lui lançait, de temps à autre, un coup d'oeil malicieux.

Lorsque le film terminé, ils se dirigèrent tous trois vers la sortie, seule, Miss Mabel conservait sa bonne humeur.

A son tour, René Boy perdait tout entrain à l'idée détestable que Virgil userait naturellement de son privilège de fiancé pour raccompagner Miss Mabel. A observer son air taciturne et sa manière pressée de se faufiler entre les gens qui obstruaient la sortie, il était clair, se disait amèrement René Boy, qu'il eût hâte de se retrouver seul avec elle. Mais en prenant congé de la jeune fille René Boy ne put résister au désir de baiser tendrement, un peu trop longument sa main.

Loin de s'en formaliser, le regard de Miss Mabel se fit si doux en lui souhaitant à son tour la bonne nuit, qu'il s'en alla le coeur presque léger tout en se traitant intérieurement de fieffé imbécile.

Alors Virgil s'emparant avec autorité du bras de sa fiancée l'entraîna à grands pas.

Une fois arrivés devant la maison où elle demeurait, il lui demanda avec quelque chose d'anxieux dans les yeux, la permission de monter pour passer encore quelques instants avec elle — mais Miss Mabel, lui souriant de toutes ses jolies dents blanches, lui déclara qu'elle avait sommeil, et que rien au monde ne lui tentait autant que de se mettre au lit.

Le lendemain, personne n'aperçut

"*Chérie, il est temps que tu connaisses Paradol*"

LES MÈRES AVISÉES conseillent à leurs filles de prendre Paradol pour s'éviter de souffrir *inutilement* des douleurs périodiques. Scientifiquement composé de 4 ingrédients Paradol aide à soulager *rapidement* la souffrance — sans suites désagréables. Excellent aussi pour les maux de tête. Le nom "Dr. Chase" est votre guide. 23F

PARADOL
DR. CHASE
Soulage Vite la Douleur

INDISPENSABLE DANS TOUTE MAISON
—SERT À 100 USAGES QUOTIDIENS!

Ayez toujours sous la main un pot de cette gelée aux 100 usages. Et recherchez la marque 'Vaseline'.

Exigez cette marque — c'est votre garantie de pureté.

Crème Orientale
GOURAUD

La crème à appliquer avant le bal. Ne s'enlève ni ne se retouche. Un essai vous convaincra.

Blanc, Chair, Rachel, Sun-Tan.
4

SIROP GRAY
gomme d'épinette rouge

Soulagera l'inflammation et la sécheresse de la gorge. Fumeurs, orateurs, acteurs constatent qu'il lubrifie et assouplit les cordes vocales.

LES EMPLATRES LARIVIÈRE
aident à soulager les maux et douleurs musculaires. Exigez-les chez votre pharmacien.

Josette, et Miss Mabel se garda bien de provoquer une rencontre.

Elle viendrait, lorsqu'elle le jugerait bon, dit-elle aux deux jeunes gens inquiets, car ne devait-elle pas rester libre de les mettre au courant de cette visite ou de la leur cacher — selon son impulsion ?

Vers la fin de la journée, alors que Virgil feuilletait distraitement des magazines de son pays, et que René Boy, assis au piano, jouait de langoureux « blues » dans le louable effort d'occuper son esprit autrement que par la contemplation de Miss Mabel, un coup discret fut frappé à la porte.

Le trio sursauta et Miss Mabel cria un joyeux « come in ».

Josette parut. Une Josette avec des yeux plus noirs et plus émouvants encore à force d'être profonds.

Elle ferma la porte, avança de quelques pas dans la pièce, et s'immobilisa, se tenant toute droite. Elle les regarda gravement.

— Il faut que vous sachiez, leur dit-elle tranquillement, que Félipe est venu me voir hier au soir. Il n'a pas l'intention de m'épouser. Il ne l'a jamais eue. Il a même trouvé mon idée très drôle — ajouta-t-elle avec un bout de voix navrée mais en essayant de sourire. Il m'a proposé...

Elle hésita tandis qu'une soudaine rougeur colorait ses joues, mais elle enchaîna bravement :

... — autre chose, quelque chose que je ne pouvais pas accepter. Je me suis trompée sur lui. Mais je ne souffre pas car je ne l'aime plus, conclut-elle simplement. J'ai décidé de rentrer à la maison à la fin du mois et de demander pardon à mes parents.

S'adressant à René Boy elle ajouta :

— Voulez-vous expliquer à Miss Mabel et à... Virgil. Je crois qu'ils n'ont pas tout compris.

Ce qui fut fait.

Alors Virgil se leva, et l'oeil mauvais, s'adressant directement à Josette :

— Voulez-vous que je lui casse la figure maintenant ?

Josette sourit et répondit doucement :

— Vraiment, il n'en vaut pas la peine. Oublions tout cela, s'il vous plaît, et n'en parlons plus.

Miss Mabel poussa un retentissant « hurrah » et embrassa Josette avec sa fougue coutumière — puis il fut décidé à l'unanimité, de célébrer comme se devait cet événement.

Josette fut la reine de la fête que ses amis improvisèrent à la hâte, téléphonant à ceux de leurs camarades qu'ils pouvaient atteindre au dernier moment.

La « Mamie », de son côté, ravie de la tournure des choses et de sentir renaître la gaieté du jeune groupe, se distingua. Après avoir préparé son fameux grog dont l'arome subtil faisait penser à toutes les épices du Sud, elle en offrit à la ronde. Il eut, ainsi que le large sourire de la négresse, un succès énorme — de même que certaines crêpes qu'elle passa ensuite, arrosées d'un ingénieux sirop d'érable — toujours à la mode d'Atlanta, (Georgie).

Enfin, elle leur chanta ses vieilles chansons de la plantation que Miss Mabel et son fiancé reprenaient en choeur avec elle. Pour clore la soirée, on dansa un magnifique « Virginia Reel », danse populaire dans les Etats du Sud, et à laquelle la « Mamie » prit part avec la fougue et le dynamisme propre aux nègres lorsqu'ils s'échauffent. Or, « Liza » — pour être sûre de réussir son grog, ne s'était pas fait faute de le goûter.

La fête terminée et ses invités partis, Miss Mabel déclara solennellement que jusqu'au départ de Josette ce ne serait plus qu'une suite ininterrompue de divertissements et de réjouissances de toutes sortes.

Cette déclaration fut accueillie avec enthousiasme. René Boy constata gravement qu'il leur restait encore 15 jours pleins.

Pendant cette période l'atelier résonna de rires et de chansons.

Adulée, fêtée, choyée, Josette ressemblait à une petite fille ivre de bonheur. Virgil lui apprit à danser et à chanter deux chansons de son pays. Sa voix d'un timbre doux, nostalgique, les enchantèrent.

Miss Mabel voulut lui offrir une exquise robe d'un rose à peine rosé tant il était pâle et qu'elle portait le soir. — Elle lui seyait à merveille — si bien que René Boy affirma que l'on ne reconnaissait plus la « petite moricaude » austère et sombre des débuts.

Pas davantage d'ailleurs que Josette ne se reconnaissait elle-même. La vie, cette coulée de jours uniformément gris jusque là — pour elle — cela pouvait donc être aussi cette chose nuancée et parfois même éclatante qui ressemblait plutôt à un rêve ? Un rêve qu'elle craignait à chaque instant de voir se dissiper. Mais Miss Mabel la morigénait doucement lorsqu'elle lui confiait cette crainte. Pourquoi s'obstiner à croire, lui disait-elle, que la vie signifiait fatalement l'ennui, la tristesse, la monotonie ? « il ne fallait pas blâmer la vie, affirmait-elle, c'est nous qui la rendons ce qu'elle est ! Alors, petit Josette, n'est-ce pas ? » finissait-elle avec son persuasif sourire.

Josette l'embrassait et reprenait confiance.

Dès l'avant-veille de son départ, « les quatre » réunis à l'heure du dîner, semblaient mornes et distraits — sauf Miss Mabel, dont le rayonnement persistait.

René Boy, la regardant, se disait lugubrement, que bientôt il lui faudrait à son tour la quitter, reprendre ses occupations, songer à son avenir, tandis que Miss Mabel et Virgil, une fois mariés, vogueraient vers l'Amérique.

Virgil, lui, présentait un aspect inexpliquablement sinistre et même les radieux sourires de sa fiancée ne parvenaient pas à le dérider.

Pour ce qui était de Josette elle demeurait si obstinément silencieuse, que René Boy, malgré son propre tourment, l'observant à la dérobée, se pencha vers Miss Mabel et lui chuchota en anglais qu'à son avis la jeune fille n'était pas guérie de son sacré Félipe.

Virgil, qui écoutait d'un air de plus en plus sombre, se leva brusquement, se rasseyant de même en marmonnant quelque chose qui ressemblait de très près à un juron dans sa langue maternelle, tandis que Miss Mabel, haussant ses jolies épaules, annonça soudainement qu'elle avait quelque chose à leur dire, quelque chose de sérieux.

Sa manière décidée, son air grave, presque sévère, les impressionna.

— Voilà ! commença-t-elle, aussitôt, et please, ne m'interrompez pas. Je trouve vous tous « stupid » et pas très... « courageous » !

Ici elle fit une courte pause et poursuivit :

— Virgil aime Josette, (Virgil, déconcerté, voulut protester, mais... Miss Mabel lui fit doucement un signe de silence et continua paisiblement :) Josette aime Virgil, (Josette rougit et se cacha le visage dans les mains) Miss Mabel aime... René Boy, et... *elle croit* finit-elle taquine, que René Boy... aime Miss Mabel ! C'est tout ce que j'avais à vous dire, conclut-elle et son clair sourire illumina de nouveau son visage.

Les deux jeunes gens la contemplaient si émus, qu'ils en restaient figés sur leurs chaises.

Ce que voyant, Miss Mabel dit encore :

— Virgil, dear... et elle indiqua Josette qui n'osait plus découvrir son visage.

Alors, d'un bond, Virgil fut aux côtés

MAINTENANT vous Pouvez Obtenir ASPIRIN dans le FORMAT pour ENFANTS

Ces comprimés permettent de donner aux enfants les doses prescrites; ils contiennent la moitié de la quantité d'Aspirin format pour adultes.

Incolores et sans saveur, ils ne peuvent pas être confondus avec des bonbons.

Vous pouvez les employer en toute confiance.

Le fait que le seul ingrédient actif de l'Aspirin a été employé — depuis des années — par des millions de gens normaux, sans aucun effet nuisible, montre combien son action est douce et sûre. Et puisque le nouvel Aspirin Format pour Enfants est doux et sûr, vous pouvez le donner en toute confiance à vos enfants. 30 comprimés pour 29c dans toutes les pharmacies.

NOUVEL ASPIRIN FORMAT POUR ENFANTS

M.D. AU CAN.

Les **Jumping-Jacks** sont créés spécialement pour faciliter les premiers pas d'un enfant. Le talon arrondi, *droit* sur toute sa largeur, aide le petit pied à se tenir droit. Leur forme mocassin donne beaucoup d'aise aux orteils. La semelle d'une seule pièce, qui se prolonge derrière le talon, fournit au pied un appui au point précis où il en a besoin.

Faites tenir en équilibre un carnet d'allumettes de papier . . . laissez-le tomber en avant. Notez comme il roule sur lui-même sans vasciller. C'est là le principe fondamental du talon à angle droit, unique en son genre.

Dans tous les bons magasins . . . $3.95

JUMPING-JACKS
Création Savage

THE SAVAGE SHOE COMPANY LIMITED • PRESTON • ONTARIO

"Kingsbeer"

la meilleure bière de riz
jamais brassée!

L'ÉQUIPE PARFAITE

— et il existe une teinte NUGGET
harmonisée à vos chaussures!

Vos chaussures exigent le soin et la protection du Cirage à Chaussures Nugget — dont les cires de bonne qualité pénètrent les pores du cuir, préviennent le fendillement et donnent un nouvel éclat à vos chaussures qu'il rajeunit.

ROUGE, NOIR, BLANC ET TOUTES COULEURS DE BRUN

Avez-vous ciré vos souliers au NUGGET ce matin?

de Josette. Il l'enleva de sa chaise et la prit dans ses bras où elle disparut littéralement. Miss Mabel s'étant levée, René Boy, de son long pas souple s'approcha d'elle. Il posa ses mains sur les épaules de la jeune fille qui se tenait devant lui, et la contempla longuement, tout à son aise.

Pour la première fois, Miss Mabel baissa les yeux.

Alors, il l'attira doucement à lui.

En même temps une voix mélodieuse de contralto se fit entendre, celle de la « Mamie », qui attendrie, les contemplait de la galerie, ses mains noires tendues au-dessus d'eux tandis qu'elle murmurait :

— Que Dieu vous bénisse, mes agneaux.

Par la suite, il y eut bien un échange frénétique de câbles entre Miss Mabel et les siens interloqués par ce brusque changement de fiancés qui fut aussitôt suivi de l'avis du prochain mariage de leur fille — auquel elle les conviait, d'ailleurs, avec insistance.

De son côté, Josette emmena Virgil faire la connaissance de « Mamma and Papa » ainsi que le prononçait son fiancé.

Il en résulta, vers la fin de l'été, deux mariages qui furent célébrés le même jour ; celui de Virgil et de Josette et celui de Miss Mabel et de René Boy.

A la sortie de l'église, Madame René Bloy, plus belle que jamais, se tourna vers son époux et murmura, souriante :

— Vous voyez, dear, comme tout est simple dans la vie !

ANDRÉ ROGER

COTE D'AZUR, paradis des écrivains et des peintres

[*Suite de la page* 13]

« C'est à ce piano que Tony Aubin a composé les arrangements de « La Belle Meunière ». De cette loggia qui ouvre sur la galerie des chambres d'amis, Tino Rossi nous a chanté toutes ses mélodies. Regardez ces dalles de marbre où se reflètent les oliviers inondés de soleil... Et cette cheminée où l'on brûle des troncs entiers ramenés de la forêt... Comment aurais-je envie de rentrer à Paris ? »

Pagnol m'offre le pastis et déguste, à 10 heures du matin, un petit rosé du pays qui lui fait claquer la langue. Tel un paysan fier de son exploitation, il m'emmène visiter ses terres :

« Ici, je vais faire des artichauts, là 12 hectares de vignes. Voilà le plus vieil olivier du monde : il est classé monument historique et les experts affirment qu'il est né avant Jésus-Christ puisqu'il a 2,200 ans. J'ai lancé un défi au Maire de Beaulieu qui prétend avoir sur le territoire de sa commune l'ancêtre des oliviers ».

Comment discerner le vrai de la galéjade ? Tout semble naturel avec Marcel Pagnol ; même lorsqu'il affirme qu'il veut construire un barrage sur le Loup pour alimenter en électricité tous les villages des environs, ou créer à Monaco de vastes studios où se regrouperait tout le cinéma latin.

Entre deux visites à ses braconniers, avec lesquels il entretient les relations les plus cordiales, Pagnol travaille à des créations moins chimériques. Il écrit de sa belle écriture immodeste, sans jamais raturer :

« Je ne comprends pas comment l'on peut remplacer un mot par un autre, biffer une phrase pour la récrire à l'envers. Ce que je fais est bon ou mauvais. Si c'est mauvais, je le jette au panier, et je recommence ». Pour la petite histoire, je puis témoigner que la corbeille à papiers de Marcel Pagnol est toute petite, et qu'elle était vide.

JACQUES PREVERT A SAINT-PAUL-DE-VENCE

Un Picasso, un Miro, des photos de sa fille, un fouillis de livres et de papiers ont suffi à Jacques Prévert pour transformer une villa meublée en tour d'ivoire pour poète paresseux. Saint Paul-de-Vence est le lieu d'élection de ce breton parisien qui aime à flâner dans les ruelles médiévales vêtu d'un pantalon sans pli, d'une chemisette bleu ciel et d'espadrilles brodées. Ceux de ses amis qui n'habitent pas Saint-Paul font le voyage pour prendre un bain de bonne humeur, de philosophie souriante et faire provision d'espoir.

Comme un gosse, Prévert joue avec la vie, avec les enfants, les animaux et les hommes comme il joue avec ses personnages, la bonne d'enfants, le militaire, le Saint du paradis, l'escargot, le pauvre type ou le curé. Il aime les histoires rocambolesques « Fantômas » ou les « Mystères de Paris » : « Et les Mille et Une Nuits », dit-il, c'est le plus beau livre du monde ».

Il croit aussi aux vertus de son village de Saint-Paul, truffé d'artistes et de poètes dont « La Colombe d'Or » est le point de ralliement à l'heure creuse de l'après-midi. C'est là que de temps à autre Prévert montre un visage soucieux. Il faut qu'il aille à Paris, pour un film, pour la radio, ou pour rencontrer un éditeur. C'est-à-dire qu'il faut quitter Saint-Paul-de-Vence et renoncer au pantalon sans pli, à la chemisette bleu ciel et aux espadrilles brodées...

PABLO PICASSO A VALLAURIS

La côte d'azur a fait faire à Picasso la troisième révolution artistique de sa vie. Après l'« époque bleue », celle des Arlequins, des Saltimbanques, du célèbre portrait de Gertrude Stern, après « l'époque rose » où il s'oriente vers le cubisme et le surréalisme, voici ce qu'on pourrait appeler « l'époque jaune », celle où l'artiste a succombé à l'emprise, à la fascination du soleil méditerranéen.

C'est en 1947 que Picasso est venu s'installer sur la côte d'azur qu'il n'a plus quittée depuis. Il habitait un petit hôtel de Golfe-Juan lorsqu'il rencontra le conservateur du musée d'Antibes qui mit à sa disposition les vastes salles du Château Grimaldi. Pendant trois mois, Picasso s'enferma au deuxième étage du musée, laissant en partant un monde exubérant de centaures, de nymphes et de chèvre-pieds, une débauche de lignes et de couleurs qui sont un hymne à la vie, à la joie, au soleil. Depuis lors, le vieux musée Grimaldi est devenu le musée Picasso qui bat en été tous les records d'affluence.

Quelques mois plus tard, Picasso crée à Vallauris ses fameuses céramiques, des plats, des assiettes, des vases.

Depuis quelques semaines, Picasso a délaissé la céramique pour la sculp-

Le Seismotite Activé
(PROCÉDÉ BREVETÉ)
fait que le fameux
Nettoyeur Old Dutch Nettoie Deux fois plus Vite
que presque TOUS les autres nettoyeurs *

FAIT TOUT LE TRAVAIL EN MOITIÉ MOINS DE TEMPS

*Prouvé par un Laboratoire Indépendant Renommé

ACTION DÉGRAISSANTE SEPT FOIS PLUS ACTIVE

Un nouvel ingrédient surprenant dissout la graisse *au contact!*

MOUSSE ONZE FOIS PLUS ACTIVE

Une mousse abondante fait disparaître la graisse et la saleté.

FABRICATION CANADIENNE

MAL DE TÊTE

Rien n'est plus pénible que les maux de tête . . . Pourquoi souffrir? . . La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins.

POUDRES
LAMBLY'S
CONTRE LE MAL DE TÊTE 14

ture. Il a installé son atelier dans une grande masure cachée au milieu des poteries, où il espère n'être pas dérangé par les touristes qui chaque année le poursuivent dans les ruelles du village.

SOMERSET MAUGHAM A SAINT-JEAN-CAP-FERRAT

Le grand écrivain britannique réside maintenant en permanence dans sa villa « La Mauresque » où il venait jadis passer tous les hivers. Devant une cheminée monumentale en pierre blanche, Somerset Maugham s'accroupit sur une sorte de banquette arabe et parle de sa maison :

« C'est, je crois, la plus ancienne villa du Cap Ferrat. Elle fut construite pour l'évêque Charmeton, coadjuteur du cardinal Lavigerie, et les gens du Cap l'ont toujours appelée la « maison de l'évêque ».

La maison de l'évêque, habitée depuis 25 ans par un romancier, n'est pas devenue la « maison du romancier ». Somerset Maugham se console facilement de n'avoir pas éclipsé, dans son village d'adoption, la gloire de l'évêque Charmeton...

Maugham n'aime pas le nom que l'évêque avait donné à la villa. Pourquoi ne l'a-t-il pas changé ?

« Par paresse, sans doute. Le baptême d'une maison est quelquefois plus difficile que celui d'un enfant, ou d'un livre. J'aurais probablement choisi le nom de ma fille : villa Elisabeth. »

L'oeuvre littéraire de Somerset Maugham est achevée. Fidèle à l'enseignement de la Bible, il considère que, passé 70 ans, la vie de l'homme est un don de la destinée, ou du hasard :

« J'ai 76 ans, et j'estime que le moment est venu de me retirer. J'ai mis les volets, et fermé la boutique. »

Dans le cadre reposant de « La Mauresque » d'où l'on surplombe la Baie des Anges au travers d'une frondaison exotique, William Somerset Maugham achève en sage une vie tumultueuse, entouré de ses livres, de ses enfants et petits-enfants, de ses arbres, de ses amis.

HENRI MATISSE A NICE

Henri Matisse vint à Nice pour la première fois en décembre 1916. Quelques jours de pluie ininterrompue le décidèrent à boucler ses valises. « Contraint de travailler dans une chambre d'hôtel assombrie, j'en étais réduit à peindre mon parapluie dans le seau de toilette... » Le matin de son départ, le soleil se montre enfin. Matisse défait ses valises. Depuis il n'a plus quitté Nice, sauf quelques années passées à Vence durant la dernière guerre.

Depuis 1938, Henri Matisse habite au 3e étage d'un ancien palace vendu par appartement, le « Régina », situé en plein coeur du quartier résidentiel de Cimiez. C'est là qu'il me reçoit, allongé sur un grand lit de milieu, dans l'une des deux vastes pièces contiguës qui forment son atelier. « Par temps clair, on voit la Corse de mes fenêtres », me dit-il fièrement. Et, cherchant dans son secrétaire pivotant un carnet de croquis, il me montre une quinzaine d'esquisses linéaires des côtes de Corse, telles qu'il les a vues un matin, sans bouger de son lit.

Aux murs, des esquisses de la Vierge au Rosaire et de Saint-Dominique, un Chemin de Croix au trait, des études de vitraux en papier découpé bleu, jaune, vert. Sur sa table de travail roulante, au milieu des objets usuels, une maquette d'autel, aux belles lignes géométriques. Depuis plus de deux ans, Henri Matisse travaille à la décoration d'une chapelle qui sera accotée au Foyer des Dominicaines de Vence.

Matisse a choisi pour thème de ses vitraux les feuilles stylisées du cactus à palmettes, arbre de Provence. A quatre-vingts ans passés, le peintre reste fidèle aux symboles de la ville qui l'a accueilli comme un enfant du pays et de laquelle il a pu dire, sur une affiche célèbre qui a porté aux quatre coins du monde le renom de la côte d'azur : « Nice, travail et joie ».

ROGER MARTIN DU GARD A NICE

Si l'auteur des « Thibault » est universellement connu, bien peu de gens connaissent M. Roger Martin du Gard. Une fois pour toutes, il a fermé sa porte aux fâcheux, clos le liste de ses amitiés et renvoyé les journalistes vers ceux « qui ont quelque chose d'intéressant à dire ». Pour Roger Martin du Gard, on ne doit connaître d'un écrivain que ce qu'il écrit dans ses livres, « le meilleur de lui-même », dit-il.

Roger Martin du Gard est fidèle à son petit appartement du Grand-Palais qui dresse ses huit étages au début de Cimiez. De son septième étage, il étale sa blancheur jusqu'à la mer. Il sort peu, seulement pour quelques promenades au début de l'après-midi. Bien qu'il n'ait rien publié depuis « Les Thibault », Roger Martin du Gard n'a pas cessé de travailler à des oeuvres posthumes sur lesquelles il refuse de donner le moindre renseignement. « Il n'est pas impossible, me dit-il que je donne quelque jour un manuscrit à mon éditeur. Mais croyez-vous que l'écrivain soit obligé de livrer au public tout ce qu'il écrit ? »

Enfin, Roger Martin du Gard se plaint d'un courrier trop abondant auquel il doit consacrer deux heures par jour : « Si, en outre, je devais recevoir, combien de temps me resterait-il pour travailler ? »

ABEL GANCE A CHATEAUNEUF DE GRASSE

Dans son mas provençal accroché aux coteaux de Grasse, Abel Gance travaille dans la fièvre à la préparation de « La Divine Tragédie », film gigantesque sur la Passion du Christ qu'il désire tourner depuis vingt ans. Devant ses fenêtres, les collines couvertes d'oliviers portent le regard jusqu'à la mer lointaine, bleue dans un halo de chaleur. De sa voix égale et claire, Abel Gance parle de la Provence, qu'il aime, et du cinéma, sa raison de vivre :

« Si un matin de brume à Paris je laisse la girouette de mes désirs tourner en liberté, je la vois s'orienter vers le Sud-Est, et je prends, en imagination, le train vers quelque beau pays ensoleillé où la caméra, évidemment m'accompagne. Les cigales ne se sont pas trompées, qui donnent leur concert à partir d'Avignon. Puisque, maintenant, grâce au parlant, non seulement nous voyons mais nous entendons, profitons de la poésie visuelle et chantante que le ciel du midi nous offre à pleine coupe. Il est dommage que le vocable « côte d'azur » se soit avili à force de passer par toutes sortes de bouches profanes qui lui ont fait perdre son effigie. Ne peut-on créer un nouveau mot pour mettre à son plan, dans l'estime internationale, cette merveilleuse contrée où semble s'être donné rendez-vous ce qui reste encore de doux, de lumineux et d'achevé en Europe ? Si la Touraine est le Jardin de la France, la Côte d'Azur n'en est-elle pas le Paradis ? Aussi, je souhaite qu'aboutissent tous les projets de création d'une cité cinématographique dans le Midi de la France, entre Marseille et Nice ».

PIERRE MEUNIER

(Droits réservés S.F.T.)

Vous ne pouvez acheter de meilleurs crayons de bureau

Les Venus VELVET sont préférés des employés de bureaux. Les Venus VELVET sont forts parce qu'ils sont *"à l'épreuve de la pression"*. La mine est *assujettie* au bois. Les Venus VELVET donnent une écriture *douce* et *nette*. Essayez-les . . . vous les achèterez.

Gomme de vrai caoutchouc

POUR LA MAISON AUSSI!

CRAYONS
VENUS
VELVET
701F

Venus Pencil Company, Ltd., Toronto, Ont.

LA GRIPPE
et maladies contagieuses

Préservez-vous contre ces maladies très souvent dangereuses, en développant la résistance physique avec ce puissant tonique.

Hommes, Femmes, Enfants

Chez votre pharmacien

Elixir Tonique Montier

D. WATSON & CO., Montreal

LE SUPREME AMOUR [*Suite de la page 70*]

Etaient-ils donc tous aveugles et sourds autour d'elle pour ne pas s'apercevoir de cette transformation inquiétante, et le docteur lui-même ne les leurrait-il pas d'un vain espoir en affirmant que la jeune femme se rétablirait ?

Allait-il perdre Nany, après que la plus épouvantable des morts l'avait épargnée ?... Son angoisse, lorsqu'il l'avait sue exposée à un danger imminent, l'éclaira en un seul instant sur ses propres sentiments mieux que ne l'eussent fait des jours, des mois entiers de savantes recherches psychologiques. Ne pas l'aimer !... Avait-il pu le croire ? Allons donc ! elle était bien pour lui la chère compagne au coeur ardent, qu'il n'avait pas su comprendre, mais qu'il saurait reconquérir !

— Pierre chéri, approche ! — et le bras de Nany entourant le cou de son mari, attira tout près d'elle le visage aimé — si je meurs... je suppose que tu te remarieras...

— Nany, tu es folle !

— Non, je suis très sage, au contraire. Je me suis dit bien souvent que je n'étais pas la femme qu'il t'eût fallu. La prochaine fois, tu choisiras mieux... Chérie, je n'ai rien voulu connaître de ton passé... Si, avant moi, tu as aimé une autre femme, et qu'elle soit encore libre, épouse-la. Si, je t'assure... Je te demande seulement de ne pas m'oublier tout à fait, de te rappeler de temps en temps cette Nany que personne ne prenait au sérieux, mais qui t'a aimé de toute son âme, qui n'aima jamais que toi ! Oh ! chéri ! mon chéri ! mon seul amour !...

La voix de Nany faiblit à ces mots, elle éclata en sanglots. Pierre, éperdu, se cachait la tête dans les dentelles de l'oreiller ; à genoux auprès du lit, il répétait :

— Tais-toi, Nany, je t'en conjure, tu me déchires le coeur. Le passé n'est plus, je n'y songerai jamais, je te le jure, car c'est toi seule que j'aime ! Tu vivras, mon cher trésor, et nous serons heureux l'un par l'autre, mais ne parle plus de mourir ! Est-ce qu'on meurt à ton âge ?

— Ça, ce sont des phrases de romance, observa Nany d'un ton sentencieux, à travers ses larmes, il me faudra bien partir si le bon Dieu le veut, mais si tu m'aimes vraiment, ami, je serai presque consolé !...

Et comme Pierre, pour la forcer à se taire, la couvrait de baisers, elle le repoussa doucement :

— Je me sens très fatiguée ! veux-tu me laisser reposer, chéri ? demanda-t-elle.

— Te quitter alors que tu crois tes heures comptées ?... tu n'y penses pas !

— Peut-être tout de même qu'on ne plie pas bagage aussi vite pour l'autre monde ! concéda Nany avec un retour de son ancienne et malicieuse gaîté. Je te promets de te faire rappeler immédiatement si je me sens plus mal.

— Plus mal !

— Moins bien, si tu préfères, mon chéri. Va, ne t'inquiète pas ! Je vais essayer de dormir maintenant.

Il y eut encore de tendres baisers échangés, et Pierre, bouleversé, comme assommé, sortit de la chambre. C'était à devenir fou ! Les funèbres pressentiments de sa femme allaient-ils se réaliser ? Etait-elle le jouet de son imagination fertile, prompte à l'enthousiasme comme au découragement, ou bien sentait-elle réellement la vie l'abandonner ?... La perdre, alors que tous l'avaient crue sauvée ! Dire adieu éternellement à cet être charmant qui avait rayonné avec tant de joyeux entrain, d'ardeur à vivre, dans son existence et qui — il fallait bien le reconnaître — l'avait chéri d'une si exclusive tendresse. Comme elle s'était pliée à ses caprices, soumise à ses brusques sautes d'humeur, comme elle avait sacrifié ses goûts aux siens depuis ces derniers temps ! Avec quelle application elle essayait de s'assagir, avec quelle docilité elle acceptait les reproches qu'il lui faisait sans aménité ! Sa gaîté était tout un soleil, sa radieuse jeunesse toute une lumière ! Hélas ! qu'avait-il fait de ce trésor dédaigné, méconnu, et comprenait-il donc trop tard le prix de ce don royal !

Il souffrait, il gémissait sourdement, et soudain, il chercha un coeur compatissant, capable de l'écouter, de le plaindre, de le consoler ! Auprès de qui trouver ce refuge ?... Son tuteur, Sabine ? il les savait tous les deux seuls en cet instant. Pourtant, ce ne fut pas vers eux qu'il se tourna. Dans le désarroi effroyable de son âme, il chercha d'instinct l'ami généreux qui avait été aussi le sauveur et, poussé par un élan irrésistible, se dirigea vers la chambre de Baudouin.

L'officier de marine se levait seulement depuis deux jours. Il était étendu sur une chaise longue, lisant, lorsque M. Villard-Lebreuil entra. Une main féminine et prévenante avait disposé auprès de lui le haut lampadaire électrique, voilé de soie bleue et orange, qui dispensait une lumière atténuée et discrète, la table-liseuse couverte de revues et de livres, le guéridon bas, portant les menus accessoires du « five o'clock tea », la soupe de grès des Flandres pleine de violettes de Parme, le cendrier, l'étui à cigarettes, tout ce qui pouvait enfin contribuer à distraire la réclusion forcée du blessé. Un grand feu de bois brillait dans la cheminée.

En voyant entrer Pierre, M. de Ponty posa son livre et lui tendit la main dans un geste cordial et sympathique d'accueil :

— C'est aimable à vous, mon cher, de venir ce soir me faire une petite visite. Vous allez bien depuis ce matin?

Un sourire calme se jouait sur ses traits creusés, amaigris par la souffrance, mais ses yeux profonds et si bleus conservaient la même lueur d'impassible sérénité.

— Cela va très mal, au contraire !

Et Pierre, complètement démonté, incapable de contenir son émoi, se jeta dans un fauteuil en face de Baudouin.

— Nany est perdue !

— Elle est perdue !

Ce cri de terreur, en un lugubre écho, échappa au marin, qui n'avait pu le retenir et qui, mû par un brusque soubresaut, se redressait, les mains crispées aux bras de la chaise longue.

— C'est elle qui l'assure. Elle vient de me faire ses adieux, ou, du moins, ses dernières recommandations. Je viens de vivre des minutes atroces, je ne sais pas ce qui se passe, je ne comprends rien, sinon que ma femme se sent plus atteinte qu'on ne le suppose et que... et que... Ah ! tenez, Baudouin, je suis trop malheureux !...

Et, se mettant à pleurer comme un enfant, l'infortuné mari cacha dans ses mains son visage décomposé.

Une ombre voila soudain le regard de M. de Ponty. Il pâlit davantage, et son coeur battit plus vite sans qu'il osât parler...

Ainsi, elle allait mourir, l'enfant adorée qui, sans s'en douter, l'avait pris tout entier ! Il s'était décidé à la fuir avant qu'il fût trop tard, et le destin les avait rapprochés. Au péril de sa vie, il avait voulu sauver la sienne, il y avait réussi, se contentant, dans son abnégation, de la satisfaction du devoir accompli, sans rien réclamer au delà, voulant demeurer jusqu'à la fin celui qui s'exilerait, « n'osant rien demander et n'ayant rien reçu »...

Et voici que tout cela : amour, sacrifice, éloignement, oubli de soi, n'aurait servi à rien, Nany mourait sans qu'il eût même obtenu la suprême consolation de revoir une dernière fois son radieux visage !

Avec quel empressement il était monté vers elle, pour l'arracher au brasier, avec quelle âpre joie il l'avait tenue entre ses bras, près de son coeur fidèle dont elle ignorerait toujours le secret ! Combien son propre sort lui avait paru négligeable, sans valeur, en regard de celui de l'aimée ! Vaines chimères, illusions déçues ! Tant de renoncement venait aboutir à cette faillite inattendue : la mort de la femme pour l'amour de qui il avait vaincu la mort !

Il ne la reverrait plus ! Chers beaux yeux candides et fiers qui se fermeraient pour toujours ! lèvres charmantes que le dernier baiser de l'époux scellerait à jamais, coeur si tendre, si pur, muré bientôt sous la pierre lourde de la tombe ancestrale !... Hélas ! n'avoir pas le droit de pleurer cet être exquis, contraindre au silence son âme broyée, garder encore et jusqu'au dernier jour de sa vie, comme un précieux talisman, le souvenir inviolé de cet impossible amour qu'aucun aveu ne déflora... Se dire avec Valentine de Milan, que « rien ne lui était plus, que plus ne lui était rien », et continuer à vivre sans qu'elle vécût !...

Etonné de ce silence qui se prolongeait, douloureusement affecté de ne point entendre les paroles de consolation qu'il attendait, Pierre écarta de son visage en feu ses doigts glacés et regarda M. de Ponty. Celui-ci, par un violent effort de sa volonté, parvint à se ressaisir, non sans que Villard-Lebreuil eût eu le temps de remarquer son trouble, d'observer son émoi.

Et il comprit alors... Mais non !... il rêvait tout éveillé ! Un homme de l'âge, de la valeur morale et intellectuelle de Baudouin de Ponty, n'avait pu commettre cette folie de s'éprendre d'une sauvageonne telle que Nany !... ou bien il fallait admettre que cette dernière n'était pas quantité si négligeable qu'on ne s'attachât à elle par un sentiment durable et profond ! Lui-même ne venait-il pas d'être forcé de convenir qu'il l'aimait éperdument et que l'idée d'en être séparé le crucifiait ?... Un double courant, très humain, descendait de son cerveau à son coeur. Jalousie irraisonnée de sentir sa femme aimée d'un autre, égoïste contentement de se dire que la flamme de cet autre se consumerait en pure perte devant l'idole qui lui appartenait, dont il était de par Dieu et de par la loi le maître souverain, curiosité vite réprimée, pitié discrète, ces sentiments envahirent en foule l'âme de l'officier, mais l'inquiétude fut la plus forte, et il ne put que répéter :

— Je suis horriblement tourmenté ; à ma place, que feriez-vous ?

Baudouin s'était repris :

— Mme Villard-Lebreuil s'affecte sans doute à tort. Ma soeur me disait encore tout à l'heure que tout danger était écarté depuis longtemps. Le docteur Valner, une sommité médicale, ne l'affirmerait point avec autant d'autorité s'il n'était sûr de son diagnostic. Quand a-t-il vu votre malade ?

— Pas plus tard que ce matin.

— Et il n'a fait aucune observation ?

— Aucune.

— Ecoutez, Pierre, je considère Valner comme un homme d'honneur. Il place trop haut le respect de la conscience professionnelle pour vous bercer d'illusion, alors qu'il soupçonnerait quelque gravité dans l'état de votre femme. Priez-le de revenir, voyez-le seul à seul.

Même quand il pleut . . .

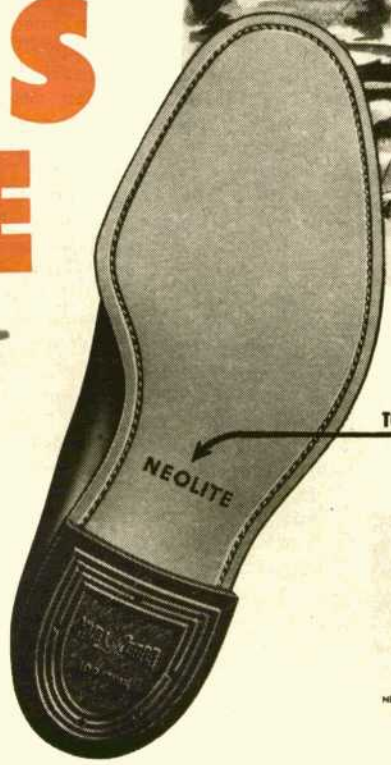
les pieds restent secs

AVEC DES

SEMELLES NEOLITE

2 FOIS PLUS DURABLE QUE LE CUIR

Les pieds mouillés provoquent souvent le rhume. Par mesure de protection, exigez des semelles Neolite lorsque vous achetez des chaussures. Neolite est imperméable. C'est un isolant contre le froid et la chaleur. Confortables et légères, les semelles Neolite durent véritablement deux fois plus que le cuir. Elles conservent aussi plus longtemps l'aspect du neuf et ne laissent pas de marques sur les planchers. Pour le papa, la maman, les enfants . . . il n'y a pas de semelle plus hygiénique.



TOUTE SEMELLE NEOLITE AUTHENTIQUE PORTE CETTE INSCRIPTION

Demandez au cordonnier de ressemeler toutes les chaussures de la famille avec Neolite. Exigez également les talons Goodyear Deluxe, à chevilles résistantes de Neolite.

NEOLITE T.M.—The Goodyear Tire & Rubber Company of Canada Ltd.

interrogez-le ; croyez-moi : il vous répondra sans ambages.

— Vous avez raison. Je pars immédiatement pour Quimper chercher le docteur.

— A cette heure-ci, en cette saison ? Vous n'y pensez pas ! Réfléchissez, mon cher, que vous devez rassurer Mme Villard-Lebreuil. Si elle apprend votre équipée, elle se croira à toute extrémité. Il n'y a pas — je veux l'espérer — péril en la demeure, attendez à demain. Vous téléphonerez au docteur, il viendra ici sous un prétexte ou sous un autre. Sabine, qui est l'expérience, la prudence même, se fût déjà alarmée si elle avait pressenti une complication quelconque.

— Vous me faites du bien ! J'avais un tel besoin de confidence, de réconfort, après cette alerte ! Je vais retourner auprès de Nany. Un peu de sommeil l'aura calmée, elle est devenue si nerveuse, si impressionnable depuis la catastrophe...

— Vous avouerez, mon cher, qu'on le serait à moins !

— Je n'en disconviens pas, mais je veux surtout me souvenir, mon ami, que c'est grâce à vous que je dois encore de posséder ma femme, et ceci, bien que vous m'empêchiez trop souvent de vous le rappeler, je ne puis l'oublier.

— Vous me l'avez dit, Pierre, n'en parlons plus, voulez-vous ?

— Votre modestie souffre qu'on évoque devant vous cet acte de courage. Cependant, les phrases les plus éloquentes ne sauraient traduire ma gratitude : me croyez-vous quand je vous l'assure, Baudouin ?

« Et lorsque la vision de ce cauchemar ne viendra plus hanter notre esprit, lorsque nous aurons repris la vie coutumière, tranquille, paisible...

— Parlez pour vous, interrompit le marin d'un ton un peu bref. S'il vous plaît de continuer — et vous n'avez pas tort — votre existence d'autrefois, moi, dès que je le pourrai, je reprendrai ma vie errante, trop précipitamment abandonnée jadis en une heure de misanthropie. Voyez-vous, mon ami, la mer est une amante impérieuse et jalouse qui — quoi que l'on fasse pour échapper à son charme — vous reprend tôt ou tard. On a beau lui être infidèle, la repousser, la quitter, elle se venge de cet abandon en revenant obséder vos songes. Elle se glisse, insinuante et perfide, entre vos plus légitimes tendresses et vos plus enivrantes amours, elle est là, dans l'ombre, épiant l'instant où, las de tout, déçu, meurtri, vous reviendrez vous jeter dans ses bras qui, seuls, pourront bercer votre désenchantement, sous son baiser qui, seul, vous fera connaître l'oubli...

La voix grave, profonde, de Baudouin achevait lentement ces mots... Il avait cru parler pour lui seul, il s'aperçut qu'il rêvait tout haut... et que Pierre le regardait, surpris...

— Je divague, ce soir, n'est-ce pas, mon cher Vous êtes trop poli pour me l'avouer, conclut-il en s'efforçant de sourire. Allons, bonsoir, je vais finir ce livre et me coucher sagement.

Pierre, dans une étreinte cordiale, serra la main tendue et s'éloigna, pensif... il avait compris...

« Il veut repartir... C'est donc qu'il aime... qu'il veut oublier... Pauvre Baudouin ! »

Et à la reconnaissance qui le liait à son sauveur, vint se joindre un hommage spontané envers cette noble figure d'homme, si grand, si généreux, si fort enfin, dont nul amour terrestre ne comblerait la solitude !

Le lendemain, aussitôt après le déjeuner, le lieutenant, qui avait téléphoné dans la matinée au docteur Valner, se

Le merveilleux nouveau Poêlon Electrique qui se branche sur toute prise de 110-125 volts . . . le "Menu Master" Westinghouse grille jambon, bacon et "hamburgers", frit oeufs, "wieners", côtelettes et pommes de terre, fait des crêpes délicieuses. Parfait pour l'été, à la maison comme à la villa. Equipé d'un élément "COROX" de 1000 watts qui est moulé dans un gril d'aliminium monopièce. Thermostat de contrôle. De prix minime . . . de fonctionnement économique.

C'EST LA SÛRETÉ-MÊME ... AVEC
Westinghouse
MENU MASTER
CHEZ VOTRE MARCHAND D'APPAREILS!
15M1017F
CANADIAN WESTINGHOUSE COMPANY LIMITED • MONTRÉAL, HAMILTON, CANADA

UNE GOUTTE LÉNIFIE LES
MAINS GERCÉES

Depuis plus de 65 ans le *baume italien* protège les jolies mains féminines et les empêche de devenir rouges et rugueuses. Il est onctueux et concentré. Du jour au lendemain, vous constaterez vous-même la différence qui résulte de son application. Servez-vous-en régulièrement — vos mains resteront toujours douces et blanches.

33c • 49c • Gros flacon: 97c

Campana's
ItalianBalm

rendit, pour guetter son arrivée, auprès de la maison du garde.

L'hiver finissait et le printemps approchait. On le devinait partout ; au creux des buissons d'épines qui commençaient de refleurir, dans la verdure rajeunie, sous les arbres dont les bourgeons éclataient, parmi les frêles jacinthes et les timides marguerites, entre les hampes dorées des ajoncs et les tiges du thym parfumé, dans l'air plus doux et dans le ciel plus bleu, dans la nature plus riante et dans les coeurs moins lourds...

Depuis son entretien avec Baudouin. Pierre reprenait espoir. Il avait revu Nany et ne pouvait vraiment croire qu'elle fût aussi atteinte qu'elle voulait bien l'imaginer. Aux phrases anxieuses qu'il avait osé hasarder devant son tuteur, il s'était vu répondre par des affirmations rassurantes, et il avait surpris entre le comte et Sabine l'échange d'un coup d'oeil amusé que la gravité du cas ne motivait point. Un peu froissé qu'on parût traiter avec cette désinvolture l'état de Nany, il avait résolu de s'en rapporter uniquement à la sentence qu'il réclamait du praticien. Il attendait sa venue pour lui parler sans témoins.

M. d'Avricourt et sa femme venaient de partir visiter une de leurs fermes dont la toiture avait été mise à mal par une récente tempête. Il était donc certain de n'être point dérangé dans sa confidence.

Dès qu'il l'aperçut, le docteur fit stopper son auto et mit pied à terre.

— Il fait un temps exquis, mon cher lieutenant, et ce serait péché de ne pas marcher par ce beau soleil. Voyons, que se passe-t-il ?... Vous n'avez pas l'air tout à fait dans votre assiette, ce matin.

— Maître, ce n'est pas de moi qu'il s'agit, confessa Pierre. Je ne pouvais, par le téléphone, vous donner des détails que toute la maison aurait entendus et commentés ensuite. La santé de ma femme me préoccupe vivement. Je vous avoue que je m'étais habitué à la considérer comme définitivement hors de danger.

— Eh bien ! elle l'est, il me semble !

— Je le croyais, nous le croyions tous, mais il est certain qu'elle ne se remet pas de ce choc, et que son état de dépression ne s'améliore pas. Hier, son moral était particulièrement affecté : elle m'a fait appeler pour me dicter ses dernières volontés...

— Perspective très réjouissante, en effet !

— Vous n'avez pas l'air de me prendre au sérieux, docteur !

— Et elle m'a dit qu'elle était « sûre » de mourir !

— Ah ! elle en est sûre ! Et si je vous prouve le contraire, moi ?...

— Je ne demande qu'à vous croire, mais ma femme ne paraît plus conserver le moindre espoir de guérison.

— C'est ce que nous allons voir. Nous voici arrivés, voulez-vous, lieutenant, me laisser quelques minutes auprès de Mme Villard-Lebreuil, je vous rappellerai sans tarder.

Il parut à Pierre que le docteur avait, derrière ses lunettes d'écaille, un sourire à la fois moqueur et encourageant. Ce mystère l'agaça ; sa susceptibilité ombrageuse se réveillant, il se figura que tout le monde, à Kerlaz, le bafouait. Bouillant d'impatience, il allait et venait dans le petit boudoir qui précédait la chambre de Nany et où le médecin l'avait enfermé comme un collégien auquel on va donner un pensum.

Très vite, la porte se rouvrit, et il fut invité à entrer.

Retour subit d'ancienne coquetterie ou caprice de malade, Nany avait revêtu ce jour-là un amour de paletot de crêpe de Chine bleu ciel, bordé de malines, s'était fait coiffer avec ses beaux cheveux bouclés épars sur ses épaules. Un petit noeud de moire bleue, au-dessus de l'oreille, achevait cette parure rien moins que funèbre. Le docteur la plaisantait justement à ce sujet :

— Je vois, petite Madame, que vous reprenez le souci de votre élégance. Croyez-en mon expérience : c'est là le plus sûr indice de guérison chez une femme.

— Que voulez-vous, Docteur, je ne tiens pas à ce que mon mari garde de moi une trop désagréable image, et lorsque je ne serai plus...

— Vous y tenez, décidément ! Voyons, chère Madame, vous n'avez donc pas confiance en moi, puisque depuis dix minutes je me tue à vous dire que vous n'avez rien, absolument rien de sérieux !

— Mais, docteur, je suis si faible, si...

— Parce que vous vous entêtez à rester claquemurée. Ce beau soleil va vous chasser de votre chambre, je vous en avertis ; n'avez-vous pas envie de sortir, de faire quelque bonne promenade dans le parc au bras de votre mari, de cueillir les premières violettes, d'entendre le ramage des oiseaux...

— Oui, mais quand il pleuvra ?

— Quand il pleuvra ? Eh bien ! vous lirez, vous ferez de la musique, vous travaillerez... A propos, petite Madame, savez-vous coudre, tricoter ?...

— Je tâche d'apprendre. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Pourquoi ?... Mais pour que vous commenciez votre layette, parbleu !

— Ma... ma.. vous avez dit ?...

Et, bégayant d'émotion, ouvrant des yeux immenses, Nany, sans aucun respect, s'empara du bras du médecin qu'elle secoua avec une force qu'on n'eût pas attendue d'une pseudo-mourante :

— Répétez, docteur, je... je... ne comprends pas...

— J'ai dit « votre layette », car, ma chère petite, les prévisions que je gardais pour moi, depuis le premier jour où je vous soignai, étaient justes, et vous serez bientôt maman.

— Que ne l'annonciez-vous plus tôt. Docteur ! interrompit Pierre, transporté de joie.

— Je ne voulais pas occasionner de déception chez cette petite nerveuse, si, par hasard, je m'étais trompé. Aujourd'hui, il n'y a plus de doute possible. Au revoir, chère Madame, je repasserai la semaine prochaine prendre de vos nouvelles.

Riant sous cape, le docteur Valner s'en alla, sans que le mari de sa cliente, oublieux de la plus élémentaire politesse, songeât à le reconduire.

Nany était dans une agitation facile à décrire. Ah ! il n'était plus question de fin prochaine, d'ultimes recommandations !... des larmes heureuses inondaient son visage métamorphosé :

— Tu as entendu, Pierre chéri ! un enfant ! Crois-tu qu'une telle joie soit possible, dis, le crois-tu ?

Plus ému par cet événement qu'il ne voulait le paraître, le lieutenant s'était penché sur la tête blonde de Nany. Il baisait avec amour, presque avec respect, les boucles soyeuses, les chers yeux clairs de celle qui lui semblait toute grandie par sa future maternité. D'abord un peu excitée, puis maintenant très grave, Nany lui prit la main :

— Cher... j'attendais la mort, et c'est la vie qui naissait en moi... Es-tu heureux autant que je le suis ?...

— Oui, ma chérie. Puissions-nous effacer de notre mémoire tout ce qui nous a séparés, momentanément divisés, pour faire à notre enfant le foyer le plus chaud de commune tendresse, lui donner le plus salutaire exemple de parents parfaitement unis.

— Parents ! Nous serons parents ! Que c'est drôle, Pierre ! Est-ce qu'il va falloir attendre longtemps ? Je voudrais que mon petit bébé naisse dès demain.

— Tu résonnes, Nany !

— Oh ! Pierre ! ne me gronde pas ! C'est si délicieux de redevenir un tout petit peu diable ! Ce ne me sera plus permis lorsque je serai une respectable maman !

Pierre éclata d'un rire sonore :

— Vois-tu, ma Nany, je ne pourrai perdre en un jour la mauvaise habitude que j'avais de te morigéner à tout propos, et ma conversion imparfaite aura besoin de toute ton indulgence pour s'achever. Que de vertus ton méchant mari va te donner à exercer !

— M'aime-t-il tant que ça, ce méchant mari ?

— Il t'adore.

— Bien vrai ?

— Bien vrai.

— Alors, cela me suffit, le reste importe peu.

— Même le bébé ?

— Taquin ! Le bébé n'est pas « le reste » puisqu'il est « tout » !

— Et moi ?... Me voici relégué au second plan ! Merci !

— N'ajoute pas à tous tes défauts celui d'être jaloux ! Ai-je besoin de te répéter que je n'ai aimé, que je n'aime que toi ?... Mais j'entends papa et Sabine qui rentrent. Cours bien vite me les chercher pour que je leur apprenne la bonne nouvelle.

Obéissant, Pierre s'acquitta de sa mission, tout en se disant, après réflexion, que cet aimable ménage, avec sa perspicacité coutumière, avait peut-être bien, déjà, deviné la vérité...

La nuit était venue. Tout reposait au manoir où les lumières, peu à peu, s'éteignaient. Dans le fumoir, Charles d'Avricourt et sa femme, demeurés seuls, bâtissaient pour leurs enfants des châteaux en... Bretagne. La naissance si ardemment désirée du bébé resserrait les liens entre les jeunes époux, que le danger couru, la crainte mutuelle de se perdre, avaient ramenés l'un vers l'autre et pour toujours réunis. Sabine respectait l'optimisme de son mari qui, n'ayant pas les mêmes raisons qu'elle de découvrir une ombre à ce riant tableau, disait avec la plus évidente bonne foi :

— Il n'y a plus que ce cher Baudouin auquel il faut souhaiter le bonheur qu'il mérite ! Il devrait bien se marier et se fixer dans le voisinage.

— Beaudouin a l'humeur essentiellement vagabonde, mon cher ami, et il est trop indépendant pour que nous espérions le retenir parmi nous !

— Je le regrette d'autant plus, ma chère Sabine, que votre frère est une âme d'élite. Sans lui, je n'aurais plus d'enfants !

— Il ne veut pas en convenir, mais c'est l'exacte vérité. Je monte lui dire bonsoir et voir s'il n'a besoin de rien. A tout à l'heure, Charles.

— A tout à l'heure, mon amie, je vous attends en lisant ceci qui me paraît insipide !

Et de son air gai, rajeuni, d'homme heureux au comble de ses voeux, le comte frappa de son coupe-papier la revue dont il venait de déchirer la bande.

Baudouin lisait, ou feignait de lire, lorsque sa soeur entra, mais sa pensée était ailleurs, et elle s'en rendit compte bien vite à son air absorbé, absent. Ils échangèrent d'abord, non pas des banalités (entre eux, il ne pouvait y avoir rien de banal), mais quelques considérations étrangères à leur intime préoccupation. Puis, Sabine, d'un ton qu'elle essayait de rendre enjoué, dit tout à coup :

— Il y a des heureux, ce soir, sous notre vieux toit... Le docteur Valner est venu tantôt et a appris à Nany qu'elle attendait un héritier.

Pas un muscle du visage du marin ne bougea. Cependant, sa voix était

mal assurée lorsque, après un assez long silence, il répondit :

— C'est un grand bonheur, en effet.

Puis il se tut. Songeait-il à ce bonheur qui eût pu être le sien si la face de sa destinée avait été changée ? Pensait-il que ces deux êtres, qu'un malentendu avait séparés, pourraient enfin, grâce à lui, goûter la félicité des jours à venir ? Entrevoyait-il la paix désormais revenue à ce jeune foyer où, penchés sur un berceau, le père et la mère savouraient des joies qui lui demeuraient interdites ! Il se chassait lui-même de l'Eden dont un glaive de feu lui fermerait la porte, et volontairement solitaire, chercherait dans l'exil non pas l'impossible guérison d'un impossible amour, mais la paix du coeur, seul bien qu'il ambitionnât désormais.

Inquiète de ce silence qui se prolongeait à nouveau, Sabine regarda son frère. Sa main douce et ferme se posa sur son épaule, et, d'une voix pleine de sanglots étouffés, elle murmura :

— Baudouin... il faut partir !...

Il la regarda à son tour, et elle vit alors briller dans ses yeux la lueur extatique du sacrifice :

— J'y étais décidé depuis longtemps. Doutiez-vous donc de moi, ma chérie ?

Il l'avait comprise sans qu'elle insistât davantage. Entre ces deux âmes également hautes, également grandes, ce fut un assaut de nobles sentiments, mais elle était femme, il était homme, et, pour vaillante qu'elle fût, leur tendresse fraternelle n'en connaissait pas moins le déchirement de la séparation.

Sabine pleurait maintenant, et Baudouin n'essaya pas de la consoler, sachant bien que les mots les plus éloquents y seraient impuissants. Lorsqu'il la sentit un peu calmée, il la laissa aller. Arrivée devant la porte, elle se retourna, et, revenant auprès de lui, demanda d'un ton suppliant :

— Vous reviendrez à Kerlaz, Baudouin ?

— Jamais quand « elle » y sera, Sabine ! La savoir heureuse sera ma récompense ; la voir heureuse serait au-dessus de mes forces !

— Pauvre ami !

— Ne me plaignez pas. Il y a d'autres délices que celles de l'amour, j'aurais dû m'en souvenir !...

Le courrier de France !

Ces mots ont arraché à la torpeur de leur sieste les membres de la mission Pollet-Ponty.

Toutes les mains se tendent vers le vaguemestre qui apporte les lettres tant désirées. C'est dans le petit port de Banias, au sud de Lattaquié, qu'est venue se reposer la colonne, après une expédition pénible aux monts Ansarieh. Déjà la fièvre, les privations de toutes sortes ont fait leurs ravages parmi la petite troupe, mais le courrier est le véritable ravitaillement moral de tous ces hommes qui ont quitté leur pays pour que leur force, leur science, leur prestige servissent à rendre ce pays plus grand.

Ils tressaillent de joie, comme des enfants, en apercevant le timbre de France ; c'est un peu du drapeau national qui revit devant leurs yeux, et chacun s'empare de son butin.

Baudouin de Ponty a reconnu l'écriture de sa soeur, dont les longues épîtres constituent son soutien et son réconfort. Les pages, aujourd'hui, sont un peu moins nombreuses que de coutume. Vite inquiet, il en cherche la raison et la trouve aussitôt : Nany, la veille du jour où Sabine écrivait, a heureusement mis au monde une belle petite fille.

Mme d'Avricourt, avec son tact habituel, ne s'étend pas outre mesure sur ce sujet qui peut encore blesser l'absent. Mais lui, courageusement, le regarde en face.

Le bonheur des autres ne le rend pas jaloux, car sa grande âme a su dégager de l'épreuve la rude mais salutaire leçon, et en vouant à sa patrie le meilleur de lui-même, il connaît l'âpre joie du sacrifice généreusement consenti.

JACQUES GRANDCHAMP

50,000 FILMS EN 1950

Plus de quatre cent vingt-cinq nouveaux films ont pris place dans la cinémathèque provinciale depuis 1947, déclarait récemment Monsieur Georges Léveillé, directeur de l'Office provincial de Publicité, en annonçant la publication d'un supplément au catalogue du Service de Ciné-Photographie.

Ce supplément, dont on vient de commencer la distribution aux groupements publics répartis dans toute la province, se présente sous la forme d'un volume de 160 pages dans lequel ont été classées toutes les bandes cinématographiques acquises ou produites par notre Office provincial du film depuis 1948, année de la publication de son premier catalogue complet. On y relève notamment une vingtaine de sujets qui ont été réalisés spécialement par le service ou pour le Service de Ciné-Photographie, entre autres, « *Les Sentinelles de la Santé* », une étude cinématographique des activités du Ministère de la Santé ; « *Horizons Nouveaux* » sur l'exploitation minière du nord québécois ; « *Femmes Dépareillées* » où l'on illustre le rôle des écoles ménagères du Québec dans l'éducation de nos jeunes filles. Citons encore parmi les nouvelles réalisations les plus caractéristiques de la Ciné-Photographie des films comme : « *Symphonie d'Automne* », « *Le Paradis du Pêcheur* », « *Trois-Rivières* », « *Le Congrès Marial* », « *Québec* », « *La Pêche à la Cabane* », « *Les Pèlerinages Célèbres* », « *Fleurs Annuelles* », « *Le Ski à Québec* » etc.

Les autres films, d'ajouter Monsieur Léveillé, nous parviennent de nombreuses sources différentes, et c'est leur aptitude à répondre aux besoins de notre population qui nous guide dans leur choix. De ce nombre, on trouve une quinzaine de nouveaux films dans la section de l'agriculture, une dizaine d'autres sur l'artisanat, l'économie domestique, les beaux-arts et l'architecture. Dans le domaine de la santé publique, de la culture physique et de la sécurité, les nouveaux films se chiffrent à près de soixante-dix et l'on en compte plus de cent vingt-cinq autres sur différents métiers ; dessin industriel, l'orientation professionnelle, relations industrielles, etc... Sur les sciences, physique, chimie botanique, zoologie, astronomie etc., les nouveaux films se chiffrent à près de cinquante.

Enfin, le nombre d'industries canadiennes qui font réaliser des documentaires cinématographiques sur leurs activités et les confient à la Ciné-Photoraphie pour distribution dans toute la province augmente sans cesse. Ces bandes cinématographiques, qui ne comportent aucune publicité commerciale, apportent aujourd'hui une intéressante contribution à l'éducation populaire par le cinéma ; et le service de Ciné-Photographie possède de ce fait de nouvelles productions sur l'industrie textile, l'industrie pétrolifère, l'agriculture, l'industrie forestière.

L'horaire de ce train figure au LIVRE BLEU des chemins de fer canadiens

Le Continental Limité, célèbre train du Canadien National, relie l'Est du pays aux provinces des Prairies. Chaque jour, il dessert directement Montréal, Ottawa, Toronto, Winnipeg, Saskatoon, Edmonton, Jasper et Vancouver.

En voyageant par le Canadien National, vous aurez l'occasion d'admirer par de larges fenêtres, de nombreuses beautés naturelles de votre pays : lacs argentés, immenses prairies, les Rocheuses, etc.

Les compartiments, les wagons-lits, les wagons-salons et les luxueuses voitures ordinaires qui composent le Continental Limité vous offrent tout le confort désirable. Dans le wagon-restaurant sont servis d'excellents repas.

Voyagez de façon agréable, en empruntant la voie qui traverse le Parc Jasper. Voyagez à bord du Continental Limité.

Les hôtels du Canadien National, relais sur la ligne transcontinentale, vous réservent leur excellente hospitalité.

CANADIEN NATIONAL

LE RESEAU QUI DESSERT LES DIX PROVINCES

DÉBILITÉ
FAIBLESSE

ANÉMIE

SIROP
Deschiens

Hémoglobine.—Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale. Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux.—Admis dans les Hôpitaux de Paris.

NETTOYEZ
AVEC . . .
LAVORIS
RINCE-BOUCHE ET GARGARISME

Son usage quotidien
chasse les détritus
et tonifie les parois
de la bouche

A tous les comptoirs pharmaceutiques

BON AU GOÛT . . . ET DE BON GOÛT

OFFRE SPÉCIALE : $2.50 pour 2 ans
CANADA SEULEMENT

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

LA RÉVUE Populaire

Nom .....
Adresse .....
Ville .....
Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE · 975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

Quand le charme s'allie à la beauté

Le doux magnolia,
évocateur du charme des belles
du Sud, rappelle les jardins
baignés de clair de lune
et les aveux murmurés tout bas.
"White Magnolia"
d'Helena Rubinstein est le digne
complément de votre beauté.

Chaque printemps
voit naître une gamme de couleurs
qui apportent à la femme
un renouveau et une gaieté
aux merveilleux effets stimulants.
Votre rouge n'y fait pas exception
et Elizabeth Arden vous offre
son nouveau Striking
qui s'harmonise avec les
plus nouvelles teintes.

Le temps devient le meilleur allié
de votre beauté
si vous l'employez à des soins
minutieux et réguliers.
Coty vous offre un ensemble
de quatre produits essentiels
tels Cleansing Cream,
Eye Cream, Conditioning Cream
et Skin Freschener.

Toute femme soucieuse de
son élégance glisse dans son sac
un minuscle flacon de parfum
qu'elle emploiera au cours
de la journée.
Early American Old Spice
offre ce flacon miniature
qui contient un célèbre mélange
exotique de roses et d'épices.

Existe-t-il une façon
plus agréable de s'auréoler
d'un doux parfum
que d'en imprégner les vêtements
que l'on porte chaque jour.
Ce sachet de pétales séchées
de lavande que vous offre Yardley
se glisse dans vos tiroirs
ou votre garde-robe.

Chapeau-cloche et gants crochetés

Fournitures :

5 balles de fil à crocheter *Anchor Cronita,* blanc, de Clark
1 crochet en plastique ou en os no 3
1 crochet en plastique ou en os no 5
12 boutons blancs, ¾ de pouce de diamètre
Employer 3 fils pour tout le travail.

Tension : 4 m s au pouce ; 4 rangs au pouce.

Calotte . . . Commencer au centre, avec le crochet no 5, et faire 2 m ch. 1*er rang* : 10 m s dans la 2e m ch à partir du crochet. 2*e rang* : * M s dans la m s suivante, 2 m s dans la m s suivante (on a une aug.). Reprendre de * tout le tour (il y a 5 aug. dans le rang). 3*e rang* : * M s dans les 2 m s suivantes, 2 m s dans la m s suivante. Reprendre de * tout le tour. 4*e au* 12*e rangs inclu* : M s dans chaque m s tout le tour, aug. de 5 m s à chaque rang ; voir à ce que les aug. soient en ligne avec les aug. précédentes. 13*e au* 21*e rangs incl.* : M s dans chaque m s tout le tour. 22*e rang* : M s à la base de chaque m s tout le tour. Répéter les 21e et 22e rangs encore deux fois. Couper le fil.

Bord . . . Commencer au haut et faire 72 m ch ; relier les mailles par une m g pour former un rond, en prenant soin de ne pas tordre les mailles. 1*er rang* : M s dans chaque m s tout le tour. 2*e rang* : * M s dans les 3 m s suivantes, 3 m ch, sauter les 3 m s suivantes (on a une boutonnière). Reprendre de * tout le tour. 3*e rang* : M s dans chaque m s tout le tour, avec 3 m s dans chaque boucle de la boutonnière. 4*e rang* : * M s à la base des 2 m s suivantes, 2 m s à la base de la m s suivante. Reprendre de * tout le tour. 5*e rang* : Répéter le premier rang. 6*e rang* : M s à la base de chaque m s tout le tour. 7*e au* 14*e rangs incl* : Répéter, en les alternant, les 5e et 6e rangs. Au bout du 14e rang, couper le fil.

Festons décoratifs . . . Fixer le fil à la m s directement au-dessus de la m s du centre de n'importe quel groupe de 3 m s du bout de la boutonnière, m s à la base de cette m s, * sauter les 2 m s suivantes, à la base de la m s directement au-dessus du centre de la boutonnière suivante faire 7 m d (on a une coquille), sauter les 2 m s suivantes, m s à la base de la m s suivante. Reprendre de * tout le tour. Joindre et couper le fil.

Coudre les boutons à la calotte, vis-à-vis des boutonnières, puis boutonner le bord à la calotte.

GANTS

Pointure moyenne

Tension : 6 m s au pouce ; 6 rangs au pouce.

Gant droit — Revers de la main . . . Prendre le crochet no 3 et travailler avec un fil seulement. Commencer au bord du poignet et faire 22 m ch. 1*er rang* : M s dans la 2e m ch à partir du crochet et dans chaque m ch le long du rang. 1 m ch, tourner. 2*e rang* : M s dans chaque m s le long du rang. Répéter le 2e rang jusqu'à ce que le morceau mesure 5″ en tout. Faire 1 m ch, tourner.

Index . . . 1*er rang* : M s dans les 5 m s suivantes. Répéter le premier rang jusqu'à ce que le doigt mesure 2¼″ à partir du premier rang. Faire 1 m ch, tourner. *Rang suivant* : Dim. la première m s pour dim. d'une m s. travailler 2 m s comme 1 m s. M s à chaque m s le long du rang. Répéter le dernier rang encore une fois. Couper le fil.

Majeur . . . Fixer le fil à la m s qui se trouve directement après l'index. 1*er rang* : M s aux 6 m s suivantes. Travailler comme l'index jusqu'à ce que le doigt mesure 2¾″ à partir du premier rang. Façonner le bout du doigt comme l'index. Couper le fil.

Annulaire . . . Comme l'index jusqu'à ce que le doigt mesure 2½″ à partir du premier rang. Finir le bout comme l'index. Couper le fil.

Auriculaire . . . Sur les mailles qui restent, exécuter le même travail que pour l'index jusqu'à ce que le doigt mesure 2¼″ à partir du premier rang. Finir le bout comme l'index. Couper le fil.

Paume . . . Commencer au bord du poignet et travailler de la même façon que le revers de la main jusqu'à ce que le morceau mesure 2 pouces en tout. *Rang suivant* : M s dans les 15 m s suivantes, aug. d'une m s dans la m s suivante — pour aug. d'une m s, faire 2 m s dans 1 m s. Faire 1 m s dans chacune des m s qui restent sur le rang. 1 m ch, tourner. *Rang suivant* : M s à chaque m s le long du rang ; 1 m ch, tourner. Répéter les deux derniers rangs encore 2 fois ; 1 m ch, tourner. *Rang suivant* : M s dans chaque m s le long du rang ; 1 m ch, tourner.

Pouce . . . 1*er rang* : M s dans les 9 m s suivantes ; 1 m ch, tourner. Répéter le premier rang jusqu'à ce que le morceau mesure 2¼″ à partir du premier rang du pouce. Dim. d'un pt au commencement des 2 rangs suivants. Aug. d'un pt au commencement des 2 rangs suivants. Continuer sans aug., pour finir au bord du poignet, jusqu'à ce que le morceau mesure 4½″ à partir du premier rang du pouce. *Rang suivant* : M s dans les 9 m s suivantes, m s dans chacune des 22 m s qui res-

[*Suite au bas de la page* 86]

Le charme impérissable des beaux meubles se dégage clairement de ce nouvel ameublement de chambre à coucher signé Peppler, et dont la qualité indiscutable est conforme à la tradition Peppler.

Exigez cette étiquette . . . symbole de qualité dans les meubles

Peppler Bros. Co. Limited, Hanover, Ontario

Etes-vous déprimée ! Nerveuse ! Sans énergie !

Délaissée? La vie n'a-t-elle pous vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? des vertiges? de migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes. votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg., (POUR LE CANADA SEULEMENT)
Mme CLAIRE LUCE,
Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.
Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Vorte nom .....

Votre adresse .....

.....

Un seul savon donne à votre peau

ce Bouquet séduisant

NOUVEAU! BLANC!
DÉLICIEUSEMENT PARFUMÉ

LE merveilleux parfum du SAVON CASHMERE BOUQUET vient d'un mélange secret d'essences rares, beaucoup plus coûteuses que dans tout autre savon. Sa mousse riche et douce conserve votre peau parfumée, douce et lisse de la tête aux pieds.

La propriété qu'a le Cashmere Bouquet d'adoucir l'eau vous assure une mousse abondante, même avec l'eau la plus dure.

Dure plus Longtemps

Cashmere Bouquet
SAVON DE BEAUTÉ S149AF
—avec la fragrance dont les hommes raffolent

ARGENT A FAIRE
DEVENEZ INDEPENDANTE
REPRESENTANTES DEMANDÉES
Villes et campagne. Belle ligne, meilleure qualité de cosmétiques. Produits garantis. Jolie valise-étalage. Aucune obligation.
DORALDINA, 1600 Delorimier, Montréal.

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE.** Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

Denise est DÉPRIMÉE

DOULEURS MENSTRUELLES

Midol agit de trois façons pour soulager les douleurs menstruelles — soulage les crampes, calme le mal de tête, chasse le cafard. Maintenant, Denise prend Midol dès le premier signe de douleurs menstruelles.

Denise est REMONTÉE

GRÂCE À **MIDOL**

CE DONT ON PARLE

[*Suite de la page* 9]

Jacques Fath qui fait tourner toutes les têtes. La sienne est toujours pleine de projets et de textes qu'elle sait mener à bien sans avoir l'air de se presser. Ceux-ci comptent, à Radio-Canada, des reportages pour la Revue de l'Actualité : une collaboration régulière à « Entre nous, Mesdames » ; la création d'un programme hebdomadaire, « Dans la coulisse » ; des rôles dans « Jeunesse dorée », « Rue principale », « Francine Louvain », « L'ardent voyage », « Yvan l'intrépide », et le « Théâtre d'essai » du dimanche soir. Nouvellement arrivée à la scène, elle y connut de nombreux succès au Rideau vert, au Trait d'Union, au M.R.T. anglais, aux Matinées poétiques, et, surtout, au Festival de Montréal où elle joua le rôle de la mère dans l'Arlésienne, avec une intensité dramatique extraordinaire. On la verra, bientôt, dans « L'impressario » de Mozart, à l'Opéra-Minute, et dans « Les noces de sang », de Lorca, avec le Rideau-Vert. Elle répète, à tout hasard, une pièce de Marcel Aymé qu'elle rêve de faire jouer à Montréal • • • Une Canadienne, née à Paris, est naturellement tentée par ce métier de haute-couture dont elle a pu admirer toutes les recherches dans la Ville-Lumière. Mlle France Davies est revenue au Canada, en 1941, pour y terminer ses études chez les Ursulines de Québec (sa mère était Marguerite Ahern de cette ville), à l'Académie St-Paul et au Collège Marianapolis, de Montréal. Boursière du Gouvernement, elle suivit de 1947 à 1949, le cours professionnel de haute-couture de l'Ecole Guère-Lavigne ; celui de l'Ecole Dupèré pour croquis de modes et sources de création, cours du costume et histoire de l'art, ainsi que le dessin, l'académie et la peinture avec Picard-Ledoux. Elle étudia les sculptures romaines et anciennes, au Musée du Louvre, et fit un voyage d'étude sur les arts plastiques, en Italie. De retour au Canada, et après un an d'apprentissage (comme coupeuse) chez Raoul-Jean Fouré, elle vient d'ouvrir sa propre maison sous le nom prometteur de « France ». Son goût sûr et discret, comme son application au travail, lui méritent tous les succès • • • Les Indiens de la côte nord-ouest du Pacifique ont une origine, des moeurs et un art qui leur sont bien particuliers. La présentation la plus complète de cet art unique, et presque exclusivement canadien, se tient actuellement au Musée des Beaux-Arts de Montréal, sous les auspices de deux autorités : M. Claude Melançon et le directeur du Musée, M. Robert Tyler Davis qui écrivit un livre fouillé sur ce sujet, il y a quelques mois à peine • • • A la Galerie Agnès Lefort, une exposition des toiles d'André Jasmin inaugurera le mois d'avril. Il est intéressant de suivre les progrès de ce peintre dont le talent est réfléchi et personnel • • • La Société des Concerts symphoniques de Montréal a invité Leopold Stokowski à diriger les concerts du 10 et 11 avril. Désiré Defauw sera le chef d'orchestre de l'audition du Requiem de Brahms et des extraits de Boris Godounov qui seront interprétés par la célèbre basse hongroise, Boris Christoff, le choeur des Disciples de Massenet, et la soprano canadienne, Louise Roy • • • Canadian Concerts and Artists annoncent un concert de Chopin par le célèbre pianiste, Arthur Rubinstein, et la venue des Ballets Russes de Monte-Carlo • • • Ces écoles de charme, où les jeunes filles apprennent le métier de mannequins et les secrets du maquillage et de la toilette, sont peut-être nées du siècle, mais la première du genre aurait pu être St-Cyr où Mme de Maintenon permettait à des jeunes filles nobles, mais pauvres, d'apprendre les grâces de la tenue (des modes et une coiffure, la « fontange » n'en sont-elles pas sorties ?) et du langage (deux pièces de Racine, « Esther » et « Athalie » y ont été créées) • • • Avant de fonder la maison qui porte son nom, et qu'elle dirige avec son mari, Mme Madeleine Alarie apprit le métier de mannequin, il y a quinze ans. Elle l'enseigne maintenant à d'autres qui en feront une profession, et à des débutantes et sous-débutantes soucieuses d'éviter « l'âge ingrat ». Ses élèves portent les modèles de Dupuis Frères, Joncas, Charles Desjardins et autres maisons canadiennes. Elles ont paradé, ce mois-ci, pour les Filles d'Isabelle après avoir répété sur l'estrade à rallonge du studio ou avoir assoupli leurs muscles dans le gymnase. Métier de patience et de beauté qui remplace avantageusement le mannequin d'osier de 1900...

LUCETTE ROBERT.

LA VALSE

[*Suite de la page* 15]

« Qu'est-ce que ce raclage que j'entends ! Tu t'obstines, hein ? » s'écria-t-il.

Cette opposition bizarre, une jalousie innée sans doute, prit fin un soir inoubliable de 1844, lorsque son fils Johann fit un début sensationnel et en quelques heures « déroba le trône de son père ».

Strauss, le fils, devint bientôt une célébrité européenne. Il alla jouer jusqu'en Russie, à Saint-Pétersbourg. Le *Beau Danube bleu*, écrit en 1867, ne connut alors qu'un succès relatif, mais Johann Strauss l'inséra dans son répertoire lorsqu'il se rendit à la Grande Exposition de Paris. Une campagne de presse, organisée par le *Figaro*, vanta son *Beau Danube bleu* qui devint le succès de la saison et fit bientôt rage en Europe.

Strauss fit fortune en jouant des valses mais son éditeur viennois ne lui versa que l'équivalent de 325 frs pour son *Danube bleu*.

A cette époque la valse avait déjà atteint un âge respectable. Elle s'inscrivait dans tous les carnets de bal. Les messieurs, gantés de blanc, tournaient avec leurs partenaires sous les brillants lustres à gaz, se retiraient discrètement de temps à autre afin de changer un col ou une chemise empesés par trop ramollis.

Cette danse légère et gaie pouvait devenir une maîtresse exigeante et imposer une rude tâche à celui qui la servait. La demande insatiable pour de nouvelles valses, en chaque occasion, eut bientôt raison des nerfs du vieux Strauss qui jouait toute la nuit, se rendait en voiture, précipitamment, d'un café à l'autre. Après sa tournée en Angleterre en 1838 sa santé s'effondra complètement.

Johann Strauss, le fils, était moins nerveux. Cependant la gaîté des six cents et quelques valses dont il est l'auteur, cache les sentiments d'un homme hanté par une crainte morbide de la mort.

Il avait une horreur pour ainsi dire pathologique des mystères de l'au-delà. Il adorait sa mère ; cependant, lorsqu'elle mourut, il ne put assister aux obsèques. Il montra la même terreur au décès de sa première femme. Comme elle reposait sur sa couche mortuaire il prit sa main pour un dernier adieu et fut saisi d'une telle révulsion qu'il s'enfuit de sa maison, si violente était sa frayeur à l'idée de passer une nuit sous le même toit qu'un cadavre. Il quitta la ville avant l'enterrement et nul ne put le persuader d'y assister afin de rendre hommage à celle qu'il avait aimée.

Sa mort, en 1899, à la suite d'un refroidissement, fut calme. Vienne prit le deuil, tendu de noir pour les funérailles. La monarchie des Habsbourg s'était écroulée doucement au son des valses et il fut dit que l'Empereur ne régna que jusqu'à la mort de Johann Strauss.

Aujourd'hui la valse n'est qu'une ombre qui hante les salles de bal. Sa courbe magnifique de robes tourbillonnantes, ses mélodies cadencées, son mouvement gracieux, étaient l'expression d'une époque exempte de soucis.

Bien des gens se le rappellent encore avec un soupir !

(Droits réservés ECHO, Paris.)

—o-o-o—

Chapeau-cloche...

[*Suite de la page* 85]

tent le long du rang sur la paume. Faire 1 m ch, tourner. *Rang suivant* : M s dans les 22 m s suivantes, dim. d'une m s, m s dans chacune des m s qui restent ; 1 m ch, tourner. *Rang suivant* : M s à chaque m s le long du rang; 1 m ch, tourner. Répéter les 2 derniers rangs encore 2 fois. Travailler sans dim. — finir au bord de l'index — jusqu'à ce que le morceau mesure 5″ à partir du commencement. Les autres doigts se travaillent comme le revers de la main.

Exécuter l'autre gant pour correspondre. Faire le pouce en sens opposé à celui du gant droit. Coudre la paume au revers de la main en laissant une ouverture d'un pouce sur l'un des côtés du poignet. Assembler les coutures du pouce. Travailler un rang de m s serrées tout le long du bord du poignet.

ABREVIATIONS

pt : point ; m ch : maille chaînette ; m s : maille simple ; m d : maille double ; incl. : inclusivement ; aug. : augmenter ; dim. : diminuer ; m g. : maille glissée.

L'astérisque (*) indique la répétition de la même série de points.

UN AUTRE PRODUIT

GENERAL STEEL WARES

"DIGNE DE CONFIANCE"

La magnifique LESSIVEUSE McCLARY

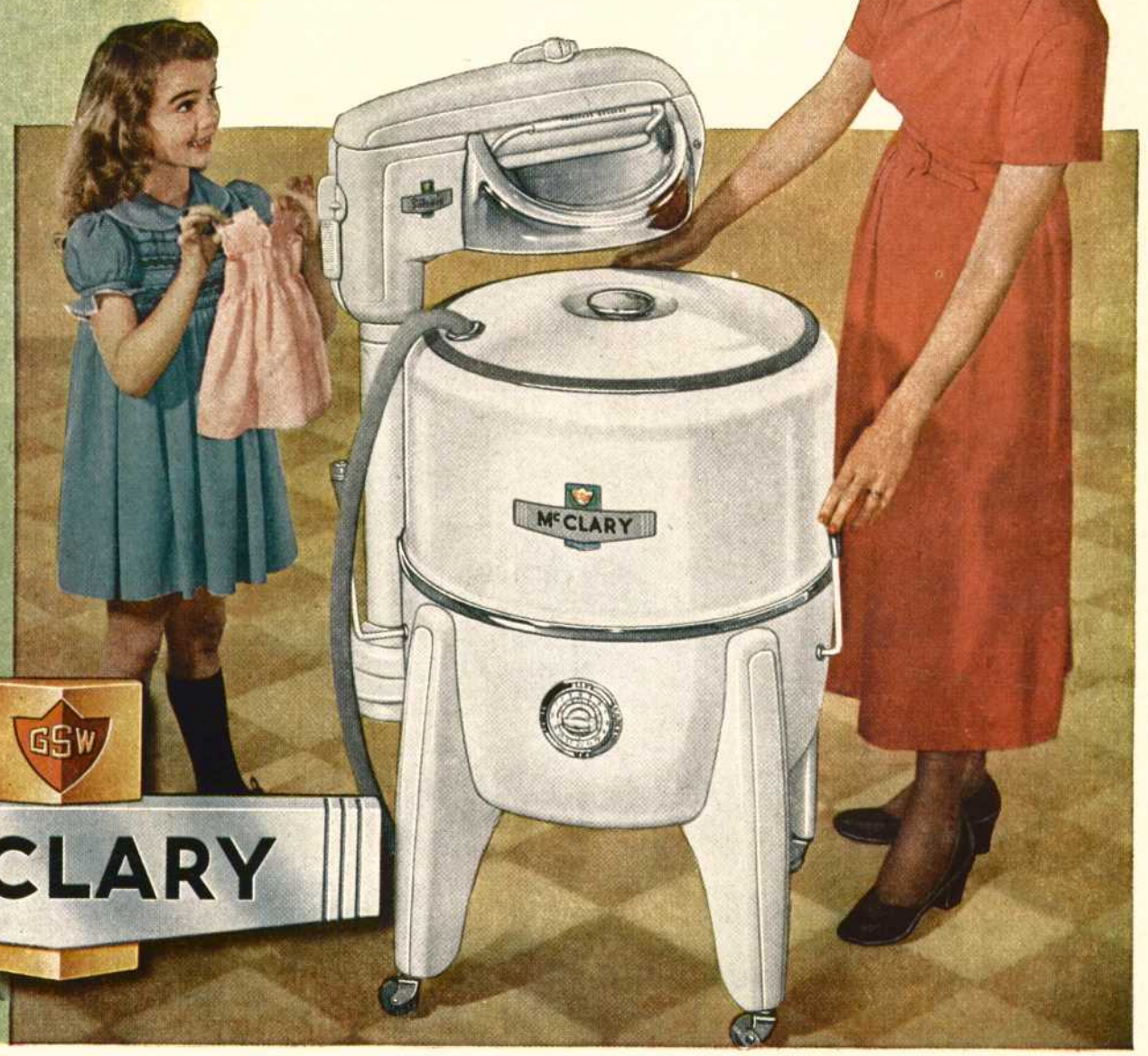
Poêle à gaz "Table Top" de McClary avec brûleurs à cuisson rapide "Red-Hed". Four isolé Rôtisseur sans fumée et pratique tiroir utilitaire.

Le réfrigérateur "Miracle Capacity" de McClary . . . capacité d'entreposage maximum dans un minimum d'espace . . . casier frigorifique extra-large .

Voici un autre produit McClary que toute famille appréciera: la lessiveuse McClary. Elle allégera votre travail, lavera votre linge parfaitement, car elle est dotée de 27 caractéristiques destinées à vous assurer un bon et long rendement. Elle est pourvue d'un chronométrage automatique qu'il vous suffit de régler pour que votre linge se lave pendant exactement le nombre de minutes requis. Elle possède une essoreuse *Stop-O-Matic ;* une vaste cuve facile à garder propre; une pompe automatique à drainage rapide.
Cette lessiveuse aux lignes profilées est d'entretien facile. Demandez dès maintenant à voir la nouvelle McClary "27". McClary est célèbre par ses produits de qualité depuis plus de 100 ans. Vendue dans les modèles *Master*, *DeLuxe* et *Super DeLuxe.*

Poêle à bois et charbon McClary en émail blanc. Four spacieux Vaste surface de cuisson.

Poêle électrique McClary—entièrement automatique. Portes de four en verre "Clearvu". Four éclairé. Surface extra-large



GENERAL STEEL WARES LIMITED fabricants réputés d'accessoires électriques, batteries de cuisine et installations de cuisines commerciales

Pour le foyer et l'hospitalité

Mettez un carton de Coca-Cola sur votre liste d'emplettes. Quand des invités arrivent, il est là pour vous aider à leur faire bon accueil. Pour la famille . . . le Coke est toujours un régal.

Gardez le Coke dans votre réfrigérateur et servez-le glacé . . . ***dans la bouteille même.***

COCA-COLA LTÉE

★ Ecoutez LA PAUSE QUI RAFRAÎCHIT à **9h.** tous les lundis soirs
CKVL Verdun — **CHLN** Trois-Rivières — **CKCV** Québec — **CHLT** Sherbrooke — **CJSO** Sorel — **CHEF** Granby — **CKRS** Jonquière